This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

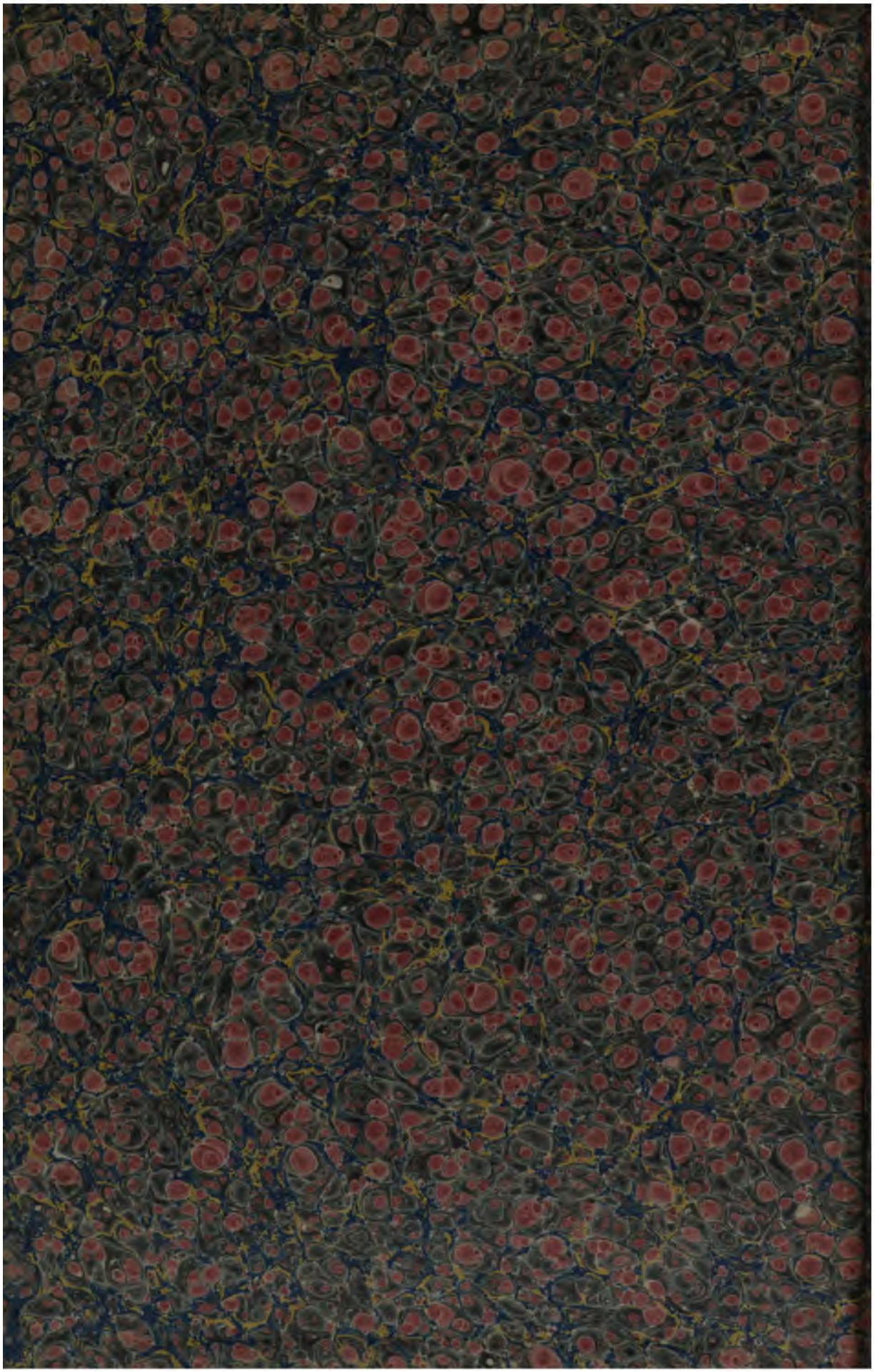
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

MONUMENTS

DE

TOUS LES PEUPLES.

IMPRIMÉ PAR LES SOINS D'AUGUSTE WAHLEN, ÉDITEUR.

MONUMENTS

DE

TOUS LES PEUPLES,

DÉCRITS ET DESSINÉS D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS MODERNES;

PAR

Ernest Breton,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC., ETC.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

LIBRAIRIE HISTORIQUE-ARTISTIQUE.

RUE DE SCHAERBEEK, 12.

1843

SYRIE.

INTRODUCTION.

Il nous a paru convenable de séparer la Syrie de la Palestine, bien que ces deux contrées n'en fassent qu'une seule, si l'on suit les divisions politiques; de si grands et de si saints souvenirs se rattachent pour nous aux lieux où se sont accomplis les mystères sacrés de notre rédemption, que nous avons dû leur consacrer un chapitre particulier et nous borner ici à parler de la partie proprement désignée sous le nom de Syrie.

La Syrie, contrée longue, étroite, hérissée de montagnes calcaires, traversée du nord au sud par la chaîne du Liban, est bornée

au nord par l'Asie Mineure et le Diarbékir, à l'est par la Mésopotamie, au midi par l'Arabie et la terre sainte, à l'ouest par la mer Méditerranée. Les anciens géographes partageaient la Syrie en trois parties, dont les deux premières doivent seules nous occuper ici : ce sont la Syrie propre ou haute Syrie, la Célénie ou basse Syrie, et la Syrie Palestine. La haute Syrie contenait la Kouragène, la Cophrisique, la Séleucie et quelques autres pays, et s'étendait depuis le mont Amant au nord, jusqu'au Liban, au sud; on l'appela ensuite la Syrie Antiochienne. La basse Syrie commençait au Liban et allait jusqu'à l'anti-Liban; elle renfermait Damas et son territoire, et à cause des nombreuses vallées qu'elle contient, on l'appelait aussi quelquefois *Syrie-Creuse*. La partie comprise entre l'anti-Liban et les frontières d'Égypte était la Palestine. Toute la côte de ces deux dernières était ce que les Grecs appelaient la Phénicie depuis Arad jusqu'à Gaza. Les Hébreux appelaient la Syrie *Aram;* aujourd'hui elle porte les noms de *Souristan*, *Souri* ou *Scham*; les habitants lui donnent aussi celui de *Bahr-el-Chain*, pays de la gauche. La Syrie est divisée en quatre eyalets ou pachaliks : ceux d'Alep, de Damas, d'Acre et de Tripoli.

La Syrie a été le siége de plusieurs empires. Après avoir eu des rois particuliers, elle fut successivement soumise aux Assyriens, aux Chaldéens, aux Perses et à Alexandre. Après la mort du conquérant macédonien, Seleucus Nicanor fonda, en 312 avant J. C., le célèbre et vaste royaume de Syrie, formé de la presque totalité des provinces asiatiques de la Perse. Le dernier souverain, Antiochus X, fut détrôné par Pompée en 63 avant J. C., et la Syrie devint province romaine. Elle fit ensuite partie de l'empire d'Orient, puis fut soumise par les Sarrasins dans les VII^e^ et VIII^e^ siècles. Les chrétiens la leur enlevèrent au XII^e^ siècle; mais les infidèles la reprirent et elle demeura au soudan d'Égypte. Les Turcs la prirent en 1317 et la réunirent à leur empire. Conquise en 1833 par le vice-roi d'Égypte Mehemet-Ali, elle est revenue à la Porte en 1841.

Plusieurs religions se partagent les habitants de la Syrie. Les mahométans sont naturellement les plus nombreux et les plus puissants. Les Metwalis, qui forment environ le tiers de la population du bas Liban, sont des mahométans de la secte d'Ali, secte dominante en Perse; on sait que les Turcs, au contraire, sont de la secte d'Omar. Ce sont les Metwalis qui occupent aujourd'hui les magnifiques ruines de Balbeck, l'antique Héliopolis.

Nommons en passant les Ansariehs, idolâtres qui occupent la partie occidentale de la chaîne du Liban, et les plaines de Latakié. Volney nous a donné sur eux quelques détails. Cette caste est aujourd'hui faible et peu nombreuse, et serait aisément refoulée ou asservie par les Druses et les Maronites.

Les Druses qui, avec les Maronites, forment la principale population du Liban, sont idolâtres. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'ils sont, comme les Maronites, une tribu arabe du désert qui, ayant refusé d'adopter la religion du prophète, et persécutée par les nouveaux croyants, se sera réfugiée dans les solitudes inaccessibles du haut Liban. Ils y ont prospéré et ils ont eu souvent la prédominance sur les peuplades qui habitent la Syrie, surtout au commencement du XVII^e^ siècle sous le

gouvernement de leur émir Fakar-Eddyn, si célèbre, même en Europe, sous le nom de Facardin. La religion des Druses est un mystère pour tout le monde, même pour la fameuse lady Esther Stanhope, qui vivait au milieu d'eux. Selon M. de Lamartine, le seul fait constaté est qu'ils adorent le veau. Maundrell en parle dans les termes suivants : « Leur principe est de n'adhérer à aucune religion fixe, mais, semblables au caméléon, de prendre la couleur de la secte, quelle qu'elle soit, des personnes avec qui ils parlent; avec les chrétiens, ils affectent le christianisme; avec les Turcs, ils sont bons musulmans; avec les juifs, ils professent le judaïsme; telle est la souplesse de leurs opinions en matière de religion, que personne n'a jamais pu découvrir l'étendard que suit réellement leur conscience. Tout ce qu'il y a de certain à leur égard, c'est qu'ils font une grande quantité d'excellent vin, et qu'ils sont grands buveurs. »

Ils sont divisés en deux castes, les *Akkals*, ou ceux qui savent; les *Djahels*, ou ceux qui ignorent. Les premiers sont les prêtres; leur chef ou le souverain pontife des Druses réside au village de El-Mutha. Chez eux l'hospitalité est sacrée. A l'époque de la guerre, de l'indépendance de la Grèce, après la bataille de Navarin, les Européens, habitant les villes de Syrie, redoutant la vengeance des Turcs, se retirèrent pendant plusieurs mois parmi les Druses et y vécurent en parfaite sûreté.

Les Maronites doivent leur nom à un saint solitaire nommé Marron, qui vivait vers l'an 400; ils habitent le Liban, ils sont chrétiens, et forment un peuple à part, gouverné par la plus pure théocratie; ils sont évalués à 200,000. Ils sont soumis à l'émir des Druses, et forment avec ceux-ci et les Metwalis une espèce de confédération despotique, sous le gouvernement de cet émir. Ils couvrent de leurs habitations l'espace compris entre Latakié et Saint-Jean-d'Acre d'un côté, Damas et Beyrouth de l'autre. Chacun de leurs villages est administré par un cheick, espèce de seigneur féodal. La haute administration appartient à l'émir et à son divan. Les prêtres maronites sont mariés, mais non les moines, le patriarche ni les évêques. L'hospitalité, la pureté des mœurs, et la propreté sont les qualités dominantes des Maronites.

Il existe à peu près la même obscurité sur l'origine de cette ancienne secte que sur celle des Druses, et cette matière a été chaudement controversée par des historiens ecclésiastiques. Quelles qu'aient pu être leurs erreurs précédentes, une chose est pourtant certaine d'après le témoignage de Guillaume de Tyr, et d'autres autorités irrécusables : c'est qu'ayant, jusqu'en 1182, conservé les opinions des *monothélites* (la doctrine d'une seule volonté dans le Christ), ils les abandonnèrent dans cette année, et furent depuis lors réadmis dans la communion de l'Église catholique. Cependant leur clergé, tout en reconnaissant la suprématie du pape, continue toujours comme auparavant, à élire un chef, qui a le titre de Batrak (patriarche) d'Antioche.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Balbeck, l'antique Héliopolis, est située à trois journées de Beyrouth au delà du Liban et au pied de l'anti-Liban; la ville actuelle, petite, entourée de mauvaises murailles,

n'occupant qu'une faible partie de l'emplacement de la ville antique, est, comme je l'ai dit plus haut, le chef-lieu des Metwalis. Les ruines de Balbeck sont peut-être les plus étonnantes du monde (*planche* 36), les pierres qui composent le soubassement du grand temple et la muraille de l'enceinte, sont, sans doute, avec les obélisques de l'Égypte, les plus grandes masses de pierre que l'homme ait jamais remuées. Burckardt, qui mesura plusieurs de ces blocs, trouva que le plus grand avait plus de soixante mètres de longueur, quatre d'épaisseur et autant de largeur. Le portique du grand temple, quoique défiguré par deux tours turques, est d'une beauté inexprimable. La cour hexagone, qui est derrière, ne se reconnaît plus que par la magnificence de ses ruines; les murs étaient ornés de pilastres corinthiens et de statues, elle communique à une autre cour quadrangulaire de même genre et de même grandeur. On y voit encore debout un petit temple avec un péristyle de huit colonnes sur la façade et de quinze sur chaque côté. De toutes parts il est richement orné de figures en haut relief qui représentent des têtes de dieux, de héros, ou d'empereurs et des sujets mythologiques. A l'ouest de ce temple, il en est un autre de forme circulaire d'ordre ionique et corinthien (voyez *la vignette*) et qui est un des édifices les plus élégants que nous ait légués l'antiquité. On a formé diverses conjectures concernant la fondation de ces édifices prodigieux. Les habitants de l'Asie les attribuent à Salomon; certains antiquaires les croient antérieurs à l'ère chrétienne, sans remonter néanmoins aux anciens temps des juifs ou des Phéniciens qui, probablement, étaient peu versés dans la connaissance de l'architecture grecque; d'autres les croient bien plus modernes, et, selon nous, avec plus de raison.

« D'après la magnificence extraordinaire du temple de Balbeck, remarque Volney, on s'étonnera avec raison, que les écrivains grecs et latins en aient si peu parlé. Wood, qui les a compulsés à ce sujet, n'en a trouvé de mention que dans un fragment de Jean d'Antioche, qui attribue la construction de cet édifice à l'empereur Antonin le Pieux. Les inscriptions qui subsistent sont conformes à cette opinion, et elle explique très-bien pourquoi l'ordre employé est le corinthien, puisque cet ordre ne fut bien usité que dans le troisième âge de Rome; mais on ne doit pas alléguer, pour la confirmer encore, l'oiseau sculpté sur le soffite; si son bec crochu, ses grandes serres et le caducée qu'elles tiennent, doivent le faire regarder comme un aigle, l'aigrette de sa tête, semblable à celle de certains pigeons, prouve qu'il n'est point l'aigle romain; d'ailleurs, il se retrouve le même au temple de Palmyre, et par cette raison, il s'annonce pour un aigle oriental consacré au soleil, qui est la divinité de ces deux temples. »

Djerash, l'antique Gerasa, est une ville aujourd'hui entièrement déserte, mais une des plus remarquables par ses restes imposants. Les monuments de cette ville magnifique appartiennent à la plus belle époque de l'architecture romaine. Bâtie sur les deux côtés d'une vallée traversée par une rivière, elle paraît avoir été composée de deux grandes rues qui se croisaient au centre à angle droit, et que décorait un double rang de colonnes, les unes d'ordre ionique et les autres d'ordre corinthien. Plus de deux cents colonnes sont encore debout, mais le nombre de celles qui sont renver-

TEMPLE DE BALBECK.

(Syrie.)

Pl. LVI.

TEMPLES DE PALMYRE.

(Syrie.)

Pl. LVIII

TEMPLE DE DJERASH.

(Syrie.)

Pl. LVII.

sées est bien plus considérable. Sur le flanc de la montagne occidentale, et se rapprochant un peu du sommet, se trouvent les ruines d'un grand et beau temple qui fait face au nord; ses côtés ont trente-trois mètres trente-trois centimètres de long, et ses extrémités vingt-sept mètres. Il paraîtrait que ce temple aurait été autrefois entouré d'un second portique réuni au temple par un entablement, mais il ne reste plus que quelques fragments de colonnes avec la plupart des bases.

Sur le sommet d'une colline sont les ruines d'un temple, qui était probablement le principal de Djerash (*planche* 57), et dont on peut encore déterminer la vaste dimension. La Cella a vingt-sept mètres sur vingt-deux mètres, et les murs intérieurs et extérieurs sont tout à fait sans ornements. Il reste encore debout onze colonnes corinthiennes, dont neuf ont conservé leurs chapiteaux; mais l'entablement est tombé. Du côté du sud-ouest, presqu'en face de ce temple, se trouvent les ruines de deux autres petits temples qui peut-être ne devaient servir qu'à orner les approches du temple lui-même de ce côté; mais il ne reste plus à présent que les fondations et les bases des colonnes.

On voit aussi dans ce lieu une grande colonnade circulaire, avec un reste de mur de même forme, orné de niches avec d'élégants frontons; mais il est assez difficile de décider si ces restes ont appartenu à un édifice sacré.

M. L. de Laborde signale encore à Djerash un petit temple qui n'offre plus de colonnes, mais qui conserve, malgré son état de délabrement, de charmants détails d'ornementations.

Vers les confins de la Syrie, du côté de l'Arabie Déserte, on trouve les célèbres ruines de Palmyre. On sait peu de chose avec certitude sur l'origine de cette ville, rendue si fameuse par les actions de Zénobie. Nous lisons dans les *Rois*, I, 9, et *Chron.* II, 8, que Salomon bâtit Tadmor dans le désert, et Josèphe nous assure que la ville, qui fut dans la suite connue des Grecs et des Romains sous le nom de Palmyre, était cette même Tadmor. Ce fait est incontestable. Le nom de Tadmor signifie ville des Palmiers, et Palmyre n'en est que la traduction grecque. Aujourd'hui encore ce nom de Tadmor ou Tedmour est seul connu des Arabes errants dans ces vastes solitudes. Malgré cette origine ancienne, on ne peut raisonnablement attribuer aux ruines existantes de Palmyre une date antérieure à celle de l'établissement des Grecs en Syrie. La première mention qui en est faite dans l'histoire romaine date du temps de Marc-Antoine (Appien. *de Bello civili*, l. v.), époque à laquelle il paraît que les habitants étaient cités pour leurs richesses et l'étendue de leur commerce avec le Levant. Dès le premier siècle, Palmyre devint la capitale d'une république qui se gouverna par ses propres lois. Odenat et sa femme Zénobie y prirent la pourpre impériale. Vers le milieu du III^e^ siècle, Zénobie, vaincue par Aurélien, se défendit encore longtemps dans Palmyre, qui fut enfin prise et pillée en 272. Rebâtie ensuite par Aurélien, elle fut plus tard fortifiée par Justinien.

Le premier aspect des ruines de Palmyre (*planche* 58) est saisissant; mais lorsqu'on en approche, elles ne répondent pas absolument à l'impression qu'elles ont faite d'abord.

Cette opinion émise par Wood, en 1757, est aussi celle de Burckhardt qui voyageait en 1810, et qui dit, en parlant des ruines de Balbeck : « Ayant vu les ruines de Tadmor, la comparaison entre ces deux fameux restes de l'antiquité s'offrit naturellement à mon esprit. L'aspect entier des ruines de Palmyre, vues d'une certaine distance, est infiniment plus frappant que celui qu'offre Balbeck, mais on n'y voit aucun endroit aussi imposant que l'intérieur du temple de Balbeck. Le temple du Soleil, à Tadmor, est sur une plus grande échelle que celui de Balbeck, mais il est rempli de maisons arabes, qui ne permettent à l'œil de saisir l'édifice qu'en détail. L'architecture de Balbeck est plus riche que celle de Tadmor. »

A Fursul, village situé sur la route de Balbeck à Zebdeni, est un temple ruiné, appelé *Hermès-Nieha*. La façade du temple regardait l'ouest; un grand escalier, de douze pas de large, avec une colonne d'un mètre quinze centimètres de diamètre à chaque extrémité de la dernière marche, formait l'approche d'un vaste propylée où se trouvent des débris de colonnes; là, une large porte ouvre sur le sanctuaire dont le toit, aujourd'hui écroulé, couvre le plancher; il n'en existe plus que les murs latéraux, qui n'ont conservé que la moitié de leur hauteur primitive. Sur chacun des murs de la Cella sont six pilastres ioniques d'un mauvais style. Aucune inscription ne vient nous éclairer sur l'époque à laquelle doit être attribué cet édifice.

A Rabat-Amman, l'ancienne Philadelphie, ville entièrement abandonnée depuis plusieurs siècles, est un temple dont un grand nombre de colonnes sont encore debout, et, au sommet d'une colline, un autre temple circulaire dont les colonnes sont d'une grandeur extraordinaire. Mentionnons encore parmi les édifices sacrés, appartenant à l'antiquité, quelques ruines de temples à Séleucie, ville bâtie par Seleucus Nicator, à Boszra, Canonat, Choba, Sueda, Aatil-Fachra, Calaat-el-Hoesseln, à Latakié, l'antique *Laodicea ad mare*, enfin à Daphné, non loin d'Antioche.

La religion chrétienne a aussi laissé des traces de son passage sur la terre de Syrie :

A Kanobin, petite ville remarquable par sa position romantique, et par le couvent où réside le patriarche des Maronites; l'église de ce couvent a été bâtie par Théodose le Grand;

A Tortosa, l'antique *Orthosia*, le Tartous des Orientaux, sont de belles ruines d'une église ogivale, élevée sans doute par les croisés (*planche* 59).

Burckhardt signale dans les ruines de Boszra, un bâtiment carré à l'extérieur, et circulaire au dedans, entouré d'arcades et de niches, et qu'il croit avoir été une église grecque. Les murs sont encore debout, mais le comble est tombé. Je ne parlerai pas ici des autres églises grecques appartenant aux temps modernes; elles n'offrent aucune particularité qui doive nous arrêter. Je ne ferai qu'indiquer encore, à vingt-quatre kilomètres au nord-est d'Alep, le couvent en ruine de Saint-Siméon-Stylite qui, aux VI^e^ et VII^e^ siècles, était célèbre par les honneurs que l'on rendait à ce saint et par la grandeur et la magnificence de ses bâtiments. On y montre encore aux pieux pèlerins quelques restes de la fameuse colonne, sur laquelle saint Siméon vécut pendant tant d'années.

RUINES D'UNE ÉGLISE CHRÉTIENNE, A TORTOSA (Syrie). *Pl. LIX.*

La plus ancienne mosquée que nous présente la Syrie, est la grande mosquée de Boszra, qui est certainement contemporaine de la première époque du mahométisme, et qu'on attribue généralement à Omar-el-Khattab; une partie de son toit est écroulée. Sur deux des côtés du bâtiment carré règne un double rang de colonnes de beau marbre bigarré et bien proportionnées. Les murs, à l'intérieur, sont couverts d'inscriptions koufiques en bas-relief et embellis, en outre, de nombreux ornements arabesques; en dehors des murs d'enceinte de Boszra, et à quelque distance, est la fameuse mosquée El-Mebrak. Ibn-Affan, qui le premier réunit en livre les feuillets épars du Coran, raconte que lorsque Othman, en venant de l'Hedjar, s'approcha avec son armée du voisinage de Boszra, il ordonna au peuple de bâtir une mosquée sur le lieu même où se coucherait le chameau porteur du Coran. Telle fut l'origine de la mosquée El-Mebrak, dont le nom signifie la place où se couche un chameau, ou une halte. Le dôme qui couvrait cette mosquée a été détruit par les Wahabis.

Damas, en syrien Es-Sham, autrefois capitale de l'empire sarrasin, aujourd'hui chef-lieu d'un pachalik, renferme une grande mosquée, qui est l'ancienne cathédrale dédiée à saint Jean; c'est un des plus beaux temples que les chrétiens aient élevés; on admire surtout l'étendue de ses dimensions, la beauté de son dôme et la hauteur de ses minarets. Quelques écrivains pensent que ce temple a été bâti par l'empereur Héraclius, mais les musulmans prétendent, contre toute vraisemblance, qu'il fut construit par le calife Weled dans la quatre-vingt-sixième année de l'hégire, l'an de de notre ère 706 Ce vaste édifice n'a pas moins de deux cent dix-sept mètres de long et cinquante mètres de large, avec une belle cour de marbre, ornée d'un bassin et de colonnes de granit, d'ordre corinthien, soutenant deux rangs d'arcades dont celles du haut sont de moité plus élevées que celles du bas.

Damas renferme plusieurs autres mosquées dignes aussi de l'attention des voyageurs.

Les mosquées d'Alep, quoique nombreuses, n'ont rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; la plupart, si elles ne sont pas complétement en ruine, ont beaucoup souffert des tremblements de terre auxquels cette ville a été souvent exposée. Parmi elles, le Djamée Zacharieh et celle appelée El Halawé font exception. La première était, dans l'origine, une église chrétienne; elle jouit encore aujourd'hui d'une grande réputation de sainteté parmi les musulmans.

Une belle mosquée, construite par le sultan Ibrahim, existait à Gebileck (*Byblos* ou *Gabala*); elle a été renversée, il y a quelques années, par un tremblement de terre.

Nous ne ferons plus qu'indiquer une douzaine de mosquées qui existent à Antioche; leurs minarets sont peu élevés et l'architecture des édifices mêmes est médiocre.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

La Syrie nous présente un assez grand nombre de tombeaux creusés dans le roc. Aux environs de Séleucie on voit un grand nombre de ces grottes sépulcrales ménagées dans les rochers qui bordent la route et occupées aujourd'hui par des bergers

et leurs troupeaux. Il y en a qui sont composées de plusieurs pièces communiquant les unes avec les autres. On en voit plusieurs du même genre à Gabala, autrefois *Byblos*, et au nord-ouest de Latakié près le bord de la mer, où existait la nécropole de l'antique Laodicée.

Aux environs de Tortosa, sont de singuliers tombeaux également taillés dans le roc (*planche* 60). Ces hypogées sont surmontés d'espèces de piliers reposant sur des piédestaux, dont un est flanqué de quatre figures de lions. Parmi les tombeaux construits, ceux de Palmyre sont au nombre des plus curieux de la Syrie; ce sont des espèces de tours carrées en marbre à plusieurs étages, sans ornements dans la partie extérieure, mais couvertes de sculptures et embellies de colonnes à l'intérieur.

A très-peu de distance de Homs, l'ancienne Emesa, Robinson a vu un mausolée ou plutôt un cénotaphe, qui, d'après une inscription grecque presque effacée, paraît avoir été érigée à la mémoire de Caïus César. Il est bâti en briques ayant deux étages avec cinq pilastres sur chaque face. L'étage supérieur est d'ordre dorique, le supérieur d'ordre ionique. L'édifice a sept mètres de haut, et le toit est en forme de pyramide.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

On trouve en Syrie plusieurs théâtres antiques; le plus beau de tous est celui qui existe dans les ruines de Djerash. Il est creusé dans le flanc de la montagne, tout près des murs d'enceinte. L'hémicycle, dont le diamètre est d'environ quarante mètres, fait face à la ville, en sorte que les spectateurs qui se trouvaient assis sur le rang de gradins le plus élevé, pouvaient, dans les intervalles des représentations, jouir de la vue des chefs-d'œuvre d'architecture qui rendaient cette ville si remarquable. Il y a vingt-huit rangs de gradins, larges d'environ soixante-six centimètres sur cinquante de hauteur; ils sont divisés en deux *præcinctions* et, suivant l'usage, partagés en *cunei* par des escaliers. Il existe à Djerash un autre théâtre qui pouvait contenir un moins grand nombre de spectateurs parce qu'il n'a que seize gradins, divisés en deux *præcinctions*, mais qui était beaucoup plus large, ayant près de cinquante mètres de diamètre.

Je ne parlerai pas des ruines de théâtre moins importantes qui couvrent le sol de la Syrie, mais à cause du nom qui s'y rattache, je citerai quelques restes encore existant à Beyrouth d'un théâtre construit par Hérode Agrippa. Les amphithéâtres sont en bien moins grand nombre dans cette contrée; on en voit cependant un magnifique, vaste et bien conservé, à Rabbat-Amman, l'antique Philadelphie.

La Syrie est sillonnée de restes d'aqueducs qui amenaient dans les villes, l'eau, si rare et si précieuse dans ces climats brûlants. Nous en trouvons, entre autres, de fort remarquables à Antioche et à Alep. Ce dernier, qui est découvert en beaucoup d'endroits et qui alimente encore toutes les fontaines, date, dit-on, de l'époque de la fondation de la ville, mais il a été restauré d'abord par la mère de Constantin, et

TOMBEAUX PRÈS TORTOSA

(Syrie.)

Pl. LX

plus tard, en 1218, par Al-Melek-el-Daher, fils de Saladin. Les eaux de ces aqueducs étaient assez ordinairement réunies dans un réservoir ou piscine.

Dans les ruines de Boszra et dans le quartier oriental se trouve un de ces réservoirs presque intact; il a cent vingt-sept mètres de long sur cent deux mètres de large, et il est entouré d'un mur de deux mètres trente centimètres d'épaisseur construit en grandes pierres carrées; il peut avoir sept mètres de profondeur. On suppose qu'il est l'ouvrage des Sarrasins et qu'il fut fait pour fournir de l'eau aux caravanes de pèlerins se rendant à la Mecque. C'est dans ce même but que des citernes, espèces de réservoirs appelés *birket*, sont ménagées sur toute la route que suivent les pèlerins.

Enfin, à Sermein, non loin d'Alep, existent un grand nombre de citernes creusées dans le roc.

Un des travaux les plus importants que les anciens aient exécutés dans cette contrée, est le canal artificiel par lequel la ville de Séleucie communiquait avec la mer. Il a environ cinq mètres de large; la première partie, qui a cent soixante-quatorze mètres de long et vingt-sept mètres de haut, est creusée sous le pied de la montagne; le reste, qui peut avoir cinq cent cinquante mètres de long, est taillé dans le roc vif à une profondeur qui varie de cinq à sept mètres. Dans la plaine, à l'angle sud-ouest de la ville, était un bassin muré tout autour et servant à recevoir les vaisseaux; il communiquait avec la mer par un canal étroit; l'un et l'autre sont maintenant à sec. Près de l'entrée de cette espèce de port, est une jetée de douze mètres de large qui s'avance dans la mer d'environ quarante-cinq mètres Elle est construite de très-grandes pierres dont quelques-unes ont sept mètres de long sur deux mètres de large; elles étaient liées par des crampons de fer dont on voit encore les marques. Un peu au nord de cette jetée, il s'en trouve une autre de quatre-vingts mètres de long sur dix mètres de large.

Nous trouvons en Syrie peu de traces des demeures de ses anciens habitants; cependant, nous ne devons pas oublier les restes d'un palais antique à Rabat-Amman.

Parmi les habitations modernes, il n'en est pas de comparable à celle du chef des Druzes à Beteddein, près de la ville de Deir-el-Khammar (voyez le *frontispice*). Ce château est situé, comme l'aire d'un aigle, sur l'un des sommets de la chaîne du Liban; il n'est accessible que du côté de l'est; sur toutes les autres faces, la montagne est comme taillée à pic. Arrivons maintenant aux demeures des particuliers à Damas : les maisons, seulement jusqu'à un mètre environ de leurs fondations, sont en pierre; le reste est en briques séchées au soleil et recouvertes d'un crépi de chaux. Les murailles sont rarement percées de fenêtres du côté de la rue, ce qui donne à ces maisons l'apparence la plus triste et la plus monotone. Il n'en est pas de même à l'intérieur, au moins chez les riches; on y trouve des cours et des appartements d'un grand luxe. Les maisons d'Alep sont généralement construites avec plus de solidité; celles qui appartiennent aux classes aisées renferment une cour pavée avec un jardin sur le derrière; elles ont rarement plus de deux étages d'élé-

vation. Les chambres sont basses, les plafonds élégamment décorés d'arabesques, les fenêtres larges, ornées de vitraux peints. Tous les toits sont en terrasse et entourés d'un mur à hauteur d'appui, qui forme la séparation des maisons contiguës. C'est là que les habitants jouissent de la fraîcheur du soir, et que, pendant les chaleurs de l'été, ils étendent des matelas où ils passent la nuit, sans tente ni couverture d'aucune espèce.

Les maisons d'Antioche se distinguent de celles des autres villes de la Syrie par leur peu d'élévation et par leurs toits en pente couverts de tuiles minces; ces maisons n'ont qu'un étage et sont construites de matériaux légers, précautions que nécessitent les tremblements de terre qui, si souvent, ont dévasté cette malheureuse ville. Celui de 568 seul coûta la vie à plus de soixante mille personnes. Aujourd'hui Antioche contient au plus six mille âmes.

Les khans, qui servent en même temps de demeure et de magasins aux marchands en gros, se trouvent dans toutes les villes de Syrie. Il en est un à Damas qui les surpasse tous; son entrée donne dans un des bazars voisins de la grande mosquée. Un superbe portique, terminé en ogive et décoré d'une grande quantité de sculptures, conduit à une spacieuse cour carrée, entourée d'un portique, au-dessus duquel règne une galerie couverte, dont la partie extérieure est distribuée en bureaux; le tout est surmonté de dômes élevés. La construction est en pierres noires et blanches, réunion qui forme un des principaux traits de l'architecture sarrasine, dont cet édifice offre un admirable exemple. Il y a aussi de fort beaux khans à Alep et dans quelques autres villes; mais ceux que l'on rencontre sur les routes ne sont, quelquefois, qu'une natte étendue par terre, avec une autre au-dessus, soutenue par des perches.

En Syrie, comme dans tout l'Orient, chaque genre de marchandise a ses bazars particuliers, édifices souvent aussi élégants que vastes et bien disposés; ceux de Damas passent pour les plus beaux de la contrée.

Les cafés d'une ville d'Orient étant les lieux de réunion habituelle de ses habitants, figurent généralement parmi les édifices les plus remarquables. A Damas, ils sont nombreux et élégants; la plupart sont des espèces de kiosques, situés dans la position la plus riante et la plus pittoresque, construits en bois peint de diverses couleurs, et ouverts de tous les côtés.

Il est encore d'autres lieux de réunion pour les Syriens; ce sont les *hammâm* ou bains, dont les salles sont éclairées par de petits vitraux peints; elles sont pavées de marbres à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues également de mosaïques de marbre ou d'élégantes sculptures.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

On reconnaît une grande partie de l'enceinte antique de Séleucie, flanquée de tours rondes, la plupart en ruine.

MURAILLES D'ANTIOCHE.

(Syrie.)

Pl. LX bis

C'est peut-être à une époque encore plus reculée qu'on doit attribuer les murailles encore debout, qui attestent l'ancienne grandeur de Membig, l'antique Hiéropolis, ville célèbre par le culte d'Astarté. Les murs d'Antioche (*planche* 66 *bis*) existent encore, quoique dans un grand état de délabrement, et indiquent clairement les anciennes limites de la ville. Ils forment à peu près un rectangle, et l'espace qu'ils renferment peut avoir de trois à quatre milles de tour. Ces murs ont environ sept mètres de haut, et sont flanqués, de distance en distance, de tours carrées La partie qui s'étend à l'ouest est la plus remarquable et remonte évidemment à la première construction par Séleucus; elle est formée de pierres de taille bien polies, avec de belles tours régulièrement espacées; on y monte par des escaliers en pierre, et on peut encore faire le tour de la ville sur leur sommet qui n'est point crénelé.

Les murs d'Alep sont en pierres de taille; ils ont près de dix mètres de haut et environ sept mètres d'épaisseur; ils ne portent nulle part de marques d'une haute antiquité, et, d'après le style antique de leur architecture, on les croit de construction sarrasine; ces murailles sont accompagnées de fossés larges et profonds. Près de l'extrémité nord-est de la ville, est situé le château (*El kalaat*) sur une montagne assez élevée; il est entouré d'un fossé large et profond, d'un demi-mille de circonférence et d'une muraille flanquée de tours.

Damas est beaucoup moins bien défendue; une partie seulement est fermée par un mur de peu d'élévation et qui paraît être de construction récente, quoiqu'en différents endroits il ait été évidemment bâti avec les matériaux et sur les fondations d'un plus ancien. A peu près au centre de la ville, est un enclos de construction semblable, et défendu, de distance en distance, par des tours; il sert de citadelle, et est la résidence habituelle du gouverneur de Damas.

En dehors de l'enceinte de Boszra, au sud, est un beau et grand château d'origine sarrasine, entouré d'un fossé profond; les murs en sont très-épais, et dans l'intérieur sont des voûtes obscures, des passages souterrains, etc. Burckhardt dit que c'est certainement le château le mieux bâti de toute la Syrie.

La Syrie présente encore plusieurs châteaux datant de l'époque des croisades; tel est celui bâti par saint Louis à Tsaïda ou Sidon, tel est encore le château si pittoresque qui se voit sur le sommet d'un rocher près de Batroun (voyez *la lettre*).

Des arcs de triomphe se trouvent dans presque toutes les ruines des villes de la Syrie. A Djerash on en voit un à trois arcades, décoré de quatre colonnes, dont les bases singulières sont ornées de feuilles d'acanthe. A Boszra est une porte triomphale presque intacte, composée également d'une grande arche entre deux plus petites. Entre ces arches sont des pilastres corinthiens, avec des piédestaux en saillie pour des statues.

Il existe aussi un arc de triomphe à Palmyre, et un autre à Laodicée; celui-ci fut probablement érigé en l'honneur de Septime Sévère, qui était originaire de Syrie. Comme il est entouré d'autres bâtiments, il est difficile d'en embrasser les détails, mais il paraît assez bien conservé. Chaque face offre une belle arche avec des colonnes et des pilastres d'ordre corinthien, surmontée d'un fronton et d'une frise ornée

de trophées militaires. J'ai cru devoir, en terminant, placer ici la description d'un monument qui, par sa destination au moins, peut être rapproché des monuments triomphaux ; je veux parler des sculptures qui se voient à huit kilomètres de la mer, près de Beyrouth, l'antique Berythe. Sur une montagne, on voit sculptée une figure colossale avec un cartouche hyéroglyphique dans lequel M. Champollion a cru lire le nom de Rhamsès II, ou Sésostris. La montagne sur laquelle on le voit a, dans sa partie inférieure, du côté où passait la route romaine, des inscriptions grecques et latines dans un tel état de mutilation, qu'il est impossible de les restituer. L'autre partie de la montagne conserve encore de grands travaux et des représentations colossales au nombre de neuf, sculptées en relief sur ses rochers. La plus grande de ces figures, qui est aussi la mieux conservée, est placée sous une arcade et porte le costume royal des Perses. Ce monarque babylonien est, sans doute, Nabuchodonosor II, celui dont les conquêtes se sont étendues jusque dans cette contrée. Une circonstance particulière nous montre l'importance que l'on attachait à ces images, et le soin que l'on prenait de leur conservation. On voit encore les traces de volets de bois que l'on fermait sur le bas-relief pour le garantir, non pas des outrages des hommes, car qui eût osé l'insulter? mais de l'intempérie des saisons.

PALESTINE.

INTRODUCTION.

uelle contrée pourra jamais éveiller de plus palpitants souvenirs que celle où prit naissance cette religion qui réforma les mœurs et la morale de l'univers, qui, dans sa pureté, et telle que l'ont enseignée son divin auteur par la parole, et ses apôtres dans l'Évangile, est si bien faite pour répandre le bonheur universel, améliorer la condition des hommes et perfectionner la nature humaine? Quelle terre plus digne de nos pieux respects que celle qui fut témoin de toutes ces merveilles dont les récits ont dès notre plus tendre jeunesse fait battre notre cœur, et porté notre âme à la

reconnaissance, à la prière, que celle enfin qui, plus tard, destinée à régénérer deux fois le monde, fut le théâtre de ces guerres pieuses, première source de la renaissance en Europe d'une civilisation si longtemps enfouie dans les ténèbres de la barbarie?

La terre sainte a reçu aux diverses époques les noms de terre de Chanaan, de terre d'Israël, terre du Seigneur, terre promise, terre de Judée, ou Palestine. On a assigné diverses limites à la terre sainte. Selon l'alliance faite avec Abraham, la donation de la terre promise comprenait originairement tout le pays situé *depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate*. Ses limites précises, telles que Dieu les traça à Moïse, sont indiquées dans la Genèse (XV. 18.) avec toute l'exactitude d'un témoin oculaire. Toutefois les Israélites ne furent pas immédiatement mis en possession de cette contrée. La promesse du Seigneur ne se réalisa entièrement que sous le règne de Salomon.

Lorsque les Israélites se furent rendus maîtres du pays de Chanaan, Josué les divisa en douze parts que les tribus tirèrent au sort.

La seconde division remarquable de la terre sainte est celle qui fut faite par Salomon. Ce monarque partagea le gouvernement qu'il avait reçu de David, son père, en douze provinces ou districts, placées chacune sous un gouverneur particulier. Ses États étaient bornés, à l'orient, par l'Euphrate, à l'occident, du côté de la Méditerranée, par le pays des Philistins, et au midi, par l'Égypte. Il avait conséquemment pour tributaires, les royaumes de Syrie, de Damas, de Moab et d'Ammon, et paraît avoir ainsi possédé tout le pays que Dieu avait promis à Abraham de donner à sa postérité. Cet état de splendeur ne dura pas longtemps; après la mort de Salomon, dix tribus se révoltèrent contre son fils Roboam, et formèrent, sous Jéroboam, un État séparé appelé *royaume d'Israël*. Les deux tribus de Benjamin et de Juda, restées fidèles à Roboam, formèrent le *royaume de Juda*. Jérusalem fut la capitale de celui-ci. Cette division, après avoir duré deux cent cinquante-quatre ans, cessa à la conquête du royaume d'Israël par Salmanazar, roi d'Assyrie.

Sous les Romains, la Palestine était une dépendance du gouvernement de Syrie, et fut divisée en trois provinces, sous les noms de première, deuxième et troisième Palestine.

Dans les divisions modernes de cette partie de l'empire ottoman, la Palestine ne forme, ainsi que je l'ai dit, qu'un seul État avec la Syrie, mais, pour les chrétiens, la contrée qu'on appelle proprement la terre sainte est celle bornée au sud et à l'est par l'Arabie, à l'ouest par la mer Méditerranée, et au nord par la Syrie.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici, en peu de mots, les principaux faits de l'histoire de Jérusalem, car à cette histoire se rattachent tous ceux de ces faits qui ne sont pas communs à la Palestine et à la Syrie.

Quelques auteurs ont supposé que Jérusalem était *Salem* où régnait Melchisedech, mais cette opinion ne porte que sur de légères conjectures. Le plus ancien nom sous lequel elle nous soit connue, est celui de Jebus ou Jebusi que nous trouvons qu'elle portait lorsque son roi fut pris et tué à la célèbre bataille de Gabaon. Elle fut comprise dans le partage de la tribu de Benjamin, mais grâce à la force de sa position,

et à leur propre valeur, les Jébuséens en conservèrent la possession jusqu'au règne de David. Jusqu'alors peu considérable, elle prit de l'importance en devenant capitale, et surtout par la construction du temple. Manassès, les Machabées et Agrippa en agrandirent le circuit, mais il ne paraît pas qu'elle ait jamais eu plus de six kilomètres de circonférence. Cent vingt ans après Salomon, le temple fut dépouillé dans la guerre de Joas contre Hazaël, roi de Syrie. Deux cents ans après, Nechar, roi d'Égypte, à son retour d'une expédition en Asie, prit Jérusalem et lui imposa un tribut. Quatre années étaient à peine écoulées, quand Nabuchodonosor, roi de Babylone, prit la ville, et, à son tour, la rendit tributaire; elle chercha, au bout de trois ans, à secouer le joug, mais, après une longue lutte, Nabuchodonosor s'en empara de nouveau, en enleva tous les trésors, qu'il emporta à Babylone, où il emmena captif le roi Joachim, après avoir établi à sa place son oncle Sédécias. Celui-ci avait régné onze ans, lorsqu'il viola le serment de fidélité qu'il avait fait à Nabuchodonosor, qui, ayant pris la ville pour la quatrième fois, en rasa les murs, mit le feu au temple, aux palais et aux maisons, et emmena captifs à Babylone tous ceux qui avaient échappé au fil de l'épée. Jérusalem resta ensevelie sous ses ruines depuis l'époque de la captivité (466 ans avant J. C.) jusqu'en 536, première année du règne de Cyrus à Babylone. Non-seulement, ce prince permit à tous ceux des juifs qui le voulurent, de retourner dans leur pays, mais encore il leur rendit les vases sacrés et s'engagea à pourvoir aux frais de reconstruction du temple. Alexandre fut sur le point de détruire de nouveau Jérusalem, pour avoir prêté secours aux Tyriens, mais il pardonna. Après sa mort, Jérusalem passa sous la domination des rois d'Égypte. L'an 320 avant J. C., Ptolémée, fils de Lagus, prit Jérusalem. Antiochus le Grand reprit la Judée et la Célésyrie; Séleucus, son fils, envoya Héliodore pour enlever les trésors du temple; on sait quel fut le châtiment de cet envoyé, moins coupable que son maître. Antiochus Épiphanes, à son tour, pilla le temple et la ville, et tua quatre-vingt mille habitants. Apollonius, son lieutenant, en fit autant deux ans après; il ne conserva qu'une petite partie de la ville, près du temple, qu'il entoura de murailles, et où il bâtit une citadelle pour y loger une forte garnison. Après trois années, Judas Machabée délivra Jérusalem. Plus tard, cette ville vit ses murailles rasées par Pompée; César permit de les relever. Après la mort d'Hérode, la Judée devint province romaine. L'an 70 de J. C., Jérusalem fut prise par Titus, et ainsi finit la puissance juive. Plus tard, à la suite d'une révolte, Adrien fit passer la charrue sur le sol du temple de Salomon, et un temple à Vénus fut élevé sur le Calvaire. Tout changea de nouveau sous Constantin, puis encore sous Julien l'Apostat qui, pour faire mentir les prédictions, s'efforça, mais en vain, de relever le temple. En 613, Chosroës II, roi de Perse, prit Jérusalem et passa quatre-vingt dix mille hommes au fil de l'épée; en 624 elle fut reprise par Héraclius. En 637, la seizième année de l'hégyre, Jérusalem fut prise par Omar, et passa aux mains de Mahomet. Les rigueurs que les musulmans exercèrent contre les malheureux chrétiens donnèrent naissance aux croisades. La première croisade eut pour chef Godefroy de Bouillon, qui prit Jérusalem en 1099; nommé roi de sa conquête, il régna un an et mourut de la peste; Baudoin, son frère, lui succéda.

En 1147, seconde croisade pour venir au secours des rois de Jérusalem; elle fut entreprise par Conrad II, empereur d'Allemagne, et Louis VII, roi de France; elle eut peu de résultats. En 1187, Saladin ayant chassé Guy de Lusignan, neuvième roi, une nouvelle croisade fut décidée, en 1189, par Frédéric Ier, empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion; les chrétiens furent forcés de faire la paix avec Saladin. Les quatrième et cinquième croisades furent sans effet. La sixième fut entreprise par Fréderic II, en 1221; enfin, la septième, la plus malheureuse de toutes, par saint Louis, en 1248. Depuis lors, Jérusalem, la ville sainte des juifs et des chrétiens, est restée au pouvoir des musulmans.

MONUMENTS RELIGIEUX.

On ne peut décrire les monuments religieux de la Palestine, sans rappeler, au moins rapidement, le plus célèbre monument du monde, dont, malheureusement, il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace. Ce fut cent cinquante-six ans après la prise de Troye, que Salomon forma le projet de bâtir son temple, qui fut achevé en l'an du monde 3000. Il eut recours, pour l'exécution de son dessein, au roi de Tyr, son ami, qui lui envoya Hiram, que, par estime, il appelait son père, et qui excellait en tous les arts. Hiram se montra digne de ce choix, et ce fut lui qui éleva le temple dont la Bible et les historiens nous ont transmis de si pompeuses descriptions.

Le temple de Salomon est maintenant remplacé par la fameuse mosquée d'Omar (*planche* 61), ainsi appelée parce qu'elle fut commencée en 637 par le célèbre kalife de ce nom, bien qu'achevée par ses successeurs. Elle forme un octogone régulier, surmonté d'une grande coupole, que termine un croissant doré. Elle est bâtie sur une plate-forme élevée où l'on monte par un escalier large et facile composé de six marches. On y entre par quatre portes répondant aux quatre points cardinaux. Trois de ces portes ont chacune un porche en bois d'un travail gracieux et léger. Celle du nord est seule ornée d'un beau portique, supporté par huit colonnes en marbre d'ordre corinthien. Le bas des murs est extérieurement revêtu de marbre bleu et blanc, mais l'intérieur du parvis est entièrement pavé en marbre blanc. La partie supérieure des murs et la frise sont recouvertes de petits carreaux en émail de plusieurs couleurs, mais où néanmoins le bleu domine. Ces carreaux, entremêlés d'arabesques et de versets du Koran, forment une mosaïque aussi étrange que gracieuse. On ne peut pénétrer dans l'intérieur de cette mosquée; les musulmans sont plus rigoureux pour celle-ci que pour toute autre, parce que, suivant une tradition, tout ce qu'un chrétien demanderait dans son enceinte lui serait accordé. La mosquée d'Omar offre dans son ensemble un beau spécimen de l'architecture orientale, toujours plus élégante que grandiose. Ce temple, le plus sacré de l'islamisme après celui de la Mecque, porte le nom de *El Sakhrat, la cachée* (sous entendu *la pierre*), parce qu'on y conserve une pierre brute, soigneusement

MOSQUÉE D'OMAR, A JÉRUSALEM

cachée aux regards des infidèles, et à laquelle se rattachent plusieurs traditions.

La mosquée de El-Aksa s'élève immédiatement derrière le Sakrat et touche au mur méridional du parvis; elle est bien moins remarquable par son architecture. C'est un édifice rectangulaire, précédé d'un portique, et surmonté d'une coupole sphérique, couverte d'arabesques peints et dorés On dit que cette mosquée est d'une haute antiquité, et comme elle occupe une partie de l'emplacement du temple de Salomon, on peut supposer que quelques-uns des matériaux du chef-d'œuvre d'Hiram ont été employés à sa construction. Nous reviendrons plus tard aux mosquées de la Palestine. Je n'ai décrit ici El-Sakrat et El-Alksa qu'à cause du lieu qu'elles occupent. Je dois parler auparavant des monuments religieux que le paganisme a laissés sur le sol de la terre sainte; car si nous ne voyons plus de vestiges du temple de Vénus au Calvaire, que fit détruire sainte Hélène, nous trouvons des restes de temples en maint endroit de la Palestine.

Sur la hauteur où se trouvent les ruines de l'antique Samarie, on voit une centaine de colonnes, disposées sans ordre, mais toutes debout et sans chapiteaux; on ne peut douter qu'elles n'aient appartenu à des temples.

C'est à Ascalon, ville qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des croisades, que se trouve le plus beau temple de la Palestine. Ce vaste sanctuaire, consacré à Vénus, conserve encore quarante magnifiques colonnes de granit rose.

En décrivant les monuments chrétiens auxquels se rattachent pour nous tant de souvenirs, je suivrai de préférence l'ordre des faits qu'ils rappellent, quoiqu'il ne soit pas toujours entièrement d'accord avec l'ordre chronologique de leur construction.

Au village ruiné de Saphoury, dont le nom et la situation indiquent suffisamment le site de Saphura, l'ancienne Zippor, on voit les restes d'une église offrant encore quelques traces d'une grande magnificence; cette église s'élevait sur l'emplacement de la demeure de sainte Anne et de saint Joachim, de la maison où naquit la mère du Sauveur.

A Nazareth, dans le couvent des missionnaires de terre sainte, est une église qui a remplacé la maison de Joseph et Marie, transportée miraculeusement par les anges à Lorette. On la nomme l'église de l'Annonciation, en mémoire de l'incarnation de Notre-Seigneur. Elle ne se recommande guère que par les souvenirs; les proportions en sont irrégulières, et elle est ornée avec plus de faste que de goût. Derrière le maître autel est un escalier par lequel on descend dans une crypte, où deux colonnes de granit indiquent la place qu'occupaient Gabriel et Marie, au moment de la miraculeuse annonciation.

A peu de distance du couvent, une petite chapelle a remplacé l'atelier de saint Joseph.

Le monastère de Bethléem, élevé sur le lieu de la naissance même du Christ, renferme plusieurs chapelles qui toutes rappellent des souvenirs de l'histoire du Sauveur. Sous une chapelle dédiée à sainte Catherine, s'étendent plusieurs cryptes auxquelles on descend par un escalier. Au bas de cet escalier est un petit caveau

creusé dans le roc, une colonne, placée au milieu, en soutient la voûte; c'est là que se trouve le mausolée des innocents massacrés par Hérode. Un passage étroit et obscur conduit à la chapelle souterraine de la nativité, qui n'est autre que l'étable creusée dans le roc où Jésus-Christ reçut la vie, et qu'on a agrandie en la convertissant en chapelle. Non loin de là, dans d'autres cryptes, sont les tombes de saint Jérôme et de saint Eusèbe, son compagnon. Revenant à la lumière, on va visiter la grande église construite par sainte Hélène, appelée Sancta-Maria de Bethléem. Ce beau monument, un des premiers sanctuaires élevés par le christianisme, est une vaste basilique (*planche* 62), partagée en cinq nefs par quatre rangées de belles colonnes de marbre cannelées et d'ordre corinthien; elle a été enrichie des dons de toutes les nations chrétiennes.

C'est non loin de Bethléem, en descendant dans la plaine, qu'une grotte, changée en chapelle, indique le lieu où la Vierge se reposa lors de la fuite en Égypte.

En revenant à Jérusalem, nous trouverons une autre grotte non moins respectable, c'est celle de Gethsemani, au fond de la vallée de Josaphat. Dans cette caverne, au pied du mont des Olives, le Sauveur se retirait quelquefois pour échapper à la persécution de ses ennemis ou à l'importunité de ses disciples; il était là encore ce jour où, *dans l'agonie de son âme, tombant à genoux et suant comme des gouttes de sang, il fut fortifié par un ange.* (Saint Luc, XXII, 43, 44)

La grotte de Gethsemani et le rocher qui la couvre sont entourés maintenant des murs d'une petite chapelle.

Sur le mont des Olives était une église aussi ancienne que celle de Bethléem, et construite également par la mère de Constantin, sur le lieu où Jésus-Christ foula pour la dernière fois la terre; elle couvre un rocher où se trouve imprimée la forme d'un pied ou d'une sandale dont la pointe est tournée vers le nord. On dit que c'est l'empreinte du pied de Notre-Seigneur, lorsqu'il monta au ciel. L'église de l'Ascension, après avoir été convertie en mosquée, est aujourd'hui en ruine. Non loin de la porte de Sion est une mosquée d'assez misérable apparence, qui couvre, dit-on, le tombeau de David. Une partie de cette mosquée était autrefois l'église du Cénacle, bâtie sur le lieu même où Jésus-Christ institua l'Eucharistie.

J'ai hâte d'arriver au monument le plus sacré du monde, à celui dont le nom seul fait battre le cœur de tout chrétien. On a déjà nommé le Saint-Sépulcre, qui, au dire de sainte Cyrille, portait encore au quatrième siècle le nom de μαρτυριον, témoignage, comme le prophète l'avait prédit. Ce monument, que l'impératrice Hélène fit construire sur l'emplacement du supplice et du tombeau du Christ, fut dévoré par un incendie, le 12 mai 1808, mais les flammes ont épargné le tombeau de Jésus-Christ et le couvent catholique qui est auprès, ainsi que les chapelles des huit nations ou branches du christianisme. Ce temple a été rebâti immédiatement et achevé en septembre 1810, aux frais des moines grecs, soupçonnés d'avoir été les auteurs de ce désastre. Le mont Calvaire est aujourd'hui au centre de la ville, et c'est sur son sommet, au lieu où Adrien avait consacré un temple à Vénus, que la mère de Constantin érigea son église.

ÉGLISE DE BETHLÉEM.

(Palestine.)

Pl. LXII.

ENTRÉE DU SAINT SEPULCRE

(Palestine.)

Pl. LXIII.

INTÉRIEUR DU SAINT SÉPULCRE

(Palestine.)

Pl. LXIII bis.

La façade du Saint-Sépulcre (*planche* 63) n'offre rien de bien remarquable. Lorsqu'on est entré dans le vestibule, on voit à gauche un enfoncement où les Turcs ont établi leur divan; ils sont aujourd'hui les gardiens du Saint-Sépulcre, qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir; mais ils en ont le plus grand soin, et conservent le tombeau que se disputeraient les diverses communions. Une petite dalle de marbre poli, entourée d'une grille et enchassée dans le pavé du vestibule, couvre, dit-on, la *pierre de l'onction*, sur laquelle le corps de Jésus-Christ fut lavé, oint et embaumé avant d'être mis dans le tombeau (*saint Jean*, XIX, 39). Au bout de ce vestibule on se trouve sous la large coupole de l'église (*planche* 63 *bis*). Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre. Il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen. Il couvre l'emplacement du sépulcre de Jésus-Christ. On y monte par quelques marches, et on trouve une petite chapelle où l'on voit un bloc de marbre poli, qui marque la place où se tenait l'ange qui annonça aux saintes femmes la résurrection du Christ (*saint Mathieu*, XXVIII, 6). De là, par une porte basse et étroite, fermée par un rideau, on entre dans le sanctuaire ou chambre sépulcrale; un autel y est élevé sur le *sépulcre neuf*, où, selon la tradition, le corps de Notre-Seigneur fut déposé par Nicodème (*saint Jean*, XIX, 39, 42); un grand nombre de lampes d'or et d'argent, présents des princes chrétiens, brûlent continuellement au-dessus. Les murs intérieurs sont revêtus de marbre grisâtre, et la voûte est entièrement noircie par la fumée des lampes. L'espace devant l'autel est si étroit, qu'il ne peut contenir que trois ou quatre personnes à la fois. En rentrant dans l'église, entre les piliers qui soutiennent la grande coupole, on trouve des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ. La partie de l'édifice qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques. Une séparation en bois peint et couverte de tableaux de style grec, sépare cette nef de l'autre. Un escalier, taillé dans le roc, conduit de là au sommet du Calvaire. Ce sommet, qui a été aplani, présente une plate-forme d'environ douze mètres carrés, et n'est éloigné du Saint-Sépulcre que d'environ trente-cinq mètres. Sur cette plate-forme s'élèvent deux chapelles séparées par une arcade. Dans celle du fond, une mosaïque indique l'endroit où Jésus fut attaché à la croix; dans l'autre est une table en marbre percée à jour, de manière à laisser voir, sans qu'on puisse toutefois y toucher, les trous où furent dressées les trois croix, ainsi que la fente du rocher produite par le tremblement de terre au moment où le Sauveur expira (*saint Mathieu*, XXVII, 51). Le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue; cela semble peu conforme au récit des évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie, taillé dans le roc, hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions renfermé dans l'enceinte des murailles modernes; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu.

Citons encore quelques églises bien moins importantes, mais que cependant nous ne devons pas passer sous silence. D'abord se présente celle construite par sainte Hélène à Samarie, sur le lieu même où saint Jean-Baptiste fut décapité; cette vaste basilique byzantine, quoique aujourd'hui en très-mauvais état, et transformée en mosquée, est encore du plus grand intérêt pour la piété du chrétien, comme pour les investigations de l'antiquaire.

Une autre église, bien proportionnée, ornée de belles colonnes et surmontée d'une coupole, est située à environ une heure de marche de Jérusalem, dans la contrée appelée autrefois le Désert; elle marque le lieu où naquit le Précurseur.

A Loudh, autrefois *Lydda*, ville qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, on remarque celles d'une église bâtie ou plutôt réparée par Richard Cœur de Lion, en l'honneur de saint Georges, patron de l'Angleterre, dont cette ville fut la patrie.

Enfin, M. Léon de la Borde, en donnant les dessins de l'église de Tibérias, nous a fourni un curieux exemple du style ogival le plus sévère. C'est une simple salle à voûte ogivale, éclairée par d'étroites fenêtres de même forme, et présentant au fond une grande niche qui contient l'autel.

Les couvents sont nombreux en terre sainte. Nous avons déjà eu occasion d'en citer plusieurs; je ne ferai plus qu'indiquer celui de Ramla, l'ancienne Arimathie, fondé par Philippe le Lion, duc de Bourgogne, et celui du mont Carmel et de Saint-Saba.

A peu de distance de Rama, s'élève une haute tour appelée la tour des quarante martyrs, parce qu'elle faisait jadis partie d'une église dédiée à quarante justes qui, inébranlables dans leur foi, furent mis à mort à Sebaste, en Arménie. Cette église fut plus tard convertie en mosquée par Saffr-ed-Din, sultan d'Egypte; aujourd'hui ce n'est plus qu'une belle ruine.

J'ai promis de revenir aux mosquées de la Palestine; pour remplir ma promesse, j'en mentionnerai quelques-unes avant de passer à la description des monuments funéraires.

A El-khalil, l'ancienne Hébron, cette ville qui, pendant quelques années, fut la capitale du royaume de David, et qui figure parmi les plus anciennes du monde, est une magnifique église bâtie par l'impératrice Hélène, sur l'emplacement désigné par la tradition comme celui du tombeau d'Abraham. Elle a été changée en une mosquée, décorée avec le plus grand luxe, et où l'on conserve les prétendus mausolées du patriarche et de sa famille, recouverts en étoffes de soie verte richement brodées en or.

Parmi les mosquées modernes, la plus belle estcelle d'Acre, bâtie par Djezzar-Pacha, qui l'enrichit de colonnes antiques de marbre empruntées à toutes les villes voisines; elle est carrée et surmontée d'une belle coupole. Un minaret léger et d'une hauteur considérable, qui s'élève à côté, contraste d'une manière heureuse avec les noirs cyprès qui l'environnent. La cour intérieure est entièrement pavée en marbre blanc.

TOMBEAU D'ABSALON PRÈS JÉRUSALEM.

PL. LXIV.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

A l'est de Jérusalem, entre la ville et le mont des Olives, s'ouvre une étroite vallée que semble avoir creusé le torrent de Cédron, lorsqu'il est grossi par les pluies d'hiver; cette vallée est celle de Josaphat, appelée aussi quelquefois Tophet ou vallée du sang. Une tradition, fondée sur un passage de la prophétie de Joël, veut que ce soit dans cette vallée qu'aura lieu le jugement dernier. « Que les peuples se réveillent, a dit Joël, qu'ils montent dans la vallée de Josaphat, j'y serai assis pour juger tous les peuples qui y viendront de toutes parts. » L'aspect de cette vallée célèbre est bien conforme, sauf par la grandeur, à la destination qu'on lui assigne; c'est un vaste cimetière. Dominé de toutes parts par des monuments funèbres, encaissé à son extrémité méridionale par le rocher de Siloë, tout percé de grottes sépulcrales, il offre à nos regards un sol couvert de tombes de tous les temps, de tous les âges, de tous les cultes. Les tombes les plus modernes, celles des juifs de nos jours, sont d'une extrême simplicité; elles sont dépourvues de tout ornement, et ne consistent qu'en une simple dalle de pierre, dont le plus ou moins de largeur indique le rang du défunt. Les inscriptions sont en hébreu, et ne font que rappeler le nom et l'âge de la personne, et la date de sa mort. Dans cette même vallée, trois sépulcres antiques contrastent par leur grandeur avec la simplicité des tombes modernes. Ce sont ceux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, qu'on désigne collectivement sous le nom de tombeaux des patriarches. Celui d'Absalon (*planche* 64) est le plus remarquable; il est détaché du roc dans lequel il fut taillé; sa base est carrée et ornée à chaque face de quatre pilastres ioniques, surmontés d'une frise avec des métopes et des trigliphes. Au-dessus de cette base, s'élève un ouvrage carré en maçonnerie de même dimension; le tout surmonté d'une partie circulaire, supportant une espèce de cône. La hauteur totale de ce monument est de six à sept mètres.

Immédiatement derrière ce mausolée, dans l'une des faces déchirées du rocher, est l'architrave d'une porte qui ouvre sur une chambre funèbre. C'est, dit-on, le sépulcre de Josaphat qui donna son nom à la vallée.

Enfin, un peu au sud du tombeau d'Absalon, est celui de Zacharie, fils de Barrachie. Comme le premier, il a sa base quadrangulaire séparée du rocher dans lequel elle a été taillée; il est également orné de pilastres d'ordre ionique; mais au lieu de métopes et de triglyphes, il est entouré d'une lourde architrave qui fait saillie, et au-dessous de laquelle est une pyramide en maçonnerie.

Tout près de là, dans le flanc de la montagne, est une excavation qui renferme trois chambres, dont l'entrée est supportée par des colonnes d'ordre dorique peu élevées. Ce caveau n'est pas de niveau avec les autres monuments dont je viens de parler; de sorte que, pour y entrer, il faut gravir le rocher. On l'appelle la grotte de Saint-Jean, et on prétend que c'est là que cet apôtre se retira durant la semaine

de la passion de Notre-Seigneur, décidé à ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il eût appris sa résurrection. Le fait peut être vrai; mais ce qui nous paraît certain, c'est que cette excavation fut aussi une sépulture. Il est bien difficile de fixer l'époque de la construction de ces monuments, où l'on trouve un si singulier mélange d'architecture grecque et hébraïque; il ne nous semble cependant pas possible de leur accorder la haute antiquité que la tradition leur assigne.

Dans le jardin de Gethsemani, au-dessus de la vallée de Josaphat, est un joli petit édifice composite d'un style plus pur, et qu'on désigne à la pieuse crédulité des fidèles comme celui de la Vierge; sa construction est attribuée à sainte Hélène.

Un peu au-dessus de la naissance de la vallée du Cédron, au nord de Jérusalem, et à environ cinq cents pas de la porte de Damas, on trouve d'anciennes excavations, dont l'étroite ouverture est à demi fermée par la terre et les pierres éboulées. On ne peut y pénétrer qu'en rampant et avec des torches. Ce sont les *sépulcres des rois*. La frise magnifiquement sculptée (*voy.* la lettre), et du plus beau travail grec, régnant sur le rocher extérieur, assigne à cette décoration du monument l'époque la plus florissante des arts dans la Grèce. On pénètre d'abord dans un vestibule de quatre mètres environ, en carré, sur deux de hauteur. De ce vestibule partent des corridors qui conduisent à cinq ou six chambres funèbres, dans les murs et le pavé desquelles on a pratiqué des niches de dimension et de forme diverses pour y placer des morts. Chacune de ces chambres paraît avoir été fermée de portes massives en pierre et à panneaux, admirablement taillées et polies.

Un peu au nord des tombeaux des rois, sont d'autres excavations du même genre, mais bien inférieures sous le rapport de l'architecture; on les désigne sous le nom aussi hypothétique de *tombeaux des juges*.

De magnifiques tombeaux creusés dans le roc se voient dans la petite ville de Safed; les Turcs les désignent sous le nom de *maison de Jacob*. Ils ont beaucoup souffert du terrible tremblement de terre de 1837. Ceux du même genre qui se voient à Saïde, l'ancienne Sidon, sont appelés *tombeaux des anciens rois de Syrie*.

A Nablous, la *Sichem* de l'ancien Testament, on montre les prétendus tombeaux du patriarche Joseph, du grand prêtre Éléazar et de Josué; sur la route de Jérusalem à Bethléem, près du couvent de Mar-Elias, c'est celui de Rachel, femme de Jacob, et mère de Joseph et de Benjamin; à Modin, c'est celui des Machabées; enfin dans ce pays sacré, il n'est pas une pierre à laquelle ne se rattache un grand nom, un grand souvenir. La tradition est fausse peut-être, mais mieux vaut encore l'admettre à tort que renoncer au bonheur d'y croire.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

Il y a peu de restes de théâtres en Palestine pour marquer le passage des Romains; on en reconnaît cependant quelques-uns à Bisan, misérable village, la ville de *Bethsan* de la Bible, la *Scythopolis* des Grecs et des Romains.

PISCINE DE SILOÉ. *Pl. LXV.*

(Palestine.)

Ces derniers ont laissé plusieurs aqueducs, dont les plus remarquables se voient à Césarée.

C'est dans la vallée de Siloé, au pied du *mont des Offenses* et de la colline de Sion, que se trouve un de ces monuments si peu nombreux, qu'on peut avec quelque certitude faire remonter jusqu'au règne de Salomon. La piscine de Siloé (*planche* 65) est double; c'est-à-dire, qu'elle a deux bassins à des élévations différentes. Le réservoir supérieur, appelé la piscine du roi, servait probablement à arroser les jardins royaux; le réservoir inférieur paraît au contraire avoir été destiné à l'usage des habitants. C'est probablement le même que l'*En-Rogel*, ou la fontaine des Foulonniers, et comme il n'y a dans le voisinage aucune autre fontaine ou cours d'eau, il est à présumer que c'est là que Salomon fut sacré par Sadoc le grand prêtre, et Nathan le prophète. C'est aussi en ce lieu que Jésus-Christ guérit l'aveugle de naissance (*saint Jean*, IX, 7); une chapelle qui a disparu rappelait autrefois ce miracle.

Dans l'intérieur même de Jérusalem, près de la mosquée dite *Haram-Shereef*, est un réservoir profond que les mahométans appellent l'étang du palais, *Birket-el-Serai*; c'est la piscine de Bethesda (voyez *la vignette*, page 24), le plus ancien monument de Jérusalem; c'est là que les agneaux étaient purifiés avant d'être offerts en sacrifice dans le temple; c'est là que Jésus dit au paralytique : Prenez votre lit et marchez.

Un autre ancien réservoir, voisin de la citadelle de Jérusalem, est désigné sous le nom de bain de Bethsabée; il est en effet peu éloigné du site où l'on croit qu'était la maison d'Urie. Quelques voyageurs croient cependant voir le bain de Bethsabée dans une autre piscine située au pied du mont Sion.

Non loin des ruines de l'ancienne Tyr sont des réservoirs que les anciens voyageurs appellent les étangs de Salomon, mais qui ne sont connus dans le pays que sous le nom de *Ras-el-Ayn*, tête de l'eau. Ils consistent en trois bassins construits en maçonnerie grossière, mais revêtus intérieurement d'une couche de ciment très-dur.

Le plus grand bassin, éloigné de la mer d'environ cinq cents mètres, est de forme octogone et a quarante-quatre mètres de diamètre. Ces réservoirs étaient remplis par une source tellement abondante qu'aujourd'hui encore elle suffit pour faire tourner plusieurs moulins. Un aqueduc, que l'on peut suivre encore dans toute son étendue, conduisait les eaux à Tyr. Comme un ouvrage de cette importance dénote un état de haute prospérité, on est autorisé à penser, d'après ce que l'on sait de l'histoire de Tyr, qu'il fut construit à une époque très-reculée, mais cependant moins éloignée que celle que lui assigne la tradition.

Je ne parle pas des constructions modernes; elles n'offrent rien de remarquable, et d'ailleurs on peut leur appliquer tout ce que j'ai dit de celles de la Syrie.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

Jérusalem est encore plus défendue par sa position naturelle que par les travaux humains; elle est cependant entourée d'une muraille crénelée et flanquée de tours

carrées (voyez *le frontispice*). Parmi les portes, les plus remarquables sont celles de Bethléem, dominée par deux tours à créneaux et à machecoulis, et celle de Damas, charmant monument de style arabe, avec sa porte ogivale, ses deux tours et ses créneaux en forme de turbans.

La citadelle, située au sud de la porte de Bethléem, se compose de plusieurs tours liées entre elles par des courtines, qui forment une double ou triple enceinte, de manière que les ouvrages intérieurs commandent entièrement ceux qui sont plus avancés. Quelques vieux canons, montés sur de mauvais affûts, en garnissent les murailles. Cette citadelle est bâtie sur les ruines de la tour Psephima, de l'ancienne Jérusalem. On l'appelle indifféremment le château de David et la tour des Pisans; ce dernier nom lui vient de ce qu'elle fut construite par les guerriers de Pise, au temps où les chrétiens étaient maîtres de Jérusalem.

La ville de Tabarieh, l'antique Tiberias, est entourée de toutes parts d'une muraille, haute de sept mètres, flanquée de vingt tours rondes et garnie de meurtrières. Ces murailles, malgré leur épaisseur et la solidité de leur construction, ont beaucoup souffert du tremblement de terre qui, en 1837, renversa la plupart des maisons de la ville et réduisit la citadelle à un monceau de ruines.

Kaïsarieh (Césarée de Palestine) fondée par Hérode le Grand en l'honneur d'Auguste, et devenue en quelques années une des plus belles et des plus magnifiques villes de l'orient, n'a plus maintenant un seul habitant; mais la conservation de ses remparts et de son port excitent encore l'étonnement.

Il en est de même d'Ascalon, qui après avoir eu tant d'importance à l'époque des croisades, est aujourd'hui entièrement déserte, mais a conservé ses remparts et ses portes.

Les murailles d'Acre, construites par le fameux Djezzar-Pacha, sont célèbres par la résistance qu'elles opposèrent aux armes de Bonaparte, et depuis à celles des Anglais.

Les murailles modernes de Jéricho ont sept mètres de hauteur sur environ six d'épaisseur; mais elles ne sont formées que d'épines sèches; elles ne doivent guère être plus solides que celles qui tombèrent au son des trompettes de Josué.

ARABIE.

INTRODUCTION.

On désigne par le nom d'Arabie une vaste presqu'île, qui a pour limites, au nord, la Palestine et la Syrie, et la Turquie asiatique jusqu'à l'Euphrate; à l'est, le golfe Persique, le détroit d'Ormus et l'océan Indien; au midi, ce même océan, le golfe d'Aden et le détroit de Bab-el-Mandeb; enfin, à l'ouest, le golfe Arabique ou mer Rouge, le golfe et l'isthme de Soueys.

Les anciens géographes la divisent en trois parties : 1° l'Arabie heureuse (l'Hadramant, le Hyemen, et une partie de l'Hedjaz d'aujourd'hui); 2° l'Arabie déserte (tout le

pays entre ces trois provinces, les côtes du golfe Persique, l'Euphrate et la Syrie): 3° l'Arabie pétrée, qui avait pour limites, à l'ouest, l'isthme de Soueys, au sud, la mer Rouge, au nord, la Judée et le lac Alphaltite, et à l'est, le grand désert. Cette partie de l'Arabie dut son nom à sa capitale Pétra, mais on doit penser que la capitale elle-même prit le sien des rochers dont elle est environnée; c'est aussi pour cette raison que les Arabes nomment les ruines de cette ville *Hadjar*, pierre.

La plus grande partie du sol de l'Arabie est déserte, et ne présente que des rochers ou des plaines de sable; certaines contrées sont cependant fertiles et habitées.

L'islamisme, qui a pris naissance dans cette contrée, est la religion professée par la majorité de ses habitants, quoique partagée en plusieurs sectes. C'est ici le lieu de dire quelques mots de cette religion, et de celui qui en fut le fondateur. Mahomet naquit l'an du monde 6163, et de Jésus-Christ 578. Les auteurs arabes le font descendre en droite ligne d'Ismaël, fils du patriarche Abraham. Son père, nommé Abdallah, était païen, sa mère était juive, et s'appelait Amenah. Il les perdit de bonne heure l'un et l'autre, aussi bien qu'Abdul-Motalleb, son grand-père, qui s'était chargé de sa tutelle; et ce fut Abou-Taleb, son oncle, qui prit soin de son éducation. A quatorze ans, il fit ses premières armes dans une guerre que ses compatriotes, les Koraïschites, eurent à soutenir contre les Kénanites. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, une certaine Khadigia, veuve d'un riche marchand arabe, le choisit pour être son facteur et l'envoya en Syrie, pour y vendre ses marchandises et en acheter de nouvelles. Ce fut dans ce voyage qu'il lia, dit-on, connaissance avec un moine nestorien, nommé Félix ou Bossaïra, d'autres disent Sergius, et un hérétique jacobite appelé Betiras, et, que de concert avec eux, il compila son Alcoran. A son retour de Syrie, Khadigia, sa maîtresse, se prit pour lui d'une forte passion et l'épousa. Mahomet était naturellement sombre et rêveur; cette disposition de caractère lui fit chercher la retraite et la solitude, et lui suggéra probablement alors, ou le plan de législation qu'il exécuta depuis, ou simplement les moyens d'exécuter ce plan, s'il est vrai qu'il l'eût formé dans son voyage de Syrie.

Doué d'une éloquence singulière, il n'eut pas de peine à persuader à sa femme qu'il avait un commerce intime avec le ciel, et que Dieu l'avait choisi parmi tous les enfants d'Ismaël pour abolir le culte des idoles et pour donner une loi nouvelle aux hommes.

Ali, cousin de Mahomet, et quelques autres de ses parents, s'empressèrent de seconder ses projets, d'abord par leurs discours, ensuite par la force et par la violence. Les novateurs furent chassés et proscrits par les magistrats de la Mecque, ville de l'Arabie heureuse, leur patrie commune, et se réfugièrent à Médine. C'est de cette époque, 15 juillet 622, que date l'ère des musulmans, qu'on appelle l'hégire. L'amour du pillage et de la nouveauté ayant rassemblé sous leurs drapeaux un grand nombre de brigands et de gens sans aveu, Mahomet se trouva en état d'exercer, les armes à la main, sa prétendue mission. Bientôt, soit par la force, soit par les promesses d'un bonheur à venir, tel que les Orientaux pouvaient le comprendre,

il parvint à faire faire à sa doctrine de rapides progrès et à frayer à ses successeurs la route aux plus vastes conquêtes.

Mahomet mourut dans la soixante-treizième année de son âge, l'an 632 ou 633. Toute la religion musulmane se réduit à sept points, dont deux seulement regardent la croyance; les autres, le rit :

1° Il n'y a qu'un Dieu seul et unique; 2° Mahomet est son prophète; 3° Observer les purifications corporelles; 4° S'acquitter des prières; 5° Faire l'aumône; 6° Jeûner pendant le mois de ramazan; 7° Enfin s'acquitter du pèlerinage de la Mecque. J'ai parlé à l'article de la Perse du grand schisme qui divise les mahométans en sunnites et en schiites, selon qu'ils croient à la légitimité de la succession d'Ali ou de celle d'Aboubekr; je ne reviendrai donc pas ici sur ce sujet, et je passerai de suite à l'examen des monuments de la contrée qui nous occupe.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Naguère encore, c'est à peine si l'Arabie eût paru devoir trouver place dans cet ouvrage; on n'y connaissait que quelques rares monuments sans grande importance artistique. La découverte de Pétra est venue donner à cette contrée un intérêt puissant. C'est John Lewis Burckhardt, ce voyageur si célèbre dans les annales de la géographie, qui, le premier, en 1812, a reconnu les ruines de Pétra, qu'il a signalées à l'attention du monde savant, et que depuis nous a si bien fait connaître le bel ouvrage de MM. Léon de la Borde et Linant.

On suppose que Pétra, nommée *Sela* dans la Bible, dut sa fondation à la nécessité d'un entrepôt sûr et commode pour les caravanes qui traversaient les déserts de l'Arabie. On a été longtemps en doute sur l'origine des peuples qui élevèrent cette ville au degré de prospérité où elle était parvenue à l'époque de la domination romaine; les savants travaux de M. Étienne Quatremère ont éclairé cette question, et l'on croit que ces peuples, appelés improprement Arabes nabatéens, n'étaient pas de la race arabe, et qu'ils ne durent ce nom qu'à leur long séjour dans l'Arabie pétrée. Ils étaient de race sémitique, et appartenaient à la grande famille des peuples araméens qui ont fondé l'empire de Babylone et occupé la Syrie. Sous Trajan, l'an 105 de Jésus-Christ, Pétra perdit son indépendance et fut incorporée à l'empire romain; elle devint alors la métropole de la troisième Palestine, nom imposé par les Romains à l'Arabie pétrée. L'extension que prit chez les conquérants le commerce, qui se faisait directement de l'Égypte avec l'Inde, amena la décadence de Pétra, qui céda son titre de métropole à Bostra, autre ville de l'Arabie pétrée.

Dans le VII^e^ siècle, la ruine de Pétra était déjà presque consommée, car à peine si les historiens arabes en font mention en racontant les conquêtes de l'islamisme. Aujourd'hui Pétra n'est plus qu'une immense réunion de ruines, offrant le plus magique tableau, encadré dans des rochers, avec lesquels il lutte de grandeur et de

majesté. Un seul monument religieux est encore debout au milieu de ses édifices renversés. On voit dans notre dessin (*planche* 66) les détails de la corniche, la disposition du pérystile et des abords de ce temple, mais tout son ensemble est ruiné. Un grand pavé, conservé dans beaucoup d'endroits, s'étend à l'est du monument. Les Arabes appellent ce temple le palais de Pharaon, de même qu'ils attribuent tous les restes de cette antique cité à un prince, portant ce nom générique des grands rois de l'Égypte.

Franchissons maintenant l'espace de quelques siècles, et nous trouverons dans une vallée du Sinaï un curieux échantillon d'architecture chrétienne; c'est le couvent de Sainte-Catherine (*planche* 67), fondé par Justinien et sa femme Théodora. Son aspect est plutôt celui d'une forteresse que d'un lieu consacré à la prière; les murs sont solidement construits en pierres de taille de deux mètres de longueur, et leur hauteur est inégale, suivant les accidents du terrain. Le couvent n'avait qu'une grande porte, murée depuis longtemps dans la crainte des Arabes, et ce n'est qu'en se faisant hisser, à l'aide d'un cabestan, jusqu'à une fenêtre élevée de plus de dix mètres, qu'on peut y pénétrer. L'église mérite une attention particulière par son style, ses ornements, et surtout par la grande mosaïque de la tribune représentant le buisson ardent, Moïse portant les tables de la loi, la transfiguration, et les portraits des deux fondateurs Justinien et Théodora.

Il me reste à parler d'un monument bien célèbre par son importance religieuse, c'est le fameux sanctuaire que tout musulman doit visiter au moins une fois en sa vie.

Au centre de la ville de la Mecque, on voit une enceinte assez étendue, entourée de deux cents colonnes de bronze, supportant des portiques, surmontés de nombreuses coupoles et de sept minarets. Dans cette enceinte se trouvent plusieurs édifices destinés à différentes pratiques religieuses.

Le petit temple, que l'on nomme *Kaabah*, ou maison carrée, à cause de sa forme, s'élève au milieu de quatre de ces édifices; sa construction est très-simple, il est couvert en terrasse, et n'a qu'une seule porte, placée tellement haut que pour y entrer il faut se servir d'une échelle, qu'on enlève à volonté. Ce temple a éprouvé beaucoup de changements, et il a été plusieurs fois reconstruit, mais toujours sur le même emplacement, quoiqu'il n'occupe pas précisément le centre de l'enceinte. Les écrivains mahométans racontent que la Kaabah fut bâtie par Abraham, sur l'endroit où s'élevait, avant le déluge, le tabernacle de Dieu, dressé par les anges. La dernière destruction de la Kaabah date de l'année 1039 de l'hégire (1629). Le sultan Mourad IV la fit reconstruire telle que nous la voyons aujourd'hui, et ce fut alors que l'on renouvela trois colonnes d'ébène, qui se trouvaient à l'intérieur, et qu'on en fit des chapelets chèrement vendus aux pèlerins.

RUINES D'UN TEMPLE, A PETRA.

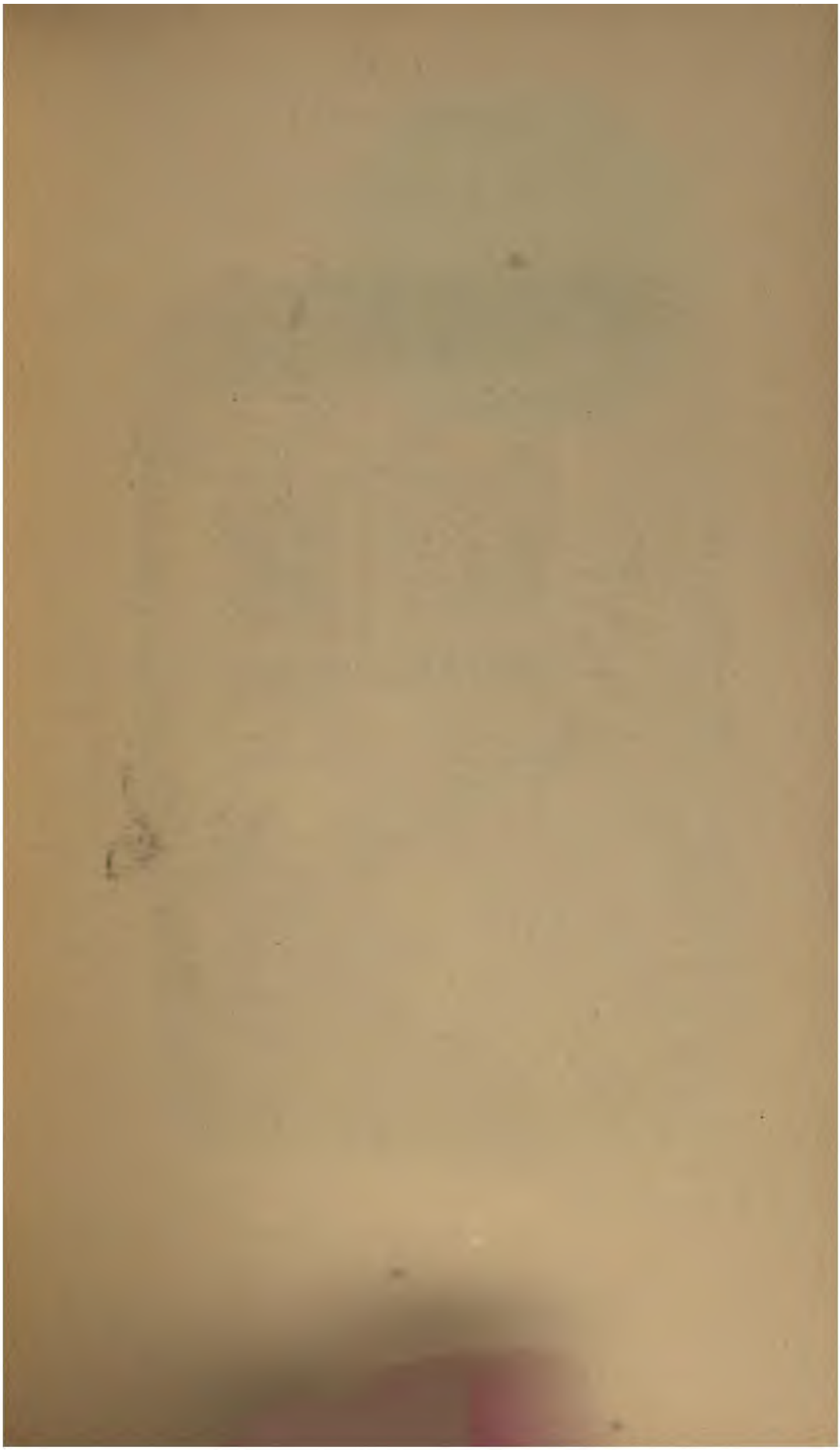
(Arabie.)

Pl. LXVI

COUVENT DE SAINTE-CATHERINE, AU MONT SINAÏ.

(Arabie.)

Pl. LXIII.



E. BRETON del

Pl. LXVIII

KASR PHARAON, A PETRA

(Arabie)

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Si l'Arabie ne nous a présenté qu'un petit nombre de monuments religieux, elle est bien plus riche en monuments funéraires de toute espèce et de tous les âges.

Il en est un qui, si l'on en croyait les traditions, aurait droit, sans aucun doute, à être placé en première ligne. Environ à un mille au nord de Djidda, on montre la sépulture d'Ève, la mère du genre humain. C'est une construction grossière en pierre, de peu d'élévation, assez semblable au tombeau de Noé, qui se voit dans la vallée de Bekaa, en Syrie.

Au sommet du mont Hor s'élève un monument dont la construction est particulière au pays, et se retrouve employée dans les monuments de Pétra. On peut juger, par l'amas de décombres, de l'élévation du monument (voyez *le frontispice*), de son style, par analogie avec ceux de Pétra, et de sa destination par la chambre sépulcrale, de forme oblongue et sans ornements, qui occupe l'intérieur.

Malgré la tradition qui fait de ce monument la sépulture d'Aaron, frère de Moïse, on est forcé de n'y voir autre chose que le tombeau de quelque habitant d'une ville voisine, dont on voit les ruines dans l'Ouadie Pabuchèbe.

Niebuhr, en 1761, a découvert une singulière réunion de monuments funéraires appartenant à la civilisation égyptienne; ces monuments sont ceux de Sarbout-el-Cadem; ils s'étendent sur une longueur d'environ soixante-quinze pas, sur une largeur de trente-cinq. Ce sont des stèles, les unes debout, les autres couchées au milieu des débris; elles sont au nombre de quatorze, et montrent sur leurs faces dépolies, et rongées par le vent du nord, les restes des hiéroglyphes qui les ont ornées (voyez *la vignette*, page 31).

C'est à Pétra que nous trouvons les monuments funéraires les plus remarquables de l'Arabie, et il en est un surtout qui peut être rangé au nombre des merveilles de l'antiquité, le *Kasr* ou *Kasneh-Pharaon*, le château ou le trésor de Pharaon (*planche* 68). Les Arabes, qui lui ont donné ce nom, supposent que le trésor d'un ancien roi d'Égypte est enfermé dans l'urne placée sur le haut du monument, et ils prennent cette urne pour but de leurs balles, dans l'espoir de la briser et de s'emparer de ce qu'elle contient. Le Kasneh-Pharaon est plutôt un grand bas relief, sculpté sur la montagne, qu'une construction; c'est un bloc énorme et compact de grès, teint légèrement d'oxyde de fer. Sa conservation parfaite est due à l'abri que les rochers d'alentour lui offrent contre les vents, et la voûte supérieure contre la pluie. Les statues et les bases des colonnes offrent seules des traces de détérioration produites par l'humidité qui ruine les parties les plus en relief, ou celles qui sont plus proches du terrain. C'est à cet agent destructeur que l'on doit la chute d'une des colonnes qui se rattachent au fronton; elle eût entraîné avec elle tout le monument s'il eût été construit au lieu d'être taillé dans le roc. On s'attend, en voyant ce bril-

lant frontispice, à un intérieur qui réponde à tant de luxe, mais il n'en est rien. Quelques degrés conduisent à la chambre sépulcrale, dont on apperçoit la porte sous le péristyle; quoique creusés régulièrement et dans une bonne proportion, ses murs sont frustes, ses portes n'aboutissent à rien; tout l'ensemble enfin semble avoir été abandonné au moment de son exécution. Des deux chambres latérales, l'une, celle de gauche, est irrégulière, l'autre présente deux enfoncements qui semblent avoir été creusés pour deux cercueils. Revenons à la façade. La longueur totale de la partie entaillée dans la montagne, est de trente mètres, la hauteur de trente-neuf. La hauteur du monument, à partir du sol jusqu'au sommet de l'urne, est de trente-huit mètres; sa largeur à l'entablement est de vingt-huit. Les colonnes de l'ordre inférieur, hautes de treize mètres cinquante centimètres, imitent le corinthien; leur frise présente des griffons, et le fronton offre au milieu un aigle, et aux angles des lions. Au bas, entre les colonnes, sont deux statues équestres. La hauteur du second ordre, orné de statues de victoire et d'amazones, est de dix mètres.

Un autre tombeau de Pétra, désigné sous le nom d'El-Deir, présente dans son aspect beaucoup d'analogie avec le Khasneh-Pharaon, mais moins de pureté de style.

Au sud de Pétra est un tombeau plus simple (*planche* 69), qui semble résumer en lui deux caractères particuliers à ceux qui les entourent; l'un, qui dérive d'un style syriaco-égyptien, orne le haut; l'autre, qui tient au style greco-romain, décore l'étage inférieur.

A droite, et à peu de distance de ce tombeau, on en voit deux entièrement détachés du roc, dont ils faisaient autrefois partie. Ces monuments rappellent plus particulièrement la manière d'excaver des Indiens; l'un d'eux est carré, et présente en bas une porte de même forme, et dans le haut quelques ornements; l'autre, inachevé, se termine par des assises en retrait.

Un autre tombeau, également taillé dans le roc, est surmonté de quatre pyramides. Les rochers qui entourent le théâtre (*planche* 70), sont presque entièrement couverts de tombeaux; l'un de ceux-ci porte une inscription grecque qu'on n'a pas encore pu expliquer. Le style de ce monument offre une singulière analogie avec celui désigné, dans les temps modernes, par le nom de renaissance; un bas-relief fruste, composé de deux personnages, surmonte la porte.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

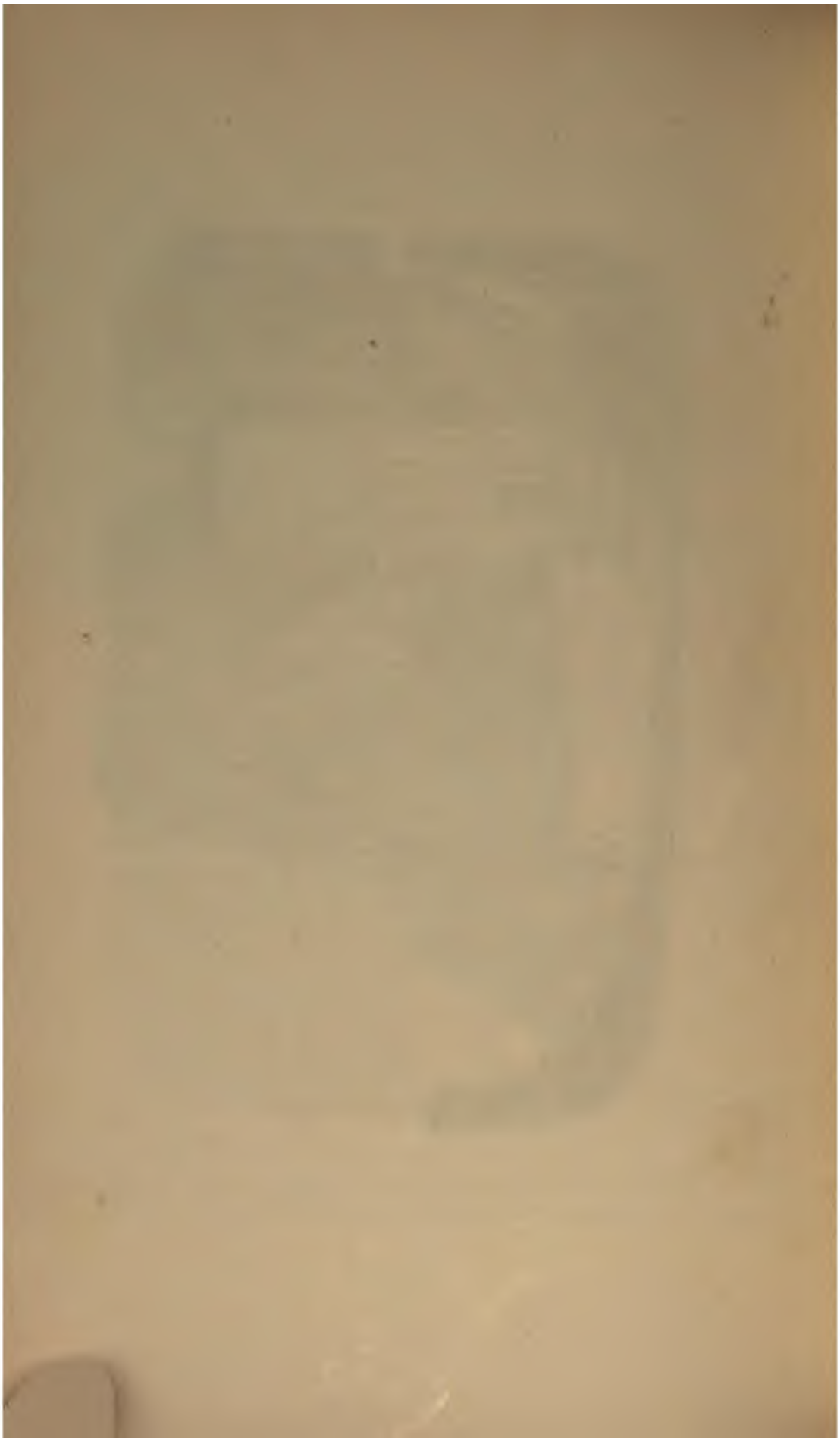
On trouve à Pétra un théâtre d'une parfaite conservation; on peut en prendre une idée exacte dans la vue que nous reproduisons ici, d'après M. Léon de la Borde (*planche* 70).

Assez près du temple que nous avons décrit, sont les ruines d'un arc de triomphe, dont les ornements rappellent ceux qui terminent la colonnade de Palmyre, du côté de l'est. Tous les débris, et quelques fragments de bas-reliefs, qu'on retrouve sur

TOMBEAU A PETRA.

[Arabie.]

Pl. LXIX.



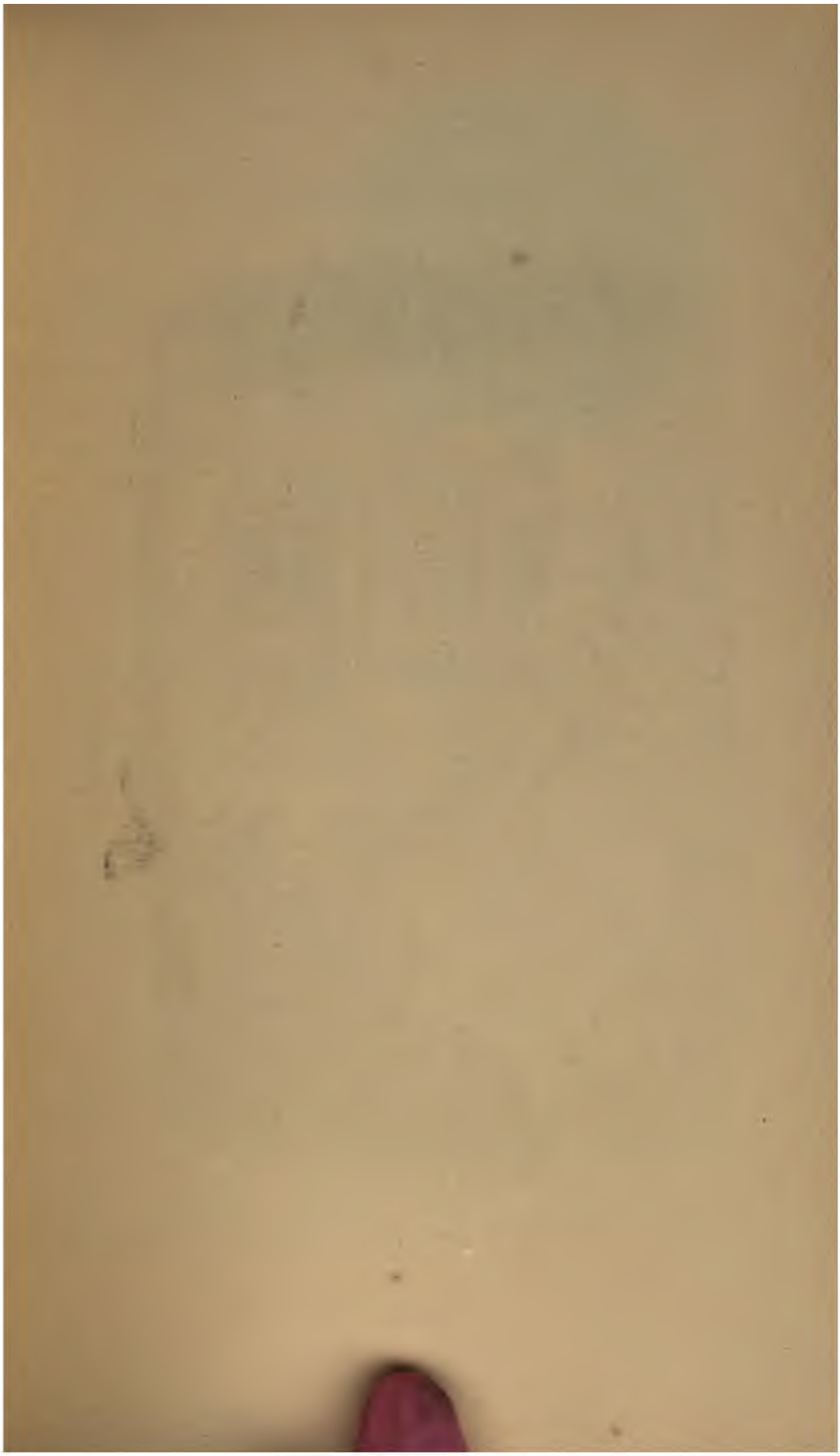
TOMBEAUX ET THÉATRE, A PETRA.

(Arabie.)

COUVENT DE SAINTE-CATHERINE, AU MONT SINAÏ.

(Arabie.)

Pl. LXVII.



ARC DE TRIOMPHE. *Pl. LXXI*

(Arabie.)

le sol, permettraient une restauration, qui serait sans doute facile, mais qui présenterait un aspect peu satisfaisant, car ce ne serait toujours qu'un monument de décadence, chargé d'ornements mesquins. Cet arc paraît avoir eu une grande ouverture, accompagnée de deux plus petites. Pétra présente un autre arc de triomphe, plus remarquable par sa position que par son architecture (*planche* 71); il est élevé entre deux rochers, qu'il réunit, et, au premier aspect, on pourrait croire qu'il fut destiné à servir de pont; mais un examen attentif a donné la certitude qu'il n'eut jamais d'autre emploi que celui d'orner l'entrée de la ville, et sans doute de consacrer quelque souvenir.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

Nous donnons (*planche* 72) un spécimen de l'architecture militaire des Arabes, la forteresse de l'Accabah, située au fond du golfe du même nom. Cette forteresse, bâtie sur un plan régulier, offre la même disposition et le même système que toutes celles qui furent construites pour la protection de la caravane de la Mecque. Elle est maintenant, à l'extérieur, en assez bon état pour résister aux attaques des tribus; mais, à l'intérieur, la négligence a laissé tomber en ruines quelques chambres, tandis qu'on superposait aux autres de misérables constructions en terre. Un puits nouvellement construit et un palmier sont les seuls objets qui fixent l'attention dans sa cour mal nivelée, et entourée de bâtiments enfumés et en désordre.

EGYPTE.

INTRODUCTION.

A l'ouest de la mer Rouge s'étend, du nord au sud, une longue et étroite vallée, arrosée dans toute sa longueur par un fleuve majestueux: ce fleuve, c'est le Nil; cette vallée, c'est le pays qu'à l'imitation des Grecs et des Romains nous appelons Égypte, mais dont le vrai nom est en arabe *el Masr*, en hébreu *Misraim*, en turc *Misr*. Cette grande contrée de l'Afrique septentrionale est bornée au nord par la Méditerranée; à l'est, par la mer Rouge et l'Arabie, avec laquelle elle communique par l'isthme de Suez; à l'ouest, par le désert de Barkah, et au sud, par la Nubie. La chaîne arabique qui

enferme à l'est la vallée du Nil se termine brusquement au Caire; la chaîne Libyque ou occidentale se termine au nord par un talus rapide, et se perd dans les plaines du Delta.

L'Égypte est divisée en trois grandes régions : l'Égypte supérieure, Saïd ou Thébaïde; l'Égypte moyenne, ou Heptanomide; la basse Égypte, ou Delta, ainsi nommée à cause de sa forme triangulaire, et que dans les temps modernes on appelle *Bahrin*, ou pays maritime.

L'histoire de l'Égypte remonte à une haute antiquité; malgré les travaux des savants, et les nombreuses recherches faites à ce sujet, cette histoire est encore pleine de mystères. Les premières tribus qui peuplèrent l'Égypte venaient probablement de l'Abyssinie ou du Sennaar; mais il est impossible de fixer l'époque de cette migration. Ces premiers Égyptiens, d'abord nomades et sauvages, ne se réunirent que très-tard en corps de nation. Une caste, celle des prêtres, exerçait seule une espèce de suprématie. A ce gouvernement théocratique, une révolution vint substituer l'autorité royale; un chef militaire, Ménès ou Menei, fut le moteur et le chef de cette révolution, et devint le premier roi d'Égypte

Vingt-six dynasties lui succédèrent, et, suivant le tableau que nous a conservé Manethon, elles régnèrent de l'an 5867 à l'an 524 avant Jésus-Christ. Sous l'administration de ces rois, l'Égypte put entreprendre des guerres lointaines et de grandes expéditions; elle devint puissante et forte. Vers l'an 2082, des peuples barbares envahirent l'Égypte, s'en emparèrent et s'y établirent sous la conduite de rois qu'ils se choisirent. Ces rois, désignés sous le nom générique de Pharaons, furent chassés par Amasis, qui se mit à la tête du gouvernement. Ce souverain et ses successeurs s'empressèrent de réédifier ce que les barbares avaient détruit; ce fut alors que l'on vit le sol de l'Égypte se couvrir de ces innombrables et majestueux édifices qui, aujourd'hui encore, font l'admiration du voyageur. Ces institutions subsistèrent jusqu'en 524 ou 525 avant Jésus-Christ. A cette époque, Cyrus, roi des Perses, détruisit la monarchie égyptienne et détrôna Psammeticus, fils d'Amasis. Cambyse, son fils, acheva la conquête, et fonda une dynastie persane qui régna cent vingt ans. L'Égypte secoua le joug étranger en 404 avant Jésus-Christ, et fut gouvernée de nouveau par des princes indigènes. Elle fut encore envahie, en 339, par Artaxercès Ochus, roi des Perses; mais ceux-ci n'en restèrent maîtres que pendant huit années. L'Égypte fut conquise par Alexandre le Grand, qui, en l'an 332, la réunit à son empire. Après la mort du héros macédonien, un de ses lieutenants, Ptolémée Lagus, qui avait été pour lui gouverneur de l'Égypte, se déclara roi de ce pays (323 avant Jésus-Christ), et devint le chef de la dynastie des Lagides, qui gouverna l'Égypte pendant près de trois siècles, et porta ce pays au plus haut point de prospérité.

Cléopâtre III fut la dernière reine de l'Égypte; en l'an 29 avant Jésus-Christ, elle fut détrônée par Auguste, qui réduisit ses États en province romaine. Cet état de choses subsista jusqu'à l'envahissement d'Alexandrie par les Ottomans, sous la conduite d'Amrou-ben-el-Aas, général du calife Omar (640 ans après Jésus-Christ).

En 887, l'Égypte tomba au pouvoir des Turcomans. Ceux-ci furent détrônés, en 1257, par la dynastie des Mameluks Baharites, qui conservèrent l'Égypte jusqu'en 1517, époque à laquelle elle fut conquise par Sélim Ier, sultan des Turcs. Depuis lors l'Égypte a appartenu à la Porte, moins l'espace de quatre années, de 1798 à 1802, qu'elle fut à la France. Méhémet-Ali, nommé en 1806 vice-roi d'Égypte, la gouverne aujourd'hui et s'y est rendu indépendant.

La religion des anciens Égyptiens était un monothéisme pur, se manifestant extérieurement par un polythéisme symbolique, c'est-à-dire un seul Dieu dont toutes les qualités et les attributions étaient personnifiées en autant d'agents actifs, ou divinités obéissantes.

Aujourd'hui, la religion dominante en Égypte est le mahométisme, mais tous les autres cultes y trouvent une égale tolérance. C'est ainsi qu'on y voit à la fois des Arméniens catholiques, des Grecs schismatiques, des juifs, et des chrétiens.

Ce n'est que dans les monuments de l'antique Égypte que nous pouvons puiser les premiers éléments de l'histoire de l'architecture. Le manque de bois força les Égyptiens à chercher un refuge dans les grottes, et lorsque la nature ne leur en présenta pas de toutes faites, ou ne leur en offrit que de trop petites, ils durent en creuser de nouvelles, ou agrandir celles déjà existantes. Ce travail les habitua nécessairement à la taille de la pierre, si abondante dans leur pays; aussi bientôt, lorsque les grottes leur parurent insuffisantes au culte de leurs divinités, ils commencèrent à élever des constructions en avant de ces demeures souterraines. Tels sont en effet les plus anciens monuments de l'Égypte. Dans un pays sans pluie, le besoin de toits inclinés ne se faisant point sentir, lorsque plus tard les Égyptiens abandonnèrent les souterrains pour les constructions isolées, ils ne cherchèrent point à inventer d'autres toits que ceux dont les grottes naturelles, leur avaient indiqué la forme. Il en résulte que l'absence de voûtes ou de toits est un des caractères distinctifs de l'architecture grecque. La construction des plafonds égyptiens, composés de pierres d'une grande largeur, posées à plat, explique la multiplicité des colonnes que l'on dut rapprocher, faute de trouver des blocs d'une assez grande superficie. Les colonnes égyptiennes étaient ou rondes, ou polygonales à quatre ou six côtés. Quant aux chapiteaux, ils sont variés à l'infini; mais ils peuvent tous être rapportés aux trois principales formes, quadrangulaire, évasée et bombée. La forme évasée est évidemment le type primitif du chapiteau corinthien.

De la nature plate des grottes dérive la simplicité de l'architecture égyptienne, comme des charpentes multipliées de la cabane est née la richesse de l'architecture grecque. Plusieurs causes contribuèrent à perpétuer cette simplicité primitive. Quel progrès pouvait-on attendre d'une société dont la principale constitution, forçant chacun à exercer l'état de son père, étouffait ainsi l'émulation si nécessaire aux arts, en ne laissant à personne l'espoir de sortir de la sphère où le hasard l'avait placé? En outre, tout ce qui touchait à la religion étant regardé comme inaltérable, toute innovation eût été sacrilége; et comme la religion fut toujours le premier mobile du développement des arts, on doit comprendre quelle dut être la fatale influence d'une

religion stationnaire comme celle de l'Égypte. L'imagination des architectes, ne pouvant trouver à s'épancher dans l'ornementation des édifices, chercha à leur donner un autre genre de beauté. Ils songèrent plutôt à étonner qu'à plaire; et n'ayant idée d'aucune autre grandeur que de la grandeur matérielle, le grandiose ne fut pour eux que dans le colossal. La forme de leurs constructions étant extrêmement simple, ils n'eurent à procéder qu'à l'équarrissement des pierres, et leur plus grand mérite fut dans la précision et la justesse de la pose et des joints. Ce qui étonne le plus dans cette architecture, c'est la difficulté qu'ont dû présenter le transport et l'élévation de masses aussi considérables; mais du temps, de la patience et beaucoup de bras à employer avec une grande économie, voilà ce qui explique toutes ces entreprises et les moyens de leur exécution. La principale décoration des monuments égyptiens consiste dans l'application de la sculpture et de la peinture à la reproduction des hiéroglyphes qui, aujourd'hui encore, leur impriment un cachet si bizarre, si particulier.

La simplicité de l'architecture égyptienne, l'usage de la sculpture en creux, la dureté des matériaux, la sécheresse du climat, et surtout l'état d'abandon où restèrent ces monuments, loin de toutes grandes villes, de tout gouvernement actif et puissant, expliquent l'étonnant état de conservation des nombreux édifices que nous allons passer en revue. Il n'a fallu rien moins que le voisinage d'une ville aussi peuplée que le Caire pour faire disparaître les dernières traces de Memphis.

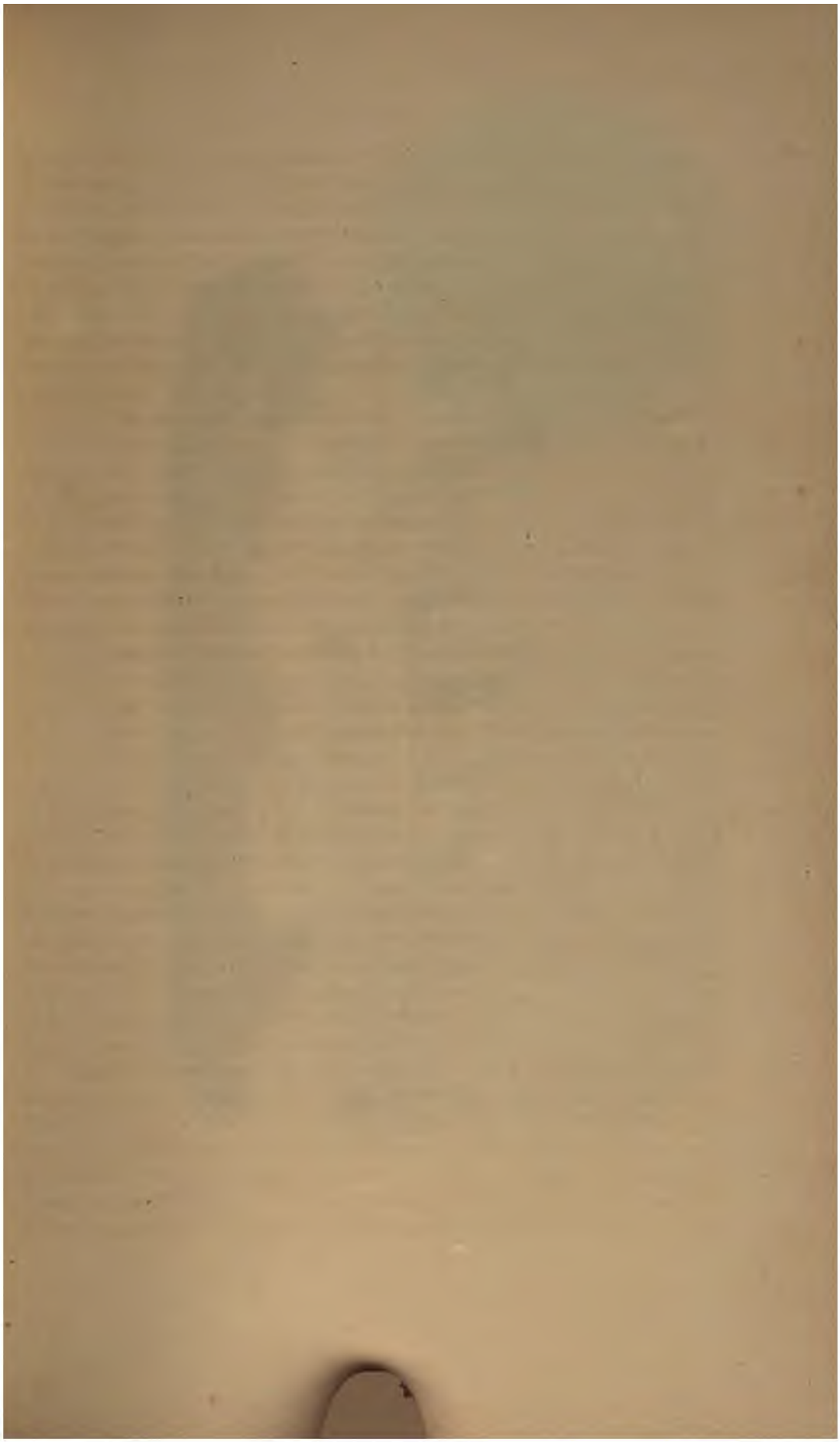
MONUMENTS RELIGIEUX.

Le temple égyptien occupait toujours une position élevée, non pas, comme on l'a prétendu, seulement pour le préserver des inondations du Nil, et des exhaussements du sol, mais pour lui imprimer, s'il était possible, plus de grandeur et de majesté.

Sous les rois égyptiens, le temple formait une réunion de bâtiments distincts, se divisant en trois parties, publique, centrale et privée. C'est à Strabon que nous devons cette description, que l'aspect des monuments confirme encore pleinement aujourd'hui.

La partie publique était elle-même formée du *dromos*, ou *peristylos*. En avant du *dromos* se présentait une porte flanquée de deux massifs gigantesques, et décorée de colosses et d'obélisques; c'est ce que nous sommes convenus d'appeler *pylône*.

Le pylône était précédé d'une avenue, quelquefois d'une longueur énorme, composée de sphinx, de béliers ou d'autres animaux. Lorsqu'on avait franchi cette première entrée, on se trouvait dans l'intérieur du *dromos*, vaste espace découvert, entouré de colonnes, et sans doute orné de palmiers et autres arbres, et peut-être aussi de fontaines quand la nature du pays le permettait. Venait ensuite le *peristylos*, grande cour entourée de portiques, sorte de cloître qui communiquait par un



DUVERGER

Pl. LXXIV.

TEMPLE DE PHILX.

(Egypte.)

TEMPLE DE MEDINET-ABOU.

(Egypte.)

Pl. LXXIII.

second pylône à *l'hypostylos*, immense vestibule où se pressait une multitude de grosses colonnes, et qui constituait la partie centrale. L'*hypostylos* était la construction la plus élevée du temple après les pylônes. Enfin, se présentait la partie privée, comprenant trois sanctuaires, le *pronaos*, le *naos*, et le *secos*, formant le temple proprement dit. Le *pronaos* était une salle ornée de colonnes; le *naos*, enceinte immédiate, se composait souvent de plusieurs pièces, communiquant à des appartements habités par les prêtres; enfin, le *secos*, où était l'image du Dieu, n'était souvent qu'une sorte de niche ou de loge, où l'on renfermait l'animal sacré que l'on adorait, non, ainsi qu'on l'a cru, comme étant la divinité elle-même, mais comme en étant le symbole.

Une de ces niches de granit se voit au musée de Marseille.

Tels étaient les temples complets qui furent érigés sous les dynasties égyptiennes, pendant les quinzième ou seizième siècles qui précédèrent l'invasion des Perses; tels se présentent à nos yeux ceux de Médinet-abou et d'Hermopolis, et le grand temple d'Apollinopolis.

Médinet-abou est un de ces villages modernes qui ont remplacé l'antique Thèbes, aux cent portes, capitale de la haute Égypte. Outre le grand temple (voy. *la planche*), il en offre deux autres plus petits. L'un d'eux n'a pas été terminé, et, par cela même, il mérite d'être examiné, parce que, renfermant des sculptures entièrement achevées, et d'autres qui ne sont qu'ébauchées, il présente les différents degrés du travail de l'artiste égyptien dans l'exécution des bas-reliefs.

L'autre temple est désigné par les gens du pays sous le nom de *deir*, et le lieu qu'il occupe sous le nom d'*El Katreh;* il ne reste que le sanctuaire de cet édifice qui dut être considérable.

Du temple d'Hermopolis, on voyait encore naguère un magnifique portique avec une double colonnade, remarquable par la grandeur des colonnes, regardées comme les plus grandes de toute l'Égypte, celles de Thèbes seules exceptées. Ce beau reste a été détruit, il y a quelques années.

Edfou, l'antique *Apollinopolis magna*, petite ville située sur la rive gauche du Nil, possède encore un des temples les plus grands et les mieux conservés de l'Égypte. Ce temple, appelé par les habitants *el Kalah*, la citadelle, est précédé d'un énorme pylône, dont la double plate-forme, aussi bien que les terrasses du temple, est couverte des misérables cabanes des *fellahs*.

Quand l'Égypte passa sous la domination des Perses, lorsque Cambyse, mettant tout à feu et à sang, imposant partout la loi du vainqueur, fit taire les institutions s'il ne put les changer, la religion égyptienne ne put songer à ériger des temples. Sous le gouvernement plus paisible, plus modéré de ses successeurs, quelques édifices sacrés commencèrent de nouveau à s'élever; mais déjà leur plan était modifié; souvent les colonnes ont disparu des *pronaos*, et des murailles masquent l'*hypostylos* pour dérober aux étrangers un culte qui n'est plus celui des maîtres du pays. A cette domination des Perses appartiennent le grand temple de l'île de Philœ, et le temple du Sud à Karnak.

Le pylône qui précède le grand temple de l'île de Philœ a quarante mètres de largeur sur dix-huit de hauteur. Il porte encore sur sa façade plusieurs inscriptions tracées par les Romains; et sous la porte le nom de Bonaparte qu'y grava sa main victorieuse. Voy. *le Frontispice.*

Sous Alexandre et les premiers Lagides, l'art se relève; mais ce que le temple a gagné en richesse et en perfection sous le rapport de la sculpture, en légèreté dans le galbe de ses colonnes, en aplomb dans ses murailles, qui tendent à se rapprocher de la perpendiculaire, il l'a perdu en majesté; il a encore vu disparaître quelques-unes des parties qui constituaient son ensemble harmonieux. Le *dromos* et le *peristylos* n'existent plus, et le temple est réduit au sanctuaire et à l'*hipostylos*. De cette époque datent le temple d'Antæopolis et les grands temples de Denderah, Ombos et Latopolis.

Le temple d'Antæopolis existait à deux journées de marche de *Siout*, près d'un village nommé Gaou. Gravées dans le grand ouvrage sur l'Égypte, ce n'est plus que là qu'il faut chercher ses ruines; elles ont été détruites entièrement par une inondation en 1818.

Denderah, l'antique *Tentyris*, non loin de la rive gauche du Nil, n'est maintenant qu'un village important par ses antiquités, et surtout par son grand temple, regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture égyptienne; on admire surtout le grand pylône et le portique; la façade méridionale est ornée de figures colossales, et est remarquable par la quadruple ceinture hiéroglyphique qui l'entoure.

C'est du plafond de ce temple qu'a été enlevé, en 1821, le fameux zodiaque circulaire, aujourd'hui l'un des plus précieux ornements du cabinet des antiques de Paris.

Le misérable village de Koum-Ombou, qui avait remplacé l'antique Ombos, est lui-même déjà abandonné. Le grand temple presque enterré dans le sable (voy. *la planche*) se distingue absolument de tous les autres temples connus, en ce qu'il est divisé, dans le sens de sa longueur en deux parties parfaitement symétriques. L'axe du monument, au lieu de passer par une suite d'ouvertures, traverse des colonnes et des massifs, à droite et à gauche desquels il y a deux suites des portes parallèles. Il en résulte que dans chaque rangée de colonnes des deux portiques, il y a deux entre-colonnements plus larges que les autres, et qu'ainsi le nombre des colonnes est impair. Cette disposition est sans exemple dans l'antiquité.

Latopolis est remplacée aujourd'hui par Esneh, ville assez commerçante. Parmi les ruines qui y existent encore, on admire le beau portique d'un grand temple, d'assez belle architecture dont les bas-reliefs et les hiéroglyphes ont été estimés ne couvrir pas moins de cinq mille mètres carrés. Parmi ces sculptures, on remarque souvent le Dieu à la tête de bélier qui est devenu le Jupiter-Ammon des Grecs. Au plafond est un curieux zodiaque rectangulaire.

Les colonnes s'effacent des pronaos sous la seconde période des Lagides qui vit s'élever le temple de Débout, en Nubie, dont nous parlerons plus tard, et les petits temples de Latopolis et d'Ombos.

TEMPLE D'OMBOS.

(Egypte.)

Pl. LXXV.

Le petit temple de Latopolis est situé à trois kilomètres au nord d'Esneh; il est moins bien conservé que le grand, et paraît avoir été construit à la hâte et avec beaucoup de négligence; il a été mal fondé, et l'appareil en est très-irrégulier.

Le petit temple d'Ombos, est situé au N. O. du grand, dont il est éloigné d'environ quarante mètres; il a bien plus souffert que lui. Les chapiteaux présentent des têtes de la déesse Isis, à laquelle le temple dut être consacré.

Enfin sous la troisième période des Lagides, l'hipostylos n'existe plus; le nombre des sanctuaires diminue, et les colonnes rangées extérieurement autour du temple le métamorphosent en une espèce de temple périptère, comme ceux de Dandour, en Nubie, et d'Hermontis, le Typhonium de Denderah, et les petits temples d'Apollinopolis et de Philœ.

Erment, qui a succédé à Hermontis, n'est qu'un petit village, situé sur la rive gauche du Nil, non loin des ruines de Thèbes; son temple, dont on peut voir un fragment dans le frontispice de ce chapitre, s'élève seul au milieu de décombres qui couvrent une étendue de plus d'un kilomètre de longueur; il se recommande par l'élégance de ses colonnes, la beauté de ses sculptures, et sa conservation intérieure.

Le petit temple d'Apollinopolis ou Edfou est surtout remarquable par la bizarrerie des chapiteaux de ses colonnes.

A Philœ, dans la première cour du grand temple, on trouve à gauche le petit, qui est intact et évidemment plus moderne. Les figures reproduites le plus fréquemment dans ses sculptures sont celles d'Isis et d'Horus, auxquels sans doute il était consacré. Les colonnes sont enterrées par les ruines des cabanes qui avaient été construites sous le portique.

A leur tour, les Romains imposèrent aux peuples conquis le culte de leurs divinités, ils introduisirent Vénus et Jupiter dans les sanctuaires d'Osiris ou d'Athor. C'est ainsi que de la fusion des deux religions devait naître la fusion des deux arts, si différents de forme et d'origine, fusion dont les deux temples d'Éléphantine et celui d'Elithya sont les premiers degrés, et qui devait conduire bientôt à couvrir le sol de l'Égypte de monuments purement romains tels que le temple d'Antinoé.

J'ai dit que les premiers monuments de l'Égypte étaient des grottes, et qu'un peu plus tard, on y avait ajouté des espèces de portiques. Nous en trouverons de magnifiques exemples en Nubie; mais en attendant, nous signalerons ici des monuments du même genre, bien que sur une plus petite échelle, les carrières de Selseleh, autrefois *Silsilis* qui ont été transformées en des espèces de chapelles.

Dans les ruines de Karnak, on trouve un de ces édifices, dont la destination était également religieuse, une de ces *syringes* ou labyrinthes si célèbres dans l'antiquité. C'est un véritable dédale dans lequel il ne faut pas pénétrer sans quelques précautions. Le grand nombre de couloirs et de salles, les puits verticaux qui conduisent à des appartements inférieurs, présentent l'aspect d'un lieu destiné à des initiations et à des célébrations de mystères.

Je ne dois pas quitter les monuments religieux de l'Égypte antique sans parler de

l'un de leurs principaux ornements, les obélisques si nombreux autrefois en Égypte, et qui maintenant se retrouvent sur les places des principales capitales de l'Europe. Un assez grand nombre cependant est encore resté sur le sol de l'Égypte, et on peut en trouver à Alexandrie, à Héliopolis, à Karnak, à Philœ, et en plusieurs autres lieux, soit debout, soit renversés.

Sur les bords du Nil, et non loin de Philœ, existent les carrières de granit d'où sont sortis les obélisques. Ces carrières offrent un développement de plus de six mille mètres; on y voit encore plusieurs colonnes et plusieurs obélisques ébauchés.

Nous arrivons maintenant aux édifices religieux de l'Égypte moderne.

Au Caire seul on ne compte pas moins de quatre cents mosquées musulmanes. Il en est de très-anciennes et d'une très belle architecture; telles sont celle d'Amrou, bâtie en 640, celle d'El-Kakem-Obeïdy, qui date de 1007, celle de Hassan, construite en 1354, la plus élevée et l'une des plus riches de la ville; elle est située sur la grande place de Roumeyleh, qui s'étend au pied de la citadelle, dont on voit l'entrée défendue par deux grosses tours.

La mosquée de Teyloun date de 850, celle d'Elmoyed de 1415, enfin celle de Mahmandieh, dont nous donnons ici le dessin, est une des plus élégantes, surtout par la forme hardie de son minaret.

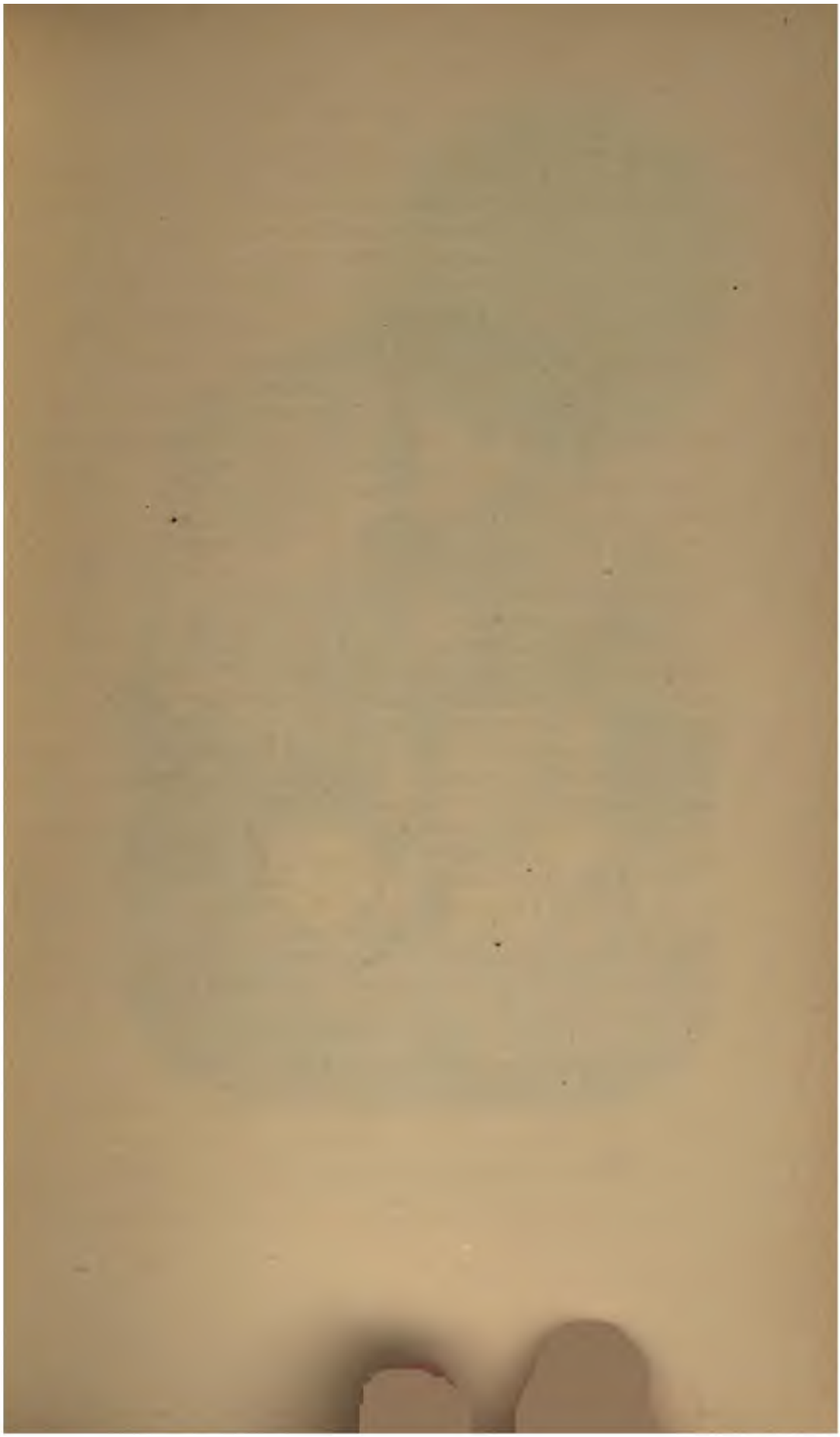
La mosquée appelée Gâmaed-Daher était une des plus anciennes du Caire, et déjà abandonnée à cause de sa position en dehors des murailles, quand les Français en firent un fort, qui prit le nom du malheureux officier Shulkousky, qui y périt dans la révolte du 22 octobre 1799, après s'être défendu vaillamment contre une nuée d'Arabes.

Ces temples consacrés aux prières deviennent aussi des lieux de repos; les Musulmans y viennent manger et dormir; souvent des marchands s'y introduisent pour y trafiquer; les oisifs vont y passer le temps à conter des histoires.

La mosquée el-Azhar ressemble à une grande hôtellerie. Je pourrais en citer un grand nombre à Alexandrie, à Rosette, et dans les autres villes de l'Égypte; mais je me contenterai de mentionner une des plus belles et des plus célèbres de l'Égypte, celle élevée à Tentah, ville du Delta, au commencement du quatorzième siècle, par le sultan Malek-el-Nassar, sur le tombeau de Seyd-Ahmed-el-Bedaouy, saint personnage, célèbre par ses miracles. Une immense multitude de pèlerins s'y rend sans cesse de toutes les parties de l'Égypte, de l'Arabie, de la Nubie, et même de l'Abyssinie.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Les plus célèbres monuments du monde, et les plus anciens sans doute, sont les fameuses pyramides, érigées par les premiers rois de la quatrième dynastie de Manethon, c'est-à-dire 5,300 ans avant Jésus-Christ. Les pyramides se trouvent dans



MOSQUÉE DE MAHMOUDIEH AU CAIRE. *Pl. LXXVI.*

(Arabie.)

PYRAMIDES.

(Egypte.)

Pl. LXXVII

le voisinage du Caire, entre la rive gauche du Nil et la chaîne libyque, et de la localité moderne qu'elles occupent, elles ont pris le nom de pyramides de Gizeh.

Elles sont au nombre de trois, disposées sur une même ligne, de l'est à l'ouest, et à quatre à cinq cents pas de distance les unes des autres.

La plus grande de toutes, celle de Chéops, est aussi la plus connue (voy. *la planche*). La longueur de la base actuelle, le monument étant un peu enterré dans le sable, est de deux cent soixante et douze mètres dix-huit centimètres. L'angle que forment avec l'horizon les quatre faces de la pyramide, est de cent vingt-huit degrés. La hauteur perpendiculaire jusqu'à la plate-forme actuelle est de cent cinquante mètres. Cette plate-forme, qui termine la pyramide, est un carré de dix mètres 18 centimètres. Cette pyramide, comme les autres, est construite de blocs énormes de pierres calcaires; la première assise repose sur le rocher dans une ligne parfaitement dressée et creusée verticalement de vingt à vingt-cinq centimètres. Au-dessous de cette première assise encastrée, le rocher est taillé en socle régulier, ayant un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur. Ce rocher est élevé de trente-trois mètres au-dessus des plus grandes eaux du Nil, et il forme une masse dont on n'a pas trouvé la base à soixante mètres de profondeur.

Au-dessus de la première assise, on en compte deux cent et deux autres, placées successivement en retrait, et formant autant de gradins. Il devait y avoir au sommet au moins deux assises de plus qui ont été détruites. La grande pyramide est exactement orientée; chacun des angles fait face à l'un des quatre points cardinaux. On a pu tirer de là une observation d'une haute importance pour l'histoire physique du globe: c'est que depuis plusieurs milliers d'années la position de l'axe terrestre n'a pas varié d'une manière sensible, et la grande pyramide est le seul monument sur la terre qui, par son antiquité, puisse fournir l'occasion d'une semblable étude.

La face nord-ouest de la grande pyramide est celle où se trouve son entrée actuelle (voy. *la lettre*), au niveau de la quinzième assise, et à quinze mètres environ au-dessus de la base. On trouve d'abord une sorte de corridor, incliné vers le bas, de vingt-cinq mètres de longueur, et de un mètre quatorze centimètres de largeur, sur autant de hauteur; ce corridor aboutit à un autre de même dimension, mais ascendant, et de trente-quatre mètres de longueur. Un gros bloc de granit le ferme exactement vers le coude de jonction des deux galeries, et il a fallu tourner cet obstacle, en brisant les pierres, plus tendres, qui forment le massif du monument. A l'extrémité du second corridor, on trouve une sorte de palier; à droite, est l'entrée d'un puits taillé dans le roc, profond de plus de soixante-sept mètres, mais large seulement de soixante sur soixante-trois centimètres.

Sur le même palier, on trouve aussi l'entrée d'une galerie horizontale de trente-neuf mètres d'étendue; elle conduit à une chambre qu'on a nommée Chambre de la Reine, et qui a six mètres sur cinq mètres trente-trois centimètres : elle est vide.

En retournant à l'entrée du canal horizontal, on monte dans une nouvelle galerie, longue de quarante et un mètres soixante centimètres, et qui a huit mètres trente centimètres de hauteur, sur six mètres trente centimètres de largeur; huit assises de

pierre en encorbellement forment les murs de cette galerie, et donnent l'aspect d'une voûte à son plafond. Nous retrouverons cette disposition dans les monuments cyclopéens et étrusques. A l'extrémité de cette galerie, on trouve un palier, puis un vestibule, qui conduit à une ouverture de un mètre sept centimètres de largeur, sur un mètre dix centimètres de hauteur, et de deux mètres soixante centimètres de longueur. C'est l'entrée de la chambre supérieure, nommée la Chambre du Roi, entrée primitivement fermée et cachée par des blocs de granit, parfaitement dressés et polis. La hauteur de la salle est de six mètres, sa longueur de treize mètres, sa largeur de cinq mètres trente centimètres.

A l'extrémité ouest de la chambre, on voit le sarcophage, aussi en granit, de deux mètres trente-quatre centimètres de long, sur un mètre trois centimètres de large, et un mètre quinze centimètres de haut; le couvercle n'existe pas. Enfin, un vide existe au-dessus de cette chambre sépulcrale; il n'est élevé que de un mètre. Ce vide était probablement destiné à préserver la chambre sépulcrale des effets de la surcharge supérieure. Il n'est pas imposible que cette pyramide renferme encore d'autres chambres et d'autres galeries qu'on n'a pas encore trouvées.

La seconde pyramide est celle de Chephrènes, dont la base est de deux cent dix-huit mètres et dont la hauteur est de cent trente-deux mètres soixante centimètres. Hérodote prétendait qu'il n'y avait aucune chambre dans son intérieur, et pourtant Belzoni, qui y a pénétré le premier de nos jours, en 1818, y a trouvé une grande salle qui occupe le centre. Sur la muraille était une inscription, tracée par des Arabes, qui l'avaient visitée en l'an 782, sous le règne et en présence du calife Aly-Méhémet. Contre la paroi est un immense sarcophage, où étaient des ossements qui furent reconnus avoir appartenu à un bœuf.

La troisième pyramide, qu'on attribue à Mycerinus, est beaucoup moins grande que les précédentes, puisqu'elle n'a que quatre-vingt-treize mètres trente centimètres de base, et cinquante-quatre mètres de hauteur; mais elle les surpassait de beaucoup en beauté, ayant été toute revêtue de beaux marbres de la Thébaïde, que les Arabes ont arrachés pour en orner d'autres édifices. Non loin de là se trouvent plusieurs pyramides, mais de si petites dimensions, que leur hauteur se trouverait dépassée par beaucoup d'obélisques.

C'est au pied des pyramides que se trouve le fameux sphinx colossal, la plus grande sculpture que l'homme ait jamais entreprise. Il est enfoui en partie dans le sable; sa longueur est de vingt-trois mètres. Les Arabes donnent à cette figure monstrueuse le nom expressif de *Abou-el-Houlâ*, le père de la terreur. Belzoni découvrit sous le sphinx, en déblayant, les vestiges d'un temple, et des communications souterraines, qu'il présuma aboutir à l'intérieur de la grande pyramide.

Il existe, en outre, aux environs des pyramides, une quantité innombrable de tombeaux, formés de grottes et de couloirs taillés dans le rocher, et dont les parois sont en grande partie revêtues de bas-reliefs et de peintures antiques du plus grand intérêt.

A quatre lieues environ au sud des pyramides de Gizeh, sont celles de Saccarah et

de Dachour, qui se distinguent surtout des premières par leur construction en briques. Il en est quelques-unes qui pourraient presque, pour la grandeur, rivaliser avec elles. M. Msara a découvert d'immenses galeries sous la plus grande, et le général Minutoli a pénétré, en 1821, dans une autre, à l'intérieur de laquelle il trouva deux chambres, l'une couverte de hiéroglyphes, seulement tracés en noir.

D'autres pyramides ne sont formées que de deux ou trois degrés; mais leur ascension est fort difficile, chaque degré ayant de dix à treize mètres d'élévation. Telle est la pyramide de Meïdoun, la dernière que l'on rencontre en remontant vers le sud; elle n'a que trois degrés fort élevés, et pose sur une colline calcaire, qu'on a également taillée de manière à ne faire qu'un avec le monument.

A une époque moins reculée, on érigea aux rois de l'Égypte des tombeaux d'un autre genre, qui présentent beaucoup d'analogie avec ceux que nous avons vus en Perse, à Nakschi-Roustam et à Persépolis. Ces tombeaux sont ceux des rois des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties qui régnèrent sur l'Égypte de 1822 à 1279 avant Jésus-Christ. Ces sépulcres existent à l'ouest de Medinet-Abou, dans une aride vallée, que les habitants appellent *Biban-el-Molouk*, portes des rois. Ils sont taillés dans la roche calcaire, et à des niveaux différents. La façade seule est extérieure, tout le reste est creusé dans la montagne. Après avoir passé sous une porte plus ou moins simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la Salle dorée, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi, dans un énorme sarcophage de granit. Le plus grand et le plus magnifique de ces tombeaux encore existants est, selon M. Champollion, celui de Rhamsès-Meïamoun. Plusieurs de ces tombes royales sont couvertes des noms des curieux qui les ont visitées à toutes les époques. Ces inscriptions sont remarquables sous le rapport paléographique, puisqu'elles appartiennent à presque tous les siècles, depuis ceux des Pharaons, des Perses, des Grecs, des Romains et des Arabes, jusqu'à ceux des voyageurs du moyen âge et de nos jours.

On sait que les rois d'Égypte faisaient préparer de leur vivant le palais funèbre qu'ils devaient habiter après leur mort; mais on sait aussi qu'avant d'en franchir le seuil, ils devaient subir un jugement qui pouvait les en exclure. Parmi les tombeaux de Biban-el-Molouk, Champollion croit avoir reconnu celui d'un de ces rois condamnés. Ce tombeau est martelé d'un bout à l'autre, excepté dans les parties où se trouvaient sculptées les images de la reine mère et de la femme du roi, qu'on a religieusement respectées, ainsi que leurs légendes.

On ne doit point oublier la nécropole de Thèbes, ou les tombeaux des grands et les cimetières de cette ancienne capitale. Ils occupent une immense étendue sur la rive gauche du Nil, et on y trouve tous les genres de tombeaux en usage chez les anciens Égyptiens. C'est dans cette nécropole qu'on a découvert les plus belles momies

et les plus anciens papyrus qui enrichissent les musées de l'Europe. C'est là que M. Passalaqua a trouvé le tombeau encore intact d'un prêtre d'Ammon, tombeau qui fait aujourd'hui le plus bel ornement du musée de Berlin. Le village de Gournak, composé d'une partie de ces tombeaux, est aujourd'hui habité par les Arabes, après avoir servi autrefois de retraite aux saints solitaires de la Thébaïde.

A Elithya sont des hypogées qui, quoique moins grandes et moins décorées que celles de Thèbes, sont de la plus haute importance pour les archéologues, à cause des nombreux bas-reliefs peints et assez bien conservés qu'on voit sur leurs murailles. Enfin, nous pourrions encore indiquer de vastes hypogées à Alexandrie, à Madfouneh, l'antique *Abydos*, à Syout, autrefois *Lycopolis*, etc.

A la même époque que les tombeaux de Biban-el-Molouk, appartient l'un des plus vastes édifices de Thèbes, le tombeau d'Osymandias, désigné longtemps par les voyageurs sous le nom de *Memnonium*, ou palais de Memnon. Il devait sans doute ce nom au voisinage de deux colosses, dont l'un est la fameuse statue vocale de Memnon, si célèbre dans l'antiquité. (Voy. le *frontispice*.)

Le tombeau d'Osymandias est précédé d'un grand pylône, au delà duquel est une tour carrée presque détruite, suivie d'un second pylône. On trouve ensuite des constructions considérables, dont la disposition offre un concord parfait avec la description du tombeau d'Osymandias, que nous a laissée Diodore de Sicile. Ces ruines couvrent une étendue de plus de six cents mètres.

Pour en finir avec les antiquités funéraires de l'Égypte, il me reste à citer les sarcophages taillés dans le roc, à l'extrémité méridionale de l'île d'Éléphantine; ce sont les seules tombes de cette espèce qui aient été reconnues dans toute cette contrée.

Les plus anciens tombeaux arabes que nous présente le sol de l'Égypte paraissent être ceux qu'on trouve parmi les rochers à gauche de la route, en allant de Syène à Philœ; ils remontent à l'époque de la conquête par les Arabes, ainsi que le prouvent des inscriptions en caractères koufiques, dont plusieurs indiquent les premières années de l'hégire.

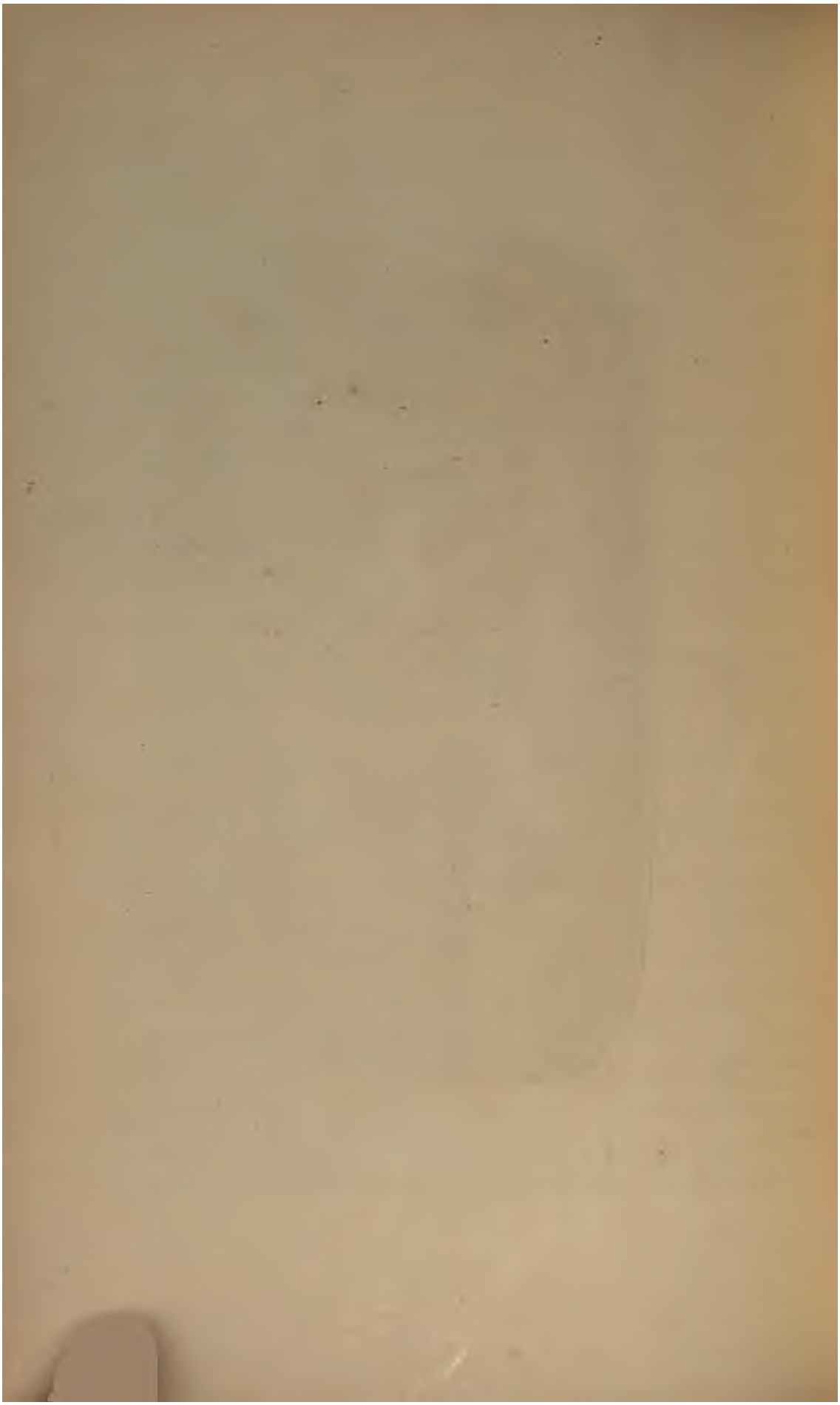
Aux environs du Caire est une plaine triste, aride et désolée, qu'on appelle la Vallée des Tombeaux. C'est là que nous trouverons des édifices où l'art des dixième et onzième siècles a épuisé toutes les ressources de l'imagination orientale. (Voy. la *vignette*) C'est là que sont déposées les cendres des kalifes, c'est là qu'est consacrée la mémoire d'une foule de héros, qui luttèrent glorieusement contre l'invasion des croisés. On ne peut se lasser d'admirer ces portes élevées, dont la partie supérieure étale des sentences du Coran, encadrées dans de délicates sculptures; ces murs jaunâtres, sillonnés de bandes rouges horizontales, et percés de fenêtres ogivales, ces portiques, supportés par de gracieuses colonnettes, ces coupoles de galbe différent, niellées de fines arabesques et de réseaux émaillés, enfin, ces élégants et sveltes minarets, qui couronnent ce merveilleux ensemble.

Dans l'Égypte on voit les tombeaux semés au milieu des habitations des vivants. Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de reproduire de somptueux mausolées

TOMBEAUX ARABES A ZAOYE.

(Égypte)

Pl. LXXVIII.



E. DUVERGER

Pl. LXXIX.

PORTIQUE DU THÉATRE, A ANTINOE.

(Egypte.)

des princes mahométans; aussi avons-nous préféré donner ici un échantillon de la singulière disposition des tombeaux des Arabes de la classe moyenne. Nous avons choisi ceux qui existent à Zaoye.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

Les ruines de Thèbes nous offrent les restes de plusieurs palais magnifiques, élevés par les anciens souverains de l'Égypte. Les parties les plus remarquables de celui de Karnack sont l'avenue de sphinx et l'énorme pylône, haut de quarante-cinq mètres, qui le précèdent; viennent ensuite, une avenue de colonnes monolithes de vingt-trois mètres de hauteur, mais toutes renversées; la salle *hypostyle*, de cent six mètres de long sur cinquante-trois mètres de large, dont le toit est encore soutenu par cent trente-quatre colonnes de vingt-trois mètres de hauteur et trois mètres soixante centimètres de diamètre; la cour, où se trouvent deux obélisques, hauts de vingt-trois mètres, dont un seul est debout, et enfin une autre salle entièrement détruite où s'élève encore le plus grand des obélisques existants, haut de plus de trente mètres.

Le long de la rive droite du Nil, on trouve à Louqsor, les restes d'un palais immense, bâti par Amenophis Memnon (Amenothph III), par le grand Sésostris, tous deux princes de la dix-huitième dynastie. Ce palais était précédé de deux obélisques de vingt-quatre et vingt-cinq mètres de haut; le premier est maintenant à Paris, le second à Londres, où il a été brisé par la maladresse des ingénieurs anglais. Ils étaient accompagnés de quatre colosses également de granit rose, dont deux de quinze mètres de haut, et deux de dix mètres, mais enfouis jusqu'à la poitrine. Vient ensuite un grand pylône et un péristyle d'environ deux cents colonnes, la plupart encore debout; les plus grandes ont trois mètres trente centimètres de diamètre.

Enfin, à Qournah, nous trouvons un autre palais moins important, mais qui offre l'exemple d'un portique formé d'un seul rang de colonnes qui a quelque rapport avec les édifices des Grecs. Celui-ci est désigné sous le nom de Menepthéum, de celui de son fondateur.

On voit encore, dans les ruines de l'antique Abydos les restes d'un autre palais, qui ne dut pas le céder à ceux-ci, pour la magnificence, mais qui est en grande partie enseveli dans les sables.

Parmi les édifices consacrés au plaisir, nous trouvons en Égypte des hippodromes, tels que celui de Médinet-Abou, et un théâtre de construction romaine, à Antinoé, dont le portique est bien conservé. (Voyez *la planche.*)

Les nilomètres, ces édifices destinés à mesurer la hauteur des crues du Nil, étaient assez nombreux en Égypte; on voit encore quelques traces du plus célèbre de tous, celui d'Éléphantine. Le seul qui soit en état aujourd'hui est de construction arabe, c'est celui qui existe près du Caire dans l'île de Roudah, et qu'on appelle le

Mekyas. C'est une espèce de vaste puits, dans l'intérieur duquel est une colonne graduée et divisée en coudées. Les Français l'ont réparé.

Pendant leur passage sur la terre d'Égypte, les Romains se sont souvent laissé influencer dans leurs constructions par le style des édifices qu'ils avaient sous les yeux; mais nous trouvons près d'Alexandrie un monument où leur génie apparaît tout entier dégagé de toute préoccupation étrangère. Ce monument, c'est la colonne dite de Pompée (voyez *la planche*); il domine la ville, les minarets, les obélisques et le château du phare. On le voit de très-loin en mer et dans les plaines du désert. Suivant l'opinion de quelques auteurs, cette colonne ne serait qu'un fragment de temple dont on découvrirait peut-être les traces par des fouilles très-dispendieuses. La tradition admise suppose qu'elle portait une statue sur son chapiteau, et qu'elle aurait été érigée par la belle Cléopatre à la mémoire de Pompée. En dernier lieu, et après un examen consciencieux, des savants anglais et français sont parvenus à reconnaître unanimement, d'après une inscription grecque déchiffrée à grand' peine sur la plinthe du côté ouest, qu'elle avait été dédiée à Dioclétien par un préfet de l'Égypte en reconnaissance des bienfaits de cet empereur pour la ville d'Alexandrie. Son chapiteau, d'une forme assez élégante, ne paraît pas avoir été achevé. Le fût, d'un beau poli, est corrodé du côté de la mer et du désert. Le socle est bâti de matériaux de toute espèce; on y remarque même un bloc d'albâtre couvert d'hiéroglyphes. Un de ses angles a été dégradé par les recherches des Arabes qui y ont fait un vide assez profond, dans l'espoir d'y trouver un trésor. La colonne se compose de quatre morceaux de granit rose, d'une hauteur totale de vingt-huit mètres soixante et quinze centimètres. Le chapiteau est d'ordre corinthien sur un fût dorique. Cette circonstance seule aurait dû suffire pour faire attribuer ce monument à une époque de décadence, et non pas aux premiers temps du Haut Empire.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

On trouve encore en Égypte un assez grand nombre de restes d'antiques murailles de villes; elles sont construites le plus souvent en grosses briques, presque toujours crues et séchées au soleil. Tels sont les murs de Thèbes, d'Ombos et d'Élythia. Quoique la construction en soit la même, on n'ose faire remonter à une époque aussi reculée une longue muraille que l'on rencontre au delà de Syène et de la première cataracte, sur la frontière de la Nubie, et qui semble avoir eu pour destination d'empêcher les invasions des tribus nomades.

Aux environs d'Alexandrie est un camp romain, appelé encore aujourd'hui *Kasr-Kiazerah,* château de César. Ce nom, si souvent appliqué aux camps romains d'une manière banale, peut bien l'être ici avec raison, puisque Nicopolis, qui existait en ce même lieu, avait pris son nom d'une victoire remportée par César-Auguste sur Antoine.

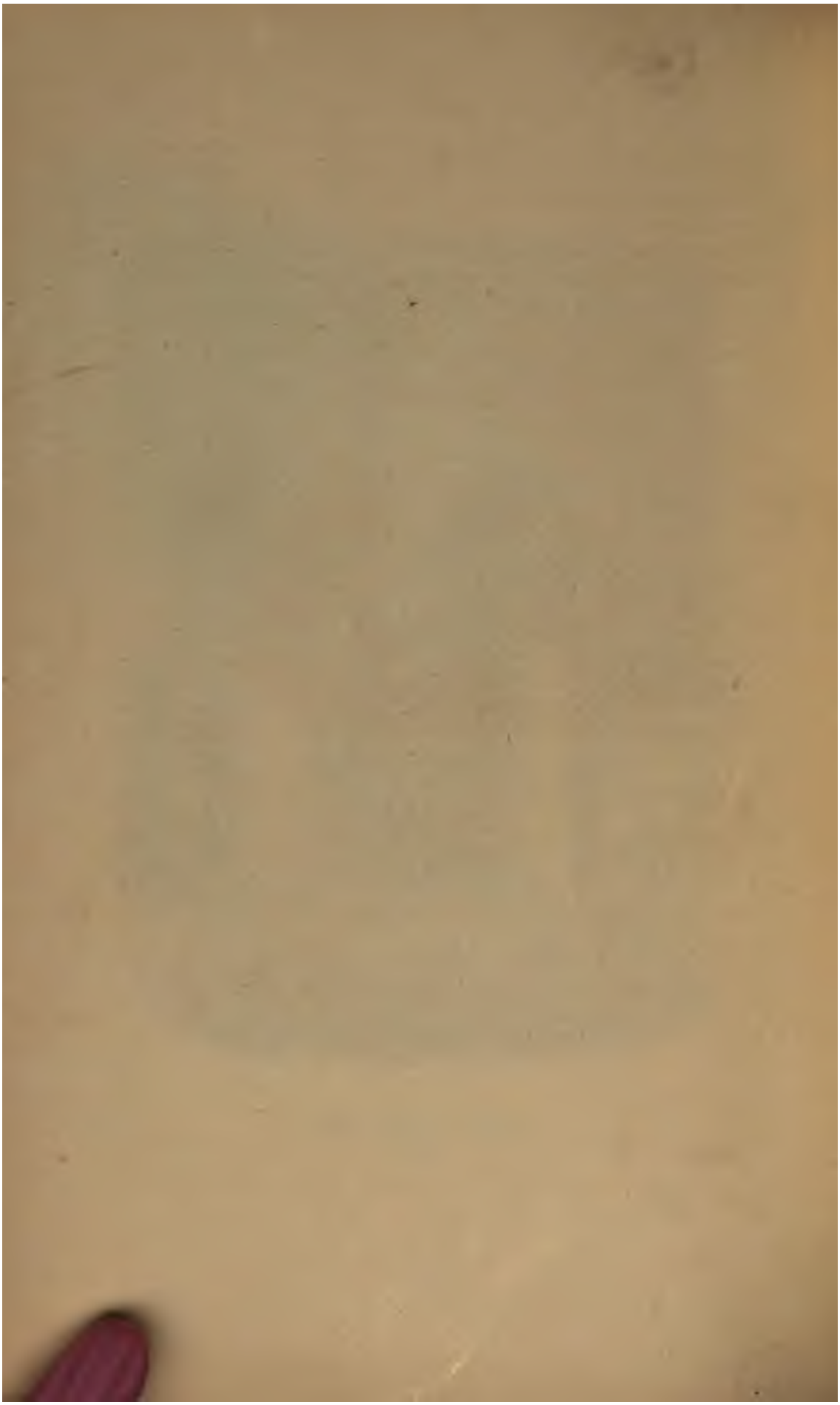
COLONNE DE POMPÉE, A ALEXANDRIE. *Pl. LXXX.*

(Egypte)

PORTE DES VICTOIRES, AU CAIRE.

(Égypte.)

Pl. LXXXI



La porte des victoires, *Bab-el-Nasr* (voy. la *planche*), une des principales du Caire, suffira pour donner une idée du style des fortifications modernes de l'Égypte; mais un rapprochement bien singulier, que je suis étonné qui n'ait pas été fait encore, et par lequel je terminerai ce chapitre, c'est la ressemblance frappante de cette porte et de plusieurs autres du Caire, avec quelques-unes des portes bâties à Rome par Honorius.

NUBIE.

INTRODUCTION.

La Nubie est bornée au nord par l'Égypte, à laquelle elle confine, à la hauteur de la première cataracte; au sud, par l'Abyssinie, dont elle est séparée par un petit fleuve appelé *Rahab* (le tonnerre); à l'est, par la mer Rouge; et à l'ouest, par la Nigritie.

Cette contrée, qui faisait partie de l'ancienne Éthiopie, est partagée par les géographes modernes en haute et basse Nubie, comprenant : la première, le Sennaar, les pays de Halfay, de Chendy, de Damer, de Barbar, des Chaykyé, de Dongolah, de Mahas et de Sokkot, et le Ouadi el' Hadjar; la seconde, le pays

des Barabras, ou Kenouz. Chacun de ces petits pays formait un État indépendant, dont un, le royaume de Sennaar, a eu au moyen âge une assez grande importance; mais depuis l'invasion faite, en 1822, par Ismayl-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, toute cette vaste contrée peut être regardée comme tributaire de Mohammed-Ali.

La religion dominante est le mahométisme. Ce que j'ai dit de l'architecture égyptienne peut s'appliquer à celle de la Nubie. Plusieurs auteurs, et parmi eux M. Gau, à qui l'on doit un magnifique ouvrage sur les antiquités de ce pays, pensent, avec toute apparence de raison, que ses monuments sont antérieurs à ceux de l'Égypte, et qu'ils leur ont servi de type. En Nubie nous aurons, plus souvent encore qu'en Égypte, à constater l'existence de ces édifices souterrains qui, évidemment, ont dû précéder les constructions isolées.

MONUMENTS RELIGIEUX.

C'est à Derry, capitale de la basse Nubie, que nous devons chercher l'un des plus anciens monuments de cette contrée, dans le temple situé sur la rive droite du Nil, en dehors des murs de la ville. Entièrement taillé dans le roc, il révèle, par l'imperfection de son exécution, l'époque reculée à laquelle il remonte; et l'enfance de l'art est facile à reconnaître dans toutes ses parties architecturales, et dans les restes de la sculpture primitive, tels que les statues adossées aux piliers du *pronaos*, et celles de la niche du sanctuaire qui font partie de la masse du roc. Les bas-reliefs dont les parois intérieures sont couvertes indiquent, au contraire, les progrès que fit le statuaire pendant le laps de temps qui s'écoula entre la fondation et l'achèvement de l'édifice. La façade du temple est détruite, et ne conserve plus que quatre piliers bruts, auxquels sont encore attenantes les jambes des cariatides qui leur étaient adossées. Derrière ces piliers, est l'entrée du pronaos soutenu par des piliers carrés, couverts de bas-reliefs peints, et au fond duquel est le *secos* contenant les restes d'une statue assise presque entièrement détruite.

Citons, en passant, le petit temple de Kalabcheh, le *Talmis* des anciens, taillé dans le roc sur une longueur de trente mètres et une largeur de près de vingt mètres, et composé de plusieurs salles toutes revêtues de bas-reliefs, dont les figures ont encore le caractère des Nubiens de nos jours, et le petit temple également taillé dans le roc à Balagne, sur la rive droite du Nil, et arrivons aux deux plus beaux monuments de la Nubie; les temples d'Ebsamboul. Pour les décrire, nous prendrons pour guide l'excellente notice de M. Jomard (1).

Les deux temples souterrains d'Ebsamboul, situés sur la rive gauche du Nil, à soixante lieues au sud-ouest de la première cataracte, et à douze lieues au nord-est de la seconde, s'annoncent au dehors par des figures gigantesques, rappelant les

(1) *Monuments anciens et modernes* publiés par Jules Gailhabaud, 1re livr.

plus grands et les plus beaux ouvrages de la Thébaïde. Ils sont creusés dans une montagne appelée *Djebel Ebsamboul;* le plus petit des deux touche presque à la rive du fleuve, l'autre est plus éloigné.

Le grand temple, construit par Sésostris, est une excavation immense, dont la pensée peut à peine concevoir la prodigieuse entreprise. Le sable du désert, continuellement apporté par les vents, s'accumule à l'entrée de ce magnifique monument, et nécessite de nouveaux déblaiements chaque fois qu'on veut y pénétrer. La façade est décorée de quatre colosses assis, de vingt mètres trente centimètres de hauteur, représentant Rhamsès III, ou le grand Sésostris. A l'intérieur, la première salle est soutenue par huit piliers, contre lesquels sont adossés autant de colosses, de dix mètres chacun, représentant également Sésostris. Sur les parois de cette vaste salle, règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes de ce pharaon en Afrique; on admire surtout celui qui représente son char de triomphe, suivi de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., de grandeur naturelle. Les seize autres salles sont revêtues de beaux bas-reliefs tirés des cérémonies sacrées, et offrant des particularités curieuses. Les couleurs appliquées à ces sculptures semblent avoir conservé leur éclat primitif. Le temple est terminé par un sanctuaire, au fond duquel sont assises quatre statues colossales d'un beau travail.

Le petit temple a été dédié à Athôr, la Vénus égyptienne, par la femme de Sésostris le Grand, Nofré-Ari. Il sert depuis longtemps de refuge aux habitants de Beyllagy, village situé à une demi-lieue au sud, et à ceux des villages voisins inquiétés par les Bédouins du Gharb, ou de la Lybie. Les Kennouz font entrer dans le temple leurs troupeaux avec eux; s'ils y sont attaqués, ils peuvent s'y défendre avec avantage; aussi les sculptures sont-elles en partie noircies et dégradées par la fumée des feux qu'on y allume. La façade est taillée sous un plan incliné dans une longueur de vingt-sept mètres, et une hauteur de douze; on y a creusé six niches hautes et profondes, en réservant les blocs de six statues colossales sculptées plus tard avec le plus grand soin. Ces figures, d'un style grave et noble, représentent, suivant Champollion, Sésostris et sa femme, ayant à leurs pieds, l'un ses fils, l'autre ses filles, avec leurs noms et titres. A l'intérieur, on trouve dans le roc vif, sur une profondeur de vingt-trois mètres, un *pronaos*, une *cella* ou *naos*, ayant à chacune de ses extrémités une petite salle, et enfin un sanctuaire ou *secos*. Les six supports du *pronaos*, au lieu d'être des colonnes, sont de larges piliers carrés un peu massifs, posant sur un large socle, et couronnés par une tête de femme sculptée en relief.

Les parois sont, comme au grand temple, couvertes de bas-reliefs peints, d'un excellent travail.

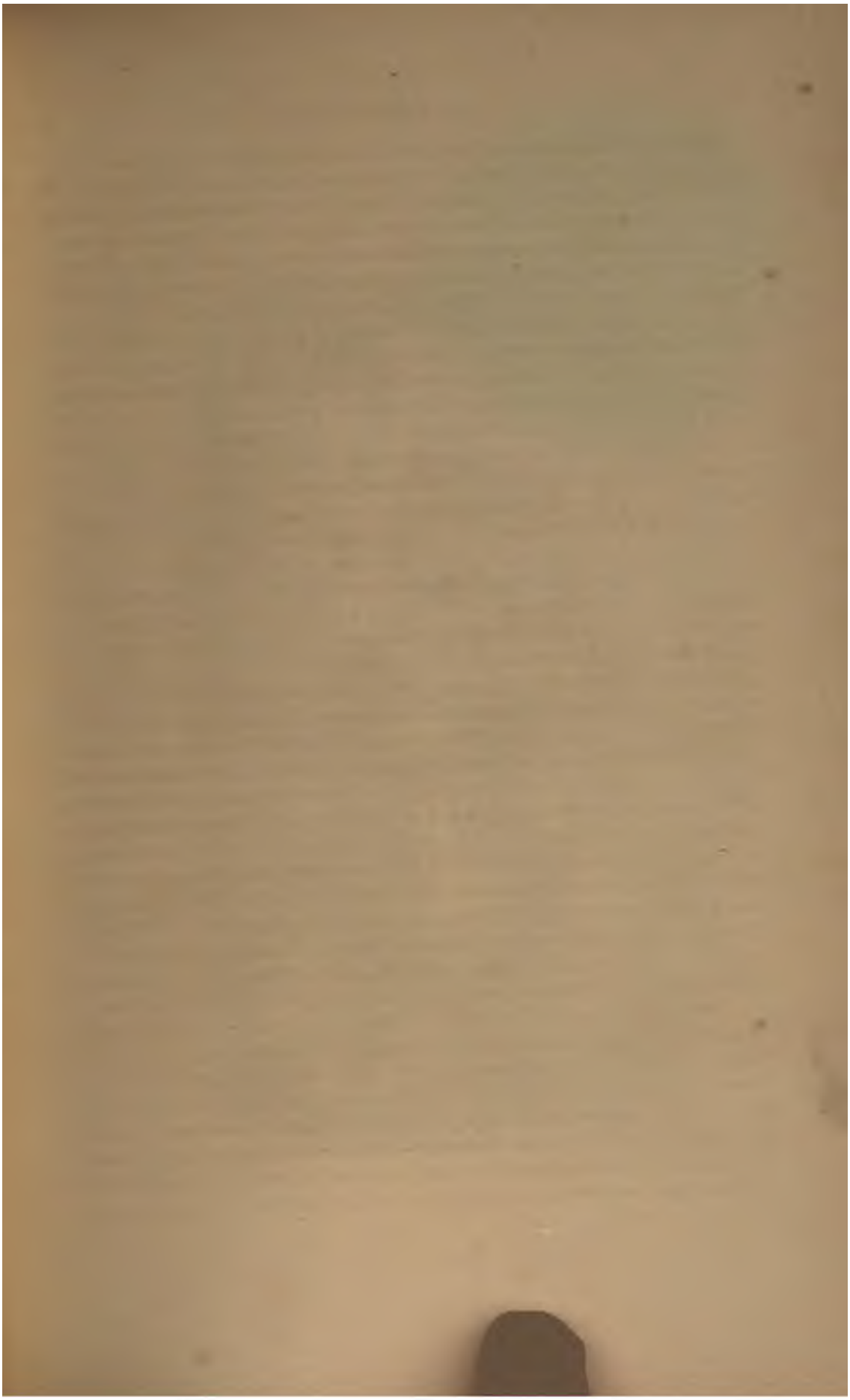
Aux temples entièrement creusés dans le roc succèdent ceux précédés de constructions, et formant ce qu'on appelle des *hémispéos* ou demi-cavernes. Tel est celui de Guircheh, en partie taillé dans le roc, sur la rive gauche du Nil. Sa construction est assez compliquée. On trouve d'abord l'emplacement d'un pylône qui n'existe plus, puis une cour, dont les portiques étaient soutenus par des cariatides

appuyées à des piliers carrés. De là on passe dans le *pronaos*, grande salle taillée dans le roc, et soutenue de même par trois figures de chaque côté, offrant le singulier contraste d'un travail barbare à côté de bas-reliefs d'une fort belle exécution. Viennent ensuite le *naos* et le *secos*, également creusés dans le roc. Au fond du sanctuaire est une niche contenant la statue assise de la divinité. Tout ce temple, qui date du temps de Sésostris, a été dégradé évidemment de main d'homme, probablement par les soldats de Cambyse.

C'est à la même époque qu'appartient l'*hémispéos* d'Essaboua, ou de Seboua. La partie construite est en grande partie ensevelie sous le sable. Ce temple, sans être un des plus grands, est un des plus complets. D'abord se présente une avenue de sphinx accompagnés de statues colossales, longue de soixante mètres, et précédant un pylône de onze mètres de haut, devant lequel étaient assis deux colosses, et qui donne entrée à l'*hypostylos* presque entièrement enfoui, et de là à une colonnade couverte dont les piliers sont ornés de prêtres d'Osiris servant de cariatides, et enfin, au sanctuaire, auquel aboutissaient quelques chambres taillées dans le roc. Ce temple, ainsi que plusieurs autres, dont je parlerai tout à l'heure, fut emprunté par le christianisme, et dans son sanctuaire, au milieu des hiéroglyphes se rapportant au culte des divinités égyptiennes, au fond de la niche même qui contenait l'idole, on voit peinte à fresque une figure de saint Pierre, avec l'auréole et les clefs, et on lit autour, en caractères grecs, Πετρους αποστλους (sic). M. Champollion regarde ce temple comme le plus mauvais ouvrage de l'époque du grand Sésostris.

Le temple d'Ammadone ou Amada (voyez *le Frontispice*), fondé par Thoutmosis III, est situé sur la rive gauche du Nil. Il était entièrement construit, mais aujourd'hui, il est en partie enseveli dans le sable. On est frappé dans ce monument de la simplicité de ses formes, de la justesse de ses proportions, et surtout du singulier mélange qu'il présente. En effet, tandis que sa distribution en *pronaos* et en *cella* ou *naos* rappelle son antique destination, la petite coupole qui le surmonte prouve que, dans des temps plus rapprochés de nous, il avait été converti en temple chrétien. Le pylône n'existe plus; la façade principale, tournée vers le fleuve, présente les restes de la porte et les arrachements des murs des pylônes. Cette entrée conduit à un porche formé de quatre rangs de piliers, dont les entre-colonnements ont été bouchés par des murs encore existants en partie. Le rang du fond est composé de quatre colonnes qui semblent être le type de l'ordre dorique. Elles ont vingt-quatre pans au lieu de cannelures, pas de base, et un simple tailloir sans *échine* ni *listels*. A en juger par la liaison des architraves, et par les sections faites irrégulièrement au travers des sculptures, les colonnes ont dû être ajoutées postérieurement; il est vraisemblable qu'elles remplacent des piliers qui devaient être pareils aux douze autres.

Une porte, avec des chambranles d'une masse imposante, conduit de ce péristyle à un vestibule sombre qui donne entrée à trois salles différentes. Celle du milieu, qui est la plus grande, et qui fut le *pronaos*, offre un mélange d'emblèmes propres au paganisme, et de figures consacrées par la religion chrétienne. Les premiers ont



TEMPLE DE DÉBOUT.

(Nubie.)

Pl. LXXXII.

été recouverts d'un enduit de terre, sur lequel on a peint les images du christianisme, et ils ne reparaissent en partie qu'aux endroits dans lesquels l'enduit s'est détaché ou a été détruit. Ces sculptures appartiennent à la plus belle époque de l'art égyptien. C'est au-dessus de cette salle que s'élèvent les restes de la coupole.

L'édifice primitif est bâti en grès, mais les constructions postérieures, telles que la coupole, et plusieurs salles voûtées qui s'adossent au pourtour du temple, sont en briques crues. Ces salles, aujourd'hui comblées en partie, n'offrent aucune trace d'ornements et servirent probablement de demeure aux prêtres chrétiens.

La longueur totale de l'édifice n'est que de vingt-trois mètres soixante-deux centimètres, sa plus grande largeur, neuf mètres quatre-vingts centimètres.

C'est à la première période des Lagides qu'appartient le temple de Débout (voyez *la planche*), le premier qui se présente en entrant en Nubie, un peu au-dessus de la première cataracte. Cet édifice, situé sur la rive gauche du Nil, et dédié à Isis et à Sérapis, est précédé de trois grands pylônes. Le *pronaos* de ce temple est une construction surajoutée, et non terminée, ainsi qu'une chambre latérale en hors-d'œuvre. Le sanctuaire, entièrement couvert de bas-reliefs, paraît avoir été dans l'origine une petite chapelle isolée, entourée depuis d'un édifice plus vaste. Ce temple n'a rien de la grandeur des monuments d'Égypte, mais offre cependant un bel ensemble. Je crois pouvoir placer à la même époque la fondation d'un des plus jolis monuments de la Nubie, mais en même temps de l'un des plus petits. Le temple de Gartasse est isolé, sur un mamelon qui domine la rive gauche du Nil. Il reste une partie de l'enceinte qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur des colonnes, quatre de ces colonnes supportant leurs architraves, et une des énormes traverses du plafond. Leurs chapiteaux sont en forme de calices, mais deux des piliers qui accompagnaient la porte sont ornés de têtes de femmes. Cette ruine, aussi élégante que pittoresque, n'a guère que dix mètres de hauteur. A la même période des Lagides appartient le temple de Dakkeh (le *Pselcis* des anciens). Isolé sur la rive occidentale du Nil, long de trente mètres, il est précédé d'un grand pylône bien conservé. La façade, composée de deux colonnes et des deux extrémités des murs de la cella, offre beaucoup d'analogie avec celle du temple *in Antis* des Grecs et des Romains. Sur l'architrave sont les restes d'une inscription grecque, évidemment contemporaine de sa construction, preuve certaine que ce monument ne peut remonter au delà du règne de la dynastie grecque.

Sous la troisième période des Lagides, fut élevé le temple de Dandour. On trouve dans cet édifice toute l'élégance, toute la richesse dont est susceptible la sévérité de l'architecture égyptienne. De même que celui de Dakkeh, ce petit temple rappelle par la simplicité de sa disposition celle des temples *in Antis*. Il est précédé d'une terrasse qui domine le Nil et d'un pylône. Son intérieur est partagé en trois salles revêtues de bas-reliefs. La dernière présente une particularité dont je ne connais guère d'exemple chez les Égyptiens, celle d'une sorte de cachette pratiquée dans l'épaisseur du mur, et qui ne peut avoir eu d'autre but que de cacher le prêtre qui rendait les oracles.

A Kalabcheh, est un grand temple, qui, construit sous Auguste, Caligula et Trajan, n'a jamais été terminé, et plus tard a servi d'église aux chrétiens. Ce monument est précédé de pylônes et de terrasses qui s'étendaient jusqu'aux bords du Nil. Les pylônes ne sont point parallèles à la façade de l'édifice, sans doute parce que, pour leur construction, on s'est réglé sur la direction du cours du fleuve. La façade du *pronaos* est soutenue par quatre colonnes d'une grande élégance; malheureusement les chapiteaux sont entièrement mutilés. L'ensemble du temple était compris dans une vaste enceinte, que l'on peut encore reconnaître dans presque toute son étendue, et qui va s'élevant en amphithéâtre à partir de la rive du Nil. Le sol de la Nubie présente encore un bien plus grand nombre d'édifices sacrés, mais je me contenterai d'en signaler encore quelques-uns d'une importance secondaire, tels que celui de Lefah, dont l'architecture massive dénote une haute antiquité, celui de Kesseh, petit monument isolé sur la rive gauche du Nil, et de la plus grande simplicité, ne présentant à la façade qu'une porte sans piliers ni colonnes; celui de Maharaga, annoncé par six colonnes dont les chapiteaux sont dénués de tout ornement, celui de Semneh dans le Ouadi el Hadjar, les trois temples de Ouadi-Halfa, dans l'un desquels M. Champollion retrouve des colonnes qu'il regarde comme le type du dorique grec; enfin les sept temples que M. Cailliaud a reconnus au pied du mont Barkal, près du village de Méravé, qu'on a cru longtemps avoir remplacé Méroë, l'antique capitale de l'Éthiopie. M. Cailliaud pense que ces ruines sont celles de *Napata*, qui pendant plusieurs siècles fut, après Méroë, la principale ville de la contrée, et qui fut détruite par Pétronius, général romain. On y remarque surtout un grand temple très-dégradé, qui, par son étendue, le grand nombre de colonnes, de sphinx, d'autels en granit couverts des plus belles sculptures, doit être mis au rang des plus beaux monuments de la Nubie. Le petit temple ou *typhonium* placé à la moitié de la montagne, est encore un des plus beaux restes subsistant dans ces ruines, que M. Waddington, qui les a visitées le premier, croit être plus anciennes que celles de l'Égypte.

Nous chercherions vainement en Nubie, quelque édifice important élevé par les mahométans, mais on y trouve très-fréquemment de ces espèces d'oratoires qu'on appelle *santons*, bâtis sur les tombeaux d'un de leurs saints. Tel est celui que l'on voit près d'Essaboua, et que représente notre vignette.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Sur toute l'étendue du territoire de la Nubie, on rencontre d'innombrables pyramides; mais aucune d'elles ne peut entrer en comparaison avec les grandes pyramides de l'Égypte. Lorsqu'en 1820, M. Cailliaud, à la suite de l'expédition d'Ismaïl-Pacha, pénétra dans le Chendy, il découvrit, dans un lieu nommé Assour, des ruines immenses que l'on ne doute guère aujourd'hui être réellement les restes de Méroë,

Pl. LXXXIII

HABITATION DU KA-CHEF DE DERRY.

(Nubie.)

l'antique métropole des Éthiopiens, si longtemps cherchée par les voyageurs et les géographes; il n'y compta pas moins de quatre-vingts pyramides; au mont Barkal, dans les ruines de Napata, il en reconnut dix-sept, divisées en deux groupes; ces pyramides, aussi bien que celles d'Assour, sont précédées chacune d'une espèce de petit temple. Les pyramides de Nouri, misérable village de la rive gauche du Nil, sont plus élancées que celles de l'Égypte. Enfin, dans l'île de Kourgos, M. Rüppell en a reconnu trois groupes, dont le principal se compose de vingt et une pyramides.

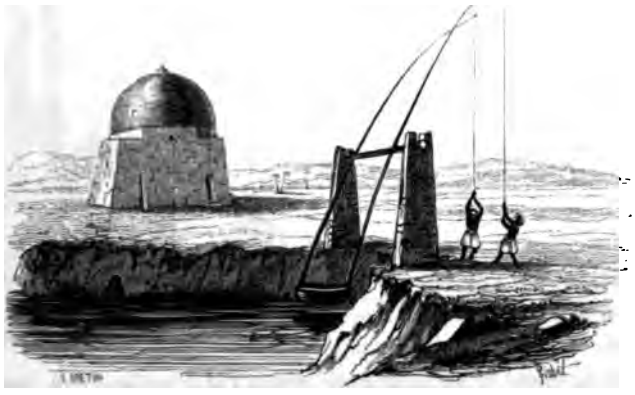
CONSTRUCTIONS CIVILES.

Dans les ruines de Méroë et de Napata, on trouve nécessairement les restes de plusieurs palais antiques, mais aucun n'est conservé de manière à ce qu'il soit possible d'en relever le plan avec certitude.

A Ser-ak-cheh, nous trouvons les restes d'un grand édifice à plein cintre qui paraît avoir été un palais de construction romaine. M. Gau remarque qu'en Nubie, non plus qu'en Égypte, il n'a trouvé aucune trace de ces grottes dans lesquelles, suivant la tradition, vivaient les habitants de ce pays.

Les Nubiens de nos jours habitent souvent des cabanes faites de nattes de paille, et construites de telle sorte qu'elles peuvent être transportées d'une rive à l'autre, lorsque les habitants redoutent l'approche des peuplades errantes du désert. Les maisons fixes sont ordinairement faites avec le limon que le Nil dépose sur ses bords, et couvertes de branches de palmiers. Leur élévation permet à peine de se tenir debout dans l'intérieur.

Les habitations des grands seigneurs ne sont guère plus splendides. On peut en juger par la vue que nous donnons de la résidence du kachef de Derry, capitale de la province.



BARBARIE.

INTRODUCTION.

La Barbarie est cette vaste contrée qui borde presque toute l'étendue des côtes méridionales de la Méditerranée, et que limitent l'Égypte à l'est, le Sahara au sud, et l'océan Atlantique à l'ouest. Sa longueur de l'est à l'ouest est de neuf cents lieues, et sa plus grande largeur du nord au sud de deux cents La Barbarie est divisée en quatre grands États : 1° le royaume de Tripoli, qui se compose du Tripoli proprement dit, du Barca, du Fezzan et de l'Oasis de Ghadames ; 2° le royaume de Tunis ; 3° la régence d'Alger, aujourd'hui à la France, dans laquelle se trouvent les provinces d'Al-

ger, de Constantine, d'Oran et de Tittery; 4° enfin, l'empire de Maroc, qui se partage en cinq provinces, celles de Fez, de Maroc, de Sous, de Draha et de Tafilet. La Barbarie fait partie de la contrée d'Afrique désignée par les géographes musulmans sous le nom de *Ardh-el-Maghreb* (contrée du couchant), et elle est appelée par eux *Tell*, ou les hautes terres. Les régences de Tripoli et de Tunis occupent l'*Afriqyah* des Arabes; celle d'Alger remplit le *Maghreb-Aousath* (couchant moyen), et l'empire de Maroc répond au *Maghreb-Aqssay* (couchant éloigné).

La Barbarie est traversée par la chaîne de l'Atlas, dont les sommets majestueux, couronnés d'une neige éternelle, s'élèvent à plus de treize mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que l'imagination des anciens avait transformé en un géant soutenant le monde sur ses épaules. L'Atlas n'est point un groupe de montagnes isolées sans ramifications; c'est, au contraire, tout un système de hauteurs qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, et qui détache complétement cette partie septentrionale de l'Afrique du reste du continent.

Cette chaîne est assez froide bien que voisine du tropique, et chacun de ses versants, donne naissance à un grand nombre de rivières, de torrents qui s'écoulent, ceux du versant septentrional dans l'océan Atlantique ou dans la Méditerranée, et ceux du versant méridional dans les sables de Sahara. Les naturels donnent à la chaîne générale de l'Atlas le nom de Daran, et ne connaissent pas celui d'Atlas, qui cependant a prévalu dans les géographies. On distingue en outre le grand et le petit Atlas. Le grand Atlas est la ligne formée par les cimes les plus hautes, depuis le cap Noun, sur l'océan Atlantique, jusqu'au golfe de Cabès, sur la Méditerranée vers la petite Syrte. Le petit Atlas commence au cap Spartel, sur l'océan Atlantique près le détroit de Gibraltar, et finit au golfe de Sidra, ou de la grande Syrte dans l'État de Tripoli.

Quant aux cours d'eau, ils sont peu nombreux, et de peu d'importance dans les États barbaresques. Dans la régence de Tripoli, nous ne trouvons que des torrents bien souvent à sec. Le fleuve *Bagradas* des anciens, aujourd'hui la rivière Méjerdah, arrose une partie du territoire tunisien. L'Algérie est sillonnée par une foule de rivières ou de torrents, sans eau pour la plupart pendant une grande partie de l'année. Les principaux de ces cours d'eau sont : le *Schélif*, l'*Oued-el-Kerma*, la *Chiffa*, l'*Oued-Bouffarieh*, l'*Oued-Jer*, l'*Hamise*, l'*Oued-el-Kebir* ou *Oued Rummel*, le *Rio Salado*, l'*Habrah*, l'*Oued-Zamman*, la *Summan*, l'*Oued-Zefrag*, l'*Oued-Boujimah*, le *Maffragg*, la *Seybouse*, l'*Agebly*, l'*Isser*, l'*Arrach*, le *Mazafran* et la *Tafna*. Dans le Maroc nous trouvons la *Mulva*, le *Lucos*, le *Sebou*, le *Bu-Bugreb*, l'*Oum-er-Begh*, le *Tensift* et le *Sous*.

On trouve dans les États barbaresques six variétés de l'espèce humaine, qui diffèrent les unes des autres par les caractères physiques et les mœurs. Les Mores et les Berbères tirent leur origine du mélange de tribus nombreuses de Phéniciens, d'Arméniens, de Gétules, de Perses, de Mèdes et de Libyens; les Arabes sont venus de l'Égypte après la conquête de ce pays par les califes. Les nègres sont des esclaves auxquels on a donné la liberté et qui se sont établis dans la contrée. Les juifs sont

venus d'Espagne et de la Judée, d'où ils ont été chassés par les persécutions. Les Turcs sont les derniers conquérants du pays, et de leur mariage avec les filles des Mores sont nés les Koulouglis.

A l'exception des juifs, tous les habitants de ces contrées professent la religion musulmane, dont ils observent assez strictement les règles.

La Barbarie est une des contrées du monde qui ont été le plus anciennement connues. Dix siècles et plus encore avant notre ère, ses côtes recevaient déjà les vaisseaux des Égyptiens et des Phéniciens. Vers l'an 886 avant Jésus-Christ une colonie Phénicienne vint s'y établir, dit-on, sous la conduite de Didon, fille de Bélus, fuyant la tyrannie de Pygmalion, son frère, roi de Tyr, qui venait de faire mourir son mari pour s'emparer de ses richesses. Elle y fonda Carthage, que depuis le commerce rendit si florissante, et qui disputa si longtemps l'empire et la puissance à Rome, qui osa former le projet d'usurper l'empire de la Méditerranée, en y joignant successivement la Sicile, l'Espagne, les côtes de l'Italie, et peut-être un jour la Grèce.

Lorsque enfin, après ces deux guerres si célèbres par les grands noms de Régulus, d'Annibal et des Scipion, lorsque après cent ans d'une lutte sanglante, en l'année 146 avant Jésus-Christ, Carthage eut succombé sous les coups de Scipion Émilien, les vainqueurs eurent d'abord à partager cette contrée avec d'autres peuplades; les Mauritaniens, les Numides, les Gétules, les Garamantes, les Marmarides, les Cyrénéens leur en disputèrent longtemps l'entière possession; enfin elle fut soumise tout à fait, et les Romains la partagèrent en *Cyrénaïque* ou *Libye pentapole*, *Afrique* proprement dite, *Numidie* et *Mauritanie*. Genséric, à la tête de ses Vandales, leur ravit cette proie en 435. Cependant, cent ans après, l'Afrique fut reconquise par Bélisaire, qui détruisit l'empire des Vandales, par la mort de Gélimer, et la fameuse bataille de *Tricameron*, à onze lieues de Carthage. La province resta sous la domination des empereurs grecs jusqu'au VII^e^ siècle. Alors Abdallah, général du calife Omar, déjà maître de l'Égypte, s'avança à la tête de quarante mille hommes vers les côtes de l'Afrique, et battit devant Tripoli les Grecs commandés par le préfet Grégoire. Cette première incursion n'eut pas de suites immédiates; mais, en 697, les Arabes revinrent sous les ordres de Mousa-ben-Rosaïr, lieutenant du calife Walid I^er^. Ils trouvèrent dans les Berbers de redoutables adversaires; la conquête s'acheva à grand'peine, et l'on vit ensuite s'élever à côté les uns des autres de petits États possédés soit par des princes indigènes, soit par leurs vainqueurs. Jusqu'au XVI^e^ siècle nous ne trouvons aucun événement bien remarquable, si ce n'est la fameuse croisade que saint Louis paya de sa vie.

Cet état de choses dura donc jusqu'au XVI^e^ siècle, que le territoire compris actuellement dans la régence d'Alger tomba au pouvoir du fameux corsaire Khaïr-ed-din Barberousse, qui fonda cette piraterie qui devait bientôt rendre le pavillon Algérien la terreur des navires chrétiens. Dès lors les côtes d'Espagne et d'Italie furent infestées des galères de Barberousse, et Charles Quint reconnut la nécessité de mettre un frein aux progrès du redoutable pirate. Un bombardement eut lieu, et,

contraint de sortir d'Alger, Khair-ed-din fut tué en combattant aux environs de Tlemcen. Après sa mort, son successeur, aussi surnommé Barberousse, se mit sous la protection de la Porte Ottomane, et reçut d'elle un secours considérable en hommes et en argent. Plus puissant malgré la défaite de son prédécesseur, ses déprédations attirèrent de nouveau les armes de Charles-Quint qui le chassa de Tunis, où il était. Plassen-Aga, qui fut nommé après lui, était plus féroce encore que ses devanciers. Charles-Quint résolut une troisième expédition qu'il commanda lui-même; mais sa flotte fut presque détruite par la tempête; son armée, exposée aux vents et aux pluies, manqua périr dans les boues, et ce fut à grand'peine qu'il parvint à la ramener en Espagne. Cette défaite consterna l'Europe, tandis que les Algériens reprirent avec plus d'énergie, leurs courses maritimes.

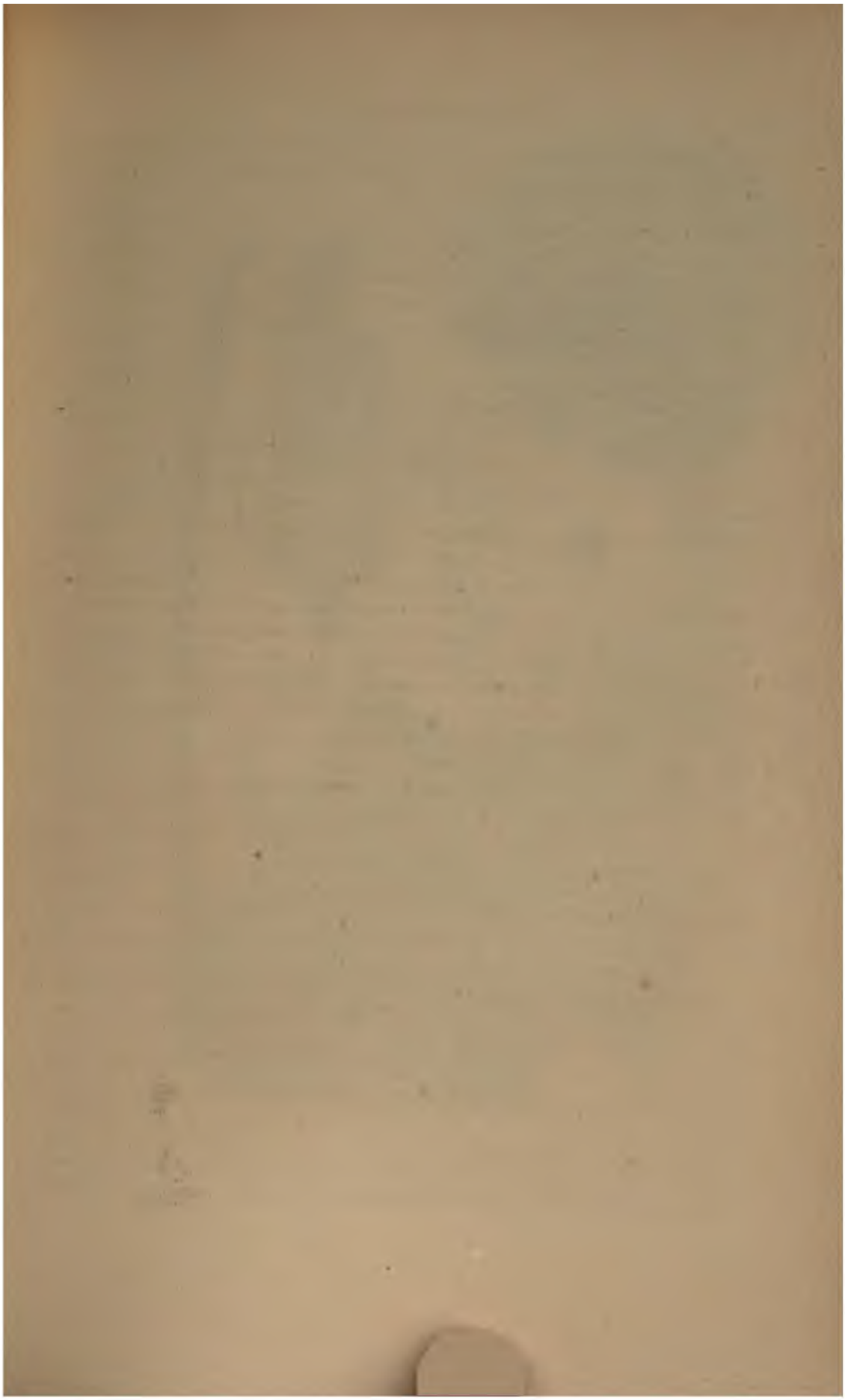
Enfin Louis XIV entreprit de mater ces audacieux corsaires, et trois fois sous son règne Alger fut bombardée et réduite en cendres par Duquesne et le maréchal d'Estrées. Plusieurs fois, dans le courant du XVIII^e^ siècle, les Anglais et les Hollandais vinrent les châtier à leur tour. En 1775, sous le règne de Charles III, l'Espagne fit une nouvelle tentative qui n'eut que l'issue la plus malheureuse. Les navires qui parcouraient la Méditerranée eurent quelque répit au commencement de ce siècle, à cause du blocus continental, lors de la guerre de Napoléon avec la Grande-Bretagne; mais en 1814, la liberté des mers rouvrit le cours des pirateries; les malheureux habitants des côtes d'Espagne, d'Italie, de Sardaigne et de Sicile étaient journellement exposés à l'apparition des corsaires, qui pillaient leurs propriétés, et emmenaient dans les bagnes d'Alger ceux qui ne parvenaient pas à se dérober par la fuite à cette cruelle destinée. L'année 1815, vit éclater la guerre entre Alger et les États-Unis; l'affaire se termina par un traité que les Algériens ne cessèrent d'enfreindre.

En avril 1816, l'Angleterre leur infligea un châtiment terrible, et lord Exmouth vint bombarder Alger et brûler sa flotte jusque dans son port. Aucune expédition, sans excepter celles mêmes faites sous Louis XIV, n'avait jusqu'alors causé autant de mal aux Algériens, mais pourtant elle ne mit point encore fin à leurs brigandages; il était réservé à la France d'obtenir pour la chrétienté cette grande expiation. On sait comment elle vengea l'injure qui lui avait été faite en la personne de son consul; le 5 juillet 1830, l'armée française entra dans Alger et le trône de Hussein fut renversé.

Ainsi se trouva anéanti, et pour jamais, ce repaire de pirates qui pendant si longtemps avaient fait trembler l'Europe et imposé aux plus puissants États le plus honteux de tous les tributs.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Des restes nombreux de temples attestent le passage des Romains sur la terre d'Afrique. La misérable bourgade de Djimilah, voisine de Constantine, offre encore



Pl. LXXXVI

GRANDE MOSQUÉE, A ALGER.

(Algerie.)

de magnifiques ruines, parmi lesquelles celles d'un temple. On n'en compte pas moins de trois à Sbeitlah, l'antique *Suffetula*, dans la régence de Tunis. A Qrennah, petit village du Tripoli, et qui a succédé à la magnifique Cyrène, sont deux petits temples souterrains de l'époque romaine, que des symboles, qui s'y voient encore, indiquent avoir été empruntés plus tard par la religion du Christ. C'est dans la même partie de la Barbarie que se trouvent, à Tolmyâthah, les restes de *Ptolémaïs*, parmi lesquels est un temple; enfin Cherchell, l'ancienne *Julia Cæsarea*, présente de majestueuses colonnades, que tout annonce avoir dû appartenir à des édifices sacrés.

Les mosquées sont en grand nombre dans les États barbaresques. A l'époque de la conquête d'Alger, on n'en comptait pas, dans cette seule ville, moins de dix grandes et cinquante petites; il est vrai que ces dernières ne sont que des chapelles, ou de ces tombeaux de marabouts dont je parlerai bientôt.

Les grandes mosquées sont de beaux édifices rectangulaires, divisés en trois nefs par deux rangs de colonnes. A l'extrémité de la grande nef, et du côté de l'orient, est une petite niche creusée dans le mur, à la voûte de laquelle sont suspendus plusieurs œufs d'autruche; c'est dans cette niche que se met l'iman pour réciter les prières. A côté est une chaire en bois peint, et quelquefois en marbre blanc, d'un travail remarquable, dans laquelle il monte aux époques solennelles. A l'entrée de la mosquée se trouve une fontaine pour les ablutions, et dans toutes les nefs, des chaînes attachées à la voûte supportent des lampes que l'on allume aux grandes fêtes, et pour toutes les cérémonies qui se font dans la soirée. On sait que les musulmans n'ont ni statues, ni portraits dans leurs temples; on y remarque seulement quelques tableaux, placés de chaque côté de la niche, et sur lesquels sont écrits, en caractères arabes, des versets du Coran. Les femmes et les enfants n'entrent pas dans les mosquées destinées aux hommes; mais, dans les grandes villes, il y en a ordinairement une qui leur est réservée. Telle est celle qui s'élève à Alger, près de Bab-el-Oued (la porte du ruisseau).

Les mosquées sont toujours accompagnées de minarets, du haut desquels le muezzin appelle à la prière. Les minarets ont encore une autre destination analogue. On y place des espèces de potences, auxquelles le vendredi on suspend un drapeau vert, qui rappelle aux croyants que cette journée doit être consacrée aux pratiques religieuses, et surtout à la prière publique appelée *khotbah*.

La mosquée principale d'Alger, celle dont nous donnons le dessin, était désignée par les habitants sous le nom de *Djami;* elle est assez simple à l'extérieur, mais à l'intérieur, ses dômes sont soutenus par des colonnes de marbre blanc, dont les chapiteaux ont une analogie frappante avec ceux, bien éloignés pourtant, du temple souterrain d'Indra à Ellora. (Voyez *la planche* 2.) Chaque dôme est orné de dessins sculptés avec beaucoup d'art, mais dans le plâtre seulement. Des versets du Coran, en caractères sculptés et rehaussés d'or sur des fonds de différentes couleurs, ornent les quatre côtés du dôme principal et la niche réservée à l'iman. Les parois, dans leur partie inférieure, sont revêtues de faïence peinte.

Il y avait, comme dans les autres mosquées, des nattes et des tapis sur tout le plancher et sur le bas des colonnes et des murs, où s'adossait le fidèle pour faire sa prière.

Après cette mosquée, la plus belle de la ville est celle qui fut commencée par les captifs chrétiens, en 1790. On ne doit pas non plus oublier le minaret qui domine la rue Bab-el-Oued, et surtout celui de la rue Bab-Azoun, l'un des plus élégants.

A Bone, deux mosquées seulement offrent quelque intérêt; la première, par la hauteur et l'élégance de son minaret rond, que nous avons placé au milieu du frontispice de ce chapitre; la seconde, par les fragments provenant des ruines de l'antique Hippone, qui ont servi à sa construction. Les colonnes qui entourent la cour de celle-ci prouvent, par la variété de leurs diamètres, de leurs ordres, et des marbres qui les composent, qu'elles ont appartenu à des édifices différents.

Nous trouvons de même deux belles mosquées à Oran; la plus petite est accompagnée d'un minaret carré à quatre étages, tous d'un dessin différent. De même forme, mais bien plus orné, est le minaret de la principale mosquée de Maroc, appelée *El-Koutoubia*. Cette tour, haute de soixante-sept mètres, remonte à la fin du XII^e^ siècle, et est contemporaine de la *Giralda* de Séville et de la *Sma-Hassan* de Rabath, édifices qui lui sont entièrement semblables, qui ont été construits par le même architecte, Al-Geber, et dont je parlerai plus tard. La mosquée El-Moazin est la plus grande et aussi la plus ancienne de Maroc; on remarque aussi celles de Beni-Yousef et de Bel-Abbas.

C'est à Rabath, ou nouveau Salé, que se trouve la Sma-Hassan, haute seulement de cinquante mètres.

On compte à Fez un grand nombre de mosquées, toutes surmontées d'un minaret d'environ trente mètres de hauteur; celle de *Mouley-Edrys* est la plus belle.

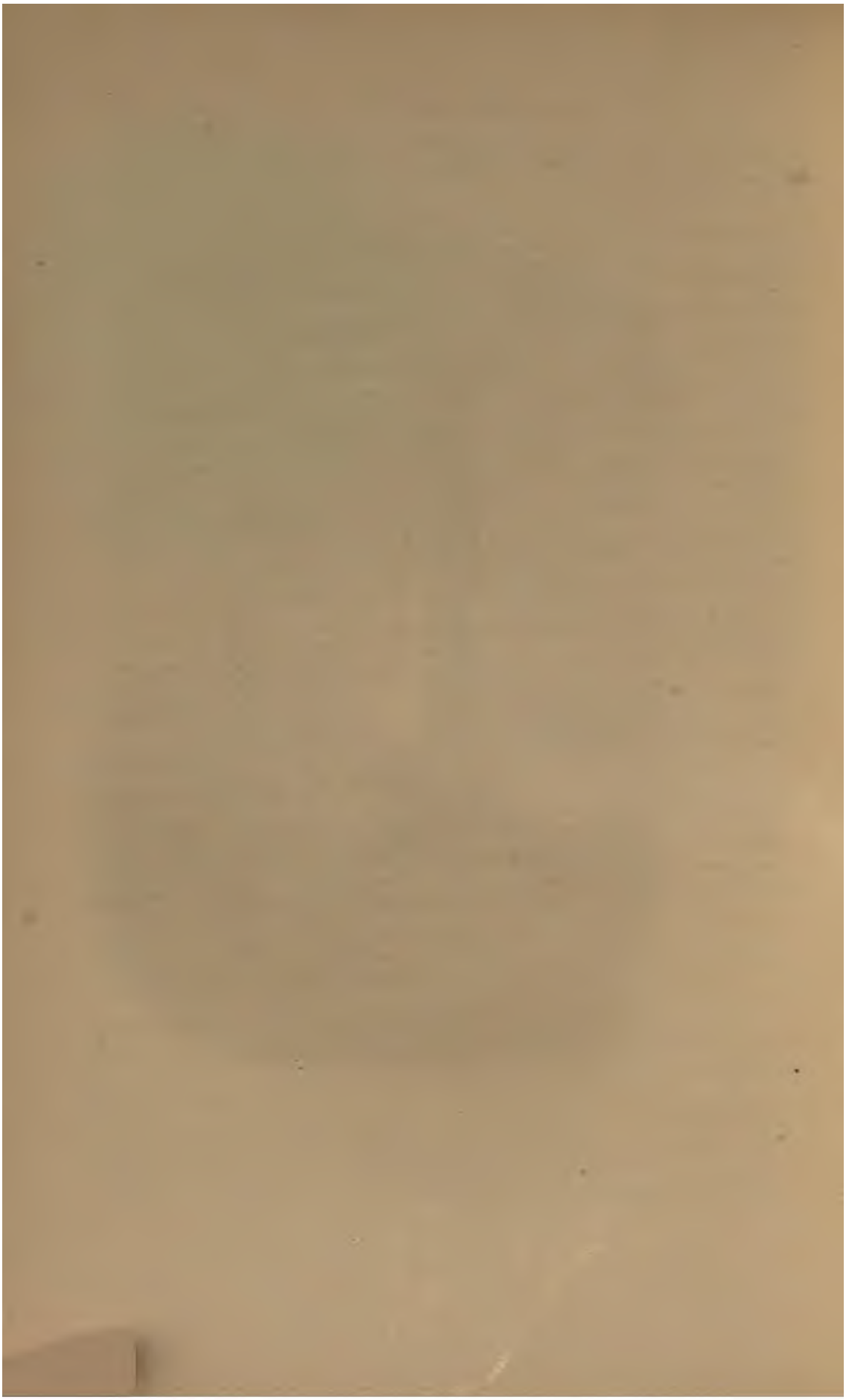
La religion, en Orient, en Afrique, comme autrefois en Europe, fut souvent une sauvegarde contre le despotisme. Ainsi, dans l'empire de Maroc, de même que pendant longtemps le furent les églises dans l'Occident, les mosquées, et même les plus petits marabouts sont des sanctuaires inviolables, servant d'asiles aux opprimés poursuivis par la tyrannie du prince et de ses ministres, ou par la brutalité de leurs nombreux agents.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Les plus anciens monuments funéraires que nous ait offerts la contrée qui nous occupe, sont, sans contredit, quatre cippes funéraires découverts en 1817 par le major Humbert, et qui font maintenant partie du musée de Leyde. On peut voir deux de ces tombeaux au commencement de ce chapitre (voyez *la lettre*). Dans l'un d'eux on reconnaît l'influence de l'art grec; le fronton, les oves, les rosaces qui décorent la partie supérieure rappellent le style de la plupart des stèles grecques; mais là s'arrête l'imitation: une inscription, en caractères puniques, une main ouverte

GRANDE MOSQUÉE.

(Maroc.)



et gravée d'une manière barbare, révèlent l'origine de ce tombeau. Les savants sont loin d'être d'accord sur la signification de ce dernier symbole.

Les uns y ont vu l'action d'une personne qui adresse des vœux au ciel; d'autres une espèce d'amulette qui doit préserver de la malice des méchants les restes ou l'âme du défunt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on remarque ce même symbole au-dessus de la porte d'un des édifices composant le palais de l'Alhambra de Grenade, et qu'encore aujourd'hui les Mores d'Afrique, sans même en excepter les chrétiens et les juifs, le font peindre sur leur maison, et le portent sur eux comme préservatif contre les *mauvais sorts*.

L'autre stèle de notre dessin est décorée d'une couronne entre deux oiseaux, de deux palmes et de deux poissons. Une inscription carthaginoise est gravée dans la partie inférieure. M. Albert Lenoir remarque avec raison que ce tombeau a beaucoup d'analogie, par son ornementation, avec ceux des premiers chrétiens. Enfin, sur un autre de ces cippes, on voit un cheval, symbole qui est reproduit sur beaucoup de médailles carthaginoises, et qui semble être un type national. Quant aux inscriptions puniques, elles ont été l'objet de savantes recherches de MM. Hamaker, Gesenius et Étienne Quatremère.

Des tombeaux intéressants appartenant à l'époque romaine se voient dans la régence de Tripoli, à Qrennah, autrefois Cyrène. Tout le flanc de la montagne qui domine les ruines se présente couvert de façades, de grottes et de sarcophages. Dans ces grottes on a trouvé des peintures représentant des jeux funéraires, un cirque, une chasse, etc. L'une d'elles offre dans une série de petits tableaux les différentes phases ou les diverses occupations de la vie d'une esclave noire. La coiffure et le costume des personnages de ces miniatures ne sont pas moins remarquables par la forme que par la couleur. Les longues robes bleues sans agrafes, et les châles rouges entrelacés avec les cheveux, ou couvrant la tête en manière de turban, offrent une analogie frappante avec l'habillement des modernes africaines, principalement de celles qui habitent le Fezzan.

On trouve aussi un grand nombre de grottes sépulcrales à Toukrah et à Massakhit, dans la même contrée.

Nous avons déjà eu occasion de signaler, en Égypte et dans les autres pays musulmans, ces espèces de chapelles nommées *santons*, élevées sur les tombeaux des hommes regardés comme saints et appelés eux-mêmes santons. Ces saints, aussi bien que leurs chapelles funéraires, portent dans les États barbaresques le nom de *M'raboth*, dont nous avons fait *Marabout*. Ce mot est le participe passif d'un verbe arabe qui signifie *lier*, et on l'applique à ces personnages parce que, par la régularité de leur vie, ils prouvent qu'ils sont réellement liés par les prescriptions de la religion musulmane.

Quelques-uns de ces monuments ont aux yeux des indigènes une grande importance religieuse, et peuvent, par la grandeur, être presque regardés comme des mosquées. Tel est le marabout de Sidi Abd-el-Rahman-el-Tsaalebi, datant de 1469, ainsi que quelques autres qui existent également à Alger, un entre autres près de Bab-el-

Oued. De même que chez certains peuples catholiques, les personnages marquants sont enterrés dans les églises, les musulmans riches ou puissants briguent l'honneur d'être enterrés dans les mosquées ou près des marabouts; on peut voir un de ces tombeaux dans le dessin que nous donnons du marabout de Bouzariah, l'un des plus révérés des environs d'Alger.

Du reste cette faveur est rarement obtenue, et les inhumations se font ordinairement en rase campagne, dans des cimetières qui finissent par usurper un espace considérable, parce que chaque famille a son enceinte particulière entourée d'une muraille, et chaque mort sa place spéciale. Celle-ci est circonscrite par une petite dalle placée debout aux pieds du défunt, et par une autre plus élevée à la tête. On y lit parfois une épitaphe qui commence ainsi : *Hada quoubeur el merhhoum*, ou *el merhhomah* (selon le sexe), « ceci est le tombeau du défunt ou de la défunte..... » et les noms et qualités suivent cette formule aussi invariable que notre *ci-gît*. Il n'y a que les tombeaux des grands personnages qui aient des proportions assez considérables. Leur forme est alors celle des marabouts, c'est-à-dire d'un bâtiment carré surmonté d'une coupole.

La particularité la plus remarquable de ces monuments funéraires est l'éclatante blancheur de la couche de chaux qui les recouvre. L'usage de peindre ainsi les tombeaux date d'une haute antiquité, et Jésus-Christ y faisait allusion sans doute, lorsqu'il s'écriait : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! car vous êtes comme des sépulcres blanchis qui paraissent beaux par dehors, mais qui par dedans sont pleins d'ossements et d'ordures. »

CONSTRUCTIONS CIVILES.

Lcgjem, située sur la côte d'Afrique, au midi de Tunis conserve les ruines de la ville de *Thysdrus*, qui occupa dans l'antiquité cette position maritime. Parmi ses ruines, la plus importante est celle d'un amphithéâtre (voyez *la planche*) encore presque complet.

La solide construction de cet édifice fut cause qu'il servit longtemps de refuge à des tribus d'Arabes indisciplinés; une brèche pratiquée dans toute la hauteur de l'édifice ne permet plus de s'y retrancher aujourd'hui.

L'amphithéâtre, composé de trois étages, est décoré de colonnes engagées. A l'intérieur on voit encore à leur place la plupart des gradins destinés à contenir la foule des spectateurs qui assistaient aux jeux publics célébrés dans l'arène. Ce monument est bien supérieur par son style à tous les autres édifices romains qui existent encore dans les États barbaresques, et il doit appartenir à la plus belle période de l'art. On trouve aussi des restes d'un amphithéâtre, moins bien conservé, à Carthage et à Lebdah, petite ville de la régence de Tripoli.

Dans la même contrée, à Qrennah, dans les ruines de Cyrène, existe un stade, formé simplement de plusieurs rangées de bornes, disposition que je crois sans

E. Rioult del.

Pl. LXXXVII.

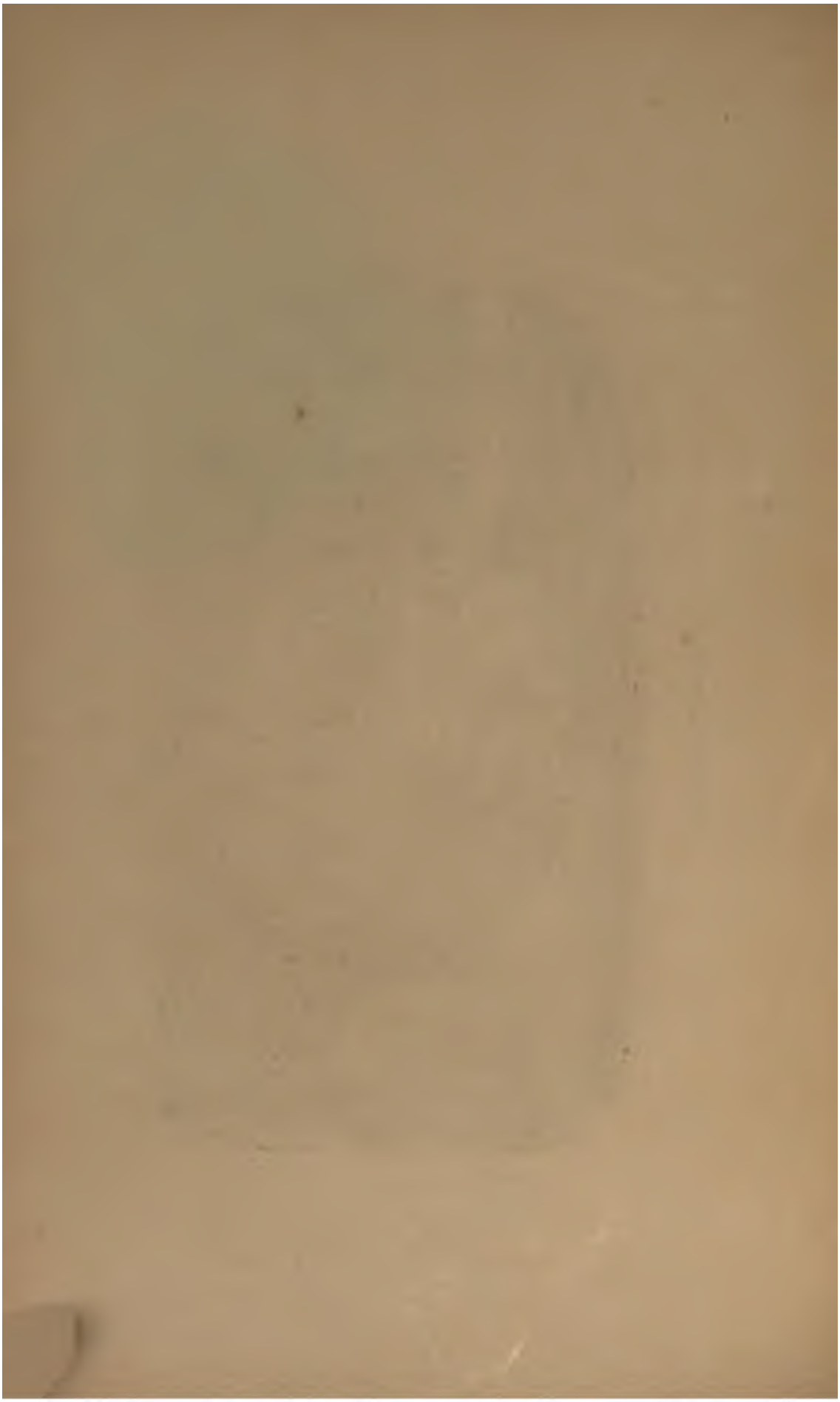
MARABOUT ET TOMBEAU A BOUZARIAH, PRÈS D'ALGER.

(Algérie.)

AMPHITHÉATRE DE THYSDRUS

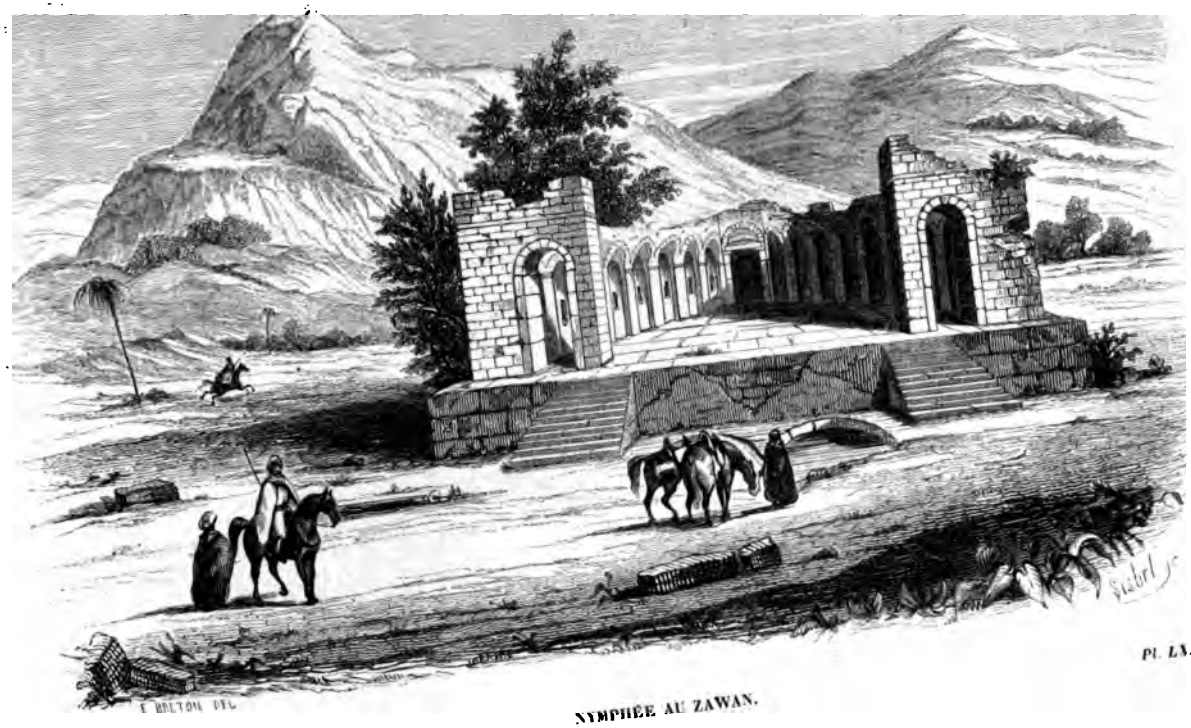
(Tunis.)

Pl. LXXXIV.



PONT D'ALCANTARA, A CONSTANTINE. *Pl. XC.*

(Algérie.)



E. MELTON DEL. Sabatier sc

Pl. LXXXI

NYMPHÉE AU ZAWAN.

(Tunis.)

exemple. Un autre presque entièrement détruit se reconnaît encore à Carthage. Les théâtres sont moins nombreux dans les régences barbaresques; on en voit cependant un qui conserve une partie de ses gradins à Guelma, localité voisine de la Seybouse, et qui a remplacé l'antique *Calama*.

Le pont d'Alcantara, à Constantine, est remarquable par sa hauteur et la hardiesse de sa construction. Je pense qu'il est, en partie, de construction romaine (voyez *la planche*).

Le pont sur l'Aratch a été cité par plusieurs écrivains comme un monument antique. Cette erreur est difficile à concevoir, quand on voit dans l'histoire, qu'en 1541 Charles-Quint fut obligé, pour sauver les restes de son armée, d'établir sur la rivière, grossie par les pluies, un pont volant, composé des débris de sa flotte naufragée. D'ailleurs, sur le pont même on lit une inscription arabe, qui nous apprend qu'il a été bâti en 1149 de l'hégyre (1736 de Jésus-Christ), par le pacha Ibrahim-ben-Ramhadan. A un kilomètre de Bône, dans les ruines d'Hippone, l'antique *Hippo-Regia*, illustrée par le séjour des rois numides et par l'épiscopat de saint Augustin, on voit le long de la Seybouse, sur une étendue de près de trois cents mètres, des restes d'anciens quais; ils sont à mille mètres de l'embouchure actuelle de cette rivière, et marquent la place du port romain. C'est là que, l'an de Rome 707, était stationnée la flotte avec laquelle P. Sitius, lieutenant de César, détruisit celle de Scipion fugitif.

Il est à remarquer que dans presque toute l'étendue de Tunis, l'eau des fontaines est chaude et saumâtre, mais il y a aussi quelques sources d'une eau pure et excellente. Telle est celle qui existe au Zawan, à douze lieues de Carthage, et sur laquelle s'élève le bel édifice antique ou *Nymphée*, dont nous donnons le dessin. (Voyez *la planche*.) La forme du monument est celle d'un fer à cheval, dont la profondeur égale la largeur, c'est-à-dire trente-neuf mètres trente centimètres. Au fond se trouve une cellule qui a six mètres de long sur cinq de large, et huit de hauteur jusqu'à la voûte. Tout le reste est découvert. Une galerie voûtée, de cinq mètres de large, régnait autrefois tout autour; vingt-six colonnes de quatre mètres soixante-six centimètres de hauteur en soutenaient le toit. Ces colonnes ont été enlevées, mais les pilastres correspondants, attachés au mur, en déterminent la hauteur. Dans l'espace qui sépare les pilastres, se voient des niches où probablement étaient placées des statues de nymphes ou de naïades. Les murs de cet édifice ont un mètre d'épaisseur et paraissent avoir été garantis de l'humidité par un autre mur extérieur qui ne s'élève qu'au niveau du sol. Deux perrons qui regardent le nord conduisent aux deux extrémités de la galerie couverte. Le bassin dont la forme est celle d'un 8, et qui a neuf mètres cinquante-cinq centimètres de long, sur trois mètres vingt centimètres de large, se trouve placé entre les deux escaliers. Ce bassin sert encore aujourd'hui de réservoir aux eaux que les habitants vont puiser au moyen de marches pratiquées dans l'enceinte même du bassin.

Les eaux du Zawan étaient amenées à Carthage par un magnifique aqueduc parfois

à triple étage. Le plus beau reste, qui se voit à deux lieues de Tunis, a plus de vingt-trois mètres de hauteur.

A Hippone, les eaux étaient apportées par un aqueduc qui le cédait peu à celui-ci en hauteur; à l'entrée de la ville, son élévation n'était pas moindre de vingt mètres. Il amenait les eaux du pied du mont Edough, et on peut encore en compter toutes les piles. Les ruines d'un bel aqueduc romain existent aussi aux environs de Constantine.

En suivant la route d'Alger à Qoubah, on trouve au pied des collines le joli café du *Hammah*, que les Européens connaissent sous le nom de *café Platane*.

Ce café se trouve bâti sur le trajet d'un aqueduc romain qui descendait des collines de Mustapha et allait aboutir à une espèce de château d'eau, dont on a trouvé les restes, il y a quelque temps, en faisant des travaux de nivellement. On y a reconnu quelques substructions, un bassin ovale pavé en mosaïque et coupé en deux parties par un petit mur de refend, enfin quelques poteries et une médaille du Bas-Empire.

Si, franchissant les siècles, nous arrivons aux temps de la domination musulmane, nous trouverons aussi de beaux aqueducs appartenant, au moins en grande partie, à cette période : tel est celui de l'Aga, près d'Alger (voyez *la planche*), et celui de Medeah, si remarquable par sa disposition en zig-zag, dont nous retrouverons un exemple à Elvas, en Portugal. Après ces grands aqueducs, nous ne ferons que mentionner ceux de Tunis et de Maroc, qui sont d'une bien moindre importance.

Au milieu des ruines de Carthage est un vaste bassin, d'une grande profondeur, qui communiquait autrefois avec la mer par un canal dont il existe encore quelques débris. Ce bassin paraît avoir été le port intérieur de Carthage. On voit aussi quelques piles de la digue construite, dit-on, par ordre de Scipion pour bloquer le port.

En se dirigeant le long du rivage, on trouve des égouts, qui ont été peu endommagés par le temps, puis des citernes qui sont d'une conservation étonnante. Quelques-unes servent encore aujourd'hui aux habitants de Tunis. Ces citernes publiques offrent le coup d'œil le plus imposant. C'est une suite de voûtes prenant naissance les unes dans les autres, et bordées dans toute leur longueur par un corridor.

Du reste, aucun de ces monuments ne peut être reporté au delà de l'époque romaine. On sait qu'après avoir complétement détruit la ville de Didon et d'Annibal, les Romains la relevèrent et en firent le chef-lieu de l'une de leurs provinces d'Afrique. C'est sous leur domination que furent construits tous les édifices dont nous voyons aujourd'hui les restes aux lieux où fut Carthage, définitivement détruite par les Sarrazins à l'époque de la conquête.

A la même période appartiennent aussi les citernes que nous retrouvons à Arzew, à Scherchell, à Constantine, aussi bien qu'à Hippone. La citerne d'Hippone est le monument le plus important qui nous soit resté de cette dernière ville. C'est un bâtiment carré de vingt-neuf mètres sur vingt-sept, dont la régularité est interrompue par un petit nombre de saillants et de rentrants faiblement accusés. Outre

AQUEDUC DE L'AGHA, PRÈS D'ALGER.

(Algérie.)

Pl. LXXXIX.

les eaux pluviales, il recevait probablement une portion de celles fournies par l'aqueduc. Un étroit corridor règne au premier étage, parcourt l'édifice dans le sens de sa longueur, et, se terminant par un escalier qui descend au fond des réservoirs, divise le bâtiment en deux parties égales. De ces deux sections, celle qui regarde la baie est subdivisée à son tour par un autre passage, qui commence par la plus petite des neuf ouvertures cintrées qui se trouvent de ce côté. La division en étages n'existe réellement que pour les deux corridors; car les citernes ont toutes la hauteur du monument. Une des moitiés longitudinales de cette construction est partagée en compartiments par sept murs de refend, dont les matériaux ont une adhérence et une solidité bien extraordinaires, puisque la partie inférieure des murailles étant détruite, le haut continue de subsister quoiqu'il ait à supporter le poids des voûtes et des terrasses. La seconde moitié, qui n'est pas subdivisée, a été envahie par des figuiers, des oliviers, et des buissons de jujubiers, qui forment un fourré très-épais. De ce côté, la terrasse est presque entièrement écroulée, tandis que de l'autre, elle est assez bien conservée, malgré la multitude de plantes qui y croissent avec une vigueur peu commune. Autour de ce bâtiment principal sont quelques petites citernes qui étaient en communication avec lui par des conduits encore apparents. La construction de ces citernes est en blocage, avec des rangs de briques, et des chaînes de pierre de taille aux angles.

Sous un climat aussi brûlant que celui de l'Afrique, on conçoit combien doit être précieuse la plus petite source, et avec quel soin on doit s'efforcer de réunir et conserver ses eaux bienfaisantes. Aussi chez les modernes, comme chez les anciens, sont-elles l'objet d'une attention toute spéciale, et au nombre des bonnes œuvres qui peuvent ouvrir les portes du paradis de Mahomet, les musulmans placent au premier rang le legs de sommes destinées à la fondation ou à l'entretien de fontaines et d'abreuvoirs.

Plusieurs de ces monuments sont d'une grande élégance; il me suffira de citer les fontaines du marché de Bab-azoun et de la Casbah, à Alger, celle de Birkadem, et l'abreuvoir de Mustapha-pacha, aux environs de la même ville, ainsi que celle qui se voit dans la cour d'une mosquée à Oran.

Parmi les palais que nous présentent les régences barbaresques, le premier rang appartient à celui de l'empereur de Maroc. C'est un immense édifice d'environ quinze cents mètres de large sur six cents de haut, subdivisé en plusieurs pavillons séparés par de vastes cours et de grands jardins. Nous verrons plus tard que la plupart des habitations des princes de ces contrées sont des forteresses, et comme telles, elles trouveront place parmi les constructions militaires.

Les habitations particulières sont presque toutes conçues sur le même plan. Elles sont carrées, massives, sans fenêtres sur la rue, et ne diffèrent entre elles que par la richesse des matériaux. Après la porte, qui souvent est d'une grande élégance, on trouve une cour carrée entourée d'une galerie à deux étages, supportée par des colonnes ou des piliers. Le rez-de-chaussée est occupé par les esclaves; au premier étage sont les chambres du maître et des femmes. C'est habituellement sous les

portiques de la cour que le maître de maison reçoit les visiteurs qui sont rarement admis dans l'appartement intérieur, et seulement après en avoir fait retirer les femmes. Les murs sont souvent construits de terre grasse mêlée de sable, battue et pilée entre deux planches pour la rendre compacte. Les bois de construction sont petits, les toits en terrasse sont couverts d'une lourde couche de plâtre et de terre, le tout enduit de chaux une fois tous les ans.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

Sur cette terre, témoin de leurs plus brillants exploits, les Romains ne pouvaient manquer d'élever des trophées à leur gloire; aussi y trouvons-nous plusieurs arcs de triomphe dont le plus beau est celui de Tripoli : il est construit en marbre et a quatre faces, comme l'arc de Janus, à Rome, ou celui de l'Étoile, à Paris. Chaque face est ornée de deux pilastres corinthiens et de trophées d'armes. Sur les tympans des arcades sont des chars de triomphe ou des victoires, et sur la frise on lit une inscription qui nous apprend que ce monument fut dédié à Marc Aurèle Antonin.

Dans l'Algérie, à peu de distance de Constantine, s'élève l'arc de Djimilah. Cet arc, bien plus simple que celui de Tripoli (voyez *la planche*), ne se distingue ni par l'élégance de ses proportions, ni par la richesse des sculptures qui le décorent. C'est un produit abâtardi de l'art romain, comme la plupart des autres monuments que l'on trouve en Afrique. Si nous en avons donné le dessin, c'est surtout parce qu'il doit être transporté en France, où il est destiné à devenir l'un des trophées de sa conquête. Nous trouvons aussi des arcs de triomphe à Constantine, à Ammounah et à Sbeitlah, l'antique *Suffetula*, dans la régence de Tunis. Dans cette dernière localité il en existe deux dédiés l'un à César Auguste, l'autre à Constance et à Maximien. Tous deux sont d'ordre corinthien.

Un trophée d'un genre bien différent, mais qui peint bien les mœurs des peuples qui l'ont élevé, existe à Jerbeh ou Gerba, île située au sud de la régence de Tunis. Le *Burj-er-Roos*, ou tour des crânes (voyez *la vignette*), rappelle un des plus sanglants épisodes de l'histoire d'Espagne.

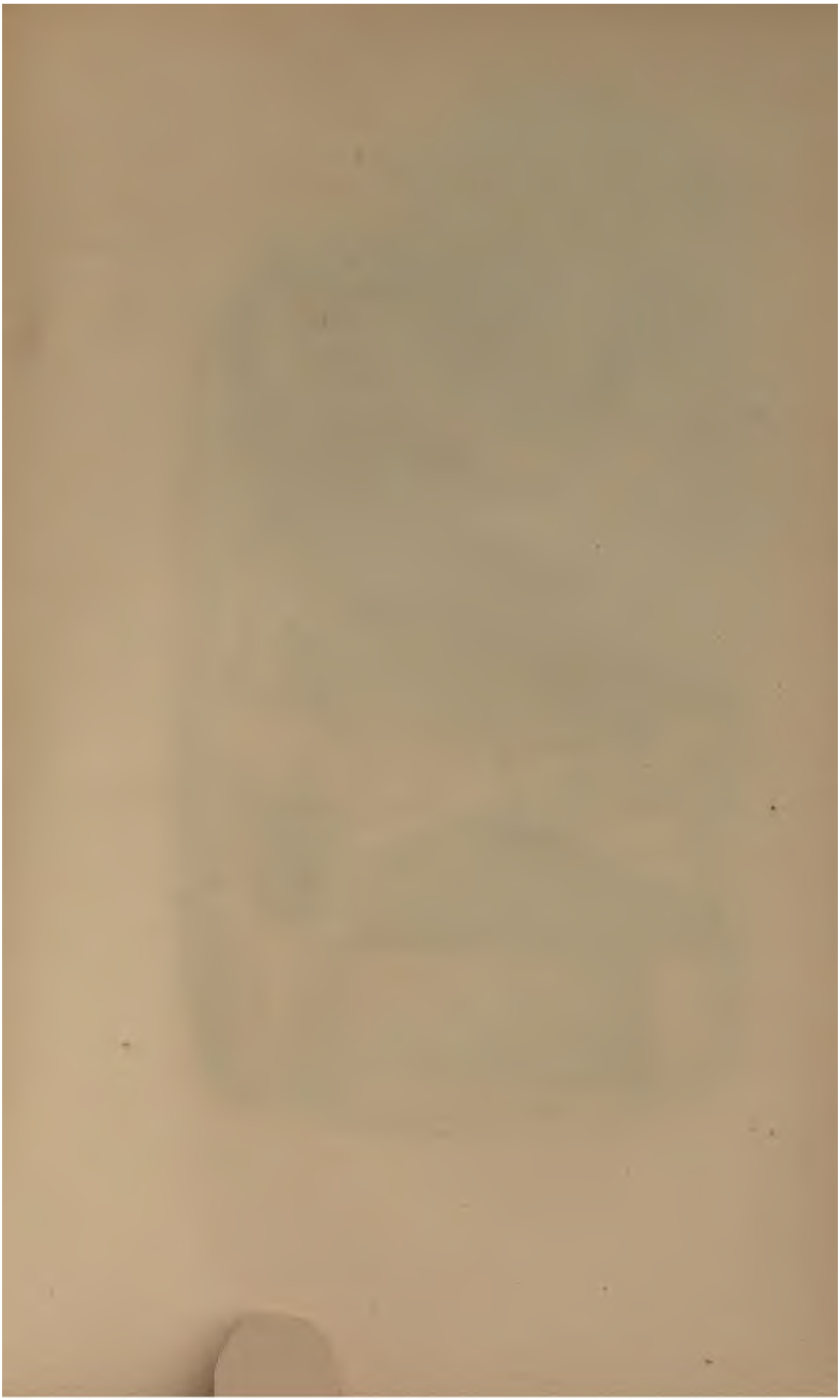
En 1561, Philippe II, à l'instigation de La Valette, grand maître de Malte, avait armé une flotte considérable pour reprendre sur les Turcs la ville de Tripoli. Cette flotte s'arrêta à l'île de Jerbeh pour attendre du renfort. Les troupes espagnoles, attaquées par les Arabes, les repoussèrent et s'emparèrent de la ville qu'elles mirent à feu et à sang; mais surpris dans l'ivresse de la victoire par Yokdah, le chef de l'île, qui avait rallié les siens, les Espagnols furent massacrés jusqu'au dernier, au même instant où leur flotte tombait presque entière au pouvoir des Ottomans. Cette expédition coûta vingt-cinq mille hommes à l'Espagne, et des têtes des victimes, on éleva le Burj-er-Roos sur le lieu même où les chrétiens avaient débarqué.

Ainsi que je l'ai dit, les habitations des souverains des États barbaresques étaient

ARC DE DJIMILAH.

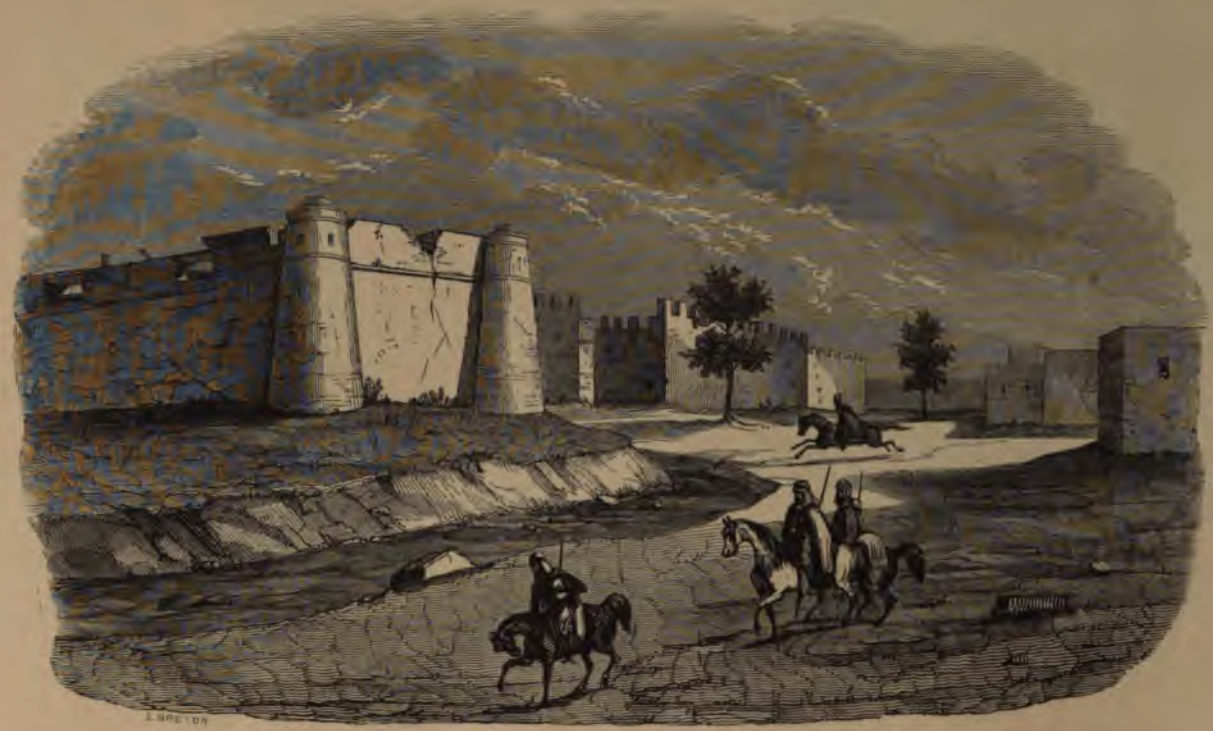
(Algérie.)

Pl. XCII.



MURS DE TANGER.

(Maroc.)



LE MECHOUAR, CITADELLE DE TLEMCEN.

(Algérie.

Pl. XCIII.

LA CASBAH.

(Algerie.)

Pl. LXXXVIII.

presque toujours en même temps des forteresses. Telle était la *Casbah*, résidence de Hussein-dey, à l'époque de la conquête. La casbah commande la ville, comme en Europe, au moyen âge, dominait le château du seigneur. Sa longue muraille, percée de meurtrières, semble un aqueduc antique sur la cime d'une montagne. Nous donnons une vue de la principale cour (voyez *la planche*); le pavillon qui s'élève à gauche a acquis une terrible célébrité; c'est là qu'eut lieu la fameuse scène du coup de chasse-mouche qui décida du destin de tout un peuple.

Un autre fort d'Alger est fameux par le rôle important qu'il joua à l'époque de la conquête; c'est celui de l'Empereur, commencé par Charles-Quint et terminé par Hassan-pacha. Les Algériens le firent sauter ent 1830; il a été restauré par les Français qui lui ont conservé sa forme primitive, celle d'un carré un peu allongé du nord au sud; le donjon seul n'existe plus. Le fort de l'Empereur est construit en briques, liées par d'assez mauvais mortier.

La citadelle de Tlemcen, le fameux Méchouar, commandé par un des plus fidèles alliés de la France, Mustafa-ben-Ismaël (voyez *la planche*), tint en échec pendant cinq ans le pouvoir naissant d'Abd-el-Kader, et ce ne fut qu'en 1836 que celui-ci se retira à l'approche du maréchal Clausel.

La citadelle ou casbah de Tunis, bâtie dans la partie supérieure de la ville, est un ouvrage des Espagnols, maîtres du pays sous Charles-Quint. Ce château, qui commande la ville entière, pourrait, s'il en était besoin, la tenir dans le devoir. C'est de la même époque que datent deux châteaux d'une force considérable, qui défendent la Goulette, port de Tunis.

Dans la même régence on trouve encore une très-belle citadelle à Kairwan ou Quairouân.

Tanger a été fortifiée (voyez *la planche*) par les anciens califes et les Portugais, et ces vieilles constructions ont le caractère le plus original; la couleur même en est admirable.

Tétuan est de même fortifié à l'antique par une enceinte de murailles à créneaux, flanquées de tours carrées de cinq mètres d'épaisseur, sans fossés. La ville est dominée et défendue au nord-ouest par une casbah ou citadelle, qui porte onze pièces de canons, et qui serait susceptible d'une assez longue résistance, si elle ne se trouvait dominée elle-même par les hauteurs voisines. Le port est formé par l'embouchure de la rivière *Martil*, et il est situé à deux lieues au-dessous de la ville dont il est séparé par une langue stérile et sablonneuse. L'entrée du fleuve est défendue par une énorme tour carrée, qui porte une batterie à son sommet et qui offre cela de singulier qu'elle n'a pas de porte, et qu'on y entre comme au couvent du mont Sinaï en se faisant hisser par une corde jusqu'à l'une des fenêtres.

Nous trouvons en Barbarie beaucoup d'anciennes enceintes romaines. Les plus remarquables sont celles de Bougie, d'Hippone, de Toukrah, de Raestonium, et de Sbeitlah.

Il ne me reste plus à parler que d'une construction très-importante, le port et le môle d'Alger (voyez *la planche*). Le premier travail fait par les Algériens à leur

port remonte à la fin du quinzième siècle. On éleva alors une tour de vigie et de défense sur un gros îlot à l'ouest, dont cette construction occupait la majeure partie. Cette précaution ne fut pas d'une bien grande utilité; car en 1510 le comte de Navarre débarqua sur ce point, démolit la tour et bâtit de ses débris le célèbre Peñon qui devait pendant vingt ans maintenir ces pirates dans une dure et humiliante sujétion. La présence d'une garnison espagnole, à portée de mousquet de leurs murailles, enlevait aux Algériens l'usage du port et les obligea à chercher un refuge pour leurs bâtiments sur la plage de Bab-el-Oued, vers l'embouchure du petit ruisseau qui a donné son nom à tout un côté de la ville. Du reste, ce résultat dont les Espagnols se montrèrent alors fort glorieux ne devint guère fatal qu'aux pauvres esclaves chrétiens à qui fut dévolue la rude tâche de hâler à terre les navires des pirates. Le phare actuel est établi sur la base de la forteresse du comte de Navarre, la partie supérieure ayant seule été démolie. Le pacha Kheir-ed-Din ou Chérédin Barberousse, étant parvenu à s'emparer du Peñon, employa pendant deux ans plusieurs milliers de chrétiens à construire des débris de la forteresse espagnole et des matériaux amenés des ruines de *Rusgunia*, colonie romaine dont on voit encore les restes auprès du cap Matifoux, le môle que nous voyons aujourd'hui. Kheir-ed-Din compléta son œuvre en faisant élever, vers 1532, un parapet sur la jetée, afin que même dans les gros temps la circulation ne fût pas interrompue.

MOLE D'ALGER.

(Algérie.)

Pl. XCI.

MEXIQUE.

INTRODUCTION.

Le Mexique, en espagnol *Mexico* ou *Méjico*, est une vaste région de l'Amérique du Nord, qui formait jadis la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Cette contrée est bornée à l'est par le golfe ou la mer du même nom, dans lequel s'avance, à sa partie méridionale, la presqu'île de Yucatan, resserrée entre les deux grandes baies de Campèche et de Honduras; au sud, par l'ex-confédération de Guatemala et par l'océan Pacifique; à l'ouest, par le même océan, dans lequel les caps Corrientes et Mendocin forment les principales saillies, et par le golfe de Californie; enfin, au nord,

par des territoires presque entièrement incultes des États-Unis, et par son ancienne province, aujourd'hui indépendante, le Texas, qui le sépare de la Louisiane.

L'intérieur du pays est un immense plateau de deux mille à deux mille huit cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, dans sa partie méridionale, où il forme le couronnement de la grande chaîne de la Cordillière du Mexique, laquelle s'unissant à la Cordillière des Andes au sud, se rattache au nord aux montagnes Rocheuses, et sert ainsi de lien entre les deux grands systèmes qui vont aboutir aux extrémités des deux Amériques.

Le *Popocatepetl*, ou *Mont de la Puebla*, haut de cinq mille cinq cent quarante-deux mètres, et l'*Iztaciehualt* qui tous deux dominent la magnifique vallée de Tenochtitlan ou de Mexico, le Citlatepetl, ou pic d'Orizaba, de cinq mille quatre cent trente-quatre mètres, le Colima et le Xorullo doivent être cités comme les volcans et les sommités les plus remarquables du Mexique, qui renferme aussi beaucoup de lacs, parmi lesquels ceux de *Timpanogos*, de *Tequayo* et de *Chapala* se distinguent par leur étendue.

Les contrées les plus peuplées du Mexique n'offrent pas de grands fleuves navigables, ce qu'elles doivent à leur position très-élevée; on peut dire même qu'elles souffrent de la disette d'eau dans les parties centrales du plateau sur lequel elles sont situées. Les autres parties sont arrosées par plusieurs grands fleuves qui sont: 1° le *Mississipi*, le *Rio Sabine*, le *Rio de los Brasos de Dios*, le *Colorado de Texas*, le *Rio del Norte*, le *Tigre*, le *Santander*, le *Tampico*, ou *Panuca*, le *Guazacoalco*, le *Tabasco*, le *Sumasinta*, et le *Balizé* qui se jettent dans le golfe du Mexique; 2° le *Colombia*, le *Sacramento*, le *San Félipe*, le *Colorado de Occidente*, le *Rio de l'Ascension*, le *Hiaqui*, le *Rio del Fuerte*, le *Cinaloa*, le *Culiacan*, le *Rio Grande*, le *Zacatula*, le *Tlascala* et le *Rio Verde*, et le *Chimalapa*, qui se jettent dans le grand Océan et dans le golfe de Californie; 3° Enfin le *Rio Salado* et le *San Buenaventura*, qui paraissent aboutir au grand lac salé de *Tequayo*, et le *Guanabal* qui se rend au lac de *Parras*, dans le désert de *Mapimi*.

Les mines d'or et d'argent de ce pays sont renommées dans tout l'univers; celles d'argent surtout, au nombre de plus de mille, sont inépuisables et d'une richesse que celles du Pérou peuvent seules surpasser. Les principales sont aujourd'hui celles de *Temescaltepek*, *Catorce*, *Zacatecas* et *Guanaxato*.

De nombreuses vicissitudes paraissent avoir déjà frappé le Mexique bien antérieurement à l'arrivée des Européens. Selon M. de Humboldt, avant le VII^e^ siècle, plusieurs nations, les *Otomites*, les *Olmèques*, les *Cuitlatèques*, les *Zacatèques*, et les *Tarasques* avaient paru dans ces régions. Du VII^e^ au XII^e^ siècle plusieurs autres nations inondèrent successivement le Mexique; les *Toltèques*, les *Chichimèques*, les *Nahuatlaques*, les *Acolhues*, les *Tlascaltèques* et les *Aztèques* formaient un seul groupe uni par l'analogie des langues et des mœurs, à peu près comme les Allemands, les Norwégiens et les Danois qui se confondent tous dans une seule race, celle des peuples germaniques. Ce fut en 1190 que les Aztèques, l'une des sept tribus des *Anahuatlacs* (peuple riverain), arrivèrent dans la région équinoxiale de

la nouvelle Espagne. Ils y trouvèrent déjà une foule de grandes constructions qu'ils attribuèrent aux Toltèques, qui habitaient le Mexique cinq cents ans plus tôt, mais il n'est pas impossible que plusieurs au moins aient été élevées avant l'invasion des Toltèques, c'est-à-dire avant l'année 648 de l'ère vulgaire.

Les Aztèques fondèrent le puissant empire d'Anahuac, nom qu'on donnait autrefois au grand plateau du Mexique. En 1518, Grijalva vit le premier la côte orientale de cette contrée; l'année suivante Fernand Cortez aborda au lieu où s'élève la Vera-Cruz, avec une poignée d'aventuriers, et pour rendre toute retraite impossible, il brûla lui-même ses vaisseaux. Il détruisit d'abord la république de Tlascala, puis profitant de l'impatience de l'ancienne race à supporter la domination des empereurs Aztèques, il fit alliance avec elle et pénétra jusqu'à Mexico, où le souverain régnant, Montézuma, lui fit d'abord un accueil amical; mais, après s'être emparé de la personne de ce prince, au milieu même de ses sujets, Cortez fut forcé de quitter la ville; puis il y rentra de nouveau, par la force des armes, le 21 août 1520, après un siége de soixante et quinze jours. Depuis cette époque le Mexique appartint à l'Espagne jusqu'au moment où Napoléon, ayant dépossédé les Bourbons de l'Espagne, l'esprit d'indépendance, qui s'était manifesté dans les autres colonies espagnoles, éclata aussi dans cette contrée.

En 1810, un homme déterminé, Hidalgo, à la tête d'un rassemblement d'Indiens, qui devint bientôt une armée nombreuse, leva l'étendard de la révolte, et marcha contre les troupes royalistes. Cette première tentative, qui eut d'abord quelques succès, finit par la mort d'Hidalgo et la dispersion des siens. Celles que firent ensuite Morales, en 1815, et Mina, en 1816, n'eurent pas un résultat plus heureux. L'insurrection fut ainsi comprimée, mais non pas détruite; et les choses restèrent à peu près dans le même état jusqu'en 1821, qu'Iturbide, colonel royaliste, se déclara tout à coup pour la cause de l'indépendance, mais avec le projet, au moins apparent, d'offrir la couronne du nouvel empire qu'il voulait fonder à Ferdinand VII, ou à l'un des princes de sa famille; mais bientôt il se décida à la prendre pour lui-même et se fit proclamer empereur par ses soldats. Il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité, car il se vit bientôt contraint par le mécontentement général d'abdiquer et de s'embarquer pour l'Europe avec sa famille. Le Mexique se constitua alors en république fédérative par l'acte constitutionnel émané du congrès au commencement de 1824. Cette année-là, Iturbide, étant retourné au Mexique avec l'espoir insensé de ressaisir le pouvoir, fut arrêté et fusillé le 18 juin. Depuis cette époque, les nouveaux États-Unis mexicains ont été malheureusement en proie à de nombreuses dissensions. Enfin, en 1835, le premier président Santa-Anna, soutenu par le clergé, l'armée et l'aristocratie, changea la fédération en une république dont il devint le chef suprême.

MONUMENTS MEXICAINS.

Parmi les monuments mexicains les plus nombreux comme les plus célèbres sont les *téocallis* ou temples. Ces édifices, quoique de dimensions très-différentes, avaient tous la même forme; c'étaient des pyramides à plusieurs assises, s'élevant au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte que l'on peut comparer au *péribole* des Grecs et des Romains renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme se trouvaient une ou deux chapelles qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le téocalli était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle; c'est le *naos*, ou plutôt le *secos* des temples grecs. Ces antiques pyramides offrent dans leur forme une analogie frappante avec le fameux temple de Bélus à Babylone, tel que nous l'ont décrit Hérodote, Diodore de Sicile et les autres auteurs anciens. Dans les téocallis mexicains on distinguait, comme dans le temple de Bélus, le *naos* intérieur de celui qui se trouvait sur la plate-forme de la pyramide; cette même distinction est clairement indiquée dans les lettres de Cortez et dans l'histoire de la conquête, écrite par Bernal Diaz qui demeura plusieurs mois dans le palais du roi Axajacalt, et par conséquent vis-à-vis du téocalli d'Huitzipochli.

Aucun auteur ne nous apprend que le temple de Bélus fut orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines. Diodore de Sicile rapporte que le temple babylonien servait d'observatoire aux Chaldéens; de même les prêtres mexicains, les *téopixqui*, observaient aussi la position des astres du haut des téocallis et annonçaient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit.

La pyramide de Bélus était en même temps le temple et le tombeau de ce Dieu; nous verrons que les téocallis mexicains étaient à la fois des temples et des tombeaux. N'est-il pas bien remarquable que des édifices dont la forme et la destination sont presque identiques avec celles d'un des plus anciens monuments des rives de l'Euphrate, appartiennent à des temps si voisins de nous? En effet, la plupart des monuments mexicains datent du règne des Aztèques, du XII^e^ au XIII^e^ siècle, et les plus anciens ne peuvent remonter avec certitude au delà du VII^e^ siècle et de l'invasion des Toltèques.

Parmi ces derniers on peut regarder comme le plus célèbre, le plus grand, et comme appartenant à l'époque la plus reculée, la pyramide de Cholula (1), que

(1) Cholula était la ville sainte, la Jérusalem, la Rome, la Mecque de l'empire d'Anahuac, le but de tous les pèlerinages.

nous avons placée au dernier plan du frontispice de ce chapitre; on l'appelle la *montagne faite de mains d'homme* (*monte hecho à mano*); on la désignait autrefois sous le nom de *Tlalchichualtopec*, la *montagne de briques crues*. A la voir de loin, on serait en effet tenté de la prendre pour une colline naturelle couverte de végétation.

Ce téocalli a quatre assises, toutes d'une hauteur égale : il paraît avoir été exactement orienté, mais comme les arêtes des assises ne sont pas très-distinctes, il est difficile de reconnaître leur direction primitive. Ce monument pyramidal a une base plus étendue que celle de tous les édifices du même genre, trouvés dans l'ancien continent. Sa hauteur perpendiculaire n'est que de cinquante-quatre mètres, tandis que chaque côté de sa base a quatre cent trente-neuf mètres de longueur. La base de la pyramide de Cholula est donc deux fois plus grande que celle de la pyramide de Chéops, tandis que sa hauteur excède de très-peu celle de Mycérinus.

Le monument de Cholula est construit en briques crues, alternant avec des couches d'argile. Dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans d'autres téocallis, il y avait des cavités considérables qui servaient à la sépulture des indigènes. Au commencement de ce siècle, en exécutant des travaux pour une route, on a percé un angle de la base de la pyramide, et on y a trouvé une salle carrée, construite en pierres et contenue par des poutres de cyprès; elle renfermait deux cadavres, des idoles en basalte et un grand nombre de vases vernissés et peints.

Le grand téocalli de Cholula avait à sa cime un temple dédié à *Quetzalcoath*, le dieu de l'air, temple remplacé aujourd'hui par une petite chapelle entourée de cyprès et dédiée à Notre-Dame *de los remedios*.

On peut faire remonter à la même époque que le téocalli de Cholula le groupe des pyramides de *Téotihuacan* qui se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues de distance au nord-est de la capitale, dans une plaine qui porte le nom de *Micoatl* ou *chemin des morts*. On y observe encore deux grandes pyramides, dédiées au soleil, *Tonatiuh*, et à la lune *Meztli*, et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides qui forment des rues dirigées exactement du nord au sud et de l'est à l'ouest des deux grands téocallis; l'un de ceux-ci a trente-cinq et l'autre quarante-quatre mètres d'élévation perpendiculaire. Les petites pyramides ont à peine neuf à dix mètres de hauteur, et, d'après la tradition des indigènes, elles servaient à la sépulture des chefs de tribus. Les deux grands téocallis avaient quatre assises principales; chacune d'elles était subdivisée en petits gradins d'un mètre de hauteur, dont on distingue encore les arêtes. Leur noyau est d'argile mêlé de petites pierres; il est revêtu d'un mur épais d'une pierre poreuse, dont les blocs non taillés ont jusqu'à deux mètres soixante centimètres de hauteur. A leur cime se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune, revêtues de lames d'or qui furent enlevées par les soldats de Cortez.

A l'est du groupe des pyramides de Téotihuacan, en descendant la Cordillière vers le golfe du Mexique, on trouve dans une forêt épaisse, appelée *Tajin*, la pyramide de Papantla, que le hasard a fait découvrir à la fin du siècle dernier à des chasseurs espagnols. La forme de ce téocalli, qui a eu six et peut-être même sept

étages, est plus élancée que celle de tous les autres monuments de ce genre : sa hauteur est à peu près de dix-huit mètres, tandis que la longueur de sa base n'est que de vingt-cinq mètres; il est par conséquent presque de moitié plus bas que la pyramide de Caïus Cestius à Rome, qui a trente-trois mètres de hauteur. Ce petit édifice est tout construit en pierres de taille d'une grandeur extraordinaire, et d'une coupe très-belle et très régulière: trois escaliers mènent à sa cime. Le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches carrées qui sont disposées avec beaucoup de symétrie et dont on porte le nombre à trois cent soixante et dix-huit. Ce monument rapelle un peu par son aspect le temple de Boro-Bodo dans l'île de Java, dont nous avons donné le dessin dans cet ouvrage.

L'un des lieux les plus célèbres du Mexique, par ses antiquités, est San Domingo de Palenqué, village de l'évêché de Chiapa, à environ quatre-vingts lieues à l'est de Ciudad-Réal. Le lieu où se trouvent ses ruines est appelé improprement *Palenqué-Viejo;* car ce nom est moderne, et lui a été donné postérieurement par les Espagnols qui l'ont substitué à celui de *Culhuacan*. Les restes de cette ville, que M. Jomard appelle la *Thèbes américaine*, gisent à deux grandes lieues au sud ouest du village. Cachées pendant tant de siècles dans d'épaisses forêts, et inconnues jusqu'aux derniers temps, ces ruines ont été explorées pour la première fois en 1787 par le capitaine Antonio del Rio et don José Alonzo de Caldéron, et postérieurement par plusieurs autres voyageurs. La ville de Culhuacan, située près du Micol, affluent du Tulija dont les eaux se dirigent du côté de Tabasco, paraît avoir eu de six à sept lieues de tour; ses ruines offrent encore des temples, des fortifications, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des maisons, et on y a trouvé des vases, des idoles, des médailles, des instruments de musique, des statues colossales, et, ce qui est bien remarquable, des bas-reliefs d'une assez belle exécution et ornés de caractères qui paraissent être de véritables hiéroglyphes. Tout annonce que ce fut jadis la résidence d'un peuple très-avancé dans l'architecture, la sculpture et même la peinture.

Un examen attentif fait reconnaître que dans les matériaux employés par les anciens habitants de Palenqué pour la construction de leurs édifices, et dans la disposition de toutes leurs parties, la solidité, la gravité, la majesté étaient les caractères principaux qu'ils recherchaient. Ils élevaient leurs monuments sur plusieurs fortes assises en terrasse pour les grandir encore. Ils ne manquaient jamais d'orienter les édifices publics, obligation qui provenait sans doute d'une ancienne loi politique et religieuse. Leurs plans offraient toujours des rectangles et jamais de lignes courbes; jamais non plus ils ne construisaient de véritables voûtes; ils revêtaient les murs et même les toits d'un enduit fin et poli d'oxyde de fer; toutes les portes, fenêtres et autres ouvertures étaient sans autre fermeture que quelques barres mobiles. Jamais on n'a employé la brique, les pierres se trouvant en abondance dans le voisinage; on ne reconnaît pas non plus le moindre vestige de bois.

Le principal édifice de Palenqué est le grand temple dont nous donnons le dessin

GRAND TEMPLE DE PALENKÉ.

(Mexique.)

(voyez *la planche*). Il repose sur un énorme soubassement pyramidal de forme rectangulaire et composé de trois corps, s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette masse, haute de vingt mètres, est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade qui regarde l'orient se trouve un grand escalier qui conduit à l'entrée principale. Le soubassement est revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très-saillante. Au-dessus de ce massif s'élève avec majesté le temple même, formant un rectagle de quatre-vingts mètres de long sur quarante-huit mètres de large et deux cent cinquante-six mètres de circonférence; sa hauteur est de douze mètres, les murailles principales ont un mètre trente-trois centimètres d'épaisseur. Au centre de l'édifice est une tour, également pyramidale, d'environ vingt-cinq mètres de haut, qui conserve encore quatre de ses cinq étages, séparés par de larges corniches. L'escalier qui conduit au sommet est éclairé par des fenêtres percées sur les quatre faces; l'architecture de cette tour est élégante; sa construction est en terre, pierres et sable, et elle est revêtue d'un enduit mêlé d'oxyde de fer. La porte est ornée de linteaux et de jambages, d'un goût également simple et noble. Au-dessous du temple s'étendent de vastes souterrains, dans lesquels on descend par des escaliers; ils n'ont pas encore été explorés.

On donne le nom de *Las-Lajas* à un temple autrefois couvert, construit sur le sommet d'une colline à deux cents pas au sud du grand temple. Sa façade est tournée vers le nord; elle a vingt-huit mètres d'étendue sur neuf mètres de profondeur, avec une élévation proportionnée. Il est précédé d'un vestibule auquel donnent accès cinq ouvertures surmontées d'une frise et d'une corniche. Quant aux toits, il n'en reste que peu de traces. L'intérieur se réduit à un sanctuaire ou pièce principale avec deux pièces latérales. Le plancher est composé de grandes dalles carrées, bien ajustées. Les quatre piliers du milieu de la façade portent en relief quatre figures légèrement colossales.

Un autre temple diffère des précédents en ce qu'il est composé de deux étages; sa façade est également tournée vers le nord. Le premier étage a trois portes, dix-neuf mètres de large, dix mètres de profondeur et sept mètres d'élévation. Le deuxième étage, plus étroit, n'a que cinq mètres de hauteur et une seule ouverture. L'architecture de ce temple est très-simple et dénuée de tout ornement.

Enfin on trouve à Palenqué un autre temple, célèbre par une sculpture qui existe l'intérieur. C'est un grand bas-relief, dont le milieu présente une sorte de croix formée d'ornements très-compliqués, et posant sur une espèce de piédestal. Quatre figures d'homme de chaque côté semblent vénérer ce symbole, qu'entoure une quantité innombrable d'hiéroglyphes. On conçoit combien cette représentation mystérieuse a dû exercer la sagacité des savants. Je crois qu'on doit simplement avouer que cette figure se rapporte à quelque mythe qui nous est inconnu, et renoncer à y chercher une preuve d'une introduction du christianisme dans l'Amérique avant l'époque de la découverte.

Les ruines dont nous venons de donner la description avaient été, jusqu'à cette époque, regardées comme les plus belles et les plus considérables du Mexique et

même du nouveau monde tout entier; mais il paraît qu'elles sont destinées à perdre ce titre, depuis que M. Waldek a publié les ruines du Yucatan et en particulier celles de Ytzalane, près de Uchemale. Tout ce que peuvent produire le luxe asiatique et la patience des peuples esclaves est déployé là au plus haut degré. Un seul édifice construit tout en pierres polies (et ils le sont tous ainsi), bien qu'étant le plus petit de tous et n'ayant que vingt-sept mètres de long sur six mètres de haut, a demandé au dessinateur trente-cinq journées de travail assidu. Il est élevé sur une pyramide, dont l'escalier est composé de cent marches de trente-trois centimètres de haut sur quinze centimètres de large. La plate-forme du côté opposé à l'escalier, et sur laquelle on sacrifiait, fait saillie de treize mètres en avant de la porte principale de l'édifice, et repose sur une muraille perpendiculaire jusqu'en bas. C'est de là sans doute qu'on précipitait les victime après les avoir immolées. Les côtés et la face de cette saillie sont du haut en bas chargés d'ornements et d'hiéroglyphes extrêmement compliqués. En face de cette pyramide est une vaste place formée par quatre corps de bâtiments; les deux plus grands ont soixante et seize mètres de long, et les deux petits cinquante-sept. Le pavé de cette place est composé de carapaces de tortues, très-bien sculptées sur des pierres de trente-trois centimètres en carré, au nombre de cinquante-six mille neuf cent quarante-six avant qu'on en eût enlevé une grande partie pour des constructions modernes. Les quatre coins des deux plus grands corps de bâtiments sont ornés de trois têtes d'éléphants symboliques, l'une sur l'autre, dont les trompes sont levées à l'orient et baissées au couchant. L'étendue de la ville de Utzalane est de dix lieues de long sur deux de large. En un mot, il y a dans le Yucatan plus d'édifices antiques qu'un homme n'en pourrait dessiner dans sa vie.

Nous arrivons maintenant à des pyramides d'une moindre importance, mais qui sont cependant dignes de notre intérêt.

A Santiago Guatusco, nous en trouvons une appelée *El Castillo*, haute de vingt-quatre mètres. Le soubassement se compose de trois assises en retraite, avec un escalier garni de parapets à la face principale; sur la plate-forme s'élève l'édicule, fort simple et sans autre ouverture que la porte.

La pyramide de Tusapan offre avec celle-ci beaucoup d'analogie, mais sa construction est plus soignée; le soubassement est en pierres de taille, et uni comme la pyramide de Cestius à Rome. L'édicule, plus élégante aussi, a trois bandeaux ou corniches assez ornés.

Dans le village de *San Christoval Téapantepec* (en mexicain *maison de Dieu*), est une pyramide quadrangulaire (voyez *la lettre*), composée de quatre corps de construction en retraite, les uns sur les autres. Son étendue à la base est de dix-huit mètres, et la hauteur d'environ vingt-quatre. Le dernier étage portait sans doute un autel ou une chapelle; mais il n'en reste plus de trace. Le côté occidental présente un escalier qui permettait d'arriver à la plate-forme. Citons encore, en passant, la pyramide très-dégradée de San-André-Chachimala et celle très-bizarre de Téhuacan (voyez *la vignette*), et terminons la revue de ce genre de monuments

par la pyramide monolithe de Mécamécan. Celle-ci est une roche isolée de vingt mètres de circonférence et d'environ quatre mètres trente centimètres de haut. La forme circulaire est celle de son plan. Du côté de l'orient, six degrés d'environ soixante et quinze centimètres, taillés dans le roc, conduisent au sommet. Ce monument peut avoir eu aussi une destination astronomique, car on remarque sur les côtés, qui font face au sud et à l'ouest, divers signes symboliques et astronomiques, gravés en creux, mais un peu effacés. La figure la plus remarquable est celle d'un homme regardant dans une espèce de lunette. Au-dessous de ses pieds, dans une sorte de bordure divisée en petits carrés, se voient répartis des signes célestes; et enfin, devant le personnage se trouve placé un lapin, symbole bien connu de l'astronomie mexicaine.

Il est deux sortes de monuments qui se rencontrent fréquemment dans cette contrée, et que nous croyons devoir se rapporter à une destination religieuse; nous voulons parler de cette quantité de figures symboliques que l'on trouve continuellement sculptées sur des rochers dans toutes les parties du Mexique, et de certaines pierres branlantes, chefs-d'œuvre d'équilibre, que nous retrouverons bientôt en nous occupant des monuments des contrées septentrionales de l'Europe.

Le capitaine Dupaix qui, de 1803 à 1807, fit trois expéditions dans l'intérieur du Mexique, dans le but d'en explorer les nombreuses antiquités, rapporte qu'il rencontra, au sud-est de Cordova, et au milieu d'une savane immense, une grande roche de forme sphérique, ayant sept mètres trente-trois centimètres de circonférence; elle est mise en équilibre sur son axe, de telle sorte que l'on peut la faire osciller en la touchant seulement du doigt. A deux lieues de cette pierre, que les naturels appellent *Téololinga*, on en rencontra une seconde à peu près semblable. On en connaît plusieurs dans d'autres parties de l'Amérique, notamment dans l'État de Massachusett, où l'on en voit une dont le poids n'est pas moindre de douze mille kilogrammes, et qu'un léger effort suffit cependant pour mettre en mouvement.

Il nous reste, pour en avoir fini avec les monuments sacrés, à dire quelques mots des églises chrétiennes du Mexique. Elles sont, en général, bien plus remarquables par leur excessive richesse, que par le bon goût de leurs ornements et de leur architecture. Il en est trois surtout qui, à plus d'un titre, se recommandent à l'attention des voyageurs : les cathédrales de Mexico et de Puebla et l'église de Guadelupe.

La cathédrale de Mexico est le plus grand et le plus beau temple de l'Amérique; deux belles tours s'élèvent aux côtés de la façade, à laquelle il ne manque que d'être plus élevée au-dessus du sol, pour être vraiment imposante.

L'intérieur est magnifique; c'est une belle croix latine surmontée d'une vaste coupole, reposant sur quatre piliers aussi hardis qu'élégants. Cinq nefs en partagent la largeur. L'église jointe à la cathédrale, appelée *El Sagrario* et servant aux cérémonies paroissiales, est un grand carré du plus bel effet; pour l'éclat des métaux précieux, elle n'a de rivale que dans l'église de Puebla.

Cette dernière cathédrale est un vaste édifice qui forme un des côtés de la grande place. On y admire le maître-autel, qui à lui seul est un temple superbe. Ses nombreuses et élégantes colonnes, avec des plinthes et des chapiteaux d'or bruni, son magnifique autel en argent, couvert de statues, de vases, etc., etc., sont d'un effet admirable et peuvent soutenir la comparaison avec le fameux baldaquin de Saint-Pierre de Rome. Cette partie de la cathédrale, exécutée par un artiste italien d'après des dessins faits à Rome, a coûté près d'un demi-million de piastres.

Enfin, au village de Guadelupe, est le sanctuaire le plus révéré du nouveau monde. L'église de Notre-Dame de Guadelupe est bâtie sur la colline de Tepejacac sur laquelle s'élevait jadis le temple de la Cérès mexicaine (*Centeolt*, la déesse du maïs). Cette église, enrichie des dons immenses des pèlerins, doit sa célébrité à une image de la Vierge, que la tradition dit avoir été peinte par la Vierge même.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Chez les Mexicains, comme chez tous les peuples, les premiers tombeaux furent des tumulus, qu'on rencontre encore en grand nombre dans toutes les parties de cette contrée. On en compte cinq ou six aux environs de la seule ville d'Antequera. L'un d'eux, placé au sommet d'une colline, a vingt mètres de hauteur et est couvert d'une quantité d'arbres et d'arbustes. Un souterrain ou corridor, construit avec art, le traverse presque entièrement du sud au nord. La voûte en est cintrée ou semi-elliptique, sa longueur est de vingt-neuf mètres, sa largeur de deux et sa hauteur de deux mètres cinquante centimètres; ce souterrain présente à gauche en entrant quelques dalles d'environ un mètre de haut sur quatre-vingts centimètres de large, dont la face antérieure porte en bas-reliefs des figures dans diverses attitudes; les unes sont assises, les autres debout, toutes sont de profil et tournées vers l'intérieur du souterrain. Leur bouche ouverte indique les cris de la douleur et du désespoir; elles représentent sans doute des parents ou des amis du défunt.

Près de ce tumulus en est un autre, traversé de part en part par un souterrain dont la voûte est formée de pierres plates, inclinées les unes contre les autres, de manière à présenter un plafond à deux rempants.

Un troisième tumulus, celui qui est placé dans *le frontispice* de ce chapitre, est traversé en croix par deux corridors voûtés, à l'intersection desquels existe une salle carrée. Ces trois tumulus résumant les seules différences essentielles qui existent au Mexique parmi les monuments de ce genre, il devient inutile d'en faire ici une énumération qui serait aussi fastidieuse que superflue.

Nous allons trouver dans la province d'Oaxaca un monument plus moderne, mais bien plus important, construit par les Tzapotèques, anciens habitants de ce territoire. Cet édifice est désigné dans le pays sous le nom de palais de Mitla. Il est situé à dix lieues au sud-est de Oaxaca, sur le chemin de Tehuantepec. *Mitla* n'est

qu'une contraction du mot *Miquillan*, qui signifie, en mexicain, lieu de désolation, lieu de tristesse. Les Indiens appellent ces ruines *Leoba* ou *Luiva*, sépulture. D'après toutes les traditions qui se sont conservées, le but principal de ces constructions était de désigner l'endroit où reposaient les cendres des princes tzapotèques. Originairement, il existait à Mitla cinq fabriques isolées et disposées avec régularité autour d'une vaste cour de cinquante mètres carrés, dans laquelle on entrait par une large porte dont on voit encore quelques traces. Celle-ci se trouvait entre deux fabriques, dont des monceaux de terre rapportée et des restes de constructions souterraines indiquent seuls l'emplacement. Du bâtiment que l'on trouvait à gauche, il ne reste pas davantage, mais celui de droite est assez bien conservé. L'édifice principal, qui se présente en face et qui est tourné au midi, est encore plus intact. Cet édifice est assis sur un massif en maçonnerie, d'une hauteur médiocre, qui l'entoure des quatre côtés. Ce massif sert en même temps d'aire aux pièces inférieures. On y trouve trois escaliers conduisant aux trois portes; les marches sont de pierres de taille. Les portes sont séparées par des pilastres, dans les chapiteaux desquels il y a une sorte de niche circulaire qui renfermait probablement une tête, soit d'homme, soit d'animal, soit même une tête de mort.

L'architrave, qui repose sur les trois piliers, est un bloc de granit taillé carrément, d'une grandeur énorme et parfaitement uni. Les portes introduisent dans une salle très allongée, divisée dans le sens de sa longueur, de l'est à l'ouest, par une rangée de six colonnes de granit d'une seule pièce, qui ont un mètre de diamètre et environ cinq mètres quatre-vingts centimètres de hauteur; ces colonnes n'ont ni bases, ni chapiteaux. Les murs intérieurs n'ont d'autre revêtement qu'un enduit de chaux, orné d'une couche de vermillon, aujourd'hui presque effacé. Le pavé est un mélange de chaux et de sable recouvert d'une autre composition fine, polie et de couleur mêlée de gris et de bleu. Les plafonds, qui étaient en bois, n'existent plus. Au fond de cette salle, en face de la porte du milieu, est une niche carrée, plus large que haute, qui contint sans doute une idole ou une sculpture quelconque, peut être le portrait du défunt. En avant de cette niche, est dans le pavé l'ouverture du tombeau. On y trouve un escalier très-large conduisant à une excavation, en forme de croix, soutenue par des colonnes. Les deux galeries, qui se coupent à angle droit, ont chacune vingt-sept mètres de long sur huit mètres de large. Les murs extérieurs du monument sont couverts d'ornements parmi lesquels on retrouve des grecques, des labyrinthes, des méandres absolument semblables à ceux des monuments grecs et romains. Ces arabesques sont formées d'une mosaïque de petits cubes appliqués dans une masse d'argile. Au reste l'édifice est assez petit, car tout le développement de ses murailles n'est que d'à peu près quarante mètres, et leur hauteur n'a vraisemblablement jamais dépassé cinq ou six mètres.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

A Tezcuco, autrefois *Acolhuacan*, se trouve le palais des anciens caciques, long de plus de cent mètres et qui formait un des côtés de la grande place ; il était construit sur des terrasses en pente, élevées les unes au-dessus des autres; quelques-unes de ces terrasses sont encore entières et recouvertes d'un ciment très-dur aussi beau que celui des édifices romains.

A deux milles de Tezcuco, au village indien de *Huexotla*, on voit aussi quelques restes d'un palais antique.

Dans la province de Tlascala, sur la pente d'une colline escarpée, à une lieue de la ville de *Los Reyes*, est un pont antique assez maltraité par les siècles (voyez *la planche*). Il est construit sur une ravine profonde; sa base est formée de grands blocs polygonaux de pierres brutes, assemblés sans chaux ni ciment, absolument comme dans les constructions cyclopéennes, auxquelles nous consacrerons plus tard un chapitre. Ce pont a quatre mètres de hauteur, il est garni de ses parapets que le temps n'a pas encore détruits. Ce massif, de treize mètres d'environ d'épaisseur, est percé par une arche de la même étendue dont la voûte est angulaire; cette voûte, depuis sa base jusqu'au sommet de l'angle, a deux mètres vingt-huit centimètres de hauteur, et sa largeur est de deux mètres. Aux quatre coins du pont sont des espèces d'obélisques de forme bizarre, construits intérieurement en pierre et en chaux, et revêtus extérieurement de grandes briques bien cuites, placées par rangées circulaires.

Un autre pont, du même genre, également accompagné d'obélisques, existe à un quart de lieue du premier. Sa longueur est d'environ trente-trois mètres, sa largeur de douze et sa hauteur de vingt. L'arche qui le traverse, au lieu d'être surmontée de pierres formant le toit à double rampant, est couverte de pierres plates, en forme de plafond; cette arche a seulement un mètre cinquante centimètres de large sur un mètre quatre-vingts centimètres de haut.

A Palenqué, est un pont dont l'arche est de même forme. Les parapets sont détruits entièrement. Au lieu d'être construit de blocs irréguliers, il est composé de pierres de taille comme dans le grand appareil romain.

Le sol du Mexique nous présente plusieurs aqueducs tant anciens que modernes. Je me contenterai d'indiquer parmi les premiers celui de Huexotla, et parmi les seconds, celui de Queretaro, composé d'arches très-élevées, et digne des Romains.

Un des plus grands travaux hydrauliques exécutés par les anciens Mexicains est la digue de quatre milles de long, élevée à San-Christobal pour empêcher le débordement des eaux du lac du même nom dans celui de Tezcuco; cette digue a été renforcée et agrandie par les Espagnols.

Les lacs du Mexique, principalement ceux de Zapango, de San-Christobal de

PONT ANTIQUE.

(Mexique.)

Tezcuco, de Xochimilco et de Chalco, étaient célèbres par leurs *jardins flottants*, connus sous la dénomination de *Chinampas*. Cette ingénieuse invention des Aztèques remonte, selon M. de Humboldt, à la fin du quatorzième siècle. Ces jardins extraordinaires étaient très-nombreux sur tous les lacs, à l'époque de l'arrivée des Espagnols; c'étaient des radeaux formés de roseaux, de joncs, de racines et de broussailles, et couverts de terreau. Les *Chinampas* renferment quelquefois même la cabane de l'Indien qui garde un groupe de ces jardins flottants. On les pousse avec de longues perches pour les conduire à volonté d'un rivage à un autre. Leur nombre a beaucoup diminué, et maintenant on n'en trouve plus que dans le lac de Chalco.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

A trois quarts de lieue à l'ouest de Mitla, nous trouvons un exemple bien remarquable d'une ancienne forteresse mexicaine. C'est celle qui est placée dans le frontispice de ce chapitre. Elle est construite sur la vaste cime d'un rocher très-escarpé, isolé, et dominant toutes les collines voisines. Ce rocher a au moins une lieue de tour à sa base, et deux cents mètres de hauteur perpendiculaire; il n'est accessible que du côté qui regarde la ville. La forteresse consiste en une enceinte de murailles en pierre de deux mètres d'épaisseur et six mètres de haut, formant, dans son vaste circuit d'une demi-lieue environ d'étendue, plusieurs angles saillants et rentrants, aigus, obtus ou droits, entrecoupés d'espèces de bastions. Du côté où la forteresse est accessible, elle est défendue par une double enceinte. La première muraille forme une courbe elliptique, avec un terre plein assez large en arrière, dans l'étendue duquel on remarque plusieurs monceaux de pierres rondes ou anguleuses de diverses grosseurs, propres à être lancées avec la fronde. Sur le sol inégal de la forteresse existent plusieurs fondations assez profondes d'édifices avec des portions de murailles épaisses en briques cimentées avec de la chaux, disposées par carrés; ces ruines ont dû appartenir aux logements de la garnison. Dans la partie de l'enceinte diamétralement opposée à l'entrée, est une porte de secours, comme dans nos anciennes forteresses du moyen âge.

Une construction d'un autre genre appartient également à l'ancienne architecture militaire des Mexicains. Je veux parler de la pyramide de Xochicalco, que plusieurs voyageurs ont prise pour un temple, mais que M. de Humboldt me paraît avoir ramenée à sa véritable destination.

Au sud-est de la ville de Cuernavaca (l'ancien Quauhnahuac), sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac, s'élève une colline isolée, que les Indiens appellent *Xochicalco*, ou la *maison des fleurs*. Cette colline est une masse de rocs à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, et qui

est divisée en cinq assises ou terrasses de près de vingt mètres d'élévation perpendiculaire. Le sommet de la colline présente une plate-forme oblongue, qui du nord au sud a soixante et douze mètres, et de l'est à l'ouest quatre-vingt-six mètres de longueur. Cette plate-forme est entourée d'un mur de pierre de taille, dont la hauteur excède deux mètres, et qui mettait à couvert les combattants.

C'est au centre de cette place d'armes spacieuse que l'on trouve les restes d'un monument pyramidal qui avait cinq assises, et dont la forme rappelait complétement celle des Téocallis. Il est très-possible, du reste, que la destination de cette pyramide ait été religieuse, et qu'elle ait été en quelque sorte la chapelle de cette forteresse. Il ne reste plus que la première des assises, les autres ayant été détruites dans les temps modernes; cette assise a vingt-cinq mètres de longueur et vingt-deux mètres de largeur. Tout l'édifice est couvert de sculptures, évidemment travaillées sur place, et coloriées primitivement en vermillon, dont on voit encore quelques traces. Ce sont ces sculptures qui ont fait donner au monument le nom de *maison des fleurs*. On attribue aux Toltèques la construction de la forteresse de Xochicalco. Autour de la colline s'élèvent une foule de tumulus qui recouvrent probablement les restes de guerriers tués soit en attaquant, soit en défendant la forteresse.

Nous terminerons la revue des monuments du Mexique en mentionnant la grande muraille de six milles de long qui défendait la ville de Tlascala, lorsqu'elle était la capitale de l'État le plus puissant de l'Anahuac, après l'empire de Mexico. Des restes considérables permettent encore de juger de l'importance de cet énorme ouvrage de défense, devant lequel devaient venir échouer les efforts de toute armée avant l'invention de l'artillerie.

B.

PÉROU.

INTRODUCTION.

Il y a bien loin de l'étendue de la république de l'Amérique du sud, qui porte aujourd'hui le nom de Pérou, à celle de l'ancien empire des Incas qui, à l'époque de la conquête de Pizarre, comprenait en outre le haut Pérou ou la Bolivia actuelle et la province de Quito, aujourd'hui république de l'Équateur.

Telle que l'ont faite les révolutions successives, la république du Pérou est bornée au nord par la Colombie et le Brésil; à l'est, par le Brésil et la Bolivia; au sud, par la Bolivia et le grand Océan équinoxial. Le développement de ses côtes est d'environ huit cent

cinquante lieues; c'est sa plus grande longueur du nord au sud : sa plus grande largeur est de quatre cent cinquante lieues, et sa superficie est évaluée à soixante et dix-huit mille septs cents lieues carrées.

Le seul golfe considérable de la côte est celui de Guayaquil, formé par l'extrémité méridionale de la Colombie et par l'extrémité septentrionale du Pérou. Ses principaux caps sont le cap Blanc, et les pointes de l'Aiguille et de Vasco. Le territoire de la république n'offre de grands fleuves qu'à l'est de la chaîne des Andes; ce sont tous des affluents de l'Amazone ou Maragnon, dont nous trouvons la véritable source dans celle du *Béni* ou *Paro*, aux montagnes de Bolivia. Les fleuves qui descendent du versant occidental ont un cours très-borné; ce sont le *Chira*, le *Puera*, le *Lambayèque*, le *Santa* ou *Tumbo*, remarquable par le volume et la rapidité de ses eaux, le *Rimac* qui arrose Lima et Callao, l'*Ocogna* et enfin le *Quilca* qui traverse Aréquipa.

Parmi les lacs du Pérou on cite celui de *Titicaca*, le plus grand de l'Amérique méridionale; il est situé sur le territoire des deux républiques du Pérou et de Bolivia. Nous verrons que c'est là qu'il faut placer le foyer de la civilisation la plus avancée de ces contrées, et que c'est dans une île de ce lac qu'apparut le fondateur de l'empire des Incas. Nommons encore les lacs *Lauri*, *Chinchay*, *Roguaguado* et *Una Marca*.

Les montagnes sont une partie des Andes dont le sommet le plus élevé est le Pichou-Pichou, qui se dresse à cinq mille six cent soixante et dix mètres au-dessus du niveau de la mer, au nord d'Aréquipa; les volcans les plus remarquables sont le *Guaya-Plitina* et le *Schama*.

Les montagnes du Pérou renferment les mines les plus précieuses qu'on connaisse. On y comptait, il y a une quarantaine d'années, soixante et dix mines d'or, six cent quatre-vingts d'argent, quatre de mercure et douze de plomb. On y trouve aussi des émeraudes et autres pierres précieuses.

Plusieurs races d'hommes habitent cette contrée. Parmi celles qui sont américaines ou indigènes le premier rang est dû à la grande famille péruvienne ou *Quichua* qui forme la masse principale de la population. Déjà, à l'arrivée de Pizarre, les Péruviens avaient fait de grands progrès dans les arts et dans la civilisation. Ils excellaient dans l'architecture, la sculpture, l'agriculture, l'exploitation des mines, le travail des métaux et des pierres précieuses. Ils étaient régis par un code uniforme de lois civiles et religieuses.

On trouve ensuite les *Carapuchos*, race peu nombreuse, féroce et antropophage, qui habite les bords du Pachitca. Si l'on excepte cette nation et quelques autres qui méritent à peine le nom de tribus, le reste a fait alliance avec les descendants des Espagnols, et presque tous sont convertis au catholicisme; ceux-ci forment une race aussi orgueilleuse qu'adonnée au luxe et à la paresse.

L'histoire du Pérou présente deux périodes bien distinctes; l'une fabuleuse, enveloppée de ténèbres, et la seconde encore mythique à son début, mais prenant plus tard un caractère nettement historique. Cette seconde période est celle des Incas,

de ces chefs civilisateurs qui régnaient sur l'empire du soleil lors de l'arrivée des Espagnols.

Dans des temps que la chronologie ne précise pas, une race forte et civilisée habitait le Pérou, elle disparut de la scène du monde par des causes aujourd'hui inconnues. Des monuments beaucoup plus gigantesques que ceux des Incas, qui ne firent qu'imiter les édifices de leurs mystérieux et antiques prédécesseurs, des restes imposants sur les bords du lac Titicaca, les temples inachevés de Tiahuanuca, que le chroniqueur espagnol Cieca vit encore debout vers 1540, portent un témoignage irrécusable, en faveur de l'existence d'un peuple dont nous ignorons même le nom aujourd'hui. L'œuvre civilisatrice des Incas se propagea rapidement, et lorsque les conquérants espagnols abordèrent au Pérou, ils restèrent stupéfaits à la vue d'une administration parfaite et d'institutions merveilleusement appropriées au caractère des Indiens.

Malheureusement ces Européens, plongés eux-mêmes dans une ignorance brutale, et dominés par la passion de l'or, n'étaient guère en état de recueillir des documents positifs sur le passé; voici cependant ceux que la tradition a permis de réunir. Le premier Inca fut Manco-Capac, qui se présenta tout à coup parmi les habitants barbares du plateau de Titicaca, où il parvint en peu de temps à la domination, et fonda une civilisation nouvelle.

Manco-Capac ne pouvait appartenir à la race indienne des Andes; il était placé si fort au-dessus de tout ce qui l'entourait, qu'il dut apparaître comme une divinité aux yeux des indigènes, et au bout de quatre siècles, durée de la dynastie des Incas, il se trouva transformé en personnage mystique. Manco-Capac était évidemment le chef de quelque tribu, émigré d'un pays civilisé. On a cherché son origine, tantôt en Chine, tantôt chez les Moghols. John Banking adopte cette dernière hypothèse. D'après cet auteur, la durée de l'empire des Incas n'aurait été que de deux cent quarante ans, l'invasion des Moghols aurait eu lieu en 1283, époque qui coïnciderait avec celle de l'invasion de la Chine et du Japon par le même peuple. L'histoire nous a conservé la liste de treize princes qui composèrent cette dynastie depuis Manco-Capac, jusqu'à celui qui régnait à l'époque de la conquête.

La religion des Incas est fort difficile à expliquer d'après les données incomplètes qui nous ont été transmises par les Espagnols fanatiques. Gomara, dans son histoire générale des Indes, publiée à Anvers en 1554, donne une analyse de la cosmogonie des Péruviens; il paraît, selon lui, que le culte du soleil datait de plus loin que celui des Incas, et que ceux-ci ne firent que s'en emparer et le régulariser. Les classes élevées de la société faisaient probablement une distinction entre le soleil, symbole représentant d'un Dieu nommé Viracocha-Pachacamac, et ce Dieu lui-même. Le bas peuple était livré à une espèce de fétichisme. On sait que le sacerdoce suprême était l'attribut de la famille des Incas.

Les Espagnols avaient conquis le Mexique avant de découvrir le Pérou; informés de son existence par un jeune Cacique, Pizarre et Almagro y conduisirent un corps de 190 Espagnols et de 1000 Indiens, avec lesquels ils s'emparèrent de tout le

pays; mais ces deux chefs n'ayant pu s'accorder sur les limites de leurs territoires respectifs, ils en vinrent aux mains, et Almagro, tombé au pouvoir de son compétiteur, fut décapité. Toutefois le triomphe de Pizarre ne fut pas long; il périt, en 1541, sous les coups des partisans de son rival. Deux insurrections, celle de l'inca Mando-Capac et de son fils Tupac-Amura, inquiétèrent les Espagnols en 1560. Vainqueurs de l'un et de l'autre, ils jouirent de la paisible possession du Pérou jusqu'en 1781, époque où un descendant de Tupac-Amura leva l'étendard de l'indépendance. Battu comme ses ancêtres, il fut traîné à l'échafaud; en lui périt le dernier des Incas, et le pays retomba sous le joug espagnol, jusqu'à l'invasion de l'Espagne par Napoléon. Cependant, alors même le Pérou fut moins agité que les autres colonies de cette puissance; ce ne fut qu'en 1813 que le prêtre Muguécas appela le peuple à la liberté dans la province d'Aréquipa. Il fut vaincu et exécuté, ainsi que douze patriotes; mais les mécontents, organisés en guérillas, se maintenaient dans les Cordillères. Le général buénos-ayrien, Saint-Martin, vint à leur secours avec une armée chilienne, et s'empara de Lima en 1821. L'indépendance de la nouvelle république fut solennellement proclamée. Ce succès ne dura pas longtemps; les généraux espagnols combinèrent leurs forces et reprirent le dessus; mais enfin, avec l'aide des généraux colombiens, Sucre et Bolivar, après la mémorable bataille d'Ayacucho, l'indépendance fut consolidée en 1825.

MONUMENTS RELIGIEUX.

Il nous reste bien peu de traces de ces fameux temples péruviens, où l'or étincelait de toutes parts, et dont les Espagnols nous ont transmis de si pompeuses descriptions; il est bien difficile de reconnaître ces édifices merveilleux dans les ruines que nous voyons aujourd'hui. Le plus ancien parmi ces temples, le premier, construit par Manco-Capac, paraît être celui qui existe dans l'île de Coati, au milieu du lac de Citicaca (voyez *la vignette*). C'est un édifice carré, à un seul étage, élevé sur un degré et percé à la face principale de quatre portes et de trois seulement sur les faces latérales; il ne reste plus rien de sa distribution intérieure. Nous trouvons encore des ruines de temples à Huanuco, à Pachacamac et à Banos. Ce dernier est de forme circulaire.

Quant aux églises du Pérou, elles brillent comme celles du Mexique par la richesse de leurs ornements plus que par le bon goût. On ne voit partout qu'or, argent et pierres précieuses. Des oiseaux vivants sont renfermés dans des cages suspendues aux piliers, et mêlent leur ramage aux sons majestueux de l'orgue et des chants religieux. Les plus célèbres parmi ces églises sont, à Lima, la cathédrale, Saint-Dominique, que l'on voit à gauche de notre planche, Sainte-Rose et Saint-François; à Cuzco, Saint-Dominique qui occupe l'emplacement du temple du soleil, le plus magnifique de tous ceux qu'avait élevés la religion des Incas.

PONT SUR LE RIMAC, A LIMA.

Pérou.

CONSTRUCTIONS CIVILES.

A Caxamarca, jolie ville élevée de deux mille neuf cent vingt-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, et célèbre dans les guerres de la conquête par les souffrances et l'assassinat de l'inca Atahualpa, on voit le palais du cacique Astolgilca, qui prétendait descendre du prince immolé. Ce palais offre une partie de l'édifice où le meurtre fut commis, la chambre où l'inca fut détenu trois mois, et où il fit une marque sur le mur, promettant d'amonceler jusque-là l'or et l'argent de sa rançon. Un autel est élevé dans une chapelle sur la pierre où Atahualpa fut étranglé et sous laquelle on l'enterra.

Nous trouvons quelques autres palais des Incas, mais d'un moindre intérêt, à Huanaco et à Baños, sur la route supérieure dont nous parlerons tout à l'heure.

Au nord des ruines de la forteresse du Cânar existe un petit monument appelé *Ynca-Chungana*, Siége ou Jeu de l'Inca. Il est taillé dans le roc (voyez *la lettre*). Vu de loin, il ressemble à un canapé dont le dos est orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En entrant dans l'enceinte ovale on voit qu'il n'y a de siége que pour une seule personne, placée de manière à jouir du délicieux tableau que présente la vallée de Gulan. Une petite rivière serpente dans cette vallée et forme plusieurs cascades, dont on aperçoit l'écume à travers les touffes de gunnera et de mélastomes.

Après que Tupac-Yupanqui et Huayna-Capac, père de l'infortuné Atahualpa, eurent achevé la conquête du royaume de Quito, ils firent tracer la route de Cuzco à Quito, et construire, de distance en distance, des hôtelleries, appelées *tambos*, des magasins et des maisons propres à servir d'habitations pour le prince et pour sa suite. Parmi ces *tambos* ou maisons des incas, un des plus célèbres et des mieux conservés est celui de Callo ou Caïo, décrit par la Condamine, don Jorge-Juan Ulloa et M. de Humboldt dans leurs voyages au Pérou.

Cette maison se trouve située un peu au sud-ouest du *Panecillo*, à trois lieues de distance du cratère du Cotopaxi, environ dix lieues au sud de la ville de Quito. Cet édifice forme un carré dont chaque côté a trente mètres de longueur. On distingue encore quatre grandes portes extérieures, et huit salles dont trois se sont conservées. Les murs ont à peu près cinq mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur. Les portes sont semblables à celles des temples égyptiens. Des niches trapézoïdes, au nombre de dix-huit, disposées avec symétrie, décorent chaque salle, dont les murs présentent des cylindres en saillie destinés sans doute à suspendre des armes. La construction est une espèce de bossage.

A cinq lieues de Caxamarca, près du village de Jésus, sont les ruines fort curieuses d'une ville péruvienne. Des maisons sont encore debout autour d'un monticule. Les murs des rez-de-chaussée sont d'une épaisseur prodigieuse; il y a des pierres de

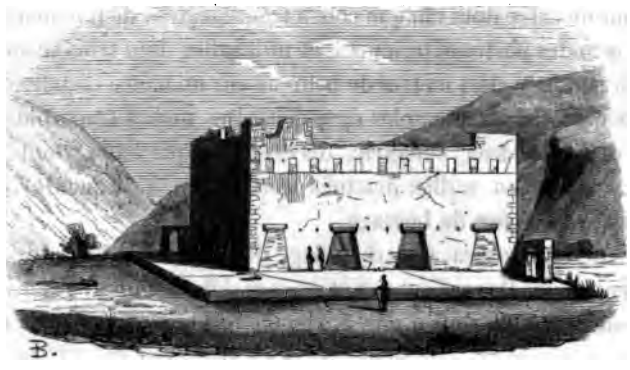
quatre mètres de long sur plus de deux mètres de hauteur, formant tout un côté de chambre. Au-dessus de cette rangée, s'en élevaient sept autres adossées à la montagne, chaque rangée supérieure ayant une terrasse sur le toit de la rangée inférieure. MM. Stéphenson et Balbi estiment que l'ensemble des bâtiments pouvait contenir cinq mille familles.

Les travaux les plus gigantesques qu'aient jamais exécutés les Péruviens sont sans contredit les deux immenses chaussées qui, partant des portes de Cuzco, parcouraient une étendue de cinq cents lieues pour conduire à Quito, l'une par le littoral, l'autre par les montagnes. Pour construire cette dernière, il avait fallu couper des rochers, combler des vallées et des précipices de quarante mètres de profondeur. De cette œuvre prodigieuse il ne reste plus que des débris.

CONSTRUCTIONS MILITAIRES.

Il nous est resté un très-curieux échantillon de l'antique architecture militaire des Péruviens dans le monument connu sous le nom d'Ingapilca ou forteresse du Cânar. (Voyez *le frontispice.*) Cette forteresse, si l'on peut nommer ainsi une colline terminée par une plate-forme, est bien moins remarquable par sa grandeur que par sa parfaite conservation. Un mur, construit de grosses pierres de taille, s'élève à la hauteur de cinq à six mètres; il forme un ovale très-régulier, dont le grand axe a près de trente-huit mètres de longueur. L'intérieur de cet ovale est un terre-plein, couvert d'une belle végétation qui augmente l'effet pittoresque du paysage. Au centre de l'enceinte, s'élève une maison qui ne renferme que deux salles, et qui a près de sept mètres de hauteur. La taille des pierres, la disposition des portes et des niches, l'analogie parfaite de cet édifice et de ceux de Calla et de Cuzco, ne laissent aucun doute sur l'origine de ce monument militaire qui servait au logement des Incas, lorsque ces princes passaient du Pérou au royaume de Quito.

Enfin d'autres débris plus importants dans l'origine, mais moins bien conservés, sont ceux des immenses citadelles de Pastibilia, dans le département de Lima, et surtout de Cuzco, l'antique capitale des Incas.



MONUMENTS D'EUROPE.

AVANT-PROPOS.

Nous avons terminé l'examen des monuments érigés par tous les peuples dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Il nous reste à parcourir l'Europe, où se présente à nous une moisson bien plus abondante, et si nous voulions suivre, pour cette partie du monde, la même marche que nous avons suivie pour les autres, nous excéderions de beaucoup les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer. Il nous a donc fallu adopter un nouveau plan. La géographie et l'histoire des diverses parties de l'Europe sont tellement connues de tout le monde, que les précis dont nous avons fait précéder

la description des monuments de chacune des contrées que nous avons visitées, deviendraient entièrement superflus. Nous allons donc désormais consacrer chacun de nos chapitres, non pas à un pays, mais à une classe de monuments, et nous examinerons ces monuments à la fois chez tous les peuples de l'Europe. Nous ferons naître ainsi des rapprochements qui ne peuvent manquer d'être curieux, et de répandre de nouvelles lumières sur les pensées, les influences diverses qui ont présidé à l'érection de ces monuments si différents par la forme, quoique analogues par la destination.

MONUMENTS PELASGIQUES

OU

CYCLOPÉENS.

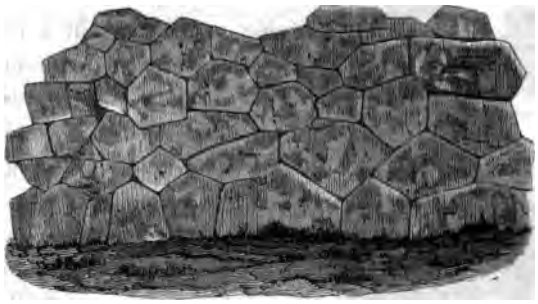
Le nom de Pélasgie fut donné, à une époque très-reculée, non-seulement à toute la contrée de l'Asie Mineure, et particulièrement à la partie qui avoisine les côtes, au Péloponèse et à la Grèce entière, mais encore à cette partie de l'Italie désignée plus tard sous le nom de grande Grèce; on l'étendit même à presque toutes les îles qui couvrent la Méditerranée depuis les côtes de l'Italie jusqu'à celles de l'Asie; c'est dire assez que l'antique nation des Pélasges fournit à toutes ces contrées leurs premiers ou du moins leurs plus anciens habitants connus. Cependant ce nom primitif ne les suivit point partout où ils allèrent, puisqu'on les trouve désignés aussi sous les noms d'Arcadiens,

Pélagoniens, Cyclopes, Géants, Lapithes, Perrhebéens, Tyrrhéniens, OEnotriens, etc., et enfin d'Hellènes et Grecs.

Ces peuples ont laissé dans les contrées où ils se sont établis des monuments qui pendant bien des siècles restèrent inconnus aux savants, et qui aujourd'hui sont désignés sous le nom de Cyclopéens ou Pélasgiques.

C'est à un Français qu'est dû l'honneur d'avoir attiré le premier l'attention sur ces restes si intéressants, qu'il découvrit pour la première fois en 1792. Obligé comme prêtre de fuir devant la révolution française, M. Petit-Radel chercha un asile en Italie; ses connaissances en botanique lui valurent la place de directeur du Jardin des Plantes de Rome. Ayant eu besoin pour ce jardin d'une sorte de palmier nain, le palmier éventail, on lui dit qu'il se trouvait en abondance sur le mont *Circello*, dans le voisinage de Terracine. Il y débarqua en juin 1792, et trouva en effet l'arbuste qu'il cherchait. Il remarqua un de ces palmiers qui avait pris racine dans les assises gigantesques d'un mur cyclopéen; aussitôt le palais de Circé lui revint en mémoire, puis il en vint à penser que cette construction devait plutôt appartenir aux Pélasges. De retour à Rome, il communiqua sa découverte à d'Agincourt et à d'autres savants, qui rejetèrent bien loin sa supposition. M. Petit-Radel ne se rebuta pas; il entreprit plusieurs voyages pour chercher les villes signalées par Varron, et bientôt il reconnut Alatri, Segni, Cora. Ses travaux et ceux entrepris plus tard par d'autres artistes et voyageurs, surtout depuis 1829, n'ont plus laissé aucun doute sur la réalité de la découverte de M. Petit-Radel, qui maintenant est universellement reconnue. Ces recherches ont été poursuivies en Grèce principalement par Stackelberg et Dodwell, et on y a retrouvé le même mode de construction : preuve nouvelle de l'origine commune de ces monuments dans ces diverses contrées.

Quatre modes de construction paraissent avoir été employés par les Pélasges et se rapportent sans doute à diverses époques. Les plus nombreuses murailles cyclopéennes sont composées de blocs polygonaux irréguliers enchâssés les uns dans les autres, sans chaux ni ciment; ce sont celles-ci qui ont une analogie si parfaite avec certaines constructions mexicaines que nous avons eu occasion de signaler.



D'autres murailles sont formées de grands blocs rectangulaires, placés les uns au-dessus des autres, de manière que les joints de trois ou quatre assises soient précisément dans une ligne verticale, ce qui donne à l'ensemble un aspect étrange et inusité.

D'autres enfin, principalement dans le voisinage des portes où la construction est plus soignée, présentent des assises régulières presque toujours superposées, pleins sur joints, suivant la méthode ordinaire.

Enfin il est encore un dernier appareil, qui doit être le plus moderne, car on le retrouve dans des constructions que l'on sait être contemporaines d'Alexandre le Grand, telles que certaines parties des murs de Platée, en Béotie, de Galexidi l'antique *Xanthia*, ou de Cossa, en Italie. Cet appareil consiste en assises horizontales, mais à joints obliques.

Cette distinction a été considérée par plusieurs antiquaires comme un moyen de classification chronologique; mais il ne faut pas cependant adopter ce système d'une manière trop absolue et lui donner plus d'importance qu'il n'en a réellement. Peu de temps a dû séparer l'emploi de ces différents modes, et souvent ils ont même dû être employés en même temps selon les pays et les matériaux. Il est même une remarque singulière, mais que les faits confirment et qui appartient à M. Blouet,

l'habile architecte auquel on doit la plus grande partie des travaux publiés dans le grand ouvrage de l'*Expédition des Français en Morée;* c'est que dans les temps les plus reculés, on a employé le système d'appareil par assises horizontales et joints verticaux, et qu'on est ensuite revenu à un autre mode de construction moins régulier, lequel pourtant a souvent passé pour avoir précédé le premier.

Nous avons indiqué déjà les monuments cyclopéens en petit nombre qui existent encore dans l'Asie Mineure; c'est donc par la Grèce que nous commencerons ici notre revue; c'est là que nous rencontrerons les monuments cyclopéens les plus anciens, en même temps que les plus intéressants par les souvenirs qui s'y rattachent.

Presque tous les monuments cyclopéens que nous possédons paraissent se rapporter à l'architecture militaire. Nous en trouverons cependant quelques-uns ayant eu une destination religieuse, civile ou funéraire. C'est peut-être parmi ces derniers que doit être rangé celui désigné sous le nom de trésorerie d'Atrée.

« On montre encore à Mycènes, dit Pausanias, la fontaine de Persée, et des chambres souterraines où l'on dit qu'Atrée et ses enfants cachaient leurs trésors. Près de là est le tombeau d'Atrée et de tous ceux qu'Agamemnon ramena avec lui après la prise de Troie, et qu'Égisthe fit périr dans un festin qu'il leur donna. Pausanias ne donne pas la description du trésor d'Atrée; mais ce qu'il dit du trésor de Mynias à Orchomènes s'applique si parfaitement à l'édifice de Mycènes, qu'il est impossible de méconnaître l'identité de leur destination. A peu de distance de l'acropole de Mycènes, et sur le penchant de la montagne qui porte cette ville, sont de vastes constructions en pierre bâties sur un plan circulaire, et dont les voûtes présentent une forme parabolique. Le moins endommagé de ces édifices est celui désigné par les voyageurs sous le nom de tombeau d'Agamemnon ou de trésorerie d'Atrée.

Il serait difficile de contester cette opinion; cependant on est disposé à croire que le tombeau d'Agamemnon devait être ou plus riche ou plus grand que ceux qui l'entouraient, et d'autres ruines voisines paraissent avoir appartenu à des constructions de même genre et d'égale importance. Ce qui est certain, c'est que si on ne peut affirmer que ce monument soit le tombeau d'Agamemnon, ou le trésor d'Atrée, plutôt qu'un de ceux dont les débris l'environnent, nous verrons par sa disposition qu'il est plus que probable que c'était un sépulcre, en même temps qu'un trésor. Un exemple nous autorise à le croire; car Plutarque nous apprend que Philopœmen fut enterré dans le trésor de Messène.

Le monument qui nous occupe, à l'exception de sa façade, est entièrement souterrain; et son aspect était celui d'un tumulus. Un corridor, ou passage à ciel ouvert de six mètres vingt-cinq centimètres de largeur et de dix-neuf mètres cinquante centimètres de longueur, formé par deux murailles de construction cyclopéenne à assises régulières, conduit à la façade où se présente la porte (voyez *la lettre*). La partie la plus remarquable de cette porte est le linteau qui la surmonte, et qui est formé de deux énormes pierres superposées. Au-dessus du linteau est une ouverture triangulaire qui formait sans doute une sorte de soupirail, destiné à donner de l'air, et à servir en même temps de décharge aux pierres qui forment

le linteau. L'entrée des pyramides d'Égypte offre la même disposition. Lorsqu'on a franchi la porte, on est étonné de l'énorme épaisseur des murailles, qui ont près de six mètres, et qui forment un corridor par lequel on pénètre dans l'intérieur de l'édifice. On se trouve dans une grande salle circulaire, surmontée d'une voûte de forme parabolique, dont la construction dénote la haute antiquité. Les voussoirs qui la composent sont simplement des assises taillées circulairement à l'intérieur, et posées en encorbellement l'une sur l'autre, de manière à observer la coupe que l'on voulait obtenir; après quoi les arêtes inférieures de chaque assise ont été abattues pour les affleurer aux arêtes supérieures des assises qui se trouvent au-dessous. Les lits de ces assises sont horizontaux, et les points latéraux n'étant concentriques que dans une très-courte longueur, les intervalles qui séparent chaque voussoir ont été remplis par de petites pierres. Le sol actuel étant à environ un mètre cinquante centimètres au-dessus du sol antique, la hauteur, comme le diamètre de la salle, s'est trouvée diminuée. Aujourd'hui le diamètre, pris à la hauteur des lits des troisième et quatrième assises, est de quatorze mètres. La hauteur de la chambre est de douze mètres cinquante centimètres. A droite de cette chambre est une seconde salle plus petite, qui, sans doute, fut spécialement destinée à servir de sépulture. La hauteur de la porte, sous laquelle on passe aujourd'hui difficilement, était de deux mètres quatre-vingt-dix centimètres; sa largeur, à la base, d'un mètre cinquante centimètres, et au sommet d'un mètre trente centimètres. Au-dessus du linteau est une cavité triangulaire semblable à celle qui surmonte la grande porte. Cette arrière-salle est de forme rectangulaire; sa longueur est de huit mètres soixante centimètres, sa largeur de six mètres vingt-cinq centimètres, et sa hauteur actuelle de quatre mètres cinquante centimètres. Avant l'exhaussement du sol, elle dut être de six mètres. Cette chambre ayant été entièrement taillée dans le roc, ses parois n'ont pas été recouvertes de maçonnerie. On ne remarque aucun reste du monument funéraire qui, sans doute, dut s'y trouver. Peut-être qu'un jour le déblaiement de ce caveau nous apprendra qu'en cet endroit, comme dans tous les tombeaux souterrains, il existe un sarcophage taillé dans la masse.

Un édifice du même genre s'élevait à Orchomène, ainsi que je l'ai dit, et Pausanias nous en a laissé une description détaillée; aujourd'hui la voûte est entièrement écroulée, mais la porte reste encore entière. Elle est encombrée, dans la plus grande partie de sa hauteur, par l'élévation successive du terrain, de manière qu'on ne découvre plus au-dessus du sol que six assises d'une construction régulière. Cette porte, dans sa partie encore visible, a deux mètres trente-trois centimètres de hauteur, et deux mètres cinquante centimètres de largeur au sommet. Le linteau est d'un seul bloc, dont on évalue le poids à vingt-quatre mille kilogrammes. Le trésor de Minyas, à Orchomène, est tout entier construit en marbre blanc, qui doit avoir été apporté d'assez loin, car il ne s'en trouve pas dans le voisinage (1).

(1) Pour de plus grands détails sur ces trésoreries, on peut voir ma notice formant la soixante-sixième livraison des *Monuments anciens et modernes*, publiés par Jules Gailhabaud, Paris, in-4°, 1845.

Nous ne trouvons point en Grèce de temple proprement dit appartena l'époque Pélasgique; mais Dodwell signale les restes des dépendances d'un ten à trois quarts d'heure au nord d'Eleuta, l'antique Élatée.

Pausanias nous apprend qu'en ce lieu, sur un rocher escarpé, mais d'une éléva et d'une étendue peu considérables, existait le temple de Minerve *Cranæa*. Ce te était entouré d'un péribole, dont le côté sud était soutenu par un mur cyclo qui s'est conservé jusqu'à nous. Il se compose aujourd'hui de onze assises de pie et offre dans l'appareil une irrégularité qui approche beaucoup du système pol nal. Ce mur est percé d'ouvertures pour l'écoulement des eaux, placées trois trois sur une même ligne verticale.

Quant au temple lui-même, il est d'une époque plus récente et rappelle celu Thésée à Athènes.

Près de Mycènes sont quelques restes de l'*Heræum*, ou temple de Junon; d'au se voient à Eleusis et proviennent d'un temple de Cérès. Enfin à Delphes, auj d'hui *Castri*, en Romélie, sont des vestiges du péribole du fameux temple pollon.

En cherchant hors du territoire de la Grèce, nous serons plus heureux et trouverons un temple cyclopéen presque complet dans l'île de Gozo, près de M Ce monument est connu dans le pays sous le nom de *Giganteja*, ou tour des Géa Dans un massif considérable de blocs de pierre calcaire de très-grandes dimensi de formes irrégulières et placés alternativement debout et dans le sens de longueur, les constructeurs ont ménagé deux temples, composés chacun de demi-cercles peu réguliers, communiquant à une nef qui forme l'axe de chacu ces deux édifices. Les deux portes s'ouvrent sur une façade commune. A l'intéri de grandes dalles recouvraient originairement les parois; quelques-unes sont en en place; le pavé était formé de la même manière. La plus grande longueur temple principal est de vingt-six mètres trente-deux centimètres, sa plus gra largeur est de vingt-trois mètres. La première abside, située à droite en entr est celle que nous avons placée au second plan du frontispice de ce chapitre, et aussi la partie la plus intéressante de l'édifice. Elle présente d'abord plusi pierres debout formant une clôture sacrée, au milieu de laquelle sont plusi marches donnant accès au sanctuaire. La marche inférieure est demi-circulair portait une grille de même forme, dont on retrouve encore les scellements. Au f de l'abside, qui est pavée de larges dalles, s'élève une édicule, formée de pie debout recouvertes d'une architrave.

Sous cette espèce d'autel était placée une pierre conique, symbole de la divi adorée dans cette partie du temple. Cette pierre est parfaitement semblabl simulacre de la Vénus de Paphos, décrit par Tacite et par Maxime de Tyr; c' l'emblème du feu générateur, du *phallus* des Grecs et des Romains, ou du *lin* des Indiens.

Dans l'abside qui fait face à celle qne nous venons de décrire, sont les ru d'un autel d'assez grande dimension, derrière lequel est un bassin circulaire.

gravissant un degré dans la nef, on trouve à droite la seconde abside plus grande que la précédente, dans laquelle on a reconnu un bassin, deux petits fours et des tables qui durent servir à la fabrication de quelques gâteaux sacrés, que l'on offrait sans doute sur un autel qu'on y voit encore.

Au fond de l'abside, vis-à-vis celle-ci, sont des espèces de niches que l'on suppose avoir dû contenir des colombes sacrées. Enfin la cinquième abside qui forme le fond du temple ne présente aucune particularité. Le second temple, plus petit que le premier, offre dans son plan des formes semblables, mais il est entièrement dégarni de sculptures et d'ornements. Ces deux temples paraissent n'avoir jamais eu ni plafonds ni voûtes.

Un autre temple du même genre, mais appartenant sans doute à une époque postérieure, car ses pierres sont parfaitement équarries, se voit au sud de l'île de Malte, sur une petite élévation nommée Gibbel-Schil, auprès du village de Krendi. La position de ce temple sur un lieu élevé, la pierre conique encore en place au centre des deux absides, que l'on peut considérer comme deux sanctuaires, tout indique ici le culte de la même divinité (1).

Des monuments d'un autre genre nous rappellent en Grèce. Nous y trouverons à Thoricos, bourg autrefois important de l'Attique et patrie de Céphale, le mari de l'infortunée Procris, les restes d'un théâtre magnifique, qu'on peut regarder comme un des plus anciens de la Grèce, à en juger par l'irrégularité de son appareil. Les gradins existent encore, ainsi que quinze assises du mur extérieur dans sa partie circulaire.

La plupart des établissements grecs furent d'abord fondés sur des éminences, plus favorables à la défense que les plaines; difficilement accessibles par leur position, entourés d'épaisses murailles, ces lieux fortifiés étaient la meilleure sauvegarde contre les invasions. Quand, plus tard, la population augmentant se trouva gênée sur ces étroits plateaux, elle descendit dans la plaine et s'étendit autour de l'éminence, qui, devenue citadelle, continua de la protéger et retint de sa destination première le nom d'*Ακροπολις*, Acropole, ville haute. Dans l'Acropole, on continua à renfermer tout ce que la ville avait de plus précieux, le trésor public, les archives, le temple de la divinité protectrice, etc.; enceinte sacrée et forteresse tout à la fois, l'Acropole était pour les Grecs ce que depuis le Capitole fut pour les Romains. Presque toutes les villes de la Grèce avaient donc une acropole, et aujourd'hui encore cette contrée nous offre sur sa surface un grand nombre de ruines de constructions de ce genre, dont les plus anciennes sont entourées de murailles cyclopéennes. Telle est l'acropole de Tyrinthe, aujourd'hui Palæo-Anapli, ville de l'Argolide, à peu de distance de Nauplie, en Morée.

« La forteresse de Tyrinthe, dit M. Petit-Radel, est un des monuments les plus remarquables de l'antiquité; on y a trouvé des constructions moins régulières les

(1) Voyez, pour de plus grands détails, la notice de M. Albert Lenoir, *Monuments anciens et modernes*, 1e livraison.

unes que les autres ; ce sont évidemment des ouvrages des derniers règnes. J'attribue à Prœtus la plus régulière, et je considère les autres comme devant dater de la fondation de la ville par Tyrins, fils d'Argus. »

L'acropole de Tyrinthe est construite sur un rocher oblong, qui dans sa plus grande hauteur ne s'élève pas à dix mètres au-dessus du sol de la plaine, et qui dans plusieurs endroits se confond presque avec elle ; sa direction est du nord au sud. Ses murs renferment une superficie d'environ soixante mètres de longueur sur dix-huit mètres de largeur ; ils sont construits en ligne droite et, par conséquent, ne suivent pas les sinuosités du rocher.

« Une forteresse si petite, dit Dodwell, peut nous paraître indigne du héros de Tyrinthe (Hercule) ; mais malgré le peu d'étendue du terrain qu'elle occupe, son mur d'enceinte nous offre des dimensions que sans exagération on peut nommer herculéennes. Il a en général six mètres d'épaisseur, et dans quelques endroits sept mètres soixante et dix centimètres. Sa hauteur actuelle dans les endroits où il est le mieux conservé est de treize mètres. » Les blocs qui les composent semblent avoir été assemblés à peu près dans l'état où ils étaient en sortant de la carrière ; les plus volumineux ont trois à quatre mètres de longueur sur un mètre trente-trois centimètres d'épaisseur ; leur grandeur ordinaire est d'un à deux mètres trente-cinq centimètres. La hauteur primitive des murs n'était probablement pas moindre de dix-huit mètres. L'acropole avait trois entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, la troisième à l'angle sud-est. L'entrée de l'est est la mieux conservée, la porte a encore son architrave longue de trois mètres quarante centimètres. Au sud de cette entrée est le dernier reste des galeries qui étaient ménagées dans l'épaisseur des murailles. Nous les avons placées au premier plan à gauche, dans le frontispice de ce chapitre. Les côtés de ces galeries sont formés par deux assises de pierres, et la voûte consiste en deux autres assises également horizontales, qui de chaque côté se projettent les unes contre les autres. La portion de galerie maintenant découverte est longue de trente mètres environ, et présente du côté oriental six ouvertures. Les voûtes de cette galerie sont probablement le plus ancien exemple en Grèce de l'emploi de la forme ogivale (1).

Dans l'intérieur même de l'acropole, on trouve une porte également surmontée de pierres se rapprochant par encorbellement, et formant une sorte d'arc aigu. On en connaît plusieurs autres exemples en Grèce, à Mycènes, à Céfalu, près Missolonghi, et à Thoricos. Telle est la porte empruntée à ce dernier bourg de l'Attique, dont nous donnons ici le dessin. Cette porte n'a guère plus d'un mètre soixante et dix centimètres de haut, mais il est probable qu'elle est enterrée. (Voyez *la planche.*) Nous retrouverons cette forme en Italie, dans les ruines d'Arpino, de Segni, et d'Alatri.

Une autre acropole non moins intéressante que celle de Tyrinthe, existe encore à Mycènes. Elle s'élevait sur une colline située entre deux hautes montagnes coniques

(1) Voir ma notice sur l'Acropole de Tyrinthe dans les *Monuments anciens et modernes*, 21e livraison.

PORTE CYCLOPÉENNE A THORICOS.

(Grèce.)

PORTE DES LIONS A MYCÈNES.

(Grèce.)

qui la commandaient entièrement. Cette acropole (voyez *le dernier plan du frontispice*) est un long triangle irrégulier, s'étendant à peu près de l'est à l'ouest. La muraille qui l'entoure suit les sinuosités du roc. Ces murailles présentent, comme celles de Tyrinthe, plusieurs modes de construction paraissant se rapporter à diverses époques; certaines parties présentent de grands blocs de pierre rectangulaires, placés les uns au-dessus des autres, joints sur joints; d'autres parties sont formées de blocs polygonaux, irréguliers, d'autres enfin, dans le voisinage des portes, d'assises régulières superposées pleins sur joints. Aussi est-ce à ces ruines que nous avons pu emprunter les trois exemples que nous avons donnés au commencement de ce chapitre. Trois portes donnaient accès à la citadelle. La première, située au nord, est formée de deux gros blocs de pierre, carrés et posés verticalement avec un troisième, placé en travers et servant de linteau; une seconde porte, plus petite encore, de forme aiguë, est presque ensevelie sous les broussailles et les décombres; enfin la troisième porte, située à l'ouest et qui fut la principale, est la fameuse porte des lions, que présente notre planche. Cette porte paraît dater de la seconde fondation de la ville par Persée, 1400 ans environ avant Jésus-Christ. On y arrivait par un passage long de dix-sept mètres sur une largeur de dix mètres. Les murs qui forment ce passage sont composés de grands blocs rectangulaires posés par assises horizontales, joints sur joints. Autant qu'on a pu en juger, malgré les décombres qui ont exhaussé le sol, la hauteur de la porte devait être de cinq mètres trente-cinq centimètres environ, et la largeur dans la partie supérieure de trois mètres. L'architrave consiste en une seule pierre de quatre mètres quatre-vingts centimètres de longueur, deux mètres de hauteur, et un mètre vingt centimètres d'épaisseur. Cette porte doit surtout sa célébrité au bas-relief qui la surmonte et qui lui a donné son nom. Ce bas-relief, sans doute le plus ancien exemple que nous possédions de l'art des âges héroïques qui ont précédé la guerre de Troie, est sculpté dans une pierre triangulaire, encastrée au-dessus de l'architrave, large de trois mètres vingt centimètres à la base, haute de deux mètres quatre-vingt-dix centimètres, et épaisse d'un mètre soixante et dix centimètres. Au centre du bas-relief s'élève une sorte de pilier circulaire, qui offrirait quelque analogie avec l'ordre dorique si, à l'inverse de l'usage, il ne diminuait sensiblement de haut en bas. Aux côtés de ce pilier se dressent deux animaux qui semblent lui servir de supports, et qu'en style de blason on désignerait par l'épithète de *rampants*. Ces animaux ont été reconnus pour des lions, moins à cause de leur forme que grâce au témoignage de Pausanias. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce bas-relief une analogie évidente avec des sculptures mithriaques de la Perse. On y retrouve le même pilier, qui n'est autre chose que l'autel du feu qui se voit également sur les médailles des rois perses de la dynastie sassanide; quant au lion, il est bien connu pour être l'emblème de Mithra, et il est sans cesse répété dans les sculptures persanes. Nous ne pouvons donc voir dans le bas-relief de la porte des lions autre chose qu'un symbole emprunté aux religions asiatiques.

Les murs d'enceinte de l'acropole d'Orchomène nous offrent, comme ceux de

Tyrinthe, les trois styles différents de constructions cyclopéennes. Les polygones bruts et irréguliers ne se trouvent qu'en peu d'endroits, et l'appareil polygonal régulier prédomine. Ces murs paraissent avoir subi au moins deux grandes et violentes destructions. En effet, suivant le témoignage de Diodore de Sicile, Orchomène fut détruite une première fois par Hercule, et elle éprouva le même sort dans la guerre contre les Thébains, vers l'an 364 avant Jésus-Christ.

Les murs qui portent le caractère du style le plus ancien furent probablement construits avant l'époque d'Hercule; ceux qui indiquent le second style, c'est-à-dire où les polygones sont assemblés à joints exacts, furent élevés postérieurement à la première destruction. Enfin les restaurations plus régulières encore doivent avoir été postérieures à la démolition de la ville par les Thébains. L'acropole d'Orchomène paraît avoir eu trois portes, une à sa base orientale, près de la ville basse, l'autre au nord, la troisième au sud. Il ne reste plus rien de la première, la seconde est à présent sans linteau. La troisième diminue de largeur en s'élevant, et est couverte de son linteau formé de gros blocs.

Lycosure, en Arcadie, était en ruine dès le temps de Pausanias. L'acropole était située sur un monticule escarpé de forme oblongue, et dont le plus grand diamètre se dirige à peu près du nord au sud. Sa construction est du plus ancien appareil. Cette acropole semble n'avoir eu qu'une seule porte, dont les fondations sont encore visibles du côté sud. Il ne reste rien des murs de la ville basse. Ce lieu porte aujourd'hui le nom d'*Agios-Georgios*, Saint-George.

Nous trouvons encore en Grèce des restes d'acropoles à *Scilluns*, ville de l'Élide, aujourd'hui Scillonte, en Morée; à Argos, dont le château moderne est fondé sur une ligne de constructions cyclopéennes; à Nauplia, aujourd'hui Naupli ou Napoli di Romania; à Pharsale, ville de la Thessalie, aujourd'hui Satadje; en Livadie, enfin à Pronœ, dans l'île de Céphalonie.

Quant aux simples enceintes de villes, on en trouve dans toutes les parties de la Grèce; il suffira de citer celles de Midea, ville de l'Argolide, aujourd'hui *Metzo*, en Morée; de Rhammus, ville de l'Attique, aujourd'hui *Tauro-Castro*, en Livadie; de Chéronée, ville de la Béotie, aujourd'hui *Mikrokoura*, de Coronée, également en Béotie; de Crissa, en Phocide; de Calydon ou Meleagria, ville de l'Étolie, aujourd'hui *Gouria;* d'Halyzea, ville de l'Acarnanie, aujourd'hui *Natolico;* d'Argos-Amphilochicum, ville de l'Épire, aujourd'hui *Filoquia*, en Albanie; d'Ambracia, ville de l'Épire, aujourd'hui *Rogous;* de Passaro, ville des Molosses, aujourd'hui *Dremisous*, en Albanie; enfin de Palatia, dans l'île de Céphalonie, etc.

Avant d'arriver à l'Italie, où nous trouvons des monuments cyclopéens en très-grande quantité, indiquons en passant ceux qui subsistent en bien petit nombre en Sicile et en Espagne. Dans la première de ces contrées sont des ruines qui firent autrefois partie du temple de Vénus, construit sur le mont Eryx, aujourd'hui *Monte San-Giuliano*, près de Trapani; dans la seconde, une partie des murs de Tarragone, autrefois *Tarraco*, appartient également à l'époque des constructions cyclopéennes.

En Italie, Denis d'Halycarnasse place les villes des peuples Pélasges aux environs

de Rieti, dans l'ancienne Sabine. Varron indique aussi comme existant en ce lieu un assez grand nombre de villes de ces premiers temps. Les recherches des antiquaires et des voyageurs de 1810 à 1829 ont amené la découverte du site de la plupart de ces villes. En étendant les recherches dans le pays limitrophe, au nord et au midi, on a trouvé aussi dans des villes, dont la plupart portent encore le nom antique, des murs cyclopéens. Ainsi au débouché de la vallée du Salto ou Cicolano, qui s'étend de Rieti au lac Fucin; et près du lac même, on a reconnu les ruines de l'antique *Alba Fucensis*, ville du pays des Marses, conservant son enceinte cyclopéenne. Une autre ville de même origine, Luco, autrefois *Lucus Angetiæ*, existe encore sur les bords du même lac. Le pays des Herniques nous offre également des villes pélasgiques où se voient les monuments de ce genre les mieux conservés de l'Italie. Les villes principales étaient *Ferentinum*, aujourd'hui Ferentino, *Alatria* (Alatri), *Anagni* et *Cora*. Au delà dans une partie de pays comprise plus tard dans le Latium, on a trouvé des monuments bien conservés, comme à Circei ou Monte Circello, lieu des premières découvertes de M. Petit-Radel, à Terracine, où existe une porte, à Fondi, dont l'enceinte tout entière remonte à cette époque.

La liste des établissements cyclopéens en Italie, reconnus jusqu'à ce jour, ne monte pas à moins de quatre cents; voici quels sont les principaux : Dans la Sabine, dont Rieti est le centre, la vallée du Salto renferme encore *Lista*, aujourd'hui Lesta, Trebula, dont le nom antique a disparu, *Tiora*, aujourd'hui Torano, où, selon Varron, était un temple et un oracle de Mars, Nurcia, Vesbola, Suna, Mephula, Orminium, déjà signalé en ruine par Denys d'Halycarnasse, qui parle aussi des tumulus qui s'y trouvaient, *Cures*, aujourd'hui Corrèse, l'antique cité des Sabins, enfin *Miternum*, aujourd'hui Miterno, leur capitale.

Au pays des Marses, on reconnaît *Alba Fucensis*, et *Luco*, dans le *Samnium Bovianum*, aujourd'hui Bojano, *Caiata*, maintenant Cajato, *Amphidena*, et *Esernia*, aujourd'hui Isernia; dans le Latium, Préneste, aujourd'hui Palestrine, *Signia*, aujourd'hui Segni, Cora, *Norba*, aujourd'hui Norma, Terracine, Circei, Fondi. Sur la côte de l'Étrurie on trouve souvent des constructions étrusques, par assises régulières, superposées à des constructions cyclopéennes par blocs irréguliers, comme à Cosa, à Saturnia et à Roselle. Le même fait se reproduit dans l'Ombrie, qui fut occupée en partie d'abord par les Pélasges, puis par les Étrusques, c'est ce qui se voit à Ameria, Spolette et Cortone. Enfin près de Tivoli, pays qui fit partie du Latium, il existe treize villes dont les ruines ont été signalées par Dodwell, et qui la plupart sont inconnues dans l'histoire.

Les villes pélasgiques de l'Italie sont toutes situées sur les hauteurs les plus escarpées; ainsi il ne faut pas moins de deux heures pour monter à Segni, construite au sommet du mont Lepinus. Les deux villes les plus importantes par leurs restes cyclopéens sont Norba et Segni. Norba est, ainsi que je l'ai dit, une ville de l'ancien Latium, située sur une éminence qui domine les Marais Pontins; elle reçut une colonie romaine sous Tarquin le Superbe, dans le III^e^ siècle de Rome. Depuis elle resta fidèle à la métropole; mais, ayant suivi le parti de Marius, elle

fut détruite par Sylla, l'an 82 avant Jésus-Christ, et dès cette époque elle fut abandonnée. On est donc certain que toutes les ruines qu'on y trouve sont ou pélasgiques, ou au moins du temps de la république romaine; ces dernières composent tout au plus le quart des restes de la ville. Les trois portes ont perdu leurs linteaux et sont découvertes. L'une de ces portes, appelée aujourd'hui *Porta Grande*, est flanquée à gauche d'une grosse tour de celles qu'Homère désigne dans le IIIe livre de l'Iliade, sous le nom de *scées*, Σκαιαι, gauche, qui étaient destinées à inquiéter le le côté droit des assaillants, le gauche étant couvert par le bouclier. On trouve partout de ces portes scées; ce ne fut que plus tard et, pour la symétrie, qu'on ajouta une seconde tour du côté opposé.

L'enceinte de Norba, en blocs polygonaux irréguliers, existe en totalité suivant les contours inégaux de la colline, qui est très escarpée surtout du côté des Marais Pontins. Les blocs ont d'un mètre trente centimètres à trois mètres trente centimètres de large; du côté accessible ils sont appareillés avec assez de soin et le parement est poli, du côté du précipice ils sont absolument bruts. Toute cette enceinte a sept milles de circonférence et conserve généralement une hauteur de six à dix mètres. A l'intérieur on reconnaît plusieurs rues, aux carrefours desquelles existe presque toujours un puits. A gauche de la *Porta Grande* est une hauteur, portant des édifices contenus dans une enceinte carrée; c'était sans doute un grand temple entouré de petits. Sous ces temples sont de ces grottes appelées *faviscæ*, creusées dans le roc, et soutenues par des maçonneries. Ces grottes servaient à déposer les objets autrefois consacrés au culte et que le temps avait mis hors d'usage. En descendant de cette hauteur, on trouve un terrain aplani et sans construction, que l'on croit avoir été le forum. Près de là sont de grandes ruines parallélogrammatiques, qui sans doute sont des restes de portiques. On a trouvé des fragments de fûts, mais aucun chapiteau pouvant servir à en reconnaître l'ordre. Ces colonnes ne sont pas cannelées, mais à facettes. On en a trouvé de semblables à Albe des Marses et à Cora. Enfin on a encore reconnu à Norba plusieurs autres constructions remarquables, telles qu'une sorte de silos avec une voûte en encorbellement, une piscine carrée et parfaitement intacte, enfin une foule de ruines de petites dimensions que l'on croit être des restes d'habitations.

Passant à Signia, nous trouvons, au sommet de la montagne qui la porte, une acropole, dont l'enceinte se distingue de celle de la ville placée plus bas, dans laquelle on reconnaît la construction romaine. La muraille qui entoure l'acropole offre huit portes, dont six couvertes par des linteaux. L'une de celles-ci est désignée sous le nom de *Porta Saracenica* (voyez la *vignette*). Son mode de construction, qui se retrouve à Circei, est remarquable et dut conduire à la voûte en voussoirs : sur les pieds-droits sont deux blocs inclinés supportant le linteau, disposition que présente aussi une autre porte de la même ville.

On trouve dans les ruines de Signia un monument très-remarquable, dont il existe l'analogue à Alatri et à Alba. Au sommet du plateau sont trois grands degrés de construction cyclopéenne, sorte de pyramide en retraite, formée de trois assises qui

durent porter un grand autel comme ceux du même genre qu'on a observés en Orient. Sur ces assises les Romains avaient élevé un temple, qui aujourd'hui est converti en une église gothique.

Arpino, patrie de Cicéron, présente un édifice carré, appelé vulgairement la *Casa di Cicerone*, mais que les antiquaires regardent comme un autel pélasgique. Cette ville conserve la presque totalité de ses murailles, dont une porte est la partie la plus curieuse. Cette porte se compose d'une ogive, analogue à celle de la porte de Thoricos, mais qui n'a pas de pieds-droits et dont la courbure commence dès le sol. Les blocs qui forment cette porte sont, suivant l'usage presque général, moins grossiers que ceux des murailles.

A peu de distance d'Arpino est Alatri, ville du pays des Herniques; son enceinte présente une porte carrée, composée de blocs, tendant à se rapprocher de l'appareil horizontal. Le mur est très-épais et composé, suivant l'usage, de deux rangs de blocs adossés l'un à l'autre.

L'enceinte de Ferentino est percée de trois portes qui toutes ont perdu leur architrave; une seule est couverte d'une voûte construite par les Romains; c'est celle désignée sous le nom de *Sanguinaria*. Cette enceinte est composée de polygones irréguliers, mais bien joints et polis à la surface; au-dessus sont trois assises de grand appareil, et plus haut encore plusieurs rangs de petit appareil irrégulier appartenant à des restaurations romaines. L'acropole, aujourd'hui convertie en évêché, présente au-dessus l'une de l'autre des constructions de quatre styles différents : cyclopéen, romain, gothique et moderne.

Toutes les autres villes que j'ai citées offrent des restes de constructions cyclopéennes, mais ce ne sont généralement que des pans de murailles remarquables seulement par la grosseur des blocs qui les composent; je me contenterai donc, en terminant, de signaler particulièrement quelques restes de temple à Circei, à Feronia, enfin les murs de Cossa, d'Atina, de Cora, de Sessa, d'Ardea et de Spolette.

MONUMENTS CELTIQUES.

RESQUE toutes les parties du monde nous offrent de ces pierres idoles, de ces pierres consacrées, objets du culte des premiers hommes. Le Nord surtout est resté dépositaire d'un grand nombre de ces monuments primitifs; l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, les îles Hébrides et les Orcades, l'ancienne Germanie, la Sarmatie, le Danemarck, la Suède et la Russie en offrent de nombreux exemples. Il ne faut pas pour cela adopter l'opinion si hasardée de certains historiens qui prétendent que le culte des Celtes a été répandu sur toute la terre. Nous devons plutôt penser que, dans ces temps reculés, des religions différentes quant aux dogmes

mais offrant quelque analogie entre elles, puisque toutes étaient basées sur la religion naturelle, ont pu donner naissance à quelques manifestations extérieures analogues dans la forme, surtout lorsque les moyens matériels de ces manifestations étaient fournis par la nature dans l'état même où on les employait. Nous trouvons une preuve bien frappante, selon nous, à l'appui de notre hypothèse, dans la simultanéité de l'érection des monuments de pierres brutes par les Scandinaves et les Celtes, dont les religions, parfaitement connues, offrent des différences si palpables. Qui pourrait aujourd'hui confondre le culte d'Odin avec celui de Teutatès et d'Esus?

Nous pensons donc que ce n'est que sur le sol de la Gaule, de la Germanie, de la Grande-Bretagne et de ses dépendances, et de quelques parties de l'Espagne, que les monuments qui nous occupent doivent être rapportés à la religion des Druides; encore dans les îles Britanniques doit-on les distinguer avec soin de ceux qui se rattachent au culte d'Odin et sont l'ouvrage des Danois, qui ont à plusieurs reprises envahi ces contrées.

Dans les Gaules, l'Armorique, le pays des Vénètes et les îles voisines de ces côtes furent le principal siége de la religion des Druides. Autun, Dreux, Chartres, Montmartre, Mont-Javoult, la forêt d'Ivry, la forêt de Marseille, les Ardennes, Lyon, le Forez, Toulouse, Bordeaux, Bourges, furent leurs principaux colléges dans le reste de la Celtique, dans la Belgique, l'Aquitaine et la Narbonnaise.

Reculant devant les conquérants romains, chassé peu à peu de la partie méridionale de la Gaule, tombée la première au pouvoir des vainqueurs, le druidisme trouva un refuge dans les âpres rochers, les noirs ajoncs de l'Armorique, et dans le cœur de ses sauvages habitants qui seuls peut-être conservèrent, en dépit de la conquête, leur caractère, leurs mœurs, leur nationalité et leur religion. Aussi est-ce dans cette partie de la France que nous trouvons le plus grand nombre des monuments celtiques qui sont parvenus jusqu'à nous, et si dans quelques autres contrées nous en reconnaissons encore quelques-uns, nous ne devons attribuer leur conservation qu'au hasard, et surtout à leur masse qui semblait devoir braver à tout jamais les injures du temps et des hommes.

Des témoignages de l'antiquité, il nous semble qu'on peut conclure avec certitude, que c'est de l'Armorique que la religion druidique est passée dans les îles Britanniques, où elle se répandit rapidement, et se conserva longtemps, surtout dans les parties les plus reculées, telles que l'Irlande, les Hébrides, les Orcades, d'abord moins immédiatement soumises à la puissance romaine, et plus tard à l'influence du christianisme. L'île de Mona, aujourd'hui Anglesey, fut dans la Grande-Bretagne le principal sanctuaire des Druides.

Les monuments celtiques semblent avoir eu presque tous un emploi religieux ou funéraire; quelques-uns seulement peuvent être considérés comme des monuments civils; nous nous efforcerons de rendre compte des différentes destinations de ces pierres, dernières traces d'une civilisation qui n'est plus. Il est impossible d'adopter dans la description des monuments celtiques une classification chronologique.

Déterminer l'époque exacte de leur érection, leur degré d'antiquité, c'est une tâche que n'ont point craint d'aborder plusieurs savants, qui se sont laissé entraîner par leur imagination à des suppositions plus ou moins heureuses, plus ou moins hasardées, mais toutes également dénuées de preuves. Sur cette question un seul fait nous paraît incontestablement acquis à la science; c'est que, excepté dans l'Armorique et la Grande-Bretagne, où, ainsi que je l'ai dit plus haut, la religion druidique sembla se retrancher pour repousser les efforts de la religion des vainqueurs, aucun monument de ce genre ne fut élevé, après la conquête, dans le pays asservi par les Romains, à l'exception peut-être de quelques tumulus; et que, par conséquent, on doit, dans ces contrées, faire toujours remonter les monuments qu'on y rencontre encore à une époque antérieure à celle où chacune de ces contrées fut subjuguée. Nous ne pouvons donc suivre ici d'autre ordre que celui indiqué par la logique; ainsi, marchant du simple au composé, nous partirons du *men-hir*, de la pierre isolée, pour arriver aux tumulus, aux enceintes sacrées et aux alignements les plus compliqués des monuments de cet âge.

La pierre brute isolée, plantée perpendiculairement dans le sol (voyez *le frontispice*), a conservé, dans le langage de l'archéologie, le nom qu'elle portait dans la langue des peuples qui l'ont élevée; on l'appelle *men-hir*, pierre longue, *peulvan*, pilier de pierre, ou *men-saô*, pierre droite. Les men-hirs les plus simples, comme les plus nombreux des monuments celtiques, paraissent avoir eu beaucoup de destinations diverses. Dans deux cas seulement, ils rentrent dans la classe des monuments civils, lorsqu'ils furent employés comme bornes, comme limites des nations ou des propriétés, ou lorsqu'ils servirent à consacrer un grand souvenir.

Plus tard, en parlant des cromlechs, nous verrons le men-hir considéré comme emblème de la divinité; nous devons auparavant parler de sa destination la plus ordinaire, qui fut de marquer la sépulture des braves, usage qui est attesté par les témoignages d'Ælien et d'Ossian, et dont les fouilles viennent chaque jour confirmer l'existence par de nouvelles preuves. En effet, aux pieds de ces monuments, on trouve sans cesse des ossements humains, soit seuls, soit accompagnés d'armes ou de trophées de chasse, tels que défenses de sanglier, cornes de cerf, etc. La hauteur des men-hir varie de trois à dix mètres. Souvent l'extrémité la moins grosse est plantée en terre; quelquefois aussi c'est le contraire.

Quelques men-hirs ont été trouvés chargés de sculptures grossières; mais je pense que ces sculptures doivent toujours être rapportées à une époque plus récente. Quelques-uns aussi ont été sanctifiés par le christianisme, qui y a gravé la croix ou quelques autres de ses symboles.

Les *dol-men*, tables de pierre, *pierres levades* ou *levées*, sont des monuments composés de plusieurs pierres, dont les unes sont placées à plat sur l'extrémité des autres, plantées debout dans le sol et servant de support. Les dol-mens se présentent sous trois formes principales. La plus simple est celle que l'on désigne sous le nom de *demi-dol-men*, ou dol-men incliné ou imparfait. C'est une pierre unique reposant d'un bout sur le sol, et soulevée de l'autre par une pierre placée de

champ. Tel est le demi-dol-men de Kerland, près Carnac (*Morbihan*), dont on a fait la base d'une croix. (Voyez *le frontispice*, 1er plan à droite.)

Le *lichaven*, table de pierre, ou plutôt le *trilithe*, ainsi que l'indique le nom plus significatif emprunté au grec par les modernes, se compose de trois pierres, dont deux servent de support à la troisième, posée transversalement. Ce genre de monuments est assez rare.

Les véritables dol-mens peuvent être encore partagés en deux classes, selon qu'ils sont simples ou compliqués. Les plus simples sont composés de quatre pierres seulement, dont trois supportent la quatrième, et forment trois côtés d'une sorte de grotte rectangulaire ouverte du quatrième côté. Tel est le dol-men de Trie (Eure), et celui de Dollon, près Conneré (Sarthe).

Il est des dol-mens composés d'un assez grand nombre de pierres posées de champ, dont souvent quelques-unes servent seulement de clôtures, sans soutenir la table qui ne repose que sur l'extrémité de quelques-uns des supports. Nous en donnons pour exemple la *table des marchands*, à Locmariaker (Morbihan), qu'on peut voir à gauche et au premier plan du frontispice de ce chapitre. Sa longueur est de huit mètres soixante et dix centimètres, sa largeur de quatre mètres, et son épaisseur d'un mètre. Les dol-mens se trouvent en grand nombre en France et en Angleterre. Leur destination religieuse nous semble incontestable. Si l'on en croit certains écrivains romains, c'était du haut du demi-dol-men de grande dimension que les victimes étaient précipitées sur le fer qui leur donnait la mort. Selon toute apparence, les trilithes furent seulement des autels d'oblation. Les dol-mens, au contraire, furent arrosés du sang des victimes, et souvent sans doute de celui des victimes humaines. Une particularité, qui se reproduit souvent, ne permet aucun doute à cet égard; la table de plusieurs dol-mens présente une sorte de cuvette de forme circulaire, destinée évidemment à recevoir le sang des victimes, qui de là s'écoulait par une rigole ou déversoir qui existe encore. Parfois de simples pierres posées sur le sol ont eu la même destination; telle est la pierre-autel de Cléder (Finistère). (Voyez *la lettre*.)

Les *allées couvertes*, *grottes des fées* ou *roches aux fées* ne sont, à proprement parler, que des dol-mens de grande dimension; aussi beaucoup d'antiquaires les confondent-ils dans une seule et même classe. Le monument de ce genre le plus remarquable par sa conservation, son étendue et la dimension des blocs qui le composent, est celui qui existe à la porte de Saumur (Maine-et-Loire), sur le chemin de Bagneux, dont il a pris le nom. (Voyez *le frontispice*, 2e plan à droite.) Sa longueur totale est de dix-sept mètres cinquante centimètres. On cite encore en France les roches aux fées d'Essé (Ille-et-Vilaine), de Tours (Indre-et-Loire), et de Locmariaker (Morbihan).

Un monument fort singulier, et dont je ne connais pas d'autre exemple, offre quelque analogie avec les allées couvertes; c'est un double dol-men qui se voit dans un bois à Anglesey, et qui se compose de deux dol-mens isolés, placés à la suite l'un de l'autre. Quant à la destination des allées couvertes, je crois que leur plateforme dut, comme celle des dol-mens, être le théâtre des sacrifices et des cérémonies

auxquels le peuple avait droit d'assister, tandis que l'intérieur du monument était un sanctuaire où les profanes ne pouvaient pénétrer, et où s'accomplissaient les rites les plus mystérieux.

Parmi les monuments celtiques, les plus étonnants peut-être sont ceux qu'on désigne en France sous le nom de *pierres branlantes*, *tremblantes* ou *vacillantes*, et en Angleterre sous celui de *rocking-stone* ou de *router*. Ainsi que l'indique leur dénomination, ces monuments sont composés d'un bloc posé, soit sur le sol, soit sur une autre pierre, de telle sorte qu'un faible effort puisse lui communiquer un mouvement d'oscillation sensible. On peut voir dans le frontispice de ce chapitre, en avant de la grotte aux fées de Bagneux, une de ces pierres branlantes, qui existe dans le vallon de Cros (Puy-de-Dôme).

Il est difficile de fixer d'une manière certaine la destination de ce chef-d'œuvre d'équilibre; la supposition la plus raisonnable, peut-être, est celle qui y voit un instrument de divination, qui indiquait la réponse par le nombre de ses oscillations.

Nous avons vu que la première, la plus simple de toutes les sépultures, fut la pierre brute, le men-hir élevé sur le tombeau : les grands personnages, les familles puissantes réclamèrent bientôt des mausolées plus imposants par leur masse, sinon plus somptueux. Dans ces temps primitifs, où l'on ne comprenait guère d'autre grandeur que la grandeur matérielle, un grand amas de terre, amoncelé sur la sépulture, devint le mode le plus usité d'honorer les morts, et les pyramides mêmes ne furent peut-être que des tumulus perfectionnés.

On retrouve le tumulus chez tous les peuples de l'antiquité; dans le chapitre que nous consacrerons aux tombeaux, nous aurons à revenir sur ce sujet que nous avons déjà abordé en traitant de l'Asie Mineure; nous ne devons parler ici que de ceux élevés par les Celtes. Tous les auteurs, aussi bien que les fouilles, sont d'accord pour attester la destination funéraire des tumulus; il est cependant quelques-uns de ces monuments dans lesquels les fouilles n'ont amené aucun résultat; c'est que ceux-là, sans doute, n'étaient que des cénotaphes.

Les dimensions des tumulus sont très-variables; il en est qui s'élèvent à plus de cent cinquante mètres, tandis que d'autres ont à peine un mètre de hauteur. On en rencontre, rarement à la vérité, qui portent des rangées plus ou moins régulières de men-hirs, et même parfois un dol-men à leur sommet. (Voyez *le frontispice.*)

Il faut bien se garder de confondre avec les tumulus les buttes naturelles, ou les élévations factices; appelées *keep* par les Saxons et les Normands, et sur le haut desquelles étaient érigées des tours. Ces éminences, auxquelles on donne aussi souvent le nom de *mottes*, sont faciles à reconnaître à la dépression que présente leur sommet.

Les tumulus se rencontrent, soit isolés, soit réunis; les premiers sont les plus communs. La disposition intérieure de ces monuments est extrêmement variée; les uns présentent des salles composées de pierres grossières, comme les dol-mens et les allées couvertes, d'autres ne renferment que des espèces de sarcophages, formés de pierres plates; d'autres enfin, comme celui de New-Grange, en Angleterre, ont

des salles avec des voûtes en encorbellement, comme celles que nous avons vues dans les constructions cyclopéennes. Les Celtes paraissent avoir employé deux modes bien distincts de disposer des dépouilles des morts; ils durent commencer par l'inhumation; plus tard, l'usage de brûler les cadavres s'introduisit, mais sans détruire entièrement celui de confier les corps entiers à la terre. Les deux coutumes paraissent avoir subsisté concurremment.

Les cromlechs, ou cercles druidiques, que quelques écrivains modernes ont fastueusement nommés *thèmes célestes* ou *cercles astronomiques*, sans s'appuyer sur aucune preuve, sont formés de pierres droites disposées circulairement. Quelquefois le milieu du cercle est occupé par un énorme men-hir. Nous ne pouvons voir dans ces monuments autre chose que ces enceintes sacrées, dont parle Tacite, qui étaient, selon cet historien, en si grande vénération, que personne n'y entrait sans être lié, afin de rendre hommage, par cette attitude humiliante, à la majesté du dieu qui l'habitait; si l'on venait à tomber, il n'était pas permis de se relever, même sur les genoux; il fallait en sortir en se roulant. Il y avait de ces sanctuaires qui jouissaient du droit d'asile. La pierre qui occupait le centre était regardée comme le symbole de la divinité. Souvent les cercles druidiques sont accompagnés de dol-mens placés en dehors de leur enceinte. M. de Fréminville pense, avec raison, pouvoir en conclure que les Druides ne voulaient pas que leurs sanctuaires fussent souillés par le sang des victimes sacrifiées sur ces autels.

L'Angleterre présente deux enceintes sacrées, bien autrement compliquées que le simple cromlech, tel qu'on le rencontre ordinairement; je veux parler du monument d'Abury et du stone-henge, l'un et l'autre situés dans le Wiltshire.

Le premier est composé d'une vaste enceinte, au milieu de laquelle se trouvent deux autres enceintes, formées de plusieurs cercles concentriques, le tout entouré d'une sorte de fossé ou de circonvallation. Ce monument était formé de plus de deux cent soixante pierres, ainsi qu'on peut le voir par *la vignette* de ce chapitre qui en présente une vue restaurée. Lorsque le docteur Stukely le visita, en 1722, il retrouva encore en place environ soixante-quatre pierres; aujourd'hui on n'en compte guère plus de trente. A ce grand cromlech venaient se relier deux longues avenues, presque entièrement détruites, terminées elles-mêmes par deux plus petites enceintes, de l'une desquelles il ne reste plus de traces. Un assez grand nombre de tumulus s'élèvent autour de ce monument, et durent contenir les restes de personnages importants qui obtinrent la faveur de reposer près d'un des principaux sanctuaires de leur religion.

Plus étonnant encore, le stone-henge (voyez *la planche*) est désigné par les auteurs anciens sous le nom de *Chorea Gigantum;* sa forme est régulière; il est composé de deux cercles concentriques dont le plus grand a soixante mètres de diamètre. Ces cercles sont formés de pierres debout, espèces de piliers grossièrement équarris, portant d'autres pierres en guise d'architrave, assujetties par des tenons et des mortaises taillés dans la pierre même. Quelques-unes de ces dernières pierres sont très-grandes, et n'ont pas moins de six mètres de longueur, deux mètres

STONE HENGE

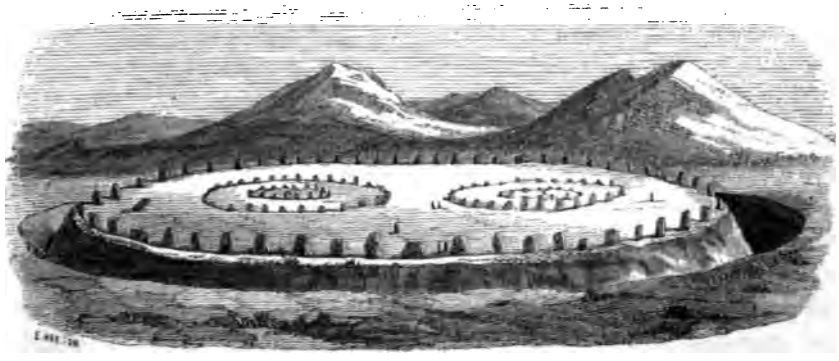
(Angleterre.)

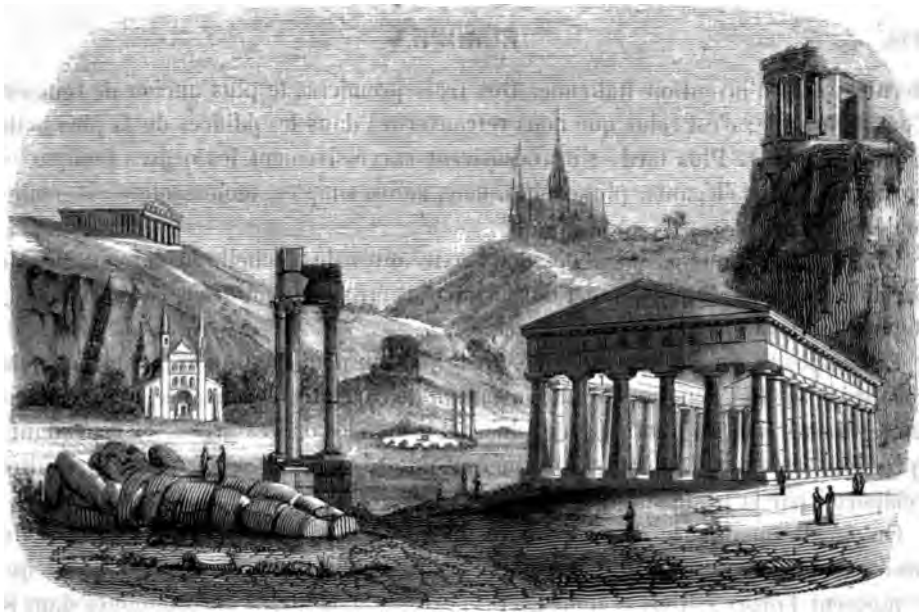
CHAMPS DE CARNAÇ

de largeur et un mètre d'épaisseur; elles sont taillées avec plus de soin que celles qui servent de supports.

Il me reste à parler de certains monuments dont la destination me paraît être restée, jusqu'à présent, une énigme indéchiffrable, malgré toutes les suppositions que les savants ont émises, et qui sont toutes aussi peu vraisemblables les unes que les autres : ce sont de longues rangées de men-hirs, que l'on est convenu de désigner sous le nom d'alignements druidiques. Ils sont communs en Bretagne, où l'on peut citer ceux de l'île d'Arz, de Plouhinec et d'Ardeven, dans le Morbihan; ceux de Toulinguet et de Kercolleoch, dans le Finistère; mais aucun ne peut être comparé à celui de Carnac (Morbihan), formé de onze rangées parallèles qui s'étendent encore sur une ligne de plus de trois kilomètres de longueur. Ce vaste ensemble est partagé en quatre groupes principaux qu'on désigne sous le nom d'*enceintes*. La première que l'on rencontre en sortant du bourg de Carnac est celle de Menec, terminée par un segment de cercle qui dut former l'extrémité du monument; viennent ensuite le champ de la fontaine de Verguselle, le champ de Kervarieau que reproduit notre planche, et près duquel se trouve un énorme dolmen, appelé *le Roc;* enfin le monument se termine aujourd'hui par l'enceinte nommée le champ de Mainieau, mais autrefois il dut s'étendre beaucoup plus loin.

Les Romains ou les Égyptiens n'ont jamais entrepris une tâche plus gigantesque, et il est bien difficile de se rendre compte des moyens que les Celtes, si peu avancés dans les sciences mécaniques, ont pu employer pour remuer des masses aussi colossales, et en nombre si incroyable; car on a calculé que, dans le principe, le monument de Carnac ne devait pas compter moins de dix mille pierres, dont trois mille sont encore debout.





TEMPLES, EGLISES.

§ 1. — TEMPLES.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de traiter à fond la question des divers ordres d'architecture; nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire précéder la description des temples grecs et romains de quelques notions essentielles sur les règles qui ont présidé à leur composition.

On appelle ordres d'architecture certaines proportions, certains ornements sur lesquels on règle la colonne et l'entablement de la façade d'un édifice. Les ordres sont au nombre de cinq, dont trois seulement appartiennent à la Grèce, tandis que les deux

derniers sont d'invention italienne. Des trois premiers, le plus ancien de tous est l'ordre dorique; c'est celui que nous retrouverons dans les édifices de la plus belle période de l'art. Plus tard, s'introduisirent successivement les ordres ionique et corinthien, plus élégants, plus riches, mais moins simples, moins solides et moins majestueux.

Les ordres italiens occupent les deux extrémités de l'échelle architecturale; le premier, le toscan, le plus massif de tous, paraît être une réminiscence du dorique, importé en Italie par les colonies grecques.

Le composite, au contraire, formé, ainsi que son nom l'indique, d'un mélange du corinthien et de l'ionique, fut une invention des architectes romains, qui, ne pouvant trouver rien de plus pur, de plus noble que les ordres grecs, et cependant, éprouvant le besoin d'innover, imaginèrent un ordre qui au moins pouvait paraître l'emporter par la profusion de l'ornementation.

On appelle module le demi-diamètre du fût de la colonne, pris à la hauteur du premier tiers. C'est ce module qui sert de mesure pour les différents membres qui composent l'ordre entier, et dont les proportions se trouvent ainsi toujours dans le même rapport avec la dimension de la colonne. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails, seulement j'indiquerai la mesure des fûts des colonnes dans les divers ordres, ce qui donnera une idée de leur proportion relative.

La colonne, y compris sa base et son chapiteau, a, dans l'ordre toscan, le plus lourd de tous, quatorze modules ou sept diamètres; dans l'ordre dorique, seize modules; dans l'ionique, dix-huit modules; enfin, vingt modules dans le corinthien et le composite, les plus élancés, les plus sveltes des cinq ordres.

Les premiers temples de la Grèce étaient de bois; Pausanias (liv. VIII) nous apprend que tel était celui qu'Agamèdes et Trophonius dédièrent à Neptune.

Les temples étaient nombreux dans toutes les villes de la Grèce; le plus beau et le plus grand était toujours consacré à la divinité protectrice de la ville: c'est ainsi qu'on comptait au nombre des temples les plus magnifiques le temple de Minerve à Athènes, ceux de Diane à Éphèse, d'Apollon à Delphes, de Jupiter à Olympie, de Vénus à Paphos et à Cythère. Généralement, les temples de ces divinités protectrices étaient situés dans les lieux les plus élevés. Les temples de Mercure se trouvaient dans les forums et les marchés; ceux d'Apollon et de Bacchus, près des théâtres; ceux d'Hercule, près des gymnases, des amphithéâtres ou des cirques; ceux de Mars, de Vénus et de Vulcain, près des portes, en dehors des villes; ceux de Cérès, dans les lieux retirés de la campagne; enfin, ceux d'Esculape, sur les hauteurs où l'air était plus sain pour les malades qui venaient implorer les secours du dieu de la médecine.

En général, les temples étaient tournés vers l'Orient, comme plus tard les églises chrétiennes.

Pour leur donner plus de majesté et d'élégance, ils étaient exhaussés sur plusieurs rangs de gradins; on appelait ce soubassement κρηπίδωμα.

Les temples étaient de forme ronde ou rectangulaire.

Les édifices ronds étaient en très-petit nombre chez les Grecs, et surmontés de

coupoles appelées θόλοι. On n'en trouve que six, indiqués par Pausanias, et trois seulement étaient de véritables temples; c'étaient : un sanctuaire voisin du temple d'Esculape; le temple de Sparte, où étaient placées les statues de Jupiter et de Vénus; enfin, le temple, appelé le Foyer commun (κοινὴ ἑστία), à Mantinée.

Sur le vaisseau, d'une grandeur extraordinaire, que Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, fit construire, il y avait, entre autres, un temple rond consacré à Vénus. (ATHEN., *Deipnos.*, lib. V.)

La forme circulaire d'un temple de la Thrace, dédié au soleil, était le symbole du disque de cet astre. Beaucoup plus communs chez les Romains, les temples ronds devaient souvent leur forme à quelque motif allégorique du même genre; c'est ainsi que le temple de Vesta, bâti par Numa, et qui servit de type à ceux qu'on éleva plus tard en l'honneur de la même divinité, « avait été fait de la sorte, dit Plutarque, pour » représenter par ce globe l'univers, dont le feu sacré était censé occuper le centre, » et non pour signifier que Vesta fût le globe de la terre. »

Rome possède un temple circulaire qui présente à sa façade un portique rectangulaire, disposition dont on ne trouve d'analogue que dans le temple de Balbeck, en Syrie; on a déjà nommé le plus beau, le plus pur, le plus intact du monde, le Panthéon d'Agrippa.

On appelait temple *monoptère* celui qui offrait simplement une coupole portée sur des colonnes disposées en rond, et dont le sanctuaire n'était pas fermé. Nous en avons un exemple dans les ruines du temple de Sérapis, à Pouzzol. Cette forme élégante a été adoptée par les modernes pour la décoration des jardins, et on la retrouve dans les petits temples qui ornent le parc de Trianon, à Versailles, la villa Reale, à Naples, et la villa Borghese, à Rome.

Les temples rectangulaires avaient reçu différentes dénominations, suivant la disposition des colonnes qui les décoraient.

1° Le temple *à antes* (*in antis*), ou, comme les Grecs l'appelaient, ἐν παραστάσιν, fut le premier à ordonnance régulière selon la classification de Vitruve. L'usage des colonnes au frontispice des temples ne fut pas, dans les premiers temps, d'une nécessité absolue. Lorsqu'un sommier en bois, vu le peu de largeur de ces constructions, put, sans inconvénient, s'étendre d'un mur à l'autre, il y eut un vestibule couvert en avant de la porte, qui se trouva reculée sous cet abri. Lorsque plus tard l'architrave, composée de plusieurs pierres, remplaça la plate-bande en bois, il devint indispensable de la soutenir par l'emploi des colonnes d'une *ante* à l'autre, c'est-à-dire de la tête d'un des murs latéraux du temple à la tête de l'autre mur. Le temple *in antis*, le plus simple de tous les temples à colonnes, présentait donc des pilastres aux encoignures, et une colonne seulement de chaque côté de la porte. Tels étaient le temple d'Athènes, que Stuart appelle temple sur l'Ilyssus, et le temple de la Fortune à Rome, mentionné par Vitruve.

2° Le temple *prostyle* ne diffère du temple à antes qu'en ce que l'on substitua deux nouvelles colonnes aux pilastres et aux extrémités des murs de la *cella*, qui autrefois se prolongeaient de chaque côté de la façade.

3° Le temple *amphiprostyle*, ou double prostyle, présentait quatre colonnes à la façade, et quatre à la face postérieure.

4° Dans les temples *périptères*, les colonnes entouraient entièrement l'édifice. Vitruve place six colonnes à la façade; mais cette règle est loin d'être sans exception, et on trouve une foule de temples périptères qui ont un plus grand nombre de colonnes. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les plus beaux temples de l'antiquité.

Il y avait également des temples circulaires périptères, comme ceux de Vesta, à Rome, de la Sibylle, à Tivoli, etc.

5° Cette colonnade, ce portique régnant tout autour du temple, lui donnait une apparence grandiose, quoique tendant à resserrer la cella, qui restait toujours dans des proportions assez étroites. Ce fut pour remédier à cet inconvénient, tout en conservant à l'édifice son aspect noble et élégant, qu'on inventa le temple pseudo-périptère, ou faux périptère, dans lequel les colonnes des ailes et de la façade postérieure sont engagées dans les murs de la cella, qui se trouve ainsi agrandie de tout l'espace qui, dans les temples périptères, séparait sa muraille des colonnes du portique. Le temple de Jupiter Olympien, à Agrigente, était le plus ancien temple pseudo-périptère connu.

6° Un double rang de colonnes entoure les temples *diptères*. Cette disposition, la plus riche et la plus dispendieuse de toutes, dut être rarement appliquée. Vitruve ne nous en cite que deux exemples, l'un dans Rome, le temple dorique de Quirinus, et l'autre, beaucoup plus fameux, le temple de Diane, construit à Éphèse par Ctésiphon.

7° Les temples pseudo-diptères étaient de deux sortes : tantôt la façade présentait deux rangées de colonnes isolées, et les trois autres côtés une rangée seulement isolée, et une engagée dans le mur de la cella; tantôt on supprima entièrement sur ces trois côtés la rangée des colonnes intérieures, ce qui donna à la galerie environnante la largeur de deux entre-colonnements. Ermogènes d'Alabanda appliqua cette innovation au temple de Diane à Magnésie; mais c'est par erreur que Vitruve lui en attribue l'invention, puisqu'on connaît en Sicile un autre temple pseudo-diptère, qui certainement est d'une époque antérieure, le grand temple de Sélinunte, qui fut érigé à l'époque de la conquête de la ville par les Carthaginois, 409 ans avant Jésus-Christ, tandis qu'Ermogènes ne vivait que sous Alexandre, c'est-à-dire vers l'an 330 avant l'ère vulgaire. C'est sur ce plan, légèrement modifié, qu'a été construite à Paris l'église de la Madeleine.

Les colonnes étaient toujours en nombre pair dans les façades des temples, car autrement il s'en fût trouvé une au milieu, devant la porte d'entrée, et suivant qu'on en comptait quatre, six, huit ou douze, les temples prenaient la dénomination de tétrastyle, hexastyle, octastyle, décastyle ou dodécastyle.

Les plafonds des temples étaient ordinairement de bois, tant dans les plus anciens temples, tels que celui d'Apollon, à Delphes (Pind., *Pith.* V, v. 52), que dans les édifices d'une époque moins reculée. Il y a cependant eu quelques temples, qui, tels que celui de Thésée à Athènes, étaient surmontés d'une voûte. Le toit, toujours à

double égout, était formé de dalles en pierre ou en marbre, de tuiles, et quelquefois de plaques de métal. Les escaliers qui y conduisaient étaient ménagés dans l'épaisseur des murs, et en forme de vis, comme Pausanias (liv. V) nous apprend qu'étaient ceux de Jupiter Olympien dans l'Élide.

Certains temples, qu'on appelle hypètres, n'avaient pas de toiture, au moins en partie. Vitruve ne dit pas qu'ils fussent complétement découverts, et M. Quatremère de Quincy pense que le milieu seul était à ciel ouvert; le Parthénon était de ce nombre. Dans ces temples la cella était plus longue que dans les autres, et chaque extrémité avait une entrée et un *pronaos*. A l'intérieur étaient souvent deux étages de colonnes superposées, formant deux galeries comme dans les basiliques; il en était ainsi au temple de Tégée, dédié à Minerve, le plus beau du Péloponèse, bâti par Scopas, dans la 93e olympiade, et au grand temple de Sélinunte.

Les temples étaient généralement assez petits; la cella n'avait que l'étendue nécessaire pour la statue et l'autel, ce qui était suffisant, puisqu'en général chacun sacrifiait en particulier. On ne donna plus tard une grande étendue qu'aux temples d'une divinité protectrice d'une ville ou d'un peuple, et on ajouta parfois à cette étendue en entourant le temple entier d'une enceinte appelée *peribolos*, comme au temple de Vénus à Pompéi, ou en les faisant précéder d'une cour fermée, quelquefois entourée d'un portique, et dans le pourtour de laquelle se trouvaient les logements des prêtres, ainsi qu'on le reconnaît aux temples d'Isis et d'Esculape dans la même ville.

Le porche qui précédait le temple, et sous lequel était la porte d'entrée, s'appelait indifféremment *frons, pronaos, prodomos* et *anticum*. *Frons* désignait cependant plus spécialement la façade proprement dite. L'extrémité opposée du temple portait le nom de *posticum;* quelquefois on y ménageait une pièce appelée *opistodomos*, destinée à renfermer les *ex-voto*, ἀναθήματα, et le trésor du temple, ou même le trésor public : c'est ainsi que les sommes énormes produites par la contribution, φόρος, que les villes grecques s'étaient imposée pour subvenir aux frais de la guerre contre les Perses, furent déposées à Athènes dans l'opistodome du Parthénon.

La cella ou sanctuaire portait également le nom de *domos, secos* ou *naos*. Le lieu où était la statue s'appelait θάλαμος, lit. C'était derrière la statue du dieu qu'était souvent ménagée une petite niche, où se plaçait le prêtre pour rendre les oracles; il y arrivait par un escalier qu'on a retrouvé dans plusieurs temples antiques, et, entre autres, au temple d'Isis à Pompéi. L'intérieur de la cella était en général plus simple que l'extérieur du temple; cependant, outre l'autel et la statue de la divinité à laquelle le temple était consacré, on y plaçait aussi parfois les images d'autres divinités qui y étaient associées, et qu'on appelait συννάοι (συν, avec; ναός, temple).

Les murs intérieurs de la cella étaient souvent décorés de peintures. Nous savons que dans le temple de Thésée, à Athènes, Mycon avait peint une amazone et le combat des Centaures et des Lapithes; que, dans le temple des Dioscures, Polygnotte représenta leur mariage avec les filles de Leucippe, et Mycon l'expédition des Argonautes, etc. Virgile décrit fort au long la prise de Troie, peinte sur les murs du temple de Junon, que Didon venait d'élever dans sa nouvelle ville. Il y avait aussi des

peintures dans plusieurs temples de Rome. L'an de Rome 450, Fabius en avait orné le temple de la déesse *Salus*, ce qui lui avait valu le surnom de *pictor*, qui fut conservé à ses descendants. Quelquefois ces peintures n'étaient qu'une teinte plate, comme il a été constaté au temple d'Égine, lors de sa découverte en 1812.

On n'a plus aucun doute aujourd'hui sur l'usage que firent les Grecs de l'architecture *polychrôme*, c'est-à-dire, de l'emploi de la peinture à la décoration extérieure des monuments. Primitivement, leurs édifices construits en bois étaient revêtus de cire bleue pour les préserver de la pourriture; lorsque l'emploi de la pierre succéda à celui du bois, on la revêtit de stuc colorié, κονιασις, ce qu'on doit attribuer en partie à la continuation de l'ancien usage, en partie à l'exemple des Égyptiens. Les Romains eux mêmes empruntèrent aux Grecs cette coutume, et plusieurs antiquaires ont prétendu avoir découvert des traces de couleur et de dorure jusque sur la colonne Trajane.

Telles sont les différentes formes sous lesquelles se présentent les temples élevés par les Grecs et par les Romains. Nous avons déjà eu occasion de décrire plusieurs de ces temples qui existent en Afrique ou en Asie; jetons maintenant un coup d'œil sur ceux qui nous ont été conservés sur le sol de l'Europe.

C'est dans l'île d'Égine que nous devons chercher le plus ancien de tous les temples grecs, remontant, selon toute apparence, au sixième siècle avant Jésus-Christ. Dès la plus haute antiquité, les Éginètes, doués de ce sentiment du beau qui distingua plus tard la nation entière, cultivèrent les arts, et ils doivent en partie à leur habileté dans le travail des métaux, l'honneur d'avoir introduit dans la sculpture un style supérieur à tout ce qui l'avait précédé. Leur opulence et leur goût pour les arts les portèrent à embellir leur île d'édifices et de temples magnifiques. Il y en avait trois peu éloignés l'un de l'autre, dédiés à Apollon, à Diane et à Bacchus; le temple d'Esculape était plus loin; un autre était consacré à Vénus, et nous en voyons encore aujourd'hui une colonne debout et sans chapiteau; mais le plus célèbre de tous était celui de Jupiter Panhellenius, dont on retrouve les ruines dans la partie nord-est de l'île, sur une des collines qui dominent la mer

Ce temple était hexastyle et périptère; de ses trente-six colonnes, vingt-cinq sont encore en place, soutenant l'architrave presque entière.

Le génie des Grecs devait bientôt développer ces premiers germes de l'art. La victoire de Marathon avait procuré la paix à toute la Grèce, et il fallut rétablir les monuments renversés ou brûlés par les Perses. Sous l'administration de Cimon et de Thémistocle, on vit s'élever plusieurs édifices, dont le principal est le temple de Thésée, à Athènes, qui, aujourd'hui encore, nous étonne par son admirable conservation, quoique construit 465 ans avant Jésus-Christ, dans la quatrième année de la 77ᵉ olympiade. Le temple de Thésée est situé sur une petite éminence qui se détache de la montagne de l'Aréopage. Il est hexastyle et périptère, et ressemble beaucoup au Parthénon, auquel probablement il a dû servir de type. Il n'avait de sculptures qu'aux dix métopes de la face orientale et aux quatre de retour de chaque côté. Ces métopes, la plupart conservées, représentent les exploits d'Hercule et de Thésée.

ACROPOLE D'ATHENES.

(Grece.)

Bientôt, sous Périclès, l'ami de Phidias, on vit briller les grands noms d'Ictynus et d'Hippodamus; le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéum, le temple de Minerve Aptère, firent d'Athènes la métropole des arts, tandis que dans le reste de la Grèce prenaient naissance les temples de Jupiter, à Olympie, de Diane, à Éphèse, de Minerve, à Élis; et tant d'autres. C'est dans cette période et dans celle d'Alexandre, c'est-à-dire de l'an 460 à l'an 336 avant Jésus-Christ, qu'on vit les trois ordres constitutifs de l'architecture arriver, en Grèce, à leur plus haut degré de perfection, et les ordres ionique et corinthien venir se joindre à l'ordre dorique, sans base, le plus simple et le plus ancien des ordres grecs.

Ce fut par ordre de Périclès, et sous la direction de Phidias, qu'au milieu de l'acropole d'Athènes (voyez la *planche*), les deux plus habiles architectes de l'époque, Ictynus et Callicratès élevèrent le Parthénon, le plus beau de tous les produits de l'art grec, l'école éternelle des architectes et des sculpteurs de tous les pays et de tous les temps.

Le Parthénon subsista longtemps presque intact; les chrétiens en avaient fait une église, et plus tard les Turcs, maîtres d'Athènes, soit indifférence, soit oubli, l'avaient respecté; malheureusement, en 1687, pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens, sous les ordres de Morosini, une bombe tomba sur le temple converti en poudrière, et l'explosion coupa, pour ainsi dire, le monument en deux parties; tout le côté oriental de la cella, cinq colonnes du portique, toutes les constructions intérieures de la cella, huit colonnes de la rangée septentrionale du péristyle, six de la rangée méridionale, et, enfin, toutes les sculptures appartenant à ces différentes parties de l'édifice, furent anéantis ou renversés.

Le Parthénon est entièrement construit de beau marbre blanc, qu'on tirait de la montagne Pentélique qui est voisine. Ce temple est dorique, octastyle, périptère et hypèthre. Il n'est pas seulement célèbre par sa merveilleuse architecture; il l'est également par les admirables sculptures de sa frise, de ses métopes et de ses frontons, chefs-d'œuvre de Phidias, d'Agoracrite et d'Alcamène, ses meilleurs élèves, sculptures qui, en partie arrachées du monument par lord Elgin, sont aujourd'hui le plus bel ornement du Musée Britannique.

L'acropole d'Athènes renferme encore deux autres temples bien remarquables aussi : ceux de la Victoire Aptère et de Minerve Polyade.

Le temple de la Victoire Aptère est d'ordre ionique; on en a retrouvé tous les matériaux dans les décombres, et on a pu le rétablir presque entier. Quelques bas-reliefs connus au siècle dernier avaient été emportés à Londres, mais le reste, bien plus admirable par sa conservation, est resté à Athènes; il consiste en une frise, représentant un combat de guerriers grecs et asiatiques, sans doute la bataille de Marathon.

L'autre temple, celui de Minerve Polyade, appelé aussi l'*Erechtheum*, a beaucoup souffert par les guerres, et surtout par la dernière; il était le plus ancien temple d'Athènes, comme il en était le plus sacré. Détruit par les Perses, il fut rebâti vers la même époque que le Parthénon, mais un peu plus tard, dans les dernières années

de la guerre du Péloponèse. Il était divisé en trois temples par deux murailles parallèles à sa longueur : c'étaient ceux de Minerve Polyade, protectrice de la ville, l'*Erechtheum* et le *Cecropium*. Au midi et au nord étaient joints deux portiques ouverts, dont l'un était soutenu par des cariatides. Sous celui-ci se trouvait l'olivier sacré, que la tradition disait avoir été créé par Minerve dans sa dispute avec Neptune. L'autre portique, situé au nord, et non encore dégagé, était d'ordre ionique; sa frise et son plafond ont surtout été fort endommagés par la dernière guerre; un boulet y a fait un ravage épouvantable.

Un des plus célèbres temples de l'antiquité grecque était celui de Jupiter Olympien, élevé par les Éléens, sous la direction de l'architecte Libon, et dans lequel fut placée la fameuse statue, chef-d'œuvre de Phidias. L'un des résultats les plus importants de l'expédition scientifique des Français en Morée est sans contredit la connaissance exacte qu'elle nous a procurée de cet édifice, jusqu'alors enseveli par l'exhaussement du sol, résultat des alluvions annuelles de l'Alphée. Ce n'est plus aujourd'hui d'après des conjectures, mais d'après des réalités, que nous en possédons la reconstruction. Ce temple était hexastyle, périptère, et en partie hypèthre. Plusieurs des métopes décrites par Pausanias, et retrouvées par les architectes français, sont maintenant au musée du Louvre; elles représentent sept des travaux d'Hercule.

De la même époque que le Parthénon et le temple de Jupiter Olympien, datait le temple d'Apollon Épicurius, à Phygalie, en Arcadie, bâti sur les dessins d'Ictynus, l'architecte du Parthénon. Il a été retrouvé presque en totalité dans les montagnes, et dans un pays presque désert, non loin de Bassæ. Ce monument n'est pas de marbre, mais d'une pierre du pays qui reçoit presque un aussi beau poli. La frise a été recomposée tout entière. Il est dorique, hexastyle et périptère. Il a présenté deux particularités très-remarquables et sans exemple : une colonne isolée d'ordre corinthien, mais dont le chapiteau, de la plus grande simplicité, paraît être le type primitif de cet ordre, était placée devant la statue du dieu. A l'intérieur sont des colonnes ioniques, engagées dans le mur de la cella, et formant ainsi entre elles des espèces de renfoncements, destinés sans doute à contenir des ex-voto.

Tels sont les temples les plus importants qui existent encore en Grèce; on trouvera à la fin de ce paragraphe la liste de ceux dont on a reconnu des restes moins considérables.

Passons maintenant à la Sicile; nous y trouverons, à Agrigente et à Selinunte, deux temples appartenant à la même période. Le grand temple de Jupiter Olympien à Agrigente n'était pas encore achevé entièrement lors de la 93e olympiade et de la prise de la ville par les Carthaginois, qui la détruisirent ainsi que Selinunte. Agrigente fut rebâtie, et reprit quelque importance, mais jamais le temple ne put être achevé. Le plan de cet édifice offre des particularités fort remarquables. La façade tournée à l'est présente sept colonnes, dont conséquemment une au milieu; il faudrait ainsi croire qu'on serait entré dans le temple par deux petites portes placées

en face des entre-colonnements, ce qui n'est pas supposable; on doit donc penser que l'entrée était à la face occidentale, bien que cela soit contraire à tous les usages; cette face n'avait sans doute que six colonnes, l'entre-colonnement du milieu étant double des autres.

Ce temple était le plus ancien des pseudo-périptères, les colonnes étant engagées à moitié dans le mur de la cella. Rondes au dehors, elles étaient carrées au dedans; elles sont d'une si énorme proportion, que l'intérieur de chaque cannelure pourrait loger un homme. L'intérieur était également singulier. On l'avait divisé en trois nefs par deux rangs de piliers qui existent encore en partie; leur base très-élevée supportait des figures gigantesques d'atlantes, alternativement mâles et femelles. Ce sont ces colonnes qui ont fait donner à l'édifice le nom moderne de *Tempio dei Giganti*. On voit une de ces figures renversée et brisée sur le premier plan du frontispice de ce chapitre. Ce temple avait cent treize mètres de longueur sur cinquante-trois de largeur; sa hauteur totale devait être de quarante mètres.

On trouve également à Agrigente, le temple de la Concorde, bien mieux conservé, et dont la cella, aussi bien que les colonnes, sont encore debout. Ce temple est dorique, hexastyle et périptère. C'est lui que nous avons placé au dernier plan à gauche dans notre frontispice.

Il en est de même du temple de Cérès à Ségeste; mais celui-ci a perdu son toit et le mur de sa cella. Quant à son entablement et son fronton, ils sont encore plus intacts qu'au temple d'Agrigente (voyez le premier plan du frontispice).

La partie méridionale de l'Italie, appelée autrefois la Grande Grèce, nous offre également des ruines de temples grecs, remontant à une très-haute antiquité. On en trouve trois dans l'enceinte de Pestum, l'antique *Possidonia*. Celui qu'on croit avoir été dédié à Neptune est le plus majestueux de tous, et probablement le plus ancien, non-seulement de Pestum, mais de l'Europe entière. Il est hexastyle et périptère; ses colonnes sont énormes, massives, sans base, comme toujours, dans le dorique grec; les chapiteaux ont une largeur disproportionnée, qui a depuis été imitée, et qui a donné naissance à une espèce d'ordre appelé ordre de Pestum.

Le second temple est connu sous le nom de la Basilique, et peut bien en effet avoir été un de ces édifices publics dont je parlerai plus tard.

Le troisième temple, qu'on suppose avoir été consacré à Cérès, quoique plus petit et beaucoup moins important que celui de Neptune, est d'un style infiniment plus élégant. Mentionnons, en terminant, le temple de Métaponte. Deux rangées parallèles de colonnes, soutenant une architrave, et connues dans le pays sous le nom de *Tavola dei Paladini*, sont tout ce qui reste de cet édifice, un des plus beaux de la Grande Grèce (1).

Les Romains, tant qu'ils n'avaient eu aucun contact avec les Grecs, étaient loin d'être arrivés au degré de perfection que devait atteindre leur architecture; déjà

(1) MM. de Luynes et J. de Bacq ont consacré à la description de ces ruines un des plus magnifiques ouvrages qui soient sortis des presses françaises. 1 vol. grand in-folio. Paris, 1833. Pl.

cependant, aidés des Étrusques, qui, sans aucun doute, avaient dû avoir avec la Grèce quelques communications à des époques peut-être très-reculées, ils avaient élevé quelques constructions plus remarquables par leur caractère de solidité que par leur élégance. Une véritable révolution s'opéra dans l'art après la seconde guerre punique, deux cents ans environ avant notre ère, lorsque les Grecs furent appelés à Rome. Le règne d'Auguste fut la plus brillante période de l'architecture romaine; il suffira de nommer Vitruve et le Panthéon. Entraîné un moment dans une fausse voie par la prodigalité folle de Néron, cet art sembla, sous les règnes de Nerva et de Trajan, tendre à un retour vers un goût plus pur et plus sévère; il brilla encore d'un assez vif éclat sous Adrien et les Antonins; mais c'étaient les derniers éclairs qu'il jetait en expirant.

Avec le deuxième siècle et le règne de Septime Sévère commença la décadence que consommèrent dans l'espace de moins de deux cents ans, ainsi que nous le verrons plus tard, la translation du siége impérial à Constantinople, le zèle outré du christianisme naissant, et les invasions des Barbares.

Les Romains, en empruntant aux Grecs leurs croyances et leurs pratiques religieuses, adoptèrent également les monuments de leur culte. La forme, la disposition et l'ensemble du temple romain sont les mêmes qu'au temple grec, et dans ce genre d'édifices, les Romains n'ont été qu'imitateurs.

Les temples romains sont en immense quantité sur toute la surface du monde ancien; nous en avons déjà signalé un grand nombre dans les diverses contrées que nous avons parcourues. Décrire tous ceux qui nous restent en Europe excéderait de beaucoup les bornes de notre travail; je ne parlerai donc avec quelques détails que des principaux de chaque genre, renvoyant pour les autres à la liste placée à la fin de ce paragraphe.

Parmi les temples romains, le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous, grâce à sa transformation en église dès le neuvième siècle, est celui de la Fortune virile, construit à Rome par Servius Tullius. Il est petit, rectangulaire, et son antiquité est démontrée par la simplicité même des matériaux. Il a quatre colonnes de face et sept de côté; il était périptère, mais la cella fut détruite, et les entre-colonnements furent remplis pour l'approprier à sa nouvelle destination. Ses colonnes sont d'ordre ionique.

C'est la France qui possède le plus pur par son style, comme le plus intact, de tous les temples rectangulaires, la Maison carrée de Nimes (voyez la *planche*). La construction de cet admirable monument est attribuée par les uns à Auguste, et par d'autres à Adrien, qui, à son retour de la Grande-Bretagne, se serait arrêté quelque temps dans la Gaule Narbonnaise, et aurait bâti à Nîmes un temple en l'honneur de Plotime, femme de Trajan, à laquelle il était redevable de son adoption. Ce temple, dont la longueur est de trente-six mètres, sur une largeur de dix-huit, est du nombre de ceux que Vitruve appelle pseudo-périptères et hexastyles. Sa conservation est parfaite, quoiqu'il ait été abandonné longtemps aux injures du temps et des hommes; en 1826, il a été transformé en un musée, où l'on a réuni une galerie de

MAISON CARRÉE A NIMES.

PANTHÉON DE ROME.

tableaux et une foule de fragments de sculptures ou d'architecture antiques, trouvés à Nîmes.

J'ai déjà dit un mot de la forme tout exceptionnelle du Panthéon de Rome, le plus beau et le plus vaste des édifices circulaires que nous ait légué l'antiquité romaine (voyez la *planche*). Le temps semble l'avoir respecté pour le présenter à l'admiration de tous les siècles. Après la bataille d'Actium, l'an 26 avant Jésus-Christ, Agrippa, gendre d'Auguste, l'avait consacré à Jupiter Vengeur. Sur le fronton on lit encore :

M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIVM. FECIT.

Ce temple fut depuis ouvert à toutes les divinités de l'empire, et chaque année un sacrifice solennel, commun à tous les dieux, y rassemblait les Romains. Il fut converti en église en 608, et depuis il a porté le nom de la Rotonde, ou de *Sancta Maria ad Martyres* (1). Il paraît certain que la partie circulaire du Panthéon ne fut dans le principe qu'une des principales salles des thermes d'Agrippa ; lorsque celui-ci voulut le convertir en temple, il y ajouta l'admirable portique dont jamais la perfection n'a pu depuis être égalée. Ce portique a trentre-quatre mètres de longueur sur vingt mètres de largeur ; il est décoré de 16 magnifiques colonnes, toutes d'un seul bloc de granit oriental, de treize mètres de hauteur. Ces colonnes sont d'ordre corinthien, et leurs chapiteaux, ornés de feuilles d'olivier au lieu de feuilles d'acanthe, sont au nombre des plus parfaits qui nous soient restés. L'intérieur du temple n'a pas moins d'élégance que de noblesse et de majesté ; c'est une rotonde de quarante-quatre mètres de diamètre, dont la coupole plate est un chef-d'œuvre de construction.

Les temples les plus ordinairement circulaires étaient, ainsi que je l'ai dit d'après Plutarque, ceux consacrés à Vesta. Il y en avait deux dans l'enceinte de Rome ; l'un, converti aujourd'hui en église, dédiée à saint Théodore, s'élève près du Forum, et n'a conservé que sa cella, privée de toute décoration ; on pense que c'est celui où l'on entretenait le feu sacré. L'autre existe encore sur le bord du Tibre, non loin du temple de la Fortune virile ; c'est un des plus jolis édifices de Rome ; il est périptère et soutenu par dix-neuf colonnes corinthiennes de marbre blanc. Il paraît avoir été construit vers la fin du onzième siècle de l'empire, comme l'indique le style des chapiteaux, et la proportion trop svelte des colonnes. Ce petit temple, dont la cella n'a que huit mètres soixante centimètres de diamètre, est aujourd'hui une église, sous le vocable de *Santa Maria del Sole*. Un autre temple de Vesta, de même forme, moins bien conservé, il est vrai, mais merveilleusement placé au-dessus du précipice où bondit l'Anio, est un des plus beaux ornements de Tivoli (voyez le deuxième plan

(1) C'est principalement sur la place du Panthéon que, le jour de saint Joseph, s'établissent des marchands de friture qui entourent leurs tables de lauriers, implantés entre les pavés et ornés de guirlandes et de sonnets en l'honneur de saint Joseph. C'est cette fête qui est représentée sur notre planche.

du frontispice, à droite). Il doit appartenir à la plus belle époque de l'art; il est encore plus petit que celui de Rome, n'ayant que quatre mètres, quinze centimètres de diamètre.

L'Italie n'offre qu'un seul exemple de temple monoptère antique; c'est, ainsi que je l'ai dit, celui de Sérapis, à Pouzzol; trois colonnes seulement restent debout, mais on reconnaît encore le soubassement entier, et la place qu'occupaient les autres colonnes (voyez le troisième plan, au milieu du frontispice).

TEMPLES GRECS (1).

GRÈCE.

Temple a Corinthe. On ignore à quelle divinité il était dédié; huit colonnes encore debout, et portant une partie de l'architrave, nous offrent le type du plus ancien style de l'architecture grecque; elles sont les plus courtes que l'on connaisse dans l'ordre dorique, composées d'un seul bloc d'une pierre poreuse, et revêtues d'un stuc extrêmement dur.

Temple de Cérès, à Éleusis, aujourd'hui *Tefsina*. Énorme monceau de décombres.

Temple de Némésis, à Rhamnonte. Vestiges considérables, publiés dans le recueil de la société des *Dilettanti*.

Temple de Minerve Suniade, à l'extrémité du cap Sunium, près d'Athènes. Douze colonnes sont encore en place, et ont fait donner au site qu'elles occupent le nom de *cap Colonne*.

Temple de Jupiter, à Némée. Trois colonnes doriques encore debout semblent indiquer par leur proportion plus svelte une époque un peu moins ancienne, et cependant ce temple était déjà en partie ruiné au temps de Pausanias.

Temple d'Apollon, dans l'île de Délos. Monceau de ruines.

SICILE.

Temple d'Hercule, à Agrigente. Fouillé par le duc de Serradi-Falco; on a pu relever son plan, et les principaux éléments de sa restauration; il était hexastyle et périptère.

Temple des Dioscures, à Agrigente. On en a découvert de nos jours des restes considérables.

Temple d'Esculape, à Agrigente. Il était petit et n'avait pas de péristyle. Les colonnes étaient engagées dans le mur de la cella. On trouve aussi à Girgenti quelques vestiges plus ou moins importants des temples de Junon, de Cérès, de Proserpine, d'Apollon et de Diane.

Temple de Jupiter Olympien, à Sélinunte. Ce magnifique édifice n'est plus qu'un monceau de ruines, connu sous le nom de *Pilieri dei Giganti*; il est presque aussi grand que celui d'Agrigente; sa forme est celle d'un temple octastyle, pseudodiptère, hypèthre, et d'ordre dorique. Ce temple fut détruit par les Carthaginois avant d'être terminé; trois colonnes tronquées sont seules debout. Il existe à Sélinunte deux temples plus petits, également renversés.

Temple de Minerve, à Syracuse. Il sert aujourd'hui de cathédrale; les restaurations et les additions l'ont rendu méconnaissable.

TEMPLES ROMAINS.

GRÈCE.

Temple de Jupiter Olympien, à Athènes. Magnifique édifice, construit par Adrien. Dix colonnes de marbre blanc sont encore debout avec leur architrave. Ce temple était décastyle et diptère.

Temple de Claude, à Philippi, en Macédoine. Quelques restes peu importants.

(1) On ne doit point s'attendre à trouver dans ces listes tous les innombrables monuments de l'Europe: nous nous efforcerons seulement de n'omettre aucun de ceux qui sont importants, soit par leur grandeur, soit par leur style, soit par les souvenirs qui s'y rattachent.

ITALIE.

TEMPLES RECTANGULAIRES.

Temple de Jupiter, à Pompéi. Ce temple, situé à l'extrémité du forum, était un des plus grands de la ville, mais il est aussi un des moins bien conservés. Toutes les colonnes du portique sont renversées. Il était hexastyle, corinthien à l'extérieur, ionique à l'intérieur.

Temples de Bacchus et de Mercure, à Pompéi. Ils sont plus petits, mais très-curieux à étudier dans leurs diverses parties, qui fournissent les renseignements les plus précieux sur les usages religieux.

Temple d'Isis, à Pompéi. Le plus complet de tous. On voit encore au sanctuaire un petit escalier, par lequel se glissait derrière la statue de la déesse le prêtre chargé de rendre les oracles.

Temple d'Esculape, à Pompéi. Ce temple, le plus petit de tous, était tétrastyle et composite.

Temple d'Antonin et de Faustine, à Rome. Ce temple, situé dans le Forum, et aujourd'hui église de Saint-Laurent *in Miranda*, est surtout remarquable par son portique, composé de dix magnifiques colonnes de *cipollino*, et par sa frise richement sculptée, représentant des griffons et des instruments de sacrifice.

Temple de la Concorde, à Rome, dans le Forum, au pied du Capitole. Il n'en reste que le pavé, composé de marbres, et découvert en 1817.

Temple de Jupiter Tonnant, à Rome, au Forum, au pied du Capitole. De ce temple, érigé par Auguste, il reste trois colonnes, formant angle droit et portant leur entablement (voyez le deuxième plan du frontispice).

Temple de Saturne, à Rome, au Forum, près le temple de Jupiter tonnant. Ce temple a longtemps été pris pour celui de la Fortune, ou celui de la Concorde; ce n'est qu'à la découverte de ce dernier qu'on lui a restitué son véritable nom Il en reste huit colonnes de granit, d'ordre ionique, et toutes de diamètres différents; l'entablement est conservé.

Temple de Jupiter Stator. C'est sous ce nom évidemment apocryphe qu'on désigne le plus ordinairement trois magnifiques colonnes qui s'élèvent dans le Forum, et qui sont un des plus beaux modèles d'ordre corinthien qui nous soient restés de l'antiquité.

Temple de Vénus et de Rome, à Rome. Il fut érigé dans le Forum par Adrien; il n'en reste que deux absides adossées l'une à l'autre, exactement semblables, et présentant encore les niches qui continrent les statues des deux divinités.

Temple d'Antonin le Pieux, à Rome. Il reste de ce temple onze énormes colonnes corinthiennes, supportant un entablement, et ayant formé une partie latérale du portique du temple; elles servent aujourd'hui de façade à la douane.

Temple de Junon, à Rome. Trois colonnes composites, dans la cour d'une maison près l'église de *Santa Maria in Campitelli*.

Temple de Mars Vengeur, à Rome. Il fut longtemps désigné sous le nom de temple de Nerva; il faisait partie du Forum d'Auguste. Il en reste un pilastre et trois magnifiques colonnes de marbre blanc de dix-sept mètres de hauteur, et un fragment du mur de la cella, supportant le plafond du portique.

Temple de Vénus et Cupidon, à Rome. Il en reste l'abside en forme de grande niche, dans une *vigne*, près l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.

Temple de Bacchus ou des Muses, dans la campagne de Rome. C'est un petit édifice rectangulaire d'un style de décadence; il était décoré d'un portique, soutenu par quatre colonnes corinthiennes de marbre blanc. C'est aujourd'hui une église, dédiée à saint Urbain.

Temple du dieu Redicule (*à redire*). Ce petit temple, situé dans la campagne de Rome, indique le point où s'arrêta Annibal lorsqu'il marchait sur Rome; sa construction est des plus simples; il n'a pas de colonnes.

Temple de la Sibylle, à Tivoli. Ce petit édifice, converti en église, est tétrastyle et d'ordre ionique; son architecture est d'une grande simplicité.

Temple d'Auguste, à Assises. Le portique de ce temple sert de façade à l'église de *Santa Maria della Minerva*; il est composé de six colonnes corinthiennes avec un fronton d'une belle proportion.

Temple de Clitumne, près Foligno. C'est un petit temple *in antis*, qui, malgré la simplicité de sa forme, doit appartenir à une époque de décadence; sa conservation est entière.

Temple de la Concorde, à Spolette. Douze colonnes et divers fragments d'architecture, dans le couvent des Capucins.

Temple de Jupiter Anxur, à Terracine. Derrière la cathédrale sont des restes de colonnes et de murailles ayant appartenu à ce temple; d'après l'état de ces ruines, il est évident que l'édifice a été détruit par un incendie, car toutes les colonnes sont éclatées.

Temple d'Auguste, à Pouzzol. Ce temple fut élevé en l'honneur d'Auguste par un chevalier romain, nommé Calpurnius, ainsi que nous l'ap-

prend l'inscription qu'on lit encore sur le frontispice. On voit d'assez beaux restes de ce temple enclavés dans la muraille de la cathédrale, dédiée à saint Procule.

Temple de Neptune, à Pouzzol. Restes assez considérables, mais informes.

Temple de Pluton, près Pouzzol. Quelques ruines sur les bords du lac Averne.

Temple d'Hercule, à Brescia. Ce monument n'a été découvert qu'en 1823. Il en subsiste quelques colonnes et de vastes souterrains, avec des traces de peinture.

TEMPLES RONDS.

Temple de Romulus et Remus, à Rome, dans le Forum. Cet édifice, le plus vénérable de Rome par son antiquité, n'offre plus que sa cella circulaire, servant de vestibule à l'église de Saint-Cosme et Saint-Damien.

Temple de Minerva Medica, à Rome. Cette pittoresque ruine est maintenant dépouillée de tout ornement; ce n'est qu'une demi-rotonde soutenant une moitié de coupole.

Temples de Diane Lucifère, de Mercure et de Vénus Genitrix, à Baies. Ces trois édifices sont voisins l'un de l'autre. Le plus grand et le plus intact est celui de Mercure, vulgairement appelé le *Truglio* (de *trullus*, rond). Tous ont perdu leurs ornements.

SAVOIE.

Temple de Diane, à Aix. Il ne reste de ce bel édifice que les murs de la cella, construits en très-grand appareil. Il sert aujourd'hui de théâtre.

SARDAIGNE.

Temple de la Fortune, à Porto-Torres, l'ancienne *Turris Lybisonis*. Restes peu considérables.

FRANCE.

Temple d'Auguste, à Vienne (Isère). Ce temple, par sa disposition, offre quelque analogie avec la Maison carrée de Nîmes; mais il est loin d'avoir la même élégance; il sert aujourd'hui de musée, après avoir été converti en église dès le onzième siècle.

Temple de Diane, à Nîmes (Gard). Il est également connu sous le nom de la Fontaine. Il présente encore des constructions considérables et de beaux fragments de sculpture monumentale.

Temple de Janus, à Autun (Saone-et-Loire). Cet édifice carré, en granit de petit appareil, élevé probablement vers la fin du deuxième siècle, est privé de tout ornement, mais présente quelques particularités de construction.

Temple de Mercure, à Isernore (Ain). Singulier édifice qui doit appartenir au Bas-Empire. Il n'en reste que trois piliers, à chacun desquels sont adossées deux demi-colonnes, le tout taillé dans la même pierre.

Temple dit le Panthéon, au Mont-Dore (Puy-de-Dôme). Bel édifice du Bas-Empire, dont on a relevé les piliers et les colonnes chargés de riches sculptures.

ESPAGNE.

Temple à Talavera la Vieja, l'antique *Ebura* (Estramadure). Il en reste six colonnes corinthiennes, dont quatre au midi, et deux en retour, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Le soubassement est entier, et permet de relever le plan de l'édifice, entouré originairement de seize colonnes. Son style indique une époque de décadence.

Temple de Diane, à Merida (Estramadure). Cinq colonnes corinthiennes encore debout.

Temple d'Hercule, à Barcelone. Six grosses colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens. A en juger par la faiblesse des sculptures, ce monument doit appartenir au troisième siècle.

Temples à Murviedro, l'antique *Sagonte* (royaume de Valence). Faibles restes de deux temples sur la place de l'Écho.

PORTUGAL.

Temple de Diane, à Evora. Ce monument est un des plus beaux restes de l'antiquité romaine; il est hexastyle et corinthien. Les colonnes sont formées chacune de trois blocs de granit. Aujourd'hui ce magnifique temple sert d'abattoir.

Temple à Braga. Ruines de peu d'importance.

ISTRIE.

Temple de Diane, à Pola. Il est difficile de juger de son état et de son style; il est presque entièrement couvert par des maisons.

Temple d'Auguste, à Pola. Il est de très-petite dimension.

DUCHÉ DE NASSAU.

Temple de Mithra, à Steddernheim. Assez curieux édifice, que l'on croit dater du règne de Commode.

ANGLETERRE.

Temple de Minerve, à Bath. Ses restes paraissent annoncer un édifice important et d'un bon style.

§ 2. — ÉGLISES.

Ce fut dans l'intervalle du règne de Commode à celui de Constantin (180 à 306), que commença la réunion des causes générales de la décadence de l'empire romain, dont celle des sciences et des arts devait être la suite inévitable. Le règne de Septime Sévère, à la fin du deuxième siècle, doit être regardé comme la véritable époque du commencement de cette décadence, et l'arc élevé au Forum en l'honneur de cet empereur en est le premier monument. Quelque temps cependant l'architecture survécut à la ruine des autres arts; c'est qu'elle put encore paraître exister en copiant ce qui avait déjà été fait, et que copier, pour elle, n'est pas une œuvre d'art, mais une simple opération mathématique. C'est ainsi qu'à une époque (284) où dans tout l'empire on n'eût pu trouver un peintre ou un sculpteur vraiment digne de ce nom, nous verrons que Dioclétien ne manqua pas d'architectes pour élever ses thermes de Rome et son palais de Spalatro, où l'on découvre encore quelques réminiscences de bon goût, noyées, il est vrai, dans une foule de défauts qui annoncent l'oubli des règles et des principes. Le moment approchait où deux grands événements allaient porter à l'art un coup fatal; je veux parler de l'établissement public de la religion chrétienne, et de la translation de l'empire à Constantinople.

Malgré l'état de décadence où était rabaissé le polythéisme qui, se sentant éteindre faute de croyance, était réduit à emprunter des dieux à tous les peuples, les intérêts qui y rattachaient les hautes classes subsistaient toujours, et celles-ci n'avaient qu'à perdre dans un changement; aussi le christianisme dut-il s'attacher le peuple par l'espoir de l'élévation, les esclaves par des promesses de liberté, de suppression de la servitude. Cette obligation de la religion naissante de s'adresser aux classes inférieures donne l'explication du manque d'art des premiers monuments chrétiens. Parmi ces hommes sans éducation, et à une époque de décadence, comment trouver des artistes vraiment habiles? La croyance ne suffit pas pour les arts, il leur faut la liberté, l'émulation. Et quelle liberté pour des malheureux sans cesse forcés de se cacher? Quelle émulation pour des artistes dont les œuvres étaient destinées à rester enfouies dans les catacombes? Lorsque enfin, sous Constantin, la religion chrétienne put se montrer au grand jour, elle ne pouvait être déjà assez tolérante pour adopter les temples souillés par les rites du paganisme; elle trouva une autre espèce d'édifices, dont la destination était purement civile, mais dont la forme était si favorable aux besoins du nouveau culte, que jusqu'au onzième siècle on ne s'en écarta que fort peu. Je veux parler des basiliques, dont nous avons déjà vu un exemple dans l'église érigée à Bethléem par la mère de Constantin. Les basiliques existantes, étant en petit nombre, ne pouvaient être suffisantes; on se hâta d'en élever

d'autres; et cet empressement, joint au manque d'architectes habiles et à l'état de décadence de l'époque, fut cause qu'on appliqua aux nouvelles églises chrétiennes les colonnes des temples antiques, et qu'on réunit dans un même édifice des éléments hétérogènes, dont le rapprochement incohérent dut contribuer encore à l'oubli de toutes les règles. Cette première période de l'art chrétien, du quatrième au onzième siècle, constitue le style que les antiquaires modernes sont convenus d'appeler latin.

Il nous reste plusieurs édifices importants de cette première époque; mais il en est un moins grand, moins ancien même, mais qui doit être étudié de préférence à tout autre, parce que, seul peut-être au monde, il a conservé toutes les parties qui constituaient l'ensemble de l'église primitive.

L'église Saint-Clément, à Rome, existait déjà au cinquième siècle; mais elle a été restaurée à diverses époques, toutefois sans rien perdre de son caractère : d'abord se présente un petit vestibule soutenu par quatre colonnes; là se tenaient les chrétiens en état de péché mortel, et qui accomplissaient une pénitence publique. Vient ensuite l'atrium, ou cour environnée de portiques, qui était destiné aux fidèles qui n'étaient pas en état de grâce; de là, enfin, on passe dans l'église, partagée en trois nefs par deux rangées de colonnes.

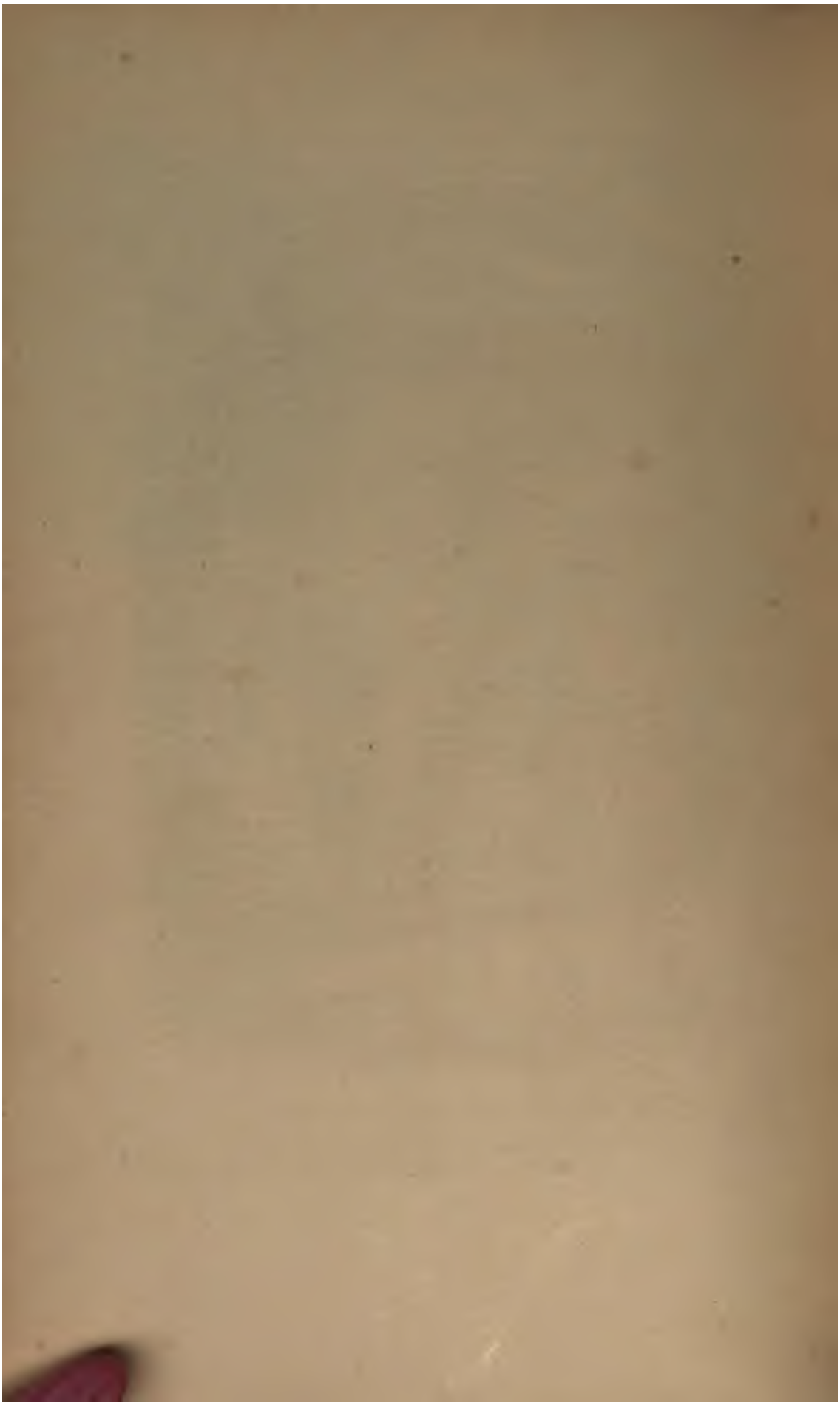
Dans celle du milieu on voit une enceinte de marbre, enrichie de mosaïques, datant du neuvième siècle; cette enceinte servait de chœur dans les églises anciennes, et aux deux côtés on remarque les ambons de marbre, pupitres sur lesquels on lisait les écritures et les évangiles au peuple. Enfin, derrière l'enceinte est le *sanctuarium*, qui était séparé entièrement du reste de la basilique; dans cette partie on voit le siége pour l'évêque qui présidait, et ceux des prêtres qui assistaient aux cérémonies.

Pendant cette première période, l'art ne resta pas stationnaire, mais autant qu'on peut le supposer d'après le peu de monuments que nous possédons, la décadence continua jusqu'au règne de Charlemagne, dont le génie releva un moment tous les arts, mais ne put les empêcher de tomber de nouveau sous ses successeurs. Il nous reste un édifice bien intéressant de cette époque, et par son style et par les souvenirs qui s'y rattachent : l'Octogone d'Aix-la-Chapelle, construit par Charlemagne, dont on y voit encore la pierre funéraire (voyez la *planche*).

La croyance populaire que la fin du monde arriverait le premier jour de l'an 1000, ne contribua pas peu à éteindre toute émulation, toute idée de progrès.

Pendant ces premiers siècles du christianisme, l'architecture semblait avoir, comme la politique, partagé son domaine en empire d'Occident et empire d'Orient. Pendant que le style latin régnait en maître dans nos contrées, le style byzantin se développait sur les bords du Bosphore; Isidore de Milet et Anthemius de Tralles, par ordre de Justinien, élevaient à Constantinople l'église Sainte-Sophie, qui, plus tard, devait y devenir le principal temple du mahométisme (voyez la *planche*), et depuis lors ce style s'est conservé en Orient, bien qu'avec de légères variantes. On le retrouve dans le *Catholicon*, ancienne cathédrale d'Athènes (voyez la *lettre*), dans l'église de *Saint-Taxiarque*, dans la même ville, dans celle de Samari,

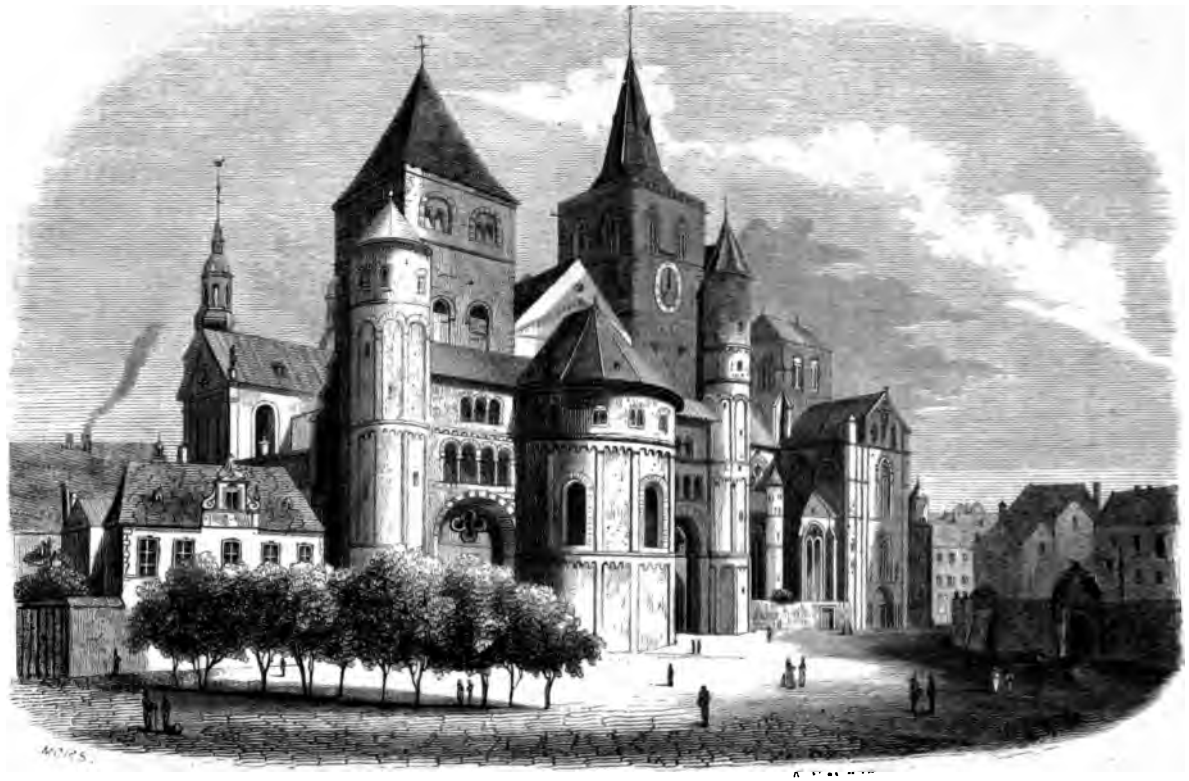
OCTOGONE DE CHARLEMAGNE, A AIX-LA-CHAPELLE.



TEMPLE DE SAINTE-SOPHIE

(Constantinople.)

MOSQUÉE DE CORDOUE.



CATHEDRALE DE TRÈVES.

CATHÉDRALE ET BAPTISTÈRE DE PISE

EGLISE ET PLACE SAINT MARC, A VENISE.

en Morée, du Théotocos, à Constantinople, etc.; les églises d'Arménie semblent en être une émanation. Le style byzantin, dont le trait le plus saillant est l'emploi de l'arc surélevé, avait bien fait son apparition sur quelques points de l'Europe occidentale dès le sixième siècle; car à cette époque, des architectes grecs avaient élevé plusieurs édifices de ce genre dans l'exarchat de Ravenne, tels que l'église de Saint-Vital; mais on ne peut voir dans ces rares exemples que des innovations partielles; ce ne fut qu'au onzième siècle que l'association du style byzantin à l'architecture latine devint générale. Ce fut alors que l'on construisit à Venise la cathédrale de Saint-Marc, le plus bel édifice byzantin que nous connaissions (voyez la *planche*). Chose étonnante! dans ce même siècle, en 1063, s'élevait la cathédrale de Pise, et son architecte, Buschetto, savait, en employant les matériaux antiques, en former un tout qui ne manque ni de caractère, ni d'homogénéité, et qu'on peut regarder comme signalant le premier pas vers la renaissance (voyez la *planche*).

L'architecture romano-byzantine ne s'introduisit qu'assez tard en Espagne et seulement vers la fin du douzième siècle. C'est à cette époque qu'appartient la cathédrale de Zamora, l'édifice le plus complet de ce style que nous présente la Péninsule.

Le style byzantin, une fois adopté, régna conjointement avec un autre genre d'architecture appelé roman, qui n'est guère qu'une modification du style latin, et dont le caractère principal est l'arc à plein cintre, jusqu'à la fin du douzième siècle; c'est à ce style qu'appartient en grande partie la cathédrale de Trèves (voyez la *planche*), dont la fondation première remonte, dit-on, jusqu'à l'époque de Constantin.

A la même époque où, dans l'Europe occidentale, régnaient les architectures latine, romane et byzantine, les Arabes, devenus puissants, étendaient leur empire depuis Constantinople jusqu'aux confins de l'Espagne; ils entreprirent dans leurs conquêtes de vastes constructions qui durent, tout en conservant leur caractère oriental, subir l'influence de l'architecture en usage dans les pays subjugués.

Cette influence se fait surtout sentir dans les constructions moresques de l'Espagne, et dans celles arabes ou sarrasines de la Sicile. La principale différence est dans l'usage constant que l'architecture moresque fit de l'arc à cintre outre-passé, tandis que l'architecture arabe employa toujours l'arc aigu. Le plus beau type de cette architecture est l'ancienne mosquée, élevée au huitième siècle par Abdérame, et qui sert aujourd'hui de cathédrale à la ville de Cordoue (voyez la *planche*). Ce style fut plus tard, et après l'expulsion des Arabes, encore employé pour des édifices originairement chrétiens, tels que l'église Saint-Romain, construite en 1221, ou la chapelle du Christ de la lumière, sur la place du Zocodover, toutes deux à Tolède. On le retrouve aussi dans les deux anciennes synagogues de la même ville, aujourd'hui converties en églises.

La loi de Mahomet défendant toute représentation d'objets animés, les Arabes consacrèrent toute l'habileté de leur ciseau à ces ornements fantastiques, qui ont pris d'eux le nom d'arabesques. La vue des monuments arabes de l'Espagne et de la Sicile, jointe aux traditions rapportées des croisades, dut inspirer aux architectes

européens le goût de cette richesse, et son application à l'architecture byzantine, jointe à l'emploi des arcs aigus ou ogives, des figures d'hommes ou d'animaux, ressource inconnue aux Arabes, donna naissance à l'architecture si improprement appelée gothique, nom auquel M. de Caumont, avec toute raison, a proposé de substituer celui d'ogival, qui, au moins, a le mérite de ne pas impliquer une idée fausse, et d'être emprunté au principal caractère de ce style.

L'ogive, à son apparition, ne fut d'abord qu'à peine indiquée, mais peu à peu elle se revêtit des ornements de l'architecture romane.

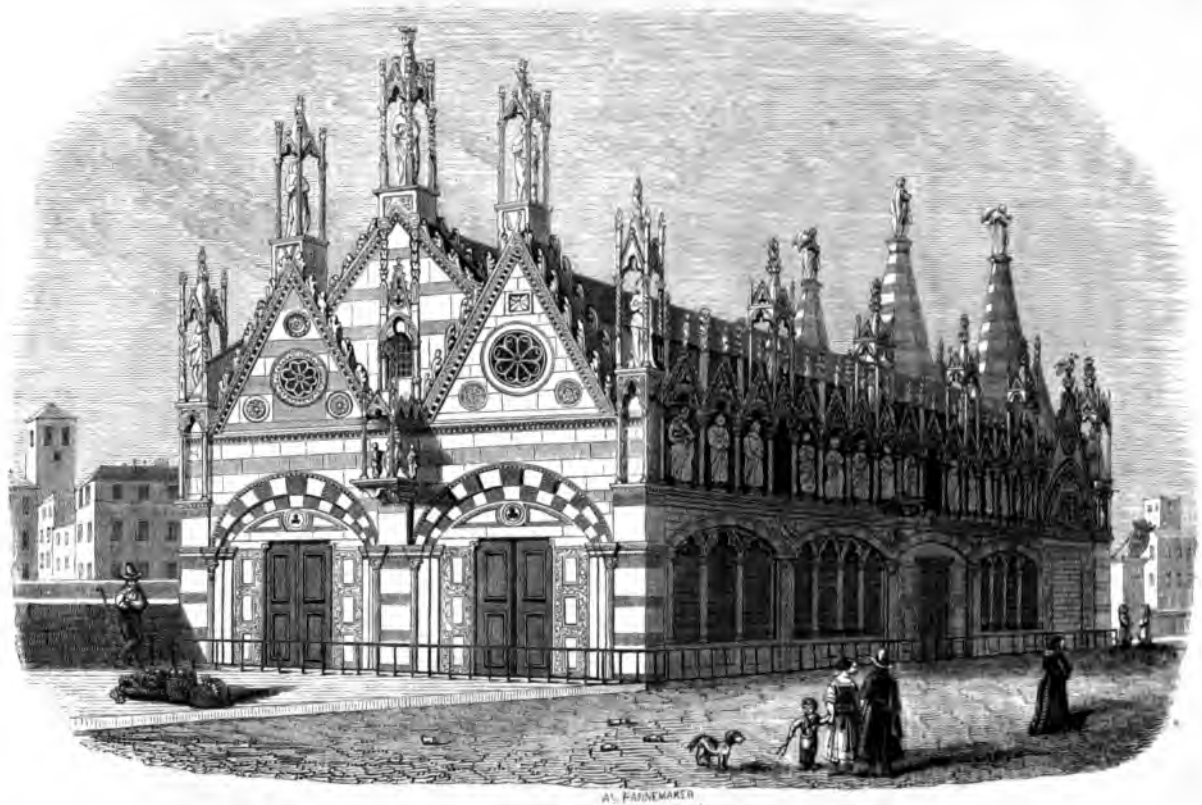
Dès le milieu du douzième siècle on avait élevé des églises dans le style ogival; mais ces monuments conservaient une partie du caractère ancien. Telle est la cathédrale de Noyon, le plus complet de tous les édifices de cette époque de transition. Ce ne fut que vers 1250 que le style ogival eut acquis son élégance, sa légèreté, ses proportions; alors seulement il exista seul et par lui-même.

A cette époque, le chœur s'allongea; la chapelle placée dans l'abside commença à prendre un plus grand développement, et fut consacrée à la Vierge. Au reste, cet usage ne fut complétement adopté que dans le quatorzième siècle, où s'introduisit aussi celui des chapelles, des nefs latérales, qui ne se retrouvent dans les églises du treizième siècle qu'ajoutées après coup. Une des principales et des plus remarquables innovations fut l'introduction de ces arcs-boutants qui s'appuient d'un côté sur les contreforts des basses nefs, et de l'autre vont soutenir les murs du grand comble. Dès lors, pour accompagner ces supports projetés en l'air avec tant de légèreté, on couronna les contreforts d'élégants clochetons, et on les orna de niches qui reçurent des statues. Les contreforts, dans les édifices élevés, supportèrent jusqu'à trois rangs d'arcs-boutants superposés, qui servirent en même temps d'aqueducs pour l'écoulement des eaux, que des gargouilles rejetèrent loin des murailles.

Au treizième siècle les chapiteaux ne manquent pas d'élégance; quelquefois ils affectent la forme corinthienne, mais le plus souvent ils offrent des feuilles galbées, terminées par des espèces de volutes. Les fenêtres, généralement désignées sous le nom de *lancettes*, sont étroites, allongées et dénuées de tout ornement; mais peu à peu elles se garnissent de voussures décorées de tores ou boudins venant s'appuyer sur des colonnettes. Dans les grands monuments ces fenêtres sont souvent réunies deux à deux et encadrées dans une arcade commune.

Le treizième siècle est la plus brillante époque de l'architecture ogivale; c'est à lui et aux premières années du quatorzième siècle qu'appartiennent les plus purs monuments de ce genre, tels que Saint-Ouen de Rouen, la cathédrale de Chartres et Notre-Dame de Paris (voyez la *vignette*).

L'architecture du quatorzième siècle n'a pas de caractère bien tranché et ne constitue pas, comme celle du treizième ou du quinzième siècle, une variété bien distincte du style ogival. Ce siècle a produit peu de monuments entiers; il ne fit guère que continuer l'immense quantité d'édifices commencés dans le douzième et le treizième siècles. C'est de cette époque que datent plusieurs parties des cathédrales d'Amiens, de Rheims, de Bourges et la nef de Tours.



ÉGLISE DE SAINTE MARIE DE L'EPINE, A PISE.

CATHÉDRALE DE BURGOS.

Le style ogival du quinzième siècle a reçu aussi le nom de *flamboyant*, emprunté à la forme des meneaux des fenêtres, ou celui de *prismatique*, dû à ses moulures. En effet, les formes prismatiques ou anguleuses dominent dans toutes les parties, et remplacent les formes arrondies des siècles précédents; elles se manifestent jusque dans les moindres détails. Les colonnes groupées sont pour la plupart d'une extrême finesse; quelquefois même de simples nervures prismatiques les remplacent. Aux imitations des feuilles d'acanthe sont substituées, dans les ornements comme dans les chapiteaux, des feuilles de chardon ou de chou frisé. Enfin, la dernière époque du style ogival, de 1480 à 1550, fut celle de sa plus grande richesse, et a reçu le nom de *gothique fleuri*. Les festons, les entrelacs, les broderies, les arabesques, les dentelures furent prodigués. C'est à cette période qu'appartiennent la cathédrale presque entière de Gand, celles d'Anvers, de Malines, de Mézières, l'église de Brou, le grand portail, la tour de Beurre et plusieurs autres parties de la cathédrale de Rouen, etc.

La merveilleuse cathédrale de Burgos fut commencée au treizième siècle par le roi Ferdinand, mais la façade, que nous donnons ici comme exemple de la prodigieuse richesse d'ornementation à laquelle parvint le style ogival, appartient à la fin du quinzième siècle (voyez la *planche*).

Cependant l'Italie, tout en élevant quelques édifices de style ogival, tels que *Santa Maria della Spina* de Pise (voyez la *planche*), et le dôme de Milan (1), n'avait jamais entièrement adopté cette architecture. Les monuments de l'art antique que les artistes italiens avaient sous les yeux, les colonnes, les fragments qu'ils employaient sans cesse, et qui n'auraient pu s'appliquer au style gothique, furent un obstacle à sa naturalisation dans la patrie des arts. Cette persistance de l'Italie devait être la première cause de cette renaissance qui surgit comme par enchantement au commencement du quinzième siècle. Brunelleschi parut, qui, le premier, sentit le besoin d'étudier sérieusement les beaux restes de l'architecture romaine. La règle et le compas à la main, il parcourut les ruines de l'ancienne Rome, mesura les colonnes, dessina les chapiteaux, et l'église Saint-Laurent de Florence, où reparut pour la première fois l'ordre corinthien avec sa régularité, l'étonnante coupole de *Santa Maria di Fiore*, lui méritèrent le titre de restaurateur de l'architecture. De ce moment l'attention se reporta sur ce style si noble et si pur. Dès les premières années du seizième siècle, Léon-Baptiste Alberti, profitant des recherches de Brunelleschi et des siennes propres, composa un traité d'architecture qui, plus clair, plus intelligible que celui de Vitruve, rendit d'immenses services. Bientôt son œuvre fut complétée par les écrits et surtout les admirables exemples des Serlio, des Palladio, des Michel-Ange, des Vignole, des Raphaël et de tant d'autres illustres architectes, et l'œuvre de la renaissance fut consommée. Parmi les innombrables monuments de cette époque, qu'il suffise de citer ici la merveille du monde chrétien, la basilique de Saint-Pierre

(1) Nous avons préféré, comme exemple de gothique italien, la petite église de Santa Maria della Spina au dôme de Milan, parce que la façade de la magnifique cathédrale de Milan est de style moderne.

de Rome (voyez la *planche*); à laquelle concoururent les plus illustres architectes de ce siècle, dont Michel-Ange éleva la prodigieuse coupole, dont le Bernin traça l'inimitable portique.

Malheureusement, les monuments que les grands artistes du seizième siècle avaient consultés, étaient eux-mêmes dégénérés de la première pureté de l'architecture grecque, et les maîtres de la renaissance érigèrent en principe ce qui dans l'antiquité n'était déjà qu'une innovation. Ces égarements furent funestes à l'art en devenant la source des extravagantes productions architecturales du Borromini et de ses imitateurs.

L'école du Bernin exerça aussi une fatale influence, car il en fut d'elle comme de toutes les écoles; les élèves n'eurent point les qualités du maître et outrèrent ses défauts. Heureusement ces erreurs furent de courte durée.

Le style de la renaissance était plus remarquable par son extrême élégance que par sa pureté, par sa richesse que par sa majesté. Sous Louis XIV on prétendit revenir à la sévérité primitive. Mansart fut protégé et employé, l'académie de France à Rome fut fondée, Perrault traduisit Vitruve. C'était beaucoup, sans doute; mais malheureusement le goût vint souvent à manquer, et si l'on réussit à faire du grandiose, de l'imposant, on était encore bien loin du but qu'on s'était proposé. La période frivole de la régence et de Louis XV vint tout à coup arrêter l'élan, et l'architecture fut abandonnée à ces ornements bizarres, à ces caprices de boudoir, qu'on est convenu d'appeler le style *rococo* ou *pompadour*.

Presque toujours un excès succède à un autre excès; la révolution française arriva, et avec elle les souvenirs de la Grèce et de Rome.

Dès lors, on ne vit plus que de pâles imitations des grands édifices des siècles de Périclès et d'Auguste. L'architecture de l'empire continua celle du directoire, et ce fut avec justice qu'on put s'écrier :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Alors, une église, une bourse, un palais, une caserne, une halle, tout était taillé sur le même patron; tout était Panthéon ou Parthénon. Aux édifices les plus riches de la période ogivale, venaient se plaquer des façades toscanes ou corinthiennes, des sacristies ioniques, des chapelles doriques ou composites. Enfin, une ère plus raisonnable semble avoir lui pour l'art. Il ne faut plus compter sur l'érection de grands monuments, mais au moins est arrivée l'époque des restaurations consciencieuses, et on a senti le besoin de se conformer au style des édifices qu'on augmente ou qu'on rétablit.

Le nord de l'Europe présente des églises qui ne peuvent être rangées dans aucune des classes que nous venons de parcourir. C'est un amoncellement de clochers, de coupoles des formes les plus disparates, les plus bizarres, inspiration évidente des riches constructions de l'Orient. L'exemple que nous avons choisi, l'église de Wassili Blagennoï, à Moscou (voyez la *planche*), pourra, mieux que tout ce que nous dirions,

SAINT-PIERRE A ROME.

ÉGLISE DE VASSILI BLAGENNOI, A MOSCOU

donner une idée de cette singulière architecture. Elle fut construite au douzième siècle par le czar Iwan *Grosnii*, le *Terrible*, sur les dessins d'un architecte italien.

Les églises de Valachie, bien que n'ayant, à proprement parler, aucun style définissable, offrent cependant plus de régularité que celles de Russie, et rappellent les églises gréco-byzantines. Telle est celle du grand couvent de Sainte-Marie, non loin de la ville de Pitesti, édifice rectangulaire, dont les quatre clochetons, semblables entre eux, sont surmontés de petites coupoles; telle est encore la belle cathédrale de Bukarest.

Dans les premiers temps du christianisme, souvent un édifice particulier, toujours sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, était consacré à l'administration du baptême; cet usage existe encore en Toscane. On peut voir, sur le premier plan de la vue de la cathédrale de Pise, le beau baptistère, élevé au douzième siècle par Dioti Salvi. Ces édifices sont presque tous de forme circulaire ou octogone; on en trouve cependant quelquefois dont le plan est rectangulaire, comme celui du baptistère de Sienne.

Plusieurs églises sont accompagnées de clochers ou tours qui ont acquis une grande célébrité. Telles sont les flèches gothiques de Strasbourg, de Chartres, de Vienne et d'Anvers, le magnifique *Campanile* de Florence, le chef-d'œuvre du Giotto, et la *Giralda* de Séville, l'une des plus merveilleuses productions de l'architecture moresque. Ces monuments sont justement admirés pour leur hardiesse et leur élégance; il en est d'autres du même genre qui sont également fameux à un titre bien différent; je veux parler des tours penchées qui existent en Italie et en Espagne, et qui doivent à leur bizarrerie une grande partie de leur renommée. La plus belle de toutes est celle de Pise, entourée de sept rangs de colonnes, enlevées aux édifices antiques. (Voyez la *planche de la cathédrale de Pise.*) Sur une hauteur de cinquante-cinq mètres cinquante centimètres, elle présente une inclinaison de quatre mètres trente-trois centimètres. Les deux tours penchées de Bologne sont carrées, construites en briques et sans ornements; la plus haute, celle des Asinelli, élevée de cent vingt-cinq mètres trente centimètres, est inclinée d'un mètre cinquante centimètres; la plus petite, appelée la *Mozza* ou *la Garisenda*, haute de quarante-sept mètres soixante-six centimètres, est hors d'aplomb de deux mètres soixante-six centimètres.

La tour penchée de Saragosse n'est pas moins étonnante; elle est de style gothique et date de 1504. Nous l'avons placée à l'avant-dernier plan à gauche du frontispice de ce chapitre.

ÉGLISES. — STYLE LATIN.

ITALIE.

Basilique Émilienne, à Rome, dans le Forum. Construite par Paul-Émile, l'an 704 de Rome, elle fut convertie, en 1649, en une église sous l'invocation de saint Adrien. Il reste peu de chose de la construction primitive.

Saint-Laurent-hors-les-murs, près Rome. Basilique fondée en 330 par Constantin, et reconstruite en 590 par le pape Pelage II.

Saint-Paul-hors-les-murs, près Rome. Basilique fondée par Constantin en 324, rebâtie de 386 à 395 par Valentinien, Théodose et Honorius. Incendiée en 1823, on la reconstruit en ce moment avec quelques modifications à son plan primitif.

Saint-Vincent et Saint-Anastase, près Rome. Basilique bâtie en 524 par le pape Honorius Ier, et renouvelée par saint Léon III en 795.

San-Pietro in Vincoli, à Rome. Basilique reconstruite au viiie siècle par Adrien Ier.

Sainte-Agnès-hors-les-murs, près Rome. Basilique construite par Constantin; elle a fourni l'idée première de la nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paul, érigée à Paris par MM. Lepère et Hittorff.

Saint-Jean-de-Latran, à Rome (1). Basilique fondée par Constantin, plusieurs fois restaurée et rebâtie. C'est la troisième église de Rome pour la grandeur et la magnificence. La seconde est :

Sainte-Marie-majeure, à Rome, fondée par saint Libère en 352, agrandie en 432 par Sixte III, restaurée depuis, et embellie par plusieurs pontifes.

Saint-Nérée et Saint-Achillée, près Rome. Basilique fondée en 524 par le pape Jean Ier, et rebâtie sur l'ancien plan en 1596.

Santa-Maria d'Aracœli, à Rome. Elle remonte au moins au ixe siècle; elle a remplacé le temple de Jupiter Capitolin.

San-Giorgio-in-Velabro, à Rome. Basilique du vie siècle.

Santa-Maria-in-Cosmedin, à Rome, rebâtie par Adrien Ier en 728.

Sainte-Praxède, à Rome. Basilique construite par Pascal Ier en 822.

Santa-Restituta, à Naples. Cette petite basilique, après avoir longtemps servi de cathédrale, n'est plus aujourd'hui qu'une chapelle dépendant de Saint-Janvier.

Saint-Paul-d'Arno, à Pise. Autrefois cathédrale, sa fondation remonte au ixe siècle; la façade seule doit être contemporaine de la cathédrale élevée par Buschetto.

Cathédrale de Monza, en Lombardie; fondée au vie siècle par Théodelinde.

Sainte-Marie, dans l'île de Torcello, à Venise.

Saint-Apollinaire, à Ravenne.

Saint-Ambroise, à Milan.

FRANCE.

Notre-Dame de la Basse-Œuvre, à Beauvais (Oise). C'est le seul exemple en France d'un édifice primitivement chrétien, et de construction romaine; il fut, dit-on, bâti au ive siècle sur l'emplacement d'un temple de Jupiter. Sa forme est celle d'une basilique.

Saint-Jean, à Poitiers (Vienne). Petite église du vie siècle, que son style a fait croire de construction romaine.

Chapelle Saint-Quenin, à Vaison (Vaucluse). Elle paraît appartenir aux dernières années du Bas-Empire; elle n'a qu'une seule nef.

Sainte-Marie et Saint-Quenin, à Vaison (Vaucluse). Ancienne basilique, fondée en 910. On trouve dans ses ornements des réminiscences marquées de l'architecture romaine.

Saint-Eusèbe, à Gennes (Maine-et-Loire). Nef ruinée dont la maçonnerie, en petit appareil roman, est divisée horizontalement par des cordons de briques. ve ou vie siècle.

Église de Savenières (Maine-et-Loire). La façade occidentale et une partie des murs latéraux remontent probablement au vie ou au viie siècle.

Saint-Jean, à Saumur (Maine-et-Loire), viiie siècle.

Saint-Pierre, au Mans (Sarthe).

Saint-Étienne, à Nevers (Nièvre).

Notre-Dame des Doms, à Avignon (Vaucluse). Fondée par Constantin, reconstruite par Charlemagne.

(1) Nous serons souvent forcé de classer parmi les édifices appartenant à tel ou tel style, des monuments restaurés, ou même entièrement modernes, mais dans lesquels on a conservé ou imité soit la forme, soit le style ancien.

STYLES BYZANTIN, ROMAN ET ROMANO-BYZANTIN.

ITALIE. — SICILE.

Chapelle a Cividale du Frioul, en Lombardie. Fondée au VIIIe siècle. Rom.-Byz.

Église de Grotta Ferrata, près Rome. Fondée à la fin du Xe siècle par saint Nil. Rom.

Saint-Zénon, à Vérone, Xe siècle. Rom.

Santa Fosca, dans l'île de Torcello, à Venise, Xe siècle. Byz.

Sainte Marie, à Toscanella (États du pape). On croit qu'elle remonte au moins au IXe siècle. Rom.-Byz.

Sainte-Cyriaque, à Ancône, Xe siècle. Byz.

Saint-Miniato, près Florence. Édifice très-remarquable du commencement du XIe siècle. Rom.-Byz.

Saint-Martin, cathédrale de Lucques, fondée en 1060. Rom.

Saint-Michel, à Lucques, XIe siècle. Rom.

Chapelle royale de Palerme, XIIe siècle. Byz.

Cathédrale de Palerme, XIIe siècle. Admirable édifice, byzantin par l'ornementation, latin par le plan.

Cathédrale de Messine, XIIe siècle. Byz.

Santa Maria Nuova, à Morreale (Sicile), XIIe siècle. Byz.

FRANCE.

Église de Sainte-Marguerite, village près Dieppe (Seine-Inférieure), Xe siècle. Rom.

Saint-Julien, au Mans (Sarthe), XIe siècle. Rom.

Saint-Trophime, à Arles (Bouches-du-Rhône), XIe siècle. C'est, de tous les monuments de cette époque, celui qui conserve le plus de traces de l'architecture romaine. Rom.

Sainte-Madeleine, à Vezelay (Yonne). Grand édifice très-remarquable du XIe siècle. Rom.

Abbaye aux Hommes, à Caen (Calvados). Fondée au XIe siècle par Guillaume le Conquérant; édifice le plus complet de cette époque qui existe en France. Rom.

Abbaye-aux-Dames, à Caen (Calvados). Fondée par la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, au XIe siècle. Rom.

Église de Jumiéges (Seine-Inférieure), XIe siècle. Rom.

Saint-Hildevert, à Gournay (Seine-Inférieure), XIe siècle. Rom.

Saint-Hilaire, à Poitiers (Vienne), XIe siècle. Rom.

Saint Eutrope, à Saintes (Charente-Inférieure), XIe siècle. Rom.

Abbaye de Tournus (Saône-et-Loire), XIe siècle. Rom.

Église de Saint-Germer (Oise), XIe siècle. Rom.

Saint-Remy, à Reims (Marne). Rom.

Saint-George de Boscherville, près Rouen (Seine-Inférieure). Rom. (Voyez le troisième plan du frontispice.)

Saint-Ours, à Loches (Indre-et-Loire). Rom.

Saint-Front, à Périgueux (Dordogne). Rom.-Byz.

Cathédrale du Puy-en-Velay (Haute-Loire). Rom.-Byz.

Chapelle Saint-Michel, au Puy (Haute-Loire). Rom.-Byz.

Saint-Julien, à Brioude (Haute-Loire). Rom.-Byz.

Notre-Dame-du-Port, à Clermont, et églises de de Saint-Nectaire, Orcival et Issoire (Puy-de-Dôme). Ces quatre églises, extrêmement remarquables, et construites sur le même plan au XIe siècle, sont les exemples les plus complets de l'alliance des styles roman et byzantin.

Église de Royat, près Clermont (Puy-de-Dôme). Église remarquable par ses créneaux, qui lui donnent l'aspect d'une forteresse. Rom

Saint-Germain-des-Prés, à Paris, XIIe siècle. Rom.-Byz.

Saint-Martin-des-Champs, à Paris, aujourd'hui Musée des arts et métiers. L'abside seule est du XIIe siècle. Rom.

Église de Nantua (Ain), XIe et XIIe siècle. Rom.

Notre-Dame, à Poitiers (Vienne). Remarquable surtout par la richesse de sa façade, XIIe siècle. Rom.

Église de Civray (Vienne). Façade du même genre que celle de Notre-Dame de Poitiers, XIIe siècle. Rom.

Église de Fécamp (Seine-Inférieure), XIIe siècle. Rom.

Cathédrale de Bayeux (Calvados), XIIe siècle, la nef seulement.

ESPAGNE.

Église du couvent de las Huelgas, à Burgos, XIIe siècle. Rom.-Byz.

Sainte-Madeleine, à Zamora. Grande richesse d'ornementation, XII^e siècle. Rom.-Byz.

Église collégiale a Toro, XII^e siècle. Rom.-Byz.

ALLEMAGNE.

Saint-Géréon, à Cologne. Fondée par Hélène, mère de Constantin, mais reconstruite vers le IX^e siècle. Rom.

Sainte-Marie du Capitole, à Cologne. Fondée au VIII^e siècle par Plectrude, femme de Pepin d'Héristal. Rom.

Saints-Apôtres, à Cologne, XI^e siècle. Rom.-Byz.

Saint Martin, à Cologne, XI^e siècle. Rom.

Cathédrale de Spire, en partie du XI^e siècle.

Cathédrale de Worms, en partie du XI^e siècle.

Cathédrale de Mayence, en partie du XI^e siècle

Cathédrale de Bonn, XII^e siècle. Rom.

STYLE OGIVAL (1).

ITALIE.

Cathédrale de Sienne, XIII^e siècle.

Saint-Janvier, cathédrale de Naples, XIII^e siècle.

Saint Laurent, cathédrale de Gênes, fondée en 985, reconstruite en 1300.

Saint-Antoine, à Padoue. Vaste édifice, remarquable par ses onze coupoles, XIII^e et XIV^e siècle.

Saint-Pétrone, à Bologne, XIV^e siècle.

Cathédrale de Milan, commencée en 1386. L'un des plus célèbres édifices de l'Europe.

FRANCE.

Sainte-Chapelle du Palais, à Paris. Construite par saint Louis, au XIII^e siècle.

Cathédrale d'Amiens, XIII^e siècle. La nef en est la partie la plus remarquable.

Abbaye de Saint-Denis, près Paris, XIII^e siècle.

Cathédrale de Strasbourg, XIII^e siècle.

Cathédrale de Dijon, XIII^e siècle.

Cathédrale de Reims, XIII^e siècle. Admirable portail.

Cathédrale de Beauvais. Le chœur, du XIII^e siècle, est le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale.

Cathédrale de Coutances, XIII^e siècle.

Cathédrale d'Auxerre, XIII^e siècle.

Sainte-Chapelle de Saint-Germer. Chef-d'œuvre du XIII^e siècle.

Saint-Jean, cathédrale de Lyon. Édifice un peu lourd, XIII^e—XIV^e siècle.

Cathédrale de Sens, XIII^e—XV^e siècle.

Cathédrale de Bourges, XIV^e siècle.

Cathédrale de Laon, XIV^e siècle.

Saint-Gervais et Saint-Protais, à Gisors, XV^e et XVI^e siècles.

Cathédrale de Tours, XV^e siècle.

Saint-Maclou, à Rouen, XV^e siècle.

Église d'Arques, XV^e siècle.

Église de Caudebec, XV^e siècle.

Cathédrale de Toul, XV^e siècle.

Saint-Pierre, à Caen. Abside admirable du XVI^e siècle.

Sainte-Croix, cathédrale d'Orléans, XVI^e siècle.

ESPAGNE.

Cathédrale de Tolède. Édifice d'une grande richesse, fondé par le roi don Ferdinand en 1258, terminé en 1492.

Cathédrale de Barcelone, commencée en 1299, monument d'une construction hardie et majestueuse, dont la simplicité n'exclut pas l'élégance.

Cathédrale de Séville. Cette église, l'une des merveilles de l'Espagne, fut fondée en 1401 sur les ruines d'une mosquée, qui avait servi de cathédrale depuis l'expulsion des Mores.

Notre Dame del Pilar, à Saragosse.

Cathédrale de Saint-Jacques, de Galice.

Cathédrale de Léon, une des plus belles de l'Espagne.

Saint-Étienne, à Burgos, XVI^e siècle

BELGIQUE.

Saint-Jacques, à Liége. Admirable édifice du XI^e au XVI^e siècle.

Saint-Rombaud, cathédrale de Malines, XII^e — XV^e siècle.

(1) Les édifices de ce style ayant presque tous été élevés dans le courant de plusieurs siècles, nous ne pouvons indiquer leur date qu'approximativement, à moins qu'ils n'appartiennent entièrement ou presque entièrement à l'un de ces siècles.

Sainte-Gudule, cathédrale de Bruxelles, fondée en 1010, reconstruite de 1226 à 1263.

Notre-Dame, cathédrale d'Anvers. La partie la plus remarquable est la tour, élevée au XVe siècle, et haute de cent cinquante-cinq mètres.

ALLEMAGNE.

Église de Gelnhausen XIe—XIIIe siècle.

Cathédrale de Cologne Édifice célèbre qui, s'il est jamais terminé, sera le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale. Le chœur seul et quelques autres parties sont terminés, et on y travaille depuis 1248.

Saint-Étienne, cathédrale de Vienne. Fondée en 1144, elle fut presque totalement détruite en 1258, et reconstruite au XIVe siècle. La tour est l'un des plus hauts monuments de l'Europe.

Munster de Fribourg en Brisgau, l'une des plus belles cathédrales de l'Europe; sa flèche est surtout admirable.

SUISSE.

Munster-Kirch, cathédrale de Bâle, fondée en 1010. Il est à remarquer que l'ogive règne dans tout son ensemble, preuve de son introduction en Allemagne et en Suisse longtemps avant son apparition en France.

Saint-Pierre, cathédrale de Genève. On y trouve une nouvelle preuve de ce que je viens de dire, car, malgré son style ogival, cette église remonte au XIe siècle.

Cathédrale de Lausanne. Bel édifice du XIIIe siècle.

GRANDE-BRETAGNE.

Abbaye de Westminster, à Londres. Cette église, le Panthéon de l'Angleterre, est un des premiers monuments de l'Europe. Fondée au XIe siècle, elle a depuis été sans cesse augmentée et restaurée; la partie la plus remarquable par sa prodigieuse richesse, est la chapelle de Henri VII.

Cathédrale de Lichfield, XIIe siècle.

Cathédrale d'Exeter, XIIe siècle.

Cathédrale de Worcester, fondée en 680, mais entièrement reconstruite du XIe au XIIIe siècle.

Cathédrale de Lincoln, une des plus belles de l'Angleterre et des plus vastes de l'Europe.

Catrédrale d'Ély, également remarquable par sa grandeur.

Cathédrale de Cantorbéry, immense et magnifique édifice.

Cathédrale de Salisbury. Son clocher est le plus élevé de la Grande-Bretagne.

Cathédrale d'York. Ce magnifique monument du XIVe siècle a par malheur été presque entièrement détruit par un incendie, le 20 mai 1840.

Cathédrale de Glascow, le plus bel édifice ogival de l'Écosse.

RENAISSANCE.

ITALIE.

Saint-André, à Mantoue. Arch. Léon Battista Alberti, XVe siècle.

Cathédrale de Mantoue. Arch. Jules Romain, XVIe siècle.

Chartreuse de Pavie. L'une des plus admirables productions du XVIe siècle.

Notre-Dame de Carignan, à Gênes. Arch. Galeas Alessi, XVIe siècle.

Chapelle des Médicis, à Florence. C'est le premier ouvrage d'architecture de Michel-Ange, XVIe siècle.

Sainte-Marie-des-Anges, à Rome. Salle principale des Thermes de Dioclétien, convertie par Michel-Ange en une magnifique église, XVIe siècle.

Saint-Thomas alla Navicella, à Rome. Arch. Raphael, XVIe siècle.

Chapelle de Saint Pierre in Montorio, à Rome. Ce petit édifice circulaire, connu sous le nom de temple du Bramante, est un chef-d'œuvre de goût.

Saint-Philippe Néri, à Naples, XVIe siècle.

Saint-George majeur, à Venise. Un des meilleurs ouvrages de Palladio.

FRANCE (1).

Saint-Michel, à Dijon, XVIe siècle.

Sainte-Clotilde, aux Andelys, XVIe siècle.

Saint-Gervais et Saint-Protais, à Gisors, XVIe siècle.

Saint-Étienne du Mont, à Paris, XVIe siècle.

Saint-Eustache, à Paris, XVIe siècle.

Église de Luzarches, près Paris, XVIe siècle.

(1) Il n'existe en France aucune église complétement du style de la renaissance. Nous en citons ici quelques-unes dont les parties importantes appartiennent à cette architecture.

PRINCIPALES ÉGLISES MODERNES.

Saint-Paul de Londres. Un des plus beaux édifices religieux des temps modernes, et le plus grand après Saint-Pierre de Rome. Arch. Christophe Wren, XVII^e siècle.

Église de la Riccia, près Rome. Un des plus jolis ouvrages du Bernin, XVII^e siècle.

Église de l'abbaye de Mont-Cassin, dans le royaume de Naples, XVII^e siècle.

Église des Invalides, à Paris. Remarquable surtout par sa belle coupole, ouvrage de Mansart, XVII^e siècle.

Val-de-Grace, à Paris. Arch. Le Muet et Gabriel Leduc, XVII^e siècle.

Saint-Gervais, à Paris. Son portail, par de Brosse, est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre, XVII^e siècle.

Saint-Sulpice, à Paris. Arch Servandoni, XVIII^e siècle.

Panthéon, à Paris. Admirable édifice. Arch. Soufflot, XVIII^e siècle.

Sainte Madeleine, à Paris. Arch. Huvé, XIX^e siècle.

Saint-Vincent de Paul. Arch. Lepère et Hittorff, XIX^e siècle.

Superga, près Turin. Arch. Ivara, XVIII^e siècle.

Notre-Dame de Casan, à Saint-Pétersbourg, XIX^e siècle.

Saint-François de Paule, à Naples, XIX^e siècle.

BAPTISTÈRES.

ITALIE.

Baptistère de Constantin, à Rome, IV^e siècle.

Baptistère de Sainte-Constance, près Rome, IV^e siècle.

Saint-Étienne le Rond, à Rome, V^e siècle.

Baptistère de Volterra, VII^e siècle.

Duomo Vecchio, de Brescia. Ancien baptistère, qui a longtemps servi de cathédrale, VII^e siècle.

Baptistère de Florence. Restauré entièrement au XIII^e siècle. Célèbre par ses portes de bronze, ouvrage de Lorenzo Ghiberti.

Baptistère de Pistoja, édifice appelé à tort *S. Giovanni rotondo*, car il est octogone, XIV^e siècle.

Baptistère de Parme, XIII^e siècle.

FRANCE.

Temple de Lanleff (Côtes-du-Nord). Regardé par certains antiquaires comme un temple romain, et même druidique. C'est un baptistère des premiers chrétiens.

Chapelle Saint-Clair, au Puy-en-Velay, X^e siècle.

Octogone de Montmorillon (Vienne), IX^e au X^e siècle.

TOMBEAUX.

Les premiers tombeaux érigés par les Grecs, aussi bien que par la plupart des autres peuples, furent, ainsi que nous l'avons vu, ces buttes artificielles que nous appelons *tumulus*. Nous avons déjà décrit le tombeau d'Ajax et de Patrocle et celui d'Achille, qui s'élèvent en Asie Mineure, dans la plaine où fut Troie; les exemples ne nous manqueraient pas non plus sur le sol même de la Grèce: tel est le tumulus que nous voyons encore aujourd'hui dans la plaine de Marathon, et qui renferme les restes des guerriers qui tombèrent sous les coups des Perses. Ce tertre, de vingt-quatre mètres environ de circonférence et de dix mètres de hauteur, était couronné de cippes que l'on a retrouvés de nos jours; c'étaient de petites colonnes de terre cuite d'environ trente-trois centimètres de haut, portant une inscription qui indiquait la place et le nom de chaque guerrier. On a fouillé la sur-

face de cette butte, et on y a trouvé des fragments de poterie mêlés à beaucoup de ces balles de plomb que les anciens lançaient avec la fronde.

L'usage des tumulus, même longtemps après qu'il eut été abandonné par les particuliers, et dans les cas ordinaires, continua de subsister dans les circonstances où, comme à Marathon, un grand nombre de cadavres durent recevoir une sépulture commune.

Lorsque les Grecs eurent renoncé aux tumulus, chacun eut sa sépulture dans sa propre demeure. A Thèbes, une loi défendait de construire une maison sans réserver une place consacrée à cet usage. La sépulture dans l'intérieur des villes devint par la suite une récompense réservée aux services rendus à l'État, ou à des vertus dont on voulait perpétuer le souvenir. C'est ainsi que les Magnésiens élèverent un tombeau à Thémistocle au milieu de leur forum (PLUT., *in Themist.*), et qu'Euphron obtint le même honneur à Corinthe. (*Xenoph.* Ελλην. l., VII.). Les chefs de quelques colonies le reçurent aussi des villes fondées par leurs soins. Les temples mêmes furent quelquefois des lieux de sépulture. De là l'opinion que les premiers temples ne furent élevés qu'en l'honneur de quelques héros, et sur la place où ils reposaient. Des exemples tirés des âges moins reculés prouvent que cet honneur n'était accordé que comme un hommage rendu à un grand homme, ou une protection assurée à ses cendres. (PLUT., *in Aristid.*; EURIP. *Med.* v. 1378.)

L'usage le plus généralement établi était de placer les tombeaux hors de l'enceinte des villes et sur le bord des grands chemins. Cette coutume, qui plus tard fut également adoptée par les Romains, avait le double avantage d'éloigner les exhalaisons funestes, ou les dangers d'incendie qu'entraînait l'établissement des bûchers près des lieux habités, et d'exciter plus vivement les citoyens à la défense de leur territoire contre les incursions de l'ennemi, en les intéressant à la conservation des dépouilles de leurs aïeux. Les dispositions de Lycurgue furent sur cet objet entièrement contraires à celles des législateurs des autres contrées de la Grèce; il pensa qu'en faisant enterrer les morts dans l'intérieur de la ville, et même dans les temples, il familiariserait l'esprit de la jeunesse avec la pensée de la mort. (PLUT., *in Lycurg.*)

Les tombeaux des Grecs consistaient généralement en deux parties : l'une était le tombeau ou Μνημειον proprement dit; l'autre un espace découvert et entouré de palissades, réservé autour du tombeau. Les sépultures étaient souvent décorées de stèles, de colonnes, d'inscriptions, de statues, etc. Dans les siècles plus avancés, le luxe des tombeaux fut poussé à un si haut degré, que la sagesse du législateur dut songer à y mettre des bornes; une loi de Solon défendit les statues, ainsi que les monuments voûtés, et toute construction qui demanderait plus de trente journées de travail. Démétrius de Phalère réduisit la hauteur des colonnes à trois coudées, et leur nombre à une seule.

C'est sans doute à l'influence de ces lois somptuaires, que nous devons attribuer l'absence en Grèce de monuments funéraires de quelque importance. Nous n'y trouvons guère, en effet, que des stèles analogues, quant à la forme, à celles que nous avons précédemment décrites en parlant des tombeaux carthaginois (voyez le

frontispice, premier plan à droite), ou des sarcophages de diverses dimensions, tels que ceux qui couvrent l'emplacement qu'occupa la ville de Platée. Les lois somptuaires, si contraires au goût du luxe, inné chez les Asiatiques, n'avaient sans doute pas pénétré dans leur pays; aussi avons-nous trouvé dans l'Asie Mineure une foule de magnifiques monuments funéraires.

En Sicile, il existe un tombeau grec que la grandeur de ses dimensions et la solidité de sa construction ont sauvé sans doute de la destruction, lorsqu'au commencement du siége d'Agrigente, les Carthaginois renversèrent toutes les sépultures qui environnaient la ville. Le tombeau du roi Théron (voyez le *frontispice*, premier plan à gauche) est un grand édifice quadrangulaire et légèrement pyramidal, composé d'un soubassement sans ornements, reposant sur trois degrés, et supportant une sorte d'édicule qui présente à chaque face une porte feinte, à chaque angle une colonne cannelée d'ordre ionique, et au-dessus un entablement dorique surmonté de palmettes. Bien que, selon toute apparence, ce monument ait été élevé à l'époque grecque, le mélange si extraordinaire des éléments dorique et ionique, joint au peu d'élégance de l'édifice, au manque de perfection de ses détails, dénote évidemment l'œuvre d'un artiste d'un ordre très-inférieur.

Si les Grecs nous ont légué peu de monuments funéraires, nous en sommes amplement dédommagés par les Étrusques qui, eux, ne nous ont guère laissé que des tombeaux, mais aussi nous les ont laissés en immense quantité. Les Étrusques étaient une peuple asiatique qui, parti de la Lydie, vint s'établir dans l'Italie centrale, environ un siècle avant la prise de Troie, et y apporter une civilisation plus avancée. Ce peuple désigné sous le nom de Tyrrhéniens, le plus récent des anciens peuples d'Italie, trouva déjà installés dans le pays les Aborigènes que Denis d'Halicarnasse appelle *Rasenæ*, et desquels nous ne possédons aucun monument, et les Pélasges qui nous en ont laissé un grand nombre, auxquels nous avons consacré un chapitre.

Bientôt les Pélasges s'éloignèrent et, dès la seconde génération, les Tyrrhéniens restés seuls avec les Aborigènes établirent sur eux leur suprématie, composèrent la classe dominante, et ainsi se constitua la nation étrusque. Cette nation se distribua en douze villes, ou chefs-lieux appelés par les auteurs *capita gentis*, ou *duodecim Etruriæ populi*. Ces villes formaient autant de petits États indépendants, réunis par une ligue commune. Ce système politique fut appliqué par les Étrusques dans tous les lieux où ils s'établirent; lorsqu'ils passèrent dans l'Italie du Nord, dans la Lombardie, ils y fondèrent de même une confédération de douze villes; quand ils s'établirent dans le Midi, ils donnèrent également douze villes à l'Étrurie Campanienne.

Il y a encore quelque incertitude sur les noms des douze villes de l'Étrurie centrale, la littérature étrusque étant entièrement perdue, ainsi que les ouvrages latins qui, comme ceux de Valerius Flaccus et de Cecina, traitaient de l'histoire de ce peuple. L'empereur Claude avait écrit, en vingt livres et en grec, une histoire complète de cette nation; mais elle est également perdue. Toutefois, en réunissant les notions

éparses dans les différents auteurs, voici quelles durent être les douze cités de l'Étrurie : 1° *Tarquinia*, où s'était établi le chef de la colonie tyrrhénienne, Tarcon, et où se trouvent aujourd'hui en si grand nombre les tombeaux qui vont nous occuper; 2° *Clusium*, aujourd'hui Chiusi, dont le nom étrusque était *Camas*, siége de Porsenna, et l'une des principales villes de la confédération; 3° *Cortone*; 4° *Arretium*, Arezzo; 5° *Volsini*, dont le site et presque le nom se sont conservés à Bolseno; seulement la ville étrusque était sur la hauteur, tandis que le *Volsinium* des Romains, auquel a succédé Bolseno, était dans la plaine; 6° et 7° *Rosellæ* et *Vetulonia*, citées par Pline; 8° *Cere*, aujourd'hui Cervetri, fondée et occupée primitivement par les Pélasges sous le nom d'*Ægilla*; 9° *Perusia*, Perouse; 10° Volterra; 11° Veies, et enfin 12° Phaléries, qui est la plus contestée. On trouve ses restes à Falari, près Civita-Castellana; mais c'est à quelque distance de là, à Borghetto, qu'exista l'*Ædum Faliscum*, colonie établie par les Romains pour remplacer la ville détruite de Phaléries.

Dans presque toutes ces villes on a trouvé des monuments funéraires remontant à l'époque étrusque. Ces tombeaux peuvent être divisés en deux classes, selon qu'ils sont creusés dans la terre, ou élevés au-dessus du sol. Il faut distinguer aussi, des véritables grottes, les sépultures qui, ainsi que celles que nous avons trouvées à Biban-el-Molouk, à Persépolis, ou à Petra, sont taillées dans le roc avec des façades extérieures et visibles, ou sont surmontées d'espèces de tumulus.

Les localités où les tombeaux étrusques se rencontrent en plus grand nombre sont Volterra, Chiusi, Tarquinii, Vulci, Cere, Gubbio, Toscanella, Norchia et Castel d'Asso.

Les tombeaux construits à la plus belle époque étrusque sont généralement souterrains. C'est à elle qu'on doit rapporter l'hypogée connue sous le nom de Grotte de Pythagore. Ce tombeau, et un autre édifice du même genre servant de cuisine à la Casa Sachetti, sont les seuls qui aient subsisté à Cortone. La Grotte de Pythagore est une salle carrée un peu en forme de croix grecque, construite en polygones irréguliers par assises horizontales; les blocs sont quelquefois de dimension telle qu'ils occupent toute la longueur de la salle. La porte est au midi; à chacun des trois autres côtés est une niche partagée dans sa hauteur par une tablette. Aux deux côtés, il y avait de plus dans le haut deux niches plus petites destinées à contenir des urnes. On a reconnu que la grotte reposait sur un soubassement entouré d'un mur circulaire, et que surmontait une sorte de tumulus, ainsi que nous le verrons aux monuments de Corneto.

La Grotte de Pythagore a été publiée par Gori dans son *Musée étrusque*, où l'on trouve aussi un autre monument presque semblable, le tombeau de Gubbio.

Un tombeau étrusque est creusé dans le tuf près de Colle, sur la route de Sienne à Volterre; il fut dessiné à l'époque de sa découverte, en 1689, par un artiste romain, Pietro Santi Bartoli, et publié par son fils, dans un recueil intitulé : *Antiche camere sepolcrali*. La chambre est simple, taillée dans le tuf, et de forme carrée; elle est surtout remarquable par une particularité très-curieuse, et que les antiquaires ne sont point encore parvenus à expliquer d'une manière satisfaisante : sur trois côtés

de la chambre sepulcrale, on avait tracé au pinceau des lignes rouges, et des colonnes de caractères; les lettres du bas sont presque entièrement effacées. La première colonne offre toutes les lettres de l'alphabet grec dans leur forme la plus ancienne. Dans la colonne voisine, on voyait des caractères étrusques assemblés deux par deux à la manière de nos syllabaires modernes, *ma*, *me*, *mi*, *mu*. On sait que la voyelle *o* n'existe pas dans la langue étrusque. Le reste de l'inscription est purement étrusque; nous connaissons parfaitement l'alphabet; mais il faut l'avouer, malgré toutes les recherches des philologues, on ignore encore complétement la langue que ces caractères expriment.

La ville de Pérouse présente un assez grand nombre de sépultures étrusques interessantes; les plus remarquables sont le tombeau souterrain connu sous le nom de *Torre di San Manno*, et surtout celui des *Volumnii*, découvert en 1840, et que l'on a conservé intact et tel qu'on l'a trouvé. Ce tombeau est bien plus compliqué que ne le sont ordinairement les monuments de ce genre. Au milieu est une chambre flanquée à droite et à gauche de trois salles, et au fond, d'une sorte de tribune accompagnée de deux autres salles. Le tout est entièrement taillé dans le tuf. Ce monument a fourni un grand nombre d'urnes sculptées, de vases et d'objets curieux dont la description ne peut trouver place ici, et nous devons plutôt décrire les tombeaux si intéressants à divers titres que nous présentent les autres cités étrusques.

Cere, dont le nom moderne est Cervetri, est située à vingt-six milles de Rome, à droite de la route de Civita-Vecchia que l'on quitte au fort de Palo. Cere n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville posée sur une colline peu élevée et entourée de fortifications ruinées du moyen âge, mais elle est célèbre par les nombreux tombeaux et les objets précieux qu'on ne cesse d'y découvrir. Malheureusement les propriétaires qui fouillent ces hypogées, les comblent immédiatement après en avoir retiré ce qu'elles contiennent; aussi ne peut-on visiter qu'un petit nombre de ces monuments, la plupart fort éloignés de la ville. Toutefois, le plus intéressant de tous n'est qu'à quelques centaines de pas des murs, au milieu d'un champ, et est resté accessible. Ce monument est le fameux tombeau découvert en 1836, lequel a, par les nombreux objets qu'on y a trouvés, donné lieu à la création d'un musée spécial au Vatican, le nouveau *Museo Gregoriano*. Ce tombeau, qui remonte à la plus ancienne époque de l'art étrusque, paraît avoir été un tumulus élevé sur un soubassement circulaire en pierre de taille, mais toute trace de construction a disparu à l'extérieur. Les salles intérieures, bâties en tuf grossier et sans aucun ornement, sont surmontées de voûtes formées de pierres posées par assises horizontales et se rapprochant en encorbellement. n Osait que cette voûte est la plus ancienne de toutes, qu'on la retrouve jusque dans les pyramides d'Égypte, et qu'elle a précédé de longtemps la voûte à claveaux. Le sommet de la voûte est formé dans toute sa longueur par un petit canal carré, dans lequel étaient suspendus beaucoup de petits objets de bronze et d'argent qui ont été portés à Rome. Après avoir franchi le seuil, on trouve d'abord une salle longue, ou plutôt une espèce de corridor dans lequel étaient un char, un lit de bronze avec un corps couché, et divers autres objets de même métal. Au fond de

La *Grotta intagliata*, qui a été publiée par d'Agincourt, est unique dans son genre. Les parois sont sculptées, et non peintes. Le plafond est à deux versants; au centre de ce plafond est une ouverture carrée. Les sculptures sont presque entièrement effacées aujourd'hui. Quelques parties de la frise, mieux conservées, représentent des combats d'animaux.

Nous terminerons cette revue des principaux tombeaux de Corneto par la description de la *Grotta del Tifone*, la plus grande, la plus importante, et en même temps la plus moderne de toutes. (Voy. *la planche.*) Elle est creusée à une grande profondeur; la voûte plate est soutenue au milieu par un pilier carré, avec une corniche décorée de plusieurs feuilles d'eau peintes, et non sculptées; sur deux côtés de ce pilier sont deux grandes figures semblables qu'on avait prises pour des Typhons, et qui avaient fait donner le nom à la grotte. Les figures sont gigantesques, ailées et anguipèdes, et élèvent leurs mains comme pour soutenir le plafond; on doit sans doute y reconnaître les deux Aloïdes, fils de la Terre, que les auteurs nous peignent ainsi attachés à un pilier dans les enfers. Sur la troisième face du pilier, est une figure de femme dont la partie inférieure se termine par des enroulements; elle représente probablement la Terre. Enfin sur le quatrième côté était une inscription étrusque composée de huit lignes, dont quatre gravées et quatre peintes; on y reconnaît le nom de la famille *Pumpus* ou *Pomponius*, très-importante à Tarquinies. En avant du pilier est un massif carré que l'on croit avoir été une espèce d'autel. Autour de la salle règnent trois gradins élevés destinés à porter les tombeaux. Quelquefois ceux-ci sont creusés dans la masse même du gradin, et étaient surmontés d'un couvercle; d'autres fois un grand sarcophage posait sur le gradin et était couvert d'une figure couchée. Plusieurs de ces figures existent encore en place. Cette tombe paraît avoir été employée par les Romains, sans doute à une époque postérieure à sa construction, car on y trouve de grandes figures peintes, évidemment romaines, représentant des funérailles; et au-dessous de l'une des tombes, on lit cette inscription peinte en lettres rouges :

AVRELIA F. E. OPTIMA FEMINA VIXSIT, ANN. XLV.

Les tombeaux de Castel d'Asso et de Norchia sont bien différents de ceux que nous venons de décrire; leur forme est tout à fait spéciale à ces localités; ils ne sont point creusés dans le sol, mais présentent des façades taillées sur le flanc d'un rocher (voy. *le frontispice,* dernier plan); quelques-uns même sont presque entièrement détachés, et offrent une ressemblance frappante, au moins quant à l'ensemble, avec les tombeaux des patriarches dans la vallée de Josaphat. Au centre des façades est une porte feinte, et non une entrée véritable; cette dernière est cachée à la base de la fausse porte et dissimulée autant que possible. Les chambres sépulcrales sont généralement carrées; il y en a cependant quelques-unes de forme ronde ou elliptique. Autour règnent, comme à la Grotta del Tifone, des banquettes avec des sarcophages creusés dans le tuf même.

TOMBEAU ÉTRUSQUE, A CORNETO.

RUE DES TOMBEAUX, A POMPÉI.

TOMBEAU ÉTRUSQUE, A CORNETO.

RUE DES TOMBEAUX, A POMPÉI.

Vulci a acquis de nos jours une grande importance archéologique, surtout par les objets nombreux trouvés dans ses tombeaux qui, pour la plupart, n'avaient jamais été violés.

Les tombeaux de Chiusi avaient attiré l'attention dès 1727, mais c'est surtout depuis 1827 qu'on a ouvert les fouilles qui continuent encore aujourd'hui. Ces tombeaux sont tous souterrains; quelques-uns sont peints, plusieurs n'avaient point été ouverts.

Il nous reste à parler d'un tombeau que l'on attribue aux Étrusques, sans que toutefois on puisse affirmer d'une manière positive qu'il soit l'ouvrage de ce peuple. Le principal argument en faveur de cette origine est l'analogie qu'on a cru reconnaître entre le monument qui nous occupe et la description assez obscure que Varron nous a laissée du fameux tombeau de Porsenna. Je veux parler du tombeau d'Albano connu sous le nom de *Torre della Stella*, parce qu'il est voisin de la petite église de la *Madonna della Stella*, et sous celui évidemment apocryphe de *tombeau des Horaces et des Curiaces*. (Voy. *la vignette*.) Il est formé d'un grand soubassement carré de dix-huit mètres de circonférence, sur lequel s'élevaient cinq pyramides rondes dont deux subsistent encore intactes.

On trouve en Sardaigne, à quatre kilomètres environ du bourg de Macomer, un monument funéraire appelé *Tamuli*, offrant avec celui d'Albano la plus grande ressemblance. Il se compose de six pyramides à demi enfouies, et dont trois portent de petites mamelles. Ce tombeau est attribué aux Phéniciens.

D'autres monuments sépulcraux, qui se trouvent au nombre de plus de trois mille dans le même pays, mais qui paraissent remonter à une époque moins reculée, puisqu'on en connaît qui appartiennent au onzième siècle, sont ceux que l'on désigne sous le nom de *nur-hags* ou *noraghes*. Ils offrent à l'extérieur une certaine analogie avec les tombeaux de Corneto: ce sont des massifs circulaires ou elliptiques, en forme de cônes tronqués, composés de pierres brutes ou taillées posées à sec, et en général, par assises horizontales. Ces massifs qui m'ont rappelé également la tour Bouddhique de Sarnàt dans l'Inde, renferment quelquefois un grand nombre de chambres. Dans la noraghe de Santo Santinu, une des plus modernes, M. Valery a compté jusqu'à soixante et douze chambres réunies entre elles par des corridors, et par un escalier en spirale. Le territoire de Nulvi présente plus de cent noraghes; l'arc aigu s'y rencontre, et elles sont, avec d'autres monuments de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, une nouvelle preuve que le système ogival, bien loin d'être venu du Nord, est une invention de l'enfance des arts du Midi. Les autres localités où se trouvent les plus belles noraghes sont Bauladu, Uras et Bolothana.

Les Romains, maîtres d'un immense territoire et de richesses plus grandes encore, devaient nécessairement surpasser tous les peuples par la magnificence de leurs tombeaux. Toutes les voies romaines, aux approches des villes, étaient bordées de tombeaux; cet usage n'est nulle part mieux constaté qu'à Pompéi, où une rue entière est composée de sépulcres qui lui ont donné le nom de *rue des Tombeaux*. (Voyez *la planche*.)

La campagne de Rome en présente de tous côtés qui, se dressant au milieu des bruyères desséchées, annoncent tristement l'approche de la ville éternelle. Tels sont, sur la voie Tiburtine, le tombeau de la famille Plautia, sur la voie Flaminienne, celui de l'affranchi de Néron (voyez *le frontispice*, 1er plan à droite), sur la voie Appienne les mausolées de Priscille, de Servilius Quartus, des affranchis de Livie, de Cecilia Metella, etc. Ce dernier est cité parmi les plus beaux monuments funèbres de l'Italie antique (voyez *le frontispice*, 2e plan à droite), et il ne le cède guère qu'au mausolée d'Adrien qui, dépouillé de tous ses ornements, est devenu la citadelle de Rome sous le nom de Château Saint-Ange (voyez *la planche*); à celui d'Auguste qui a été converti par les modernes en amphithéâtre pour les jeux publics, et enfin à la belle pyramide de Caius Cestius.

Nous devons parler aussi d'un monument qui, sans être bien somptueux, est cependant d'un grand intérêt, c'est celui connu à Rome sous le nom de *Tombeau du Boulanger*, et qui n'a été découvert que depuis peu d'années (voyez *la planche*). Ce singulier monument est bien conservé; la partie qui regarde la plaine est seule détruite en partie. Ce tombeau est tout entier construit en travertin, et sa forme est celle d'un trapèze, afin que ses faces latérales répondent à l'alignement des deux voies entre lesquelles il est situé. Il se compose d'un soubassement plein, surmonté d'un étage avec des piliers carrés, et des fûts de colonnes sans bases ni chapiteaux. Au-dessus est une frise portant une inscription qui nous apprend que là furent déposés les restes de *Vergilius Eurysaces*, syndic des boulangers. Vient ensuite un autre étage composé de trois rangs de boisseaux creux, ornement bizarre qu'il est bien difficile d'expliquer, et enfin une frise dont les bas-reliefs représentent la fabrication de pain.

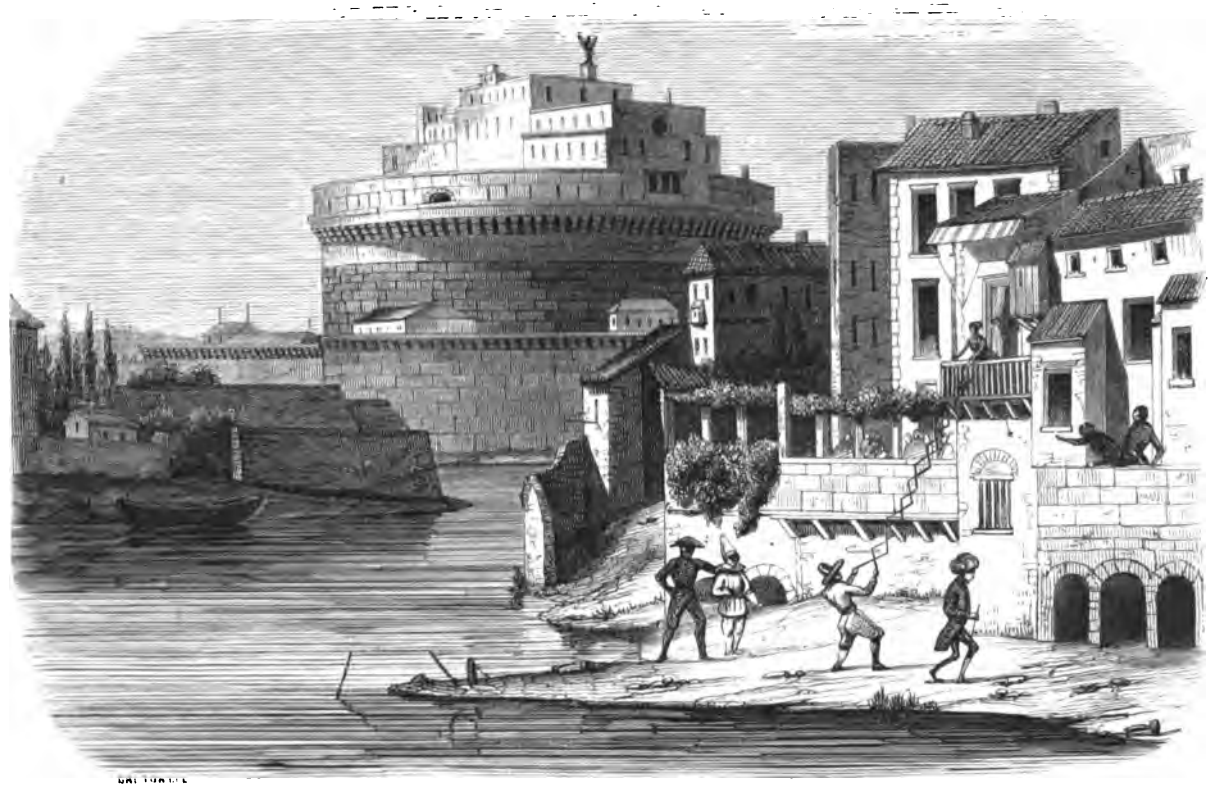
On trouve en Italie un grand nombre de ces tombeaux de famille que leur disposition intérieure a fait nommer *columbaria;* ce sont des salles entourées d'une foule de petites niches destinées à recevoir les urnes funéraires; un des plus célèbres est le tombeau de Virgile qui se voit à Naples, au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilippe.

Il est assez difficile de suivre l'histoire des tombeaux dans les bas siècles de l'empire; le dernier monument authentique de ce genre est celui de Théodoric à Ravenne.

Des tombeaux romains se retrouvent dans tous les pays où Rome porta ses armes et sa civilisation. En France, il en existe un grand nombre, dont les plus magnifiques sont: la *Tourmagne*, à Nîmes (Gard); le mausolée de Saint-Remy (Bouches-du-Rhône); la *pierre de Couhard*, à Autun (Saône-et-Loire) et l'Aiguille de Vienne (Isère), connue sous le nom de tombeau de Pilate. (Voyez *le frontispice*, dernier plan.)

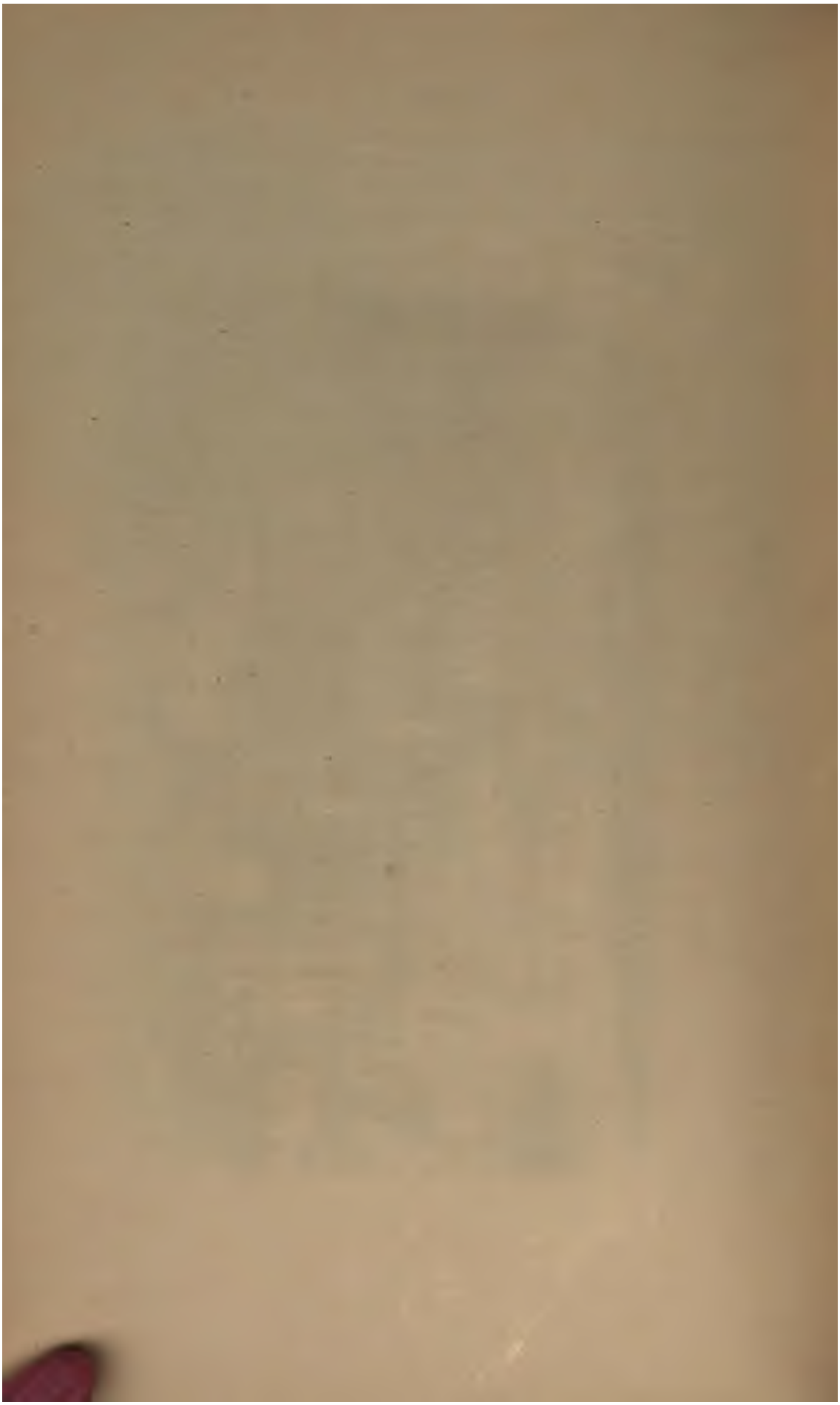
En Espagne, on cite le tombeau antique, dit *des Scipions*, près Tarragone, en Catalogne; les tombeaux de Gandia et de Villa-Joyosa, dans le royaume de Valence, de Zalamea, dans l'Estramadure, et enfin celui de Manresa, connu sous le nom de *Torre di Breny*, et qui doit appartenir à une époque de décadence.

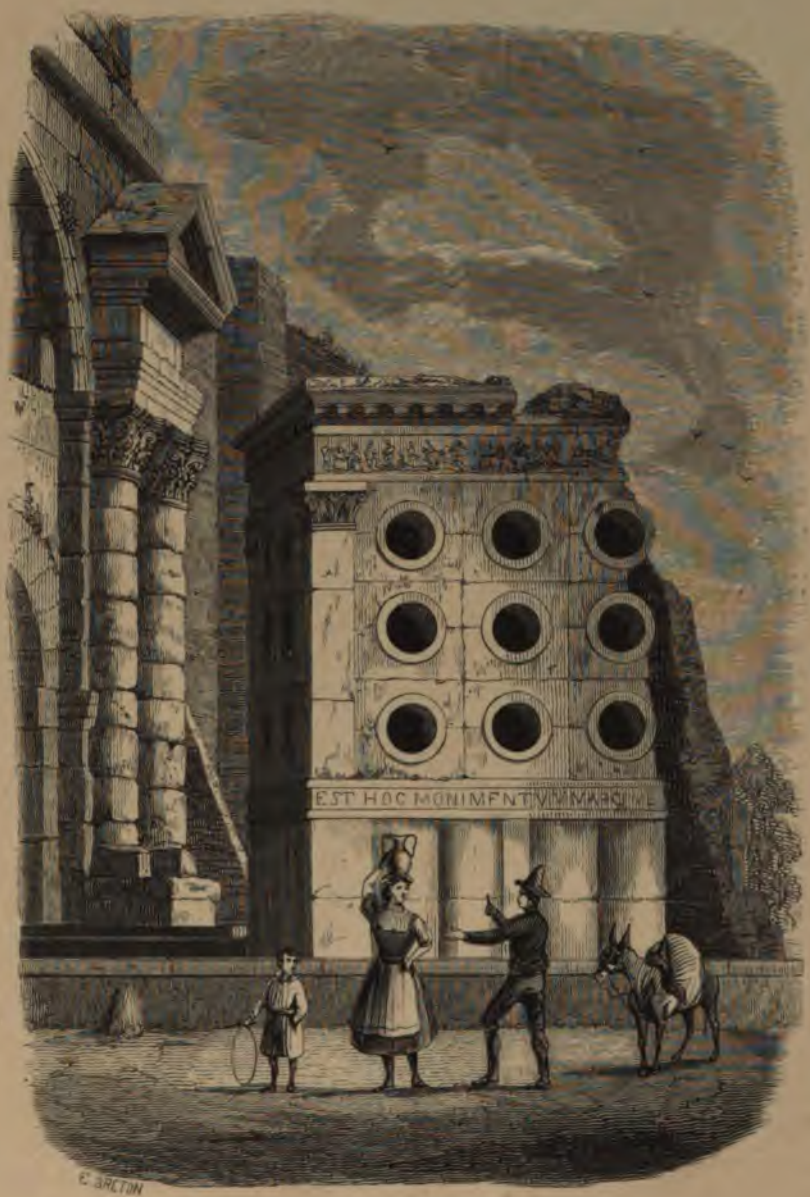
L'Italie possède des hypogées bien célèbres à plus d'un titre. Les fameuses catacombes de Rome et de Naples, ces vastes nécropoles souterraines, avaient été elles



CHATEAU SAINT-ANGE

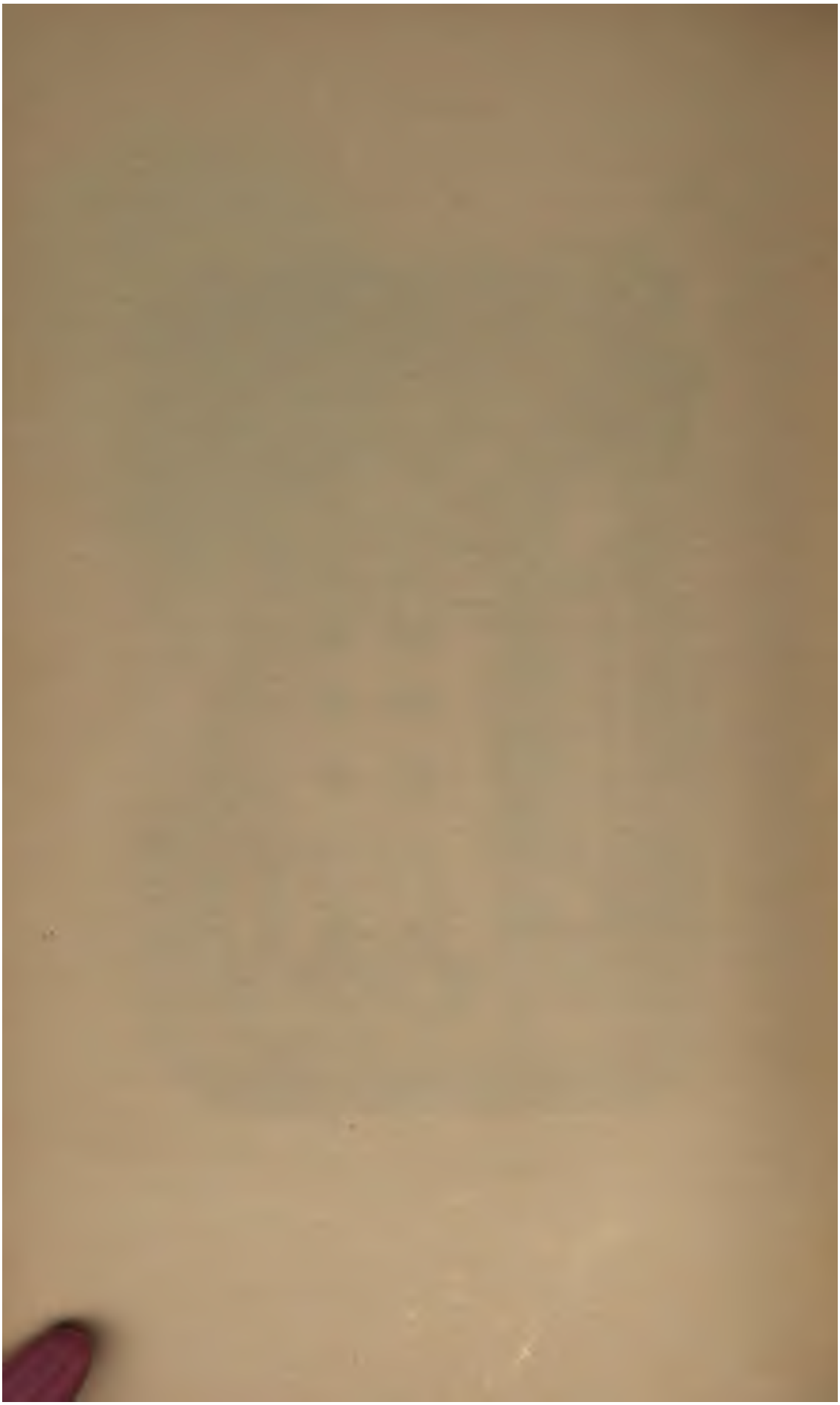
(Rome.)





TOMBEAU DU BOULANGER A ROME.

(Italie.)



mêmes précédées par une autre sépulture du même genre, qui, quoique plus petite, n'a peut-être pas moins de droit à notre intérêt, à notre respect; on a nommé le tombeau des Scipions. Situé dans l'intérieur de Rome, non loin de l'arc de Drusus, il ne fut découvert qu'en 1780. Il avait deux étages; l'inférieur, qui existe encore, est un souterrain creusé dans le tuf; il ne reste plus rien du second étage qui, au dire de Cicéron, devait être entouré de niches, contenant les statues des Scipions et du poëte Ennius. En entrant dans ces caveaux funèbres, on doit se dépouiller de tous les souvenirs de la magnificence et du luxe de la Rome impériale; rien n'est plus simple que les tombeaux de ces héros républicains; mais avec quel profond sentiment de vénération ne parcourt-on pas leur dernière demeure! On se rappelle à la fois le conquérant de l'Afrique, celui de l'Asie, de l'Espagne, de la Lucanie, de la Corse, toute cette *gens Cornelia*, qui se distingua des autres familles romaines, en ne voulant jamais adopter l'usage de brûler les corps des siens, jusqu'à Sylla qui l'ordonna pour lui-même, craignant pour son cadavre les outrages qu'il avait fait subir à celui de Marius. On montre encore, dans l'intérieur du souterrain, la porte qui donnait sur la voie Appienne, et qui aujourd'hui est au-dessous du sol exhaussé de la rue moderne.

Arrivons maintenant aux premiers monuments funèbres des chrétiens. Les catacombes, ou plutôt les *cimetières*, comme on les appelle à Rome, furent dans le principe des carrières d'où l'on tirait la pouzzolane cette poussière volcanique que les Romains employaient dans leurs constructions; de là l'irrégularité des salles et des corridors qui les composent; à Rome, les corridors sont en grand nombre, très-bas et très-étroits, à l'opposé des catacombes de Naples, qui, creusées dans un tuf beaucoup plus dur, sont formées de galeries hautes et larges. De loin en loin on rencontre des chapelles, des chambres, des salles évidemment destinées à des réunions. C'est dans les parois des corridors que sont taillées à plusieurs étages les niches rectangulaires où l'on plaçait les corps des personnages d'un ordre inférieur; elles étaient fermées par des dalles de marbre, la plupart enlevées aux monuments païens, ou par des plaques en terre cuite, ordinairement en trois morceaux. Les restes précieux des saints, des martyrs, des évêques étaient renfermés dans des sarcophages, soit en marbre, soit creusés dans le roc, qui presque toujours servirent en même temps d'autels, pour la célébration des saints mystères.

Lorsque le christianisme put se montrer au grand jour, il voulut mettre les tombeaux sous la garde de la religion; l'emplacement exigu dont on put disposer dans les églises nécessita naturellement la diminution des dimensions des monuments funéraires; le règne de l'architecture fut passé, et la sculpture presque seule fut appelée à leur exécution. Les premiers tombeaux furent alors des sarcophages imités des païens, et chargés des emblèmes du nouveau culte, puis ces grandes dalles appelées *tombes*, qui firent partie du pavé des églises et qui se rencontrent en si grand nombre à toutes les époques du moyen âge. Bientôt sur les sarcophages, on coucha la figure du mort, les mains jointes, les pieds posés sur un lion, symbole de la force, si c'était un homme; sur un chien, emblème de la fidélité, si c'était une femme; ces

tombes, le plus souvent de pierre ou de marbre, étaient quelquefois de bronze, comme celles des évêques Évrard et Godefroy, dans la cathédrale d'Amiens, ou celle de Martin V, à Saint-Jean-de-Latran. Les figures en ronde bosse étaient cependant les plus rares; souvent on se contentait de recouvrir ces tombeaux d'une dalle sur laquelle le mort était représenté dans la même position, mais avec un très-faible relief, quelquefois même simplement indiqué, par des traits creusés légèrement dans la pierre. Plusieurs tombeaux nous présentent les morts, dans l'état de putréfaction; c'est ce hideux tableau qu'offre le tombeau attribué à Jean Goujon, dans l'église des Saints-Gervais et Protais, à Gisors. Bientôt enfin, on éloigna ces tristes images, et on représenta les figures vivantes et souvent agenouillées, mais entourées encore des emblèmes de la mort, qui eux-mêmes disparurent à leur tour. Les tombeaux furent même décorés d'une foule de figures, d'ornements, qui parfois n'avaient aucun rapport avec la destination funèbre du monument.

Pendant le cours des treizième et quatorzième siècles, et le commencement du quinzième, les pierres sépulcrales s'étaient multipliées à l'infini; des tombeaux considérables avaient été élevés dans le chœur des églises, dans les chapelles, dans les cloîtres, et jusque sur les places publiques, comme on le fit à Vérone, pour les mausolées des Scaliger; mais ce fut surtout à la fin du quinzième et pendant les seizième et dix-septième siècles, que la richesse des sculptures des tombeaux devint prodigieuse. C'est à cette période qu'appartiennent, en France, les mausolées de François Ier, de Louis XII et des Valois, à Saint-Denis; des d'Amboise, à Rouen; des de Lannoy, à Amiens; de Marguerite d'Autriche, à Brou; de François II, à Nantes, etc.; en Italie, les admirables tombeaux de Saint-Pierre de Rome, de Sainte-Croix de Florence, des Saints-Jean et Paul de Venise; en Angleterre, les sépultures de Westminster; en Belgique, les monuments funèbres de Charles le Téméraire, et de Marie de Bourgogne; en Allemagne, celui de Frédéric IV, dans Saint-Étienne de Vienne; dans le Tyrol, celui de Maximilien Ier, à Inspruck; en Espagne, le prodigieux tombeau gothique de don Juan II, dans la chartreuse de Miraflores, et les tombeaux des rois d'Espagne, à l'Escurial, etc.

Chez les modernes, comme chez les anciens existent de ces lieux consacrés à la sépulture, des nécropoles, des cimetières, où les morts se pressent loin de la demeure des vivants. La plupart de ces cimetières ne sont qu'une enciente de murailles, renfermant des tombes disposées au hasard sans plan fixe, comme sans forme commune. En Italie cependant on trouve plusieurs *campi santi*, qui peuvent être placés parmi les monuments dignes de l'attention des voyageurs. Le premier rang appartient au Campo Santo de Pise, et comme le plus ancien et comme le plus magnifique.

Depuis longtemps, on avait conçu à Pise le projet d'un monument, destiné à servir de modèle aux sépultures de tous les peuples. Vers l'an 1225, cinquante galères de cette république, à leur retour de Palestine, prirent pour lest des terres, enlevées à Jérusalem, aux lieux sanctifiés par la passion de Notre-Seigneur, les transportèrent à Pise, et on en couvrit l'espace actuel du Campo Santo, sur une profondeur d'environ trois mètres. Au prix que la dévotion attachait à cette terre, une propriété physique,

CAMPO-SANTO DE PISE.

celle de consumer les corps en vingt-quatre heures, ajouta quelque chose de merveilleux. Autant pour honorer cette pieuse conquête d'une enceinte digne d'elle, que pour dégager leurs églises, les Pisans résolurent de construire un vaste monument, qui, devenant le cimetière public, devait être aussi le dépôt des mausolées qui déjà encombraient les temples. Tel fut le projet que Giovanni Pisano fut chargé de réaliser.

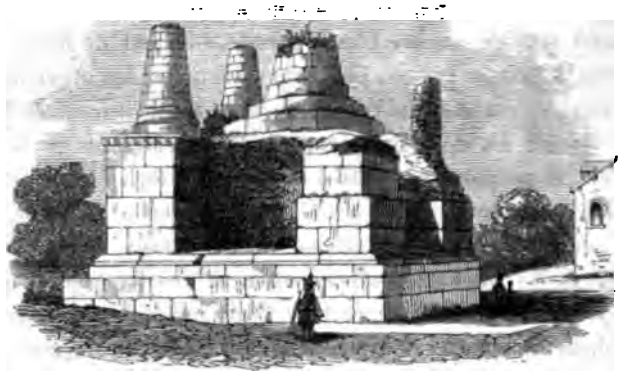
Aucun plan ne pouvait mieux convenir que celui d'un grand cloître, c'est-à-dire, d'une enceinte formée par une galerie couverte; ce fut aussi celui qu'adopta Giovanni Pisano, et il développa, dans son exécution, non-seulement toute l'habileté qui appartenait à son siècle, mais encore un talent qui, à bien des égards, lui fut supérieur. La longueur du Campo Santo (voyez *la planche*) est de 132 mètres, sa largeur de 45 mètres 30 centimètres. L'extérieur de la galerie est formé d'un grand mur de marbre blanc, percé seulement de deux portes, et qui, entièrement peint à fresque par les plus grands artistes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, est devenu l'école de tous les peintres, et le lieu où l'on peut le mieux étudier les développements de l'art pendant la période qui précéda le seizième siècle et prépara les chefs-d'œuvre qu'il devait enfanter. C'est là que l'on retrouve les pages tracées par les Giotto, les Simon Memmi, les Orcagna, qui, nés deux cents ans plus tard, eussent été des rivaux redoutables même pour les Michel-Ange et les Raphaël. Malheureusement ces fresques si précieuses sont pour la plupart dans le plus triste état de dégradation; mais la gravure, qui les a reproduites plusieurs fois, les sauvera de l'oubli quand le dernier de leurs débris aura disparu.

Le côté intérieur de la galerie présente une suite non interrompue de grandes arcades à plein cintre, enrichies de meneaux ogivals d'une richesse, d'une délicatesse qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir. Le Campo Santo fut terminé en 1383; depuis longtemps on a cessé d'y enterrer, et on n'y élève plus que des monuments aux grands hommes, ou à quelques personnages haut placés. Les galeries sont aussi devenues une espèce de musée de sculptures antiques ou du moyen âge.

L'exemple de Pise a été imité depuis par plusieurs villes d'Italie, et on trouve de ces enceintes funèbres à Bologne, à Rome, à Brescia, etc., mais aucune ne peut être comparée au nouveau cimetière de Naples, qui, commencé par Murat et aujourd'hui presque terminé, est digne de servir de modèle à tous ceux qui pourront être formés par la suite.

Il n'entre pas dans notre plan de décrire les magnifiques mausolées répandus dans les divers cimetières de l'Europe; n'étant point établis sur une donnée générale, ils ne sont plus que des individualités sans importance dans la synthèse de l'histoire de l'art. Aujourd'hui pour les tombeaux, comme pour tout le reste, nous ne suivons plus guère que les caprices de notre imagination, et à ceux qui nous suivront, il sera bien difficile sans doute de trouver une pensée dans nos monuments funèbres, qui souvent n'en renferment aucune, et ne sont presque toujours que le

fruit de l'ignorance, de l'indifférence ou de la routine; car, il ne faut pas l'oublier, où il y a absence de foi, il y a absence de but et d'unité dans l'art. Aujourd'hui on élève des monuments sur des sépultures; quand en reviendrons-nous à élever des tombeaux?



CIRQUES, THEATRES,

AMPHITHÉATRES.

Nous trouvons chez les Grecs deux sortes d'édifices consacrés à la célébration des jeux publics, le stade ou hippodrome et le théâtre. Les Romains les empruntèrent l'un et l'autre en donnant au premier le nom de cirque, et ils y ajoutèrent un troisième genre de leur invention, l'amphithéâtre où se livraient des combats auxquels eût répugné la délicatesse du goût attique.

On sait que les stades, hippodromes ou cirques étaient destinés aux courses de chevaux, aux courses de chars et à différents exercices gymnastiques. Les cirques comprenaient un espace beaucoup plus long que large, terminé à l'une des extrémités en demi-cercle, divisé dans le milieu par une construction chargée d'autels, de colonnes, d'obélisques,

laquelle était appelée *spina*, et entouré de gradins, excepté du côté opposé à l'hémicycle, où se trouvaient placés les *carcères* ou loges pour les chars. Entre les siéges des spectateurs et l'espace destiné aux jeux, *area*, était souvent un canal large de 10 pieds et plein d'eau, *Euripus*, bordé d'une grille du côté de l'*area;* mais tous les cirques n'étaient point entourés d'un fossé semblable; on n'en trouve aucune trace dans celui de Romulus, fils de Maxence, près de Rome, le mieux conservé qui nous soit resté de l'antiquité romaine. L'une de nos planches, empruntée à l'Asie Mineure, offre une vue du beau stade grec d'Aphrodisias, l'un des plus complets qui existent encore, et nous dispensera de donner ici une nouvelle vue de ce genre d'édifice. On en trouve quelques autres exemples à Messène et en d'autres lieux de la Grèce.

On comptait jusqu'à quinze cirques à Rome : le *circus maximus*, fameux par l'enlèvement des Sabines, et dont on reconnaît encore les vestiges dans la vallée Murcie, entre le Palatin et le Tibre; le cirque d'Adrien, qu'on suppose avoir été construit près de l'endroit où est aujourd'hui le château Saint-Ange; celui d'Alexandre Sévère, dont l'emplacement est encore indiqué par la place Navone, et dont les restes existent sous les maisons qui entourent cette place; le cirque de Romulus, fils de Maxence, connu sous le nom de cirque de Caracalla; le cirque Apollinaire ou de Flaminius, situé hors de Rome, et célèbre parce qu'il servait de point de départ aux marches triomphales; le cirque d'Aurélien ou d'Héliogabale; le cirque *Castrensis*, réservé exclusivement aux soldats; ceux de Domitia, de Flore, de Jules César, de Salluste, de Néron, et trois autres dont les noms ne nous sont point parvenus.

En France, nous trouvons quelques restes de cirques, à Orange, à Fréjus; nous en reconnaissons également en Espagne, à Mérida, dans l'Estramadure, et à Murviedro, l'antique Sagonte, dans le royaume de Valence. Enfin, la principale place de Constantinople, l'*Atmeidani*, a succédé à l'hippodrome de Constantin, et est encore ornée d'un obélisque de granit de vingt mètres de hauteur.

Je n'ai pas besoin de dire que le mot *théâtre*, θεατρον, de θεαομαι, contempler, signifie lieu d'où l'on regarde, et par extension, lieu où se donnent les représentations dramatiques.

Inventeurs du drame, les Grecs le furent aussi du théâtre. On sait que les premiers théâtres furent le char de Thespis pour la tragédie, les tréteaux de Susarion pour la comédie satirique. De ces chariots, de ces échafauds qu'on dressait à la hâte, à une construction plus stable, plus solide, la transition ne dut être ni longue, ni difficile. Cependant les premiers théâtres furent de bois.

Le théâtre de bois d'Athènes s'écroula pendant qu'on jouait une pièce d'un auteur ancien nommé Pratinas, qui écrivait dans 70e olympiade. Par suite de cet accident, peu après la défaite de Xerxès, dans la 75e olympiade, Thémistocle fit construire le premier théâtre de pierre qui ait été élevé en Grèce; je dis le premier en Grèce, parce qu'il paraît que les colonies grecques avaient devancé le mouvement de la métropole. A Ségeste, en Sicile, on trouve un théâtre qui paraît être d'une très-haute antiquité. Sa disposition est très-simple, et il n'a qu'un seul étage de gradins,

une seule *præcinctio*, à laquelle conduisent deux escaliers, disposés d'une manière arbitraire et non symétrique, et qui probablement dépendait de la situation et des convenances locales. A Adria, colonie des Étrusques, on observe encore les restes d'un théâtre en briques, qui ne peut être un ouvrage des Romains, mais qui doit dater d'une antiquité plus reculée, ainsi que le prouvent son architecture et l'histoire de la ville. A Sutri, un théâtre taillé dans le roc peut également être attribué aux Étrusques. Il paraît donc évident que les colonies grecques, ou un peuple qui avait eu avec les Grecs des rapports à une époque très-reculée, eurent des théâtres de pierre quand la Grèce n'avait encore que des théâtres de bois; mais aussi ces premiers théâtres étaient loin de la perfection de celui qui fut construit par Thémistocle, édifice qui devait servir de type à tous ceux qu'élevèrent dans la suite les Grecs et les Romains.

Rarement les anciens bâtissaient des théâtres dans la plaine; on préférait les adosser à une montagne ou à un rocher, surtout lorsqu'il s'y rencontrait quelque partie circulaire naturelle où l'on pût tailler à vif les siéges. On y trouvait le double avantage de l'économie et de la belle vue dont jouissaient les spectateurs. Toutefois, souvent on n'appuyait à la montagne que le fond de l'hémicycle, et on le raccordait à la scène par des constructions, ainsi qu'on le voit à Sagonte, à Taormina, à Orange. Autant que possible, les théâtres étaient exposés au nord, pour préserver les spectateurs de la trop grande ardeur du soleil.

Le théâtre antique se composait de deux parties principales : 1° la partie semi-circulaire, appelée en grec κοῖλον, en latin *cavea*, en italien, *gradinata*, et que nous appelons à tort l'amphithéâtre, était garnie de rangs de gradins, en fuite les uns sur les autres, et de plus en plus élevés en s'éloignant de la scène, afin que les spectateurs ne fussent pas gênés par ceux qui étaient devant eux. Ordinairement les gradins étaient comme séparés en plusieurs ordres ou étages par des galeries également semi-circulaires, nommées, διάζωμα, *baltei* ou *præcinctiones*. Selon l'étendue des théâtres, ils avaient une, deux ou trois *præcinctiones*, qui formaient des divisions portant les noms de *ima*, *media* et *summa cavea*.

Dans les théâtres grecs, chaque classe de citoyens avait ses siéges distincts. Les premiers rangs étaient occupés par les agonothètes, ou juges des pièces de théâtre, par les magistrats, par les généraux d'armée et les prêtres; les citoyens aisés occupaient les rangs intermédiaires, et le commun du peuple était relégué aux places les plus élevées.

Dans les théâtres romains, les patriciens, les plébéiens, les femmes furent longtemps confondus sans aucune distinction; le peuple entrait pêle-mêle, et les places étaient au premier occupant. Deux édiles, Serranus et Stribonius, d'après l'avis de Scipion l'Africain, qui à cette occasion perdit beaucoup de sa popularité, abolirent cette habitude de la vieille liberté, et séparèrent les sénateurs des plébéiens. La loi Roscia réserva les quatorze rangs inférieurs de gradins aux personnes élevées en dignité. Enfin, Auguste compléta la réforme en fixant la place que chaque classe devait occuper, selon son rang et son sexe.

Le dernier ordre de gradins était lui-même ordinairement surmonté et entouré d'un portique qui servait de refuge au public en cas de pluie, et qui avait l'avantage d'arrêter et de renvoyer la voix des acteurs. Cette galerie, quelquefois divisée en loges, comme à Lillebonne, venait souvent se raccorder avec un autre portique ménagé derrière la scène. C'était là qu'étaient placés les modillons qui recevaient les poutres destinées à soutenir le *velarium*. On sait que les théâtres des anciens n'étaient pas couverts; il n'y avait d'exception que pour les plus petits, appelés odéons. Le *velarium*, en grec παραπέτασμα, était donc indispensable pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. Selon Pline, c'est en Campanie que prit naissance l'usage de couvrir ainsi les théâtres; Quintus Catulus l'introduisit à Rome, et Lentulus Spinther fut le premier qui y employa des toiles de lin.

Quand on pense à l'énorme grandeur des théâtres et des amphithéâtres antiques, on a peine à concevoir comment on pouvait parvenir à tendre un voile d'une si gigantesque dimension. Aucun auteur ancien ne nous a transmis de détails positifs; nous savons seulement que le velarium pouvait être mis et retiré à volonté, puisque Suétone dit qu'un des plaisirs de Caligula était de faire découvrir l'amphithéâtre au moment de la plus grande ardeur du soleil, et de forcer les spectateurs de rester tête nue à leurs places. Le velarium devait encore s'étendre au moyen de poulies et de cordages, puisque, selon Lampridius, une compagnie de matelots, habitués à la manœuvre des navires, était attachée à son service. La plupart des théâtres et des amphithéâtres présentent, ainsi que je l'ai dit, dans leur partie supérieure, des modillons en pierre pour les poutres du velarium. D'après ce qui subsiste, le Colisée, dont le diamètre est de cent quatre-vingt-onze mètres trois cent vingt-sept millimètres, dut avoir deux cent quarante modillons, et un nombre égal de poutres. C'est d'après ces indices que M. Borgnis, dans son *Traité de mécanique appliquée aux arts*, a proposé son procédé d'établissement du velarium. Au centre du Colisée serait un ovale de trente-deux mètres quatre cent quatre vingt-trois millimètres; il serait formé de trois rangs de madriers superposés plein sur joint, et liés par des boulons au nombre de cent vingt, portant à leur partie supérieure des anneaux qui recevraient chacun deux cordes, répondant aux poulies fixées au sommet des deux cent quarante poutres placées au faîte du monument. On conçoit qu'en tirant ces câbles, l'ovale devrait s'élever, et qu'il serait facile de disposer sur ces cordes les toiles du velarium. Chaque voile aurait la forme d'un trapèze, et porterait en dessous un certain nombre de tringles parallèles ayant des anneaux que les grandes cordes enfileraient. De cette manière, une autre corde s'enroulant d'un bout sur une poulie, et attachée de l'autre à la partie inférieure du trapèze, ferait remonter, lorsqu'on voudrait le fermer, le velarium qui, pour s'ouvrir, retomberait de son propre poids. J'ai cru qu'on me saurait peut-être gré de faire connaître ce procédé ingénieux, qui, avec quelques légères modifications, peut s'appliquer également aux théâtres; il paraît fort praticable, mais, faute de documents nécessaires, nous ne pouvons affirmer d'une manière positive qu'il soit celui qui était employé par les anciens.

Revenons aux théâtres dont je me suis écarté un instant. Dans cette même partie supérieure d'où s'étendait le velarium, pour rendre la voix des acteurs plus sonore, on suspendait des espèces de cloches d'airain ou de terre cuite, nommées *echea*, dont l'ouverture était tournée vers le bas, du côté de la scène. Les *echea* étaient de proportions différentes, de manière à former des accords de musique. La voix, en frappant leur cavité, produisait ainsi un son plus clair, plus nourri et plus harmonieux.

Les étages de gradins étaient eux-mêmes divisés par des escaliers rayonnant autour du centre, en portions que leur forme avait fait appeler κίρκιδες, navettes, *cunei*, coins.

Les escaliers étaient ordinairement au nombre de sept dans les grands théâtres. Quand l'édifice était adossé à une montagne, les escaliers en descendaient ordinairement jusqu'à l'orchestre, et c'était de cet orchestre, dans lequel on pénétrait par deux grandes entrées latérales ou vomitoires, *vomitoria*, que l'on montait aux gradins les plus élevés. Telle était la disposition des théâtres de Cystène, de Telmissus, etc. Les deux grands vomitoires de l'orchestre étaient parfois, comme à Pompéi, surmontés de tribunes réservées, appelés *podium*. Dans d'autres théâtres, les escaliers s'arrêtaient au gradin qui était le plus près de l'orchestre, et n'en étaient séparés que par un petit rempart. Dans ce cas, les portes ou vomitoires étaient pratiquées dans le portique, à la partie de l'édifice la plus élevée sur la montagne, à laquelle on arrivait par des chemins ménagés à cet effet. Il en était ainsi à Tyndaris, à Syracuse, à Catane, à Taormina, etc. Quelquefois ces deux modes d'entrées se trouvaient réunis, comme aux théâtres de Ségeste et d'Orange. A Lillebonne, on parvenait au haut des gradins par un escalier pratiqué derrière le théâtre. Quant aux théâtres entièrement isolés, on y entrait, comme dans les amphithéâtres, par des escaliers qui, ménagés dans l'intérieur de la construction qui soutenait les gradins, venaient aboutir aux divers étages de *præcinctiones*.

L'orchestre était la partie semi-circulaire comprise entre le κοίλον, ou *cavea*, et la ligne du *proscenium* ou avant-scène. Le gradin inférieur de l'amphithéâtre était de niveau avec la scène; l'orchestre, qui les séparait, était plus bas de deux mètres environ chez les Grecs, et du double chez les Romains.

Le mot ὀρχήστρα vient du verbe ὀρχέομαι, danser; il est donc positif que, dans certains cas, des danses étaient exécutées dans l'orchestre. Au milieu était la *thymèle*, petit autel sur lequel on sacrifiait à Bacchus au commencement du spectacle. C'était le point central autour duquel était tracé le demi-cercle du κοίλον. Cet autel avait des degrés sur lesquels se plaçait quelquefois le chœur; alors le coryphée montait sur la partie supérieure de la thymèle, qui était de niveau avec le gradin le moins élevé et le *pulpitum*, dont je parlerai bientôt. Millin pense que la thymèle pouvait servir aussi de tribune aux magistrats et aux généraux pour haranguer le peuple assemblé dans le théâtre pour assister à des délibérations sur les intérêts de l'État. Nous pourrions supposer que les poëtes et les philosophes y prenaient place lorsqu'ils y convoquaient le public pour juger leurs vers ou leurs discussions.

Comme dans les théâtres romains, il n'y avait ni thymèle, ni chœurs, l'orchestre était moins étendu que dans les théâtres grecs, et il était réservé aux personnages

les plus distingués. La place d'honneur pour le préteur ou pour le prince était au centre de la courbure du cercle; il y avait aussi dans cette enceinte des siéges disposés pour les vestales, les sénateurs, etc.

Nous voici arrivés à la seconde des grandes divisions du théâtre, à la partie rectangulaire réservée aux représentations, la scène. Le mot σκηνη, *scena*, scène, avait une signification plus étendue dans les théâtres anciens que dans les nôtres. On appelait ainsi toute la construction rectangulaire qui faisait face au κοῖλον, ou *cavea*, et formait le fond du théâtre. La scène comprenait donc le *proscenium*, l'*hyposcenium*, la scène proprement dite, et le *postscenium*.

Le *proscenium*, ou λογειον, ne correspondait que fort imparfaitement à ce que nous appelons aujourd'hui avant-scène. En avant était une plate-forme avançant sur l'orchestre, construite le plus souvent en bois, ce qui fait que dans beaucoup de théâtres on n'en trouve plus de traces. C'était le *pulpitum* qui occupait une place beaucoup plus large que le *proscenium* même, et qui n'était jamais fermé par le rideau. Ce serait chez nous l'espace compris entre le rideau et la rampe; c'était là que se tenaient les acteurs.

L'*hyposcenium* était le dessous du théâtre. La scène proprement dite correspondait à notre toile de fond, avec cette différence que c'était une construction solide, embellie des plus riches ornements de l'architecture. La largeur était double de celle de l'orchestre; elle présentait trois portes : celle du milieu ordinairement à plein cintre, s'appelait *aula regia*, la porte royale; elle conduisait au palais du principal personnage chez lequel le drame se passait. Les deux autres portes, plus petites et rectangulaires, portaient le nom d'*hospitalia*, parce qu'elles servaient aux hôtes ou aux étrangers. Le mur de la scène d'Orange présente une sorte d'alcôve ou de renfoncement au milieu de laquelle s'ouvre la porte royale, et qui avait probablement pour but de renvoyer vers la *cavea* la voix des acteurs. Cette construction de la scène faisait retour sur les côtés pour circonscrire l'espace réservé à l'action, et sur ces ailes, appelées *versuræ*, étaient ouvertes deux autres portes, dont l'une était supposée conduire au port et l'autre à la campagne.

Dans le principe, la scène n'avait d'autre ornement que ces colonnes, ces bas-reliefs, ces statues qui y étaient établis à demeure. Un artiste, nommé Agatarchus, conçut l'idée des décorations au temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire il développa les principes qui avaient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective. Les anciens avaient aussi poussé assez loin l'art du machiniste, mais la description de leurs machines théâtrales m'entraînerait dans une digression que je dois éviter, pour ne pas sortir de mon sujet.

Le *postscenium*, ou παρασκηνια, était le derrière et les côtés extérieurs de la scène; c'était le lieu où les acteurs s'habillaient, et où se préparait tout ce qui était nécessaire aux représentations. Derrière le *postscenium* étaient ordinairement des portiques, des jardins ou une place publique. Le rideau, *siparium* ou *aulæum*, parait

THÉATRE DE TAORMINA.

n'avoir été usité que chez les Romains. Lorsque le spectacle commençait, au lieu de lever la toile comme chez les modernes, on la descendait en la faisant entrer ou glisser par une coulisse dans l'*hyposcenium*.

Nous avons vu que le premier théâtre grec complet, celui qui servit de type à tous les autres, fut le théâtre érigé à Athènes sous Thémistocle, dans la 75me olympiade. Ce théâtre, dont on reconnaît encore la forme à la dépression du terrain, et dont on a retrouvé, il y a peu temps, quelques gradins, était creusé dans le flanc méridional de l'Acropole, en regard du mont Hymette, dans le quartier appelé les Marais, Λιμναι; il avait une étendue assez considérable. Lorsque Pausanias voyagea dans la Grèce, ce théâtre était orné des statues d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre et d'autres poëtes tragiques ou comiques. Il y avait à Sparte un théâtre en marbre blanc; il en reste encore des ruines qui prouvent l'étendue et la beauté de cet édifice. Le théâtre d'Épidaure, situé dans le bois sacré d'Esculape, et qui avait été bâti par Polyclète, surpassait, par la perfection de son plan et la beauté de ses proportions, tous les autres théâtres de la Grèce; on en trouve encore quelques restes. Le théâtre de Mégalopolis, en Arcadie, était, selon Pausanias, le plus grand de toute la Grèce. On citait encore ceux d'Égine et de Milo, l'ancienne île de Mélos. Les ruines de ce dernier édifice n'ont été reconnues que depuis peu d'années; il est situé au pied du revers nord-ouest d'une montagne, dont le sommet porte les restes d'un fort construit par les Sarrasins. Quoique son étendue fût assez médiocre, comparativement à d'autres théâtres anciens, il pouvait contenir plus de six mille personnes. La partie adossée à la montagne est assez bien conservée; mais le reste a beaucoup souffert des injures des habitants de l'île, qui en ont employé les pierres à la construction de leurs demeures. C'est à quatre ou cinq cents pas de ce théâtre, qu'en avril 1820 a été découverte la fameuse Vénus de Milo, le plus bel ornement du musée du Louvre. Des vestiges de théâtres grecs existent encore à Délos, à Argos, à Mantinée, à Sicyone, aux environs de Missolonghi, à Jéro, à Larisse, etc.

La Sicile renfermait également un grand nombre de théâtres; les plus magnifiques étaient, selon Cicéron et Diodore de Sicile, ceux d'Agrigente et de Syracuse. Les différents étages de gradins qui formaient le vaste hémicycle de ce dernier sont encore parfaitement visibles, bien que dépouillés des marbres qui les recouvraient. Il ne reste plus rien des portiques qui le couronnaient; la scène et l'avant-scène, qui subsistaient encore sous le règne de Charles-Quint, et dont ce prince employa les pierres à la construction d'une citadelle, ont entièrement disparu.

Le théâtre de Taormina, l'antique *Tauromínium* (voyez la *planche*) peut servir de transition du théâtre grec au théâtre romain, car il paraît être d'origine grecque, bien que la disposition de la scène, et la construction du portique située derrière les gradins les plus élevés, prouvent évidemment qu'il a été rétabli par les Romains. Du haut de ces portiques presque détruits, on peut encore juger de ce que devait être ce vaste monument destiné à contenir trente mille spectateurs. Malgré leur délabrement, on distingue parfaitement les gradins taillés dans le roc et jadis revêtus de marbre, et les *præcinctiones* qui les divisaient. Devant

ce vaste hémicycle s'élève la scène dont on reconnaît encore toutes les parties.

Les premières pièces de théâtre furent représentées à Rome, l'an 391 de sa fondation. Longtemps les théâtres, comme je l'ai dit, furent en bois et temporaires; les spectateurs étaient debout. Marcus Emilius Lepidus fut le premier qui fit bâtir un théâtre avec des siéges. C'était au grand Pompée qu'il était réservé de doter Rome de son premier théâtre de pierre, qui fut dédié l'an de Rome 699. Il ne reste presque plus rien de ce magnifique édifice, qui contenait quarante mille spectateurs.

Il y eut à Rome deux autres théâtres, ceux de Balbus et de Marcellus, dédiés tous deux l'an de Rome 741. Le style du théâtre de Marcellus, qui existe encore presque en entier sur la place Montanara, est si parfait que les architectes modernes l'ont pris pour type pour déterminer les proportions des ordres ionique et dorique superposés.

De tous les théâtres antiques, les mieux conservés sont le théâtre tragique et l'odéon de Pompée, et le théâtre de Tusculum; mais ce dernier est très-simple et de très-petite proportion. On pourrait sans doute joindre à ceux-ci le grand théâtre d'Herculanum, bien plus grand, bien plus magnifique et aussi intact; mais malheureusement, comme il est enfoui sous vingt-cinq mètres de cendres durcies, on a dû réserver au milieu un énorme pilier qui empêche d'en embrasser l'ensemble, et ce n'est qu'avec des torches qu'on peut en visiter chaque partie.

En France, nous avons un grand nombre de restes de théâtres romains, mais aucun n'est comparable à celui d'Orange, qui, pour la grandeur des constructions de la scène, l'emporte même sur tous ceux qui existent dans le reste du monde. Après lui, on peut citer ceux d'Arles et de Lillebonne comme les mieux conservés, puis ceux d'Autun (Saône-et-Loire), de Vaison (Vaucluse), de Tentignac (Corrèze), de Vienne (Isère), de Lyon (Rhône), d'Antibes et de Fréjus (Var), etc.

En Espagne, on en trouve de très-importants à Mérida, dans l'Estramadure, et à Murviedro, autrefois Sagonte, dans le royaume de Valence. (Voyez la *lettre*.)

Lorsque, après les siècles de barbarie, les arts et la littérature reparurent en Italie, on vit renaître le théâtre avec eux. Les premières pièces italiennes furent des calques presque serviles des comédies et des tragédies de la Grèce et de Rome; les lieux destinés d'abord à leurs représentations durent nécessairement être aussi l'imitation de ceux qui avaient été préparés dans le même but par les anciens. Tel fut le théâtre de pierre construit par le Bramante dans la grande cour du Vatican.

Plus fidèle encore dans l'imitation fut le fameux théâtre de Vicence, que Palladio copia avec une scrupuleuse exactitude sur les théâtres des anciens.

Le théâtre Farnèse, à Parme, n'est maintenant qu'une espèce de ruine. Cette immense salle de spectacle fut fondée, en 1612, par Rannuccio, afin de recevoir dignement le grand-duc Cosme II de Médicis. Le théâtre Farnèse contenait, dit-on, neuf mille spectateurs assis.

Les théâtres jusqu'alors étaient, comme celui-ci, renfermés dans l'intérieur du palais, les jeux de la scène étaient réservés aux princes; le public n'en prenait pas encore sa part. Les premières représentations furent offertes au peuple par des

troupes ambulantes qui jouaient dans tous les locaux qu'elles trouvaient vacants, et qu'elles disposaient à la hâte pour les besoins du moment. Le succès qu'obtinrent ces premiers essais encouragea les comédiens, et quelques salles commencèrent à s'élever; mais ce ne fut qu'au milieu du dix-huitième siècle, qu'on vit paraître de véritables théâtres construits à demeure, et en matériaux plus solides que le bois.

De la différence qui existait entre les usages des anciens et ceux des modernes, devait naître la différence de la disposition de leurs théâtres. Du moment que les représentations théâtrales ne furent plus offertes gratis au peuple entier, les salles purent être plus petites, destinées qu'elles étaient à ne contenir qu'un bien moindre nombre de spectateurs. Du moment aussi que les places furent payées, la richesse et le pouvoir réclamèrent une distinction; ils voulurent avoir, au théâtre comme ailleurs, leurs priviléges, et ne pas être confondus avec la foule. On créa des loges, et dans ces loges, comme dans les gradins antiques, la *summa cavea*, que, par dérision sans doute, les modernes ont appelée le *paradis*, fut réservée au peuple, tandis que l'aristocratie eut son *podium*, sous le nom de premières loges et de balcon. De la diversité des genres naquit aussi, pour les grandes villes, le besoin d'avoir un théâtre consacré à chacun d'eux. Cette multiplicité des théâtres permit d'en diminuer encore les dimensions, et les vastes salles, bien petites encore en comparaison des théâtres antiques, ne furent plus que des exceptions. L'intérieur des théâtres fut en général très-riche, très-orné, mais aussi presque toujours d'un style entièrement à caprice, et construit en bois. Peut-être ne peut-on citer qu'une seule exception, le théâtre de Bologne, ouvrage d'Antonio Galli Bibiena, qui offre cinq rangs de loges construits en pierre, et qui fut terminé en 1763. Cet essai ne fut pas encourageant et n'eut pas d'imitateurs; la salle de Bologne est peu sonore, et sa construction s'oppose à ces perfectionnements que nécessite chaque jour le développement des représentations scéniques.

Les grandes salles de l'Italie sont encore les plus belles du monde; aucune ne peut être comparée à celles de Turin, de Milan, de Gênes, et surtout à l'admirable théâtre Saint-Charles de Naples. (Voyez la *vignette*.) On peut ajouter à ceux-ci la Pergola de Florence, la Fenice de Venise, et le joli théâtre récemment construit à Civita-Vecchia. En France, on peut citer les grands théâtres de Bordeaux, de Lyon, de Marseille; à Paris, le Théâtre-Français, l'Odéon et la salle Ventadour. L'Angleterre n'offre, en ce genre, aucun monument qui mérite d'être signalé. La Prusse vante avec raison la belle salle de Berlin, exécutée par M. Schinckel, et celle d'Aix-la-Chapelle; la Bavière, le grand théâtre de Munich. La Belgique enfin, possède plusieurs beaux théâtres, à Bruxelles, à Anvers, à Liége, mais aucun ne peut être comparé à celui de Gand, un des plus vastes et des plus élégants de l'Europe.

Nous arrivons enfin à la troisième classe des monuments auxquels est consacré ce chapitre. L'amphithéâtre destiné aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces, est, ainsi que je l'ai dit, une invention romaine. Comme l'indique son nom, *αμφιθεατρον*, il se compose de la réunion de deux théâtres placés en face l'un de l'autre, et dont les deux orchestres réunis formaient l'arène. Nous n'avons pas de données précises sur les premiers amphithéâtres qui furent construits à Rome; il paraît qu'ils y

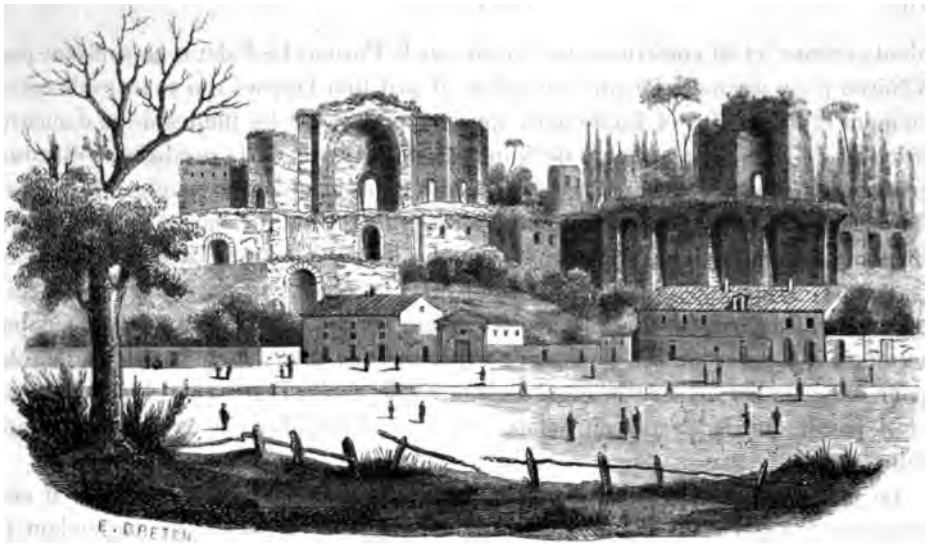
furent établis lorsque les théâtres et les cirques ne suffirent plus aux plaisirs du peuple, quoique déjà ceux-ci eussent été ensanglantés par plus d'un combat. Rome dut à Statilius Taurus le premier amphithéâtre construit en pierre, dont les débris ont formé la petite éminence occupée aujourd'hui par la place de Monte-Citorio. Plus tard, Vespasien éleva ce prodigieux Colisée, le plus gigantesque de tous les travaux exécutés par les Romains, ce Colisée où pouvaient tenir à l'aise quatre-vingt-sept mille spectateurs. Outre les ruines si imposantes du Colisée, l'Italie nous offre les amphithéâtres vastes et bien conservés de Pouzzol, de Pompéi, de Capoue, de San Germano et surtout celui de Vérone. (Voyez le *frontispice*, 2e plan.) Des restes moins importants existent à Cimiés près Nice, à Spello, à Minturne, à Albano, à Cumes, à Aoste, à Fiesole, etc.

En Sicile, on voit l'amphithéâtre de Syracuse; en Sardaigne, ceux de Cagliari et de Nora; en Dalmatie, celui de Pola, un des plus grands et des plus intacts de l'antiquité; en Grèce, les amphithéâtres romains de Philippes et d'Olympie; en France, ceux d'Arles et de Nimes, qui peuvent rivaliser même avec celui de Vespasien, ceux de Fréjus, de Bordeaux, de Saintes, de Gran, de Chènevières, etc. Ce dernier (voyez le *frontiscipe*, 1er plan) est remarquable par une disposition sans exemple. Dépendant d'une ville peu importante (*Aquis Segeste*) et ne devant recevoir qu'un petit nombre de spectateurs, il n'avait de gradins que d'un seul côté, et le reste de la circonférence de l'arène était simplement tracé par une muraille à hauteur d'appui. Des restes d'amphithéâtre existent aussi à Trèves, en Allemagne.

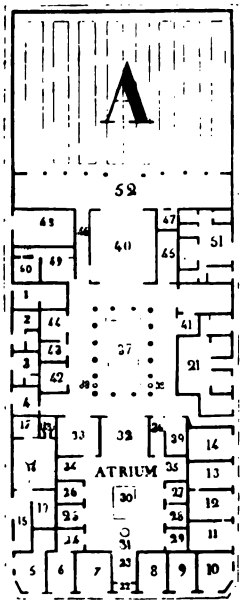
En Espagne, on en trouve un magnifique à Italica (voyez la *planche*) et quelques ruines à Tolède et à Tarragone. Enfin, il en existe aussi à Lisbonne et à Braga en Portugal.

Quelques beaux amphithéâtres ont été érigés dans les temps modernes; le plus magnifique de tous est celui qui a été élevé à Milan, dans le *Forum*, sous la domination française.

AMPHITHÉATRE D'ITALICA



PALAIS, MAISONS.



Aucun palais de l'antiquité grecque n'est parvenu jusqu'à nous; à peine en reconnaît-on quelques vestiges au milieu des ruines de Mycènes ou de Tyrinthe. Nous sommes plus heureux à l'égard des Romains; si nous ne possédons intact aucun de leurs palais, au moins en trouvons-nous plusieurs qui, par l'importance de leurs ruines, peuvent nous faire connaître ce qu'ils étaient au temps de leur magnificence.

Le premier rang parmi ces monuments appartient de droit au palais des Césars, à Rome. Ses ruines immenses couvrent encore le Palatin, qu'elles couronnent principalement du côté de la vallée Murcie (voyez le *frontispice*). Auguste, né sur le Palatin, y eut une habitation, qui, incendiée par accident, fut reconstruite, mais toujours avec simplicité. Ce palais, qui occupait le centre de la colline, du côté qui fait face à l'Aventin, fut considérablement augmenté par Tibère, qui l'étendit jusqu'à l'extrémité du plateau vers le Vélabre. Caligula y

ajouta encore, et fit construire une façade sur le Forum. Le Palatin ne suffisant pas à Néron pour agrandir encore son palais, il prit tout l'espace qui se trouvait entre ce mont et l'Esquilin, et Tacite nous apprend qu'il recula les limites de sa demeure jusqu'au delà de l'emplacement de Sainte-Marie-Majeure. Cette prodigieuse étendue renfermait de vastes jardins, des étangs, des bains et un grand nombre d'édifices, de sorte que le palais ressemblait plutôt à une ville qu'à la demeure d'un seul. Cette immense agglomération d'édifices ayant été brûlée dans le grand incendie de Rome, en l'an 64, Néron répara le palais d'Auguste, et le reconstruisit avec tant de magnificence, qu'il fut appelé la Maison d'or, *domus aurea*. Les travaux n'étaient point terminés à la mort de cet empereur; Othon assigna une somme très-considérable pour les achever, mais la brièveté de son règne arrêta l'exécution de ses projets, et il paraît que la partie du palais située sur l'Esquilin resta toujours imparfaite.

Le palais des Césars subit divers changements sous Vespasien et Titus; il eut beaucoup à souffrir du sac de Rome par les Vandales et par Totila. Cependant il avait toujours été restauré, et l'on sait par les écrivains contemporains que dans le septième siècle l'empereur Heraclius y demeura et que même dans le siècle suivant il existait encore en grande partie. A présent ce n'est plus qu'une superbe ruine, qui se marie admirablement aux chênes verts, aux lauriers, aux cyprès des jardins Farnèse.

Les empereurs ont semé des résidences plus ou moins splendides partout où ils ont porté leur puissance et leurs armes. C'est ainsi qu'on regarde comme ayant fait partie d'un palais d'Auguste, le plus considérable des édifices antiques de Tarragone. Les restes de ce monument, connu du vulgaire sous le nom de *Tour de Pilate*, ont près de quatre cents mètres de longueur, mais il est aisé de juger qu'ils en avaient près de sept cents. La construction est assez grossière; une des façades occupait toute la longueur du cirque, de manière qu'à Tarragone, comme à Rome, l'empereur pouvait assister aux jeux sans sortir de son palais.

Lorsque Dioclétien, après avoir abdiqué l'empire, se retira à Spalatro, en Dalmatie, il y éleva un immense palais, dont les murailles enferment encore aujourd'hui la ville presque entière. Ce palais, où l'on trouve encore quelques réminiscences de bon goût, peut être regardé comme le dernier éclair que jetait l'art expirant dans l'Europe occidentale.

A Trèves, les ruines du palais de Constantin, dans lesquelles on remarque des formes hardies et colossales, décèlent moins la décadence que celles d'un autre palais du même prince existant aujourd'hui à Arles. La partie la plus considérable de celui-ci est une portion de salle, voûtée à plein cintre et à lunettes, formant voûte d'arête. Les voûtes et les murs sont bâtis grossièrement en pierres et en briques. De loin en loin on aperçoit dans les murailles de grands tuyaux de poterie qui descendent perpendiculairement et dont il est assez difficile de deviner la destination. De grandes baies percées dans les murs conduisaient aux pièces voisines. Une de ces salles, qui est ronde et en saillie sur le Rhône, s'appelle la *Tour de*

PALAIS DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, A GELNHAUSEN

la Trouille (de *trullus*, rond), et a donné son nom à tout l'édifice. Il reste en quelques endroits des portions de corniche, seuls vestiges de la décoration primitive.

Si, quittant les temps antiques, nous arrivons aux premiers siècles du moyen âge, les plus anciens restes de palais que nous puissions reconnaître, après ceux de Théodoric, à Terracine, sont une tour qui fit partie de l'habitation de Childebert, à Issy, près Paris, et les ruines du palais de Charlemagne, à Nieder-Ingelheim, dans la Hesse rhénane. Ce dernier palais, brûlé pendant la guerre de Frédéric le Victorieux contre l'évêque Adolphe de Nassau, était en pierres de taille, et orné, dit-on, de cent colonnes de marbre et de granit.

Dans la province de Hanau, la petite ville de Gelnhausen est remarquable par le voisinage des restes du magnifique palais bâti par l'empereur Frédéric Barberousse. Cette résidence était située sur une île de la Kinsig, au centre de l'ancienne Allemagne. L'ensemble de ces imposantes ruines (voyez la *planche*) porte l'empreinte de la puissance et du génie de ce grand monarque. Les habitants de Gelnhausen célèbrent encore la messe dans la chapelle impériale.

Dans des temps moins reculés, nous voyons s'élever sur le sol de l'antique Germanie une foule de châteaux et de palais qu'il n'entre point dans notre plan de décrire ni même d'énumérer; nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire quelques mots des plus remarquables.

En Autriche, nous trouvons le palais impérial de Vienne, édifice immense, d'une construction irrégulière, mais offrant néanmoins des parties remarquables par leur magnificence et par la beauté de leur architecture; le palais de Schœnbrünn, bâti par Marie-Thérèse, en 1744, sur les plans de l'architecte italien Pacassi et dont l'aspect est des plus imposants; enfin l'admirable château moderne d'Eisenstætt, appartenant au prince d'Esterhazy.

En Prusse, le palais de Berlin n'est qu'un grand bâtiment; celui de Potsdam n'est guère plus magnifique; *Sans Souci* et *Mon Bijou* ne sont que des pavillons de plaisance.

La Bavière est plus riche; le palais de Munich est un des plus vastes de l'Europe, mais son architecture est irrégulière. Non loin de la capitale s'élève Nymphenbourg, magnifique château royal, bâti sur le plan de celui de Versailles. Mentionnons encore le château de Wurzbourg, un des plus beaux de l'Allemagne, celui de Rastadt dans le duché de Bade, et enfin celui d'Heidelberg, la plus pittoresque ruine de toute la contrée.

La Belgique et la Hollande ne nous offrent aucun palais bien remarquable; deux seulement méritent de nous arrêter un instant; ce sont celui du roi de Hollande à Amsterdam, autrefois hôtel de ville, et surtout l'ancien palais des évêques souverains de Liége, aujourd'hui converti en palais de justice. La cour, entourée d'un portique soutenu par de gros balustres bizarrement sculptés, est d'un aspect aussi sévère que singulier.

En Angleterre, depuis l'incendie de White-Hall, en 1698, les rois ont fixé leur

résidence au palais Saint James, pitoyable assemblage, sans plan et sans forme, de constructions de toutes sortes. Aujourd'hui, toutefois, il est presque abandonné pour l'hôtel Buckingham, dit le *Queen's Palace*, édifice en briques et de peu d'apparence, donnant sur le parc Saint-James.

Le palais de White-Hall fut élevé par le fameux architecte Inigo Jones, par les ordres de Charles Ier, et c'était par l'une des fenêtres de ce palais qu'en 1649 l'infortuné monarque devait sortir pour monter à l'échafaud. Ce palais, malheureusement détruit en grande partie, rappelait les plus beaux palais italiens, et peut être regardé comme un des meilleurs ouvrages de son auteur.

On est loin de pouvoir donner les mêmes éloges au pavillon de Brighton, bâti par George IV. Chef-d'œuvre de mauvais goût, ce n'est qu'un groupe bizarre et incohérent de dômes, de minarets, de lanternes et de coupoles, paraissant le rêve d'une imagination en délire.

En Espagne se présentent de magnifiques palais modernes, et surtout d'admirables restes de ceux qui furent élevés par les Mores. La description de l'Alhambra et du Généralife de Grenade trouvera sa place dans le chapitre consacré aux demeures fortifiées, mais nous devons parler ici de deux palais mores moins importants, il est vrai, mais se recommandant par une richesse d'ornementation presque égale.

Le palais de la Galiana, cette beauté célèbre que la légende nous présente comme ayant été aimée de Charlemagne, est une admirable ruine, le plus bel ornement des jardins du roi à Tolède; il doit dater de la première époque de l'art moresque.

Dans la même ville est une salle qui fit partie d'un autre palais construit vers l'an 800, par le More Ambroz, gouverneur de Tolède pour le roi de Cordoue Al-Hacen. Ambroz, en faisant massacrer dans cette salle quatre cents des principaux habitants de la ville, a donné une triste célébrité à cet édifice, qu'on nomme aujourd'hui *Taller del Moro*, l'Atelier du More.

Parmi les palais modernes de l'Espagne, il n'en est point dont le nom soit plus fameux que celui de l'Escurial. On n'ignore pas que c'est pour accomplir un vœu fait à la bataille de Saint-Quentin, que Philippe II, moins brave que superstitieux, jeta, les fondations de ce monastère magnifique qui devait être en même temps une des principales habitations des rois d'Espagne. L'Escurial, commencé par Juan Bautista, terminé par Herrero, est assurément, comme le dit Théophile Gautier, le plus grand *tas de granit* qui existe sur la terre après les pyramides d'Égypte; il ajoute avec raison que cet édifice, malgré sa célébrité, est le plus ennuyeux et le plus maussade monument que puissent rêver pour la mortification de leurs semblables un moine morose et un tyran soupçonneux. C'est dans un caveau, appelé le Panthéon, que sont déposés les restes des rois d'Espagne.

Outre l'Escurial, les rois d'Espagne possèdent plusieurs autres résidences, le palais de Saint-Ildephonse, bâti par Philippe V, et celui d'Aranjuez, situés comme l'Escurial dans la Nouvelle-Castille, la *Casa del Campo*, la *Florida*, *Moncloa*, *Zarzuela* et *el Pardo*, dans les environs immédiats de Madrid, et enfin dans la ville même

E. BRETON.

CHATEAU DE CHAMBORD.

le nouveau palais du roi, qui est peut-être la plus belle résidence royale de l'Europe, et celui de *Buen Retiro*, qui, ayant beaucoup souffert de la guerre de l'indépendance, est encore remarquable par la beauté de ses jardins.

Si des habitations royales je passe à celles des particuliers, j'en trouve deux surtout bien dignes de notre attention. Chefs-d'œuvre du seizième siècle, les palais du comte de Monterey, à Salamanque, et des ducs de l'Infantado, à Guadalajara, sont surtout remarquables par la prodigieuse richesse d'ornementation des étages supérieurs.

En Portugal, nous ne trouvons aucun édifice de cette classe méritant une description; nous devons cependant citer, pour mémoire, le palais royal d'Ajuda, à Lisbonne, et ceux de Mafra et de Queluz, aux environs de la capitale.

Les rois de France possèdent une foule d'habitations magnifiques, telles que les Tuileries, chef-d'œuvre de Philibert de Lorme; Fontainebleau, vaste et imposant assemblage de bâtiments élevés depuis le treizième siècle jusqu'au seizième; Neuilly, Saint-Cloud, Amboise, Compiègne, etc. Plusieurs autres demeures royales ont été détournées de leur destination primitive; ce sont : Chambord, admirable édifice, construit par François I^er^, et sorti depuis plus de cinquante ans du domaine de la couronne (voyez *la planche*); Saint-Germain, devenu prison militaire; le Louvre et Versailles, ces magnifiques palais aujourd'hui convertis en musées.

Mentionnons encore le palais du Luxembourg, construit par Jacques de Brosse pour Marie de Médicis, et occupé par la chambre des pairs, et le Palais-Royal, dont une grande partie est devenue propriété particulière.

Nous chercherions en vain, dans les villes de France, ces splendides demeures privées, que nous allons rencontrer en si grand nombre en Italie; mais nous y trouverions une foule de châteaux superbes, répandus dans toutes ses provinces. Les plus remarquables, sous le rapport de l'architecture, sont ceux d'Écouen, d'Azay le-Rideau, de Saint-Fargeau, d'Ancy-le-Franc, de Blois, de Chenonceaux, etc., presque tous appartenant au seizième siècle.

Vingt pages ne suffiraient pas pour nommer seulement les admirables palais que nous offre l'Italie; je dois donc me borner à signaler les plus remarquables, et je commencerai par ceux des souverains, qui cependant ne sont pas en général aussi dignes de l'attention de l'artiste que ceux des particuliers.

Le Vatican, à Rome, n'est qu'une immense agglomération de palais, sans liaison comme sans caractère; mais l'intérieur renferme des loges, des salles, des galeries décorées de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, et de la peinture moderne. Dans notre dessin de Saint-Pierre de Rome, on aperçoit le Vatican au-dessus de la colonnade du Bernin.

Le palais du Quirinal ou de *Monte Cavallo*, que le pape occupe pendant l'été, n'a rien de remarquable.

Le grand-duc de Toscane habite le palais Pitti, immense édifice en bossage, plus imposant par sa masse, qu'agréable par son aspect.

Le roi de Naples est le mieux partagé de tous les princes d'Italie. Outre son vaste

palais de Naples, il possède les délicieuses villas de Portici, de *la Favorita*, de *Capo di Monte*, et surtout le palais de Caserte, cette admirable conception de Vanvitelli, qui, entièrement accomplie, eût réalisé le plus beau palais du monde.

Je ne dirai rien des palais du roi de Sardaigne; son palais de Gênes est éclipsé par tous ceux qui l'entourent.

Le palais ducal de Venise (voyez *la planche*), ancienne résidence des doges, est d'un bien autre intérêt. On ignore la date précise de sa fondation. En 809, sous le doge Angelo Participazio, un palais avait été élevé à Venise, et il est probable que c'est sur son emplacement que fut bâti le palais actuel, création bizarre, capricieuse, pleine de contrastes. La partie principale de ce grand édifice, qui s'élève d'un côté sur le quai, et de l'autre sur la *piazzetta*, frappe de surprise et d'admiration par la singularité, la hardiesse et la magnificence de son architecture; son portique, soutenu par des colonnes et appelé le *Broglio*, était autrefois la promenade privilégiée de la noblesse. A l'intérieur, les parties les plus intéressantes de ce palais sont les trop célèbres cachots, les puits, *pozzi*, au-dessous des eaux du canal; les plombs, *piombi*, sous les toits brûlants; l'escalier des Géants, sur le palier duquel fut décapité l'infortuné Marino Faliero, et la grande salle où son portrait est remplacé par un voile funèbre.

Je ne ferai que nommer ici rapidement les principaux palais particuliers que l'on admire dans les villes d'Italie. A Venise nous trouvons les palais Foscari, Grimani, Manfrin, etc ; à Gênes, la ville des palais, ceux des Balbi, des Brignole, des Pallavicini, des Spinola, des Adorno, des Doria, des Cambiaso, des Negroni, des Serra, des Durazzo, et le palais ducal, occupé par l'administration de la police. A Vérone, on cite les palais Maffei et Pompeï, ouvrages de San Micheli; à Mantoue, le palais du T, construit par Jules Romain; à Florence, les palais Borghèse, Strozzi, Riccardi, Ginori, etc.; à Naples, le palais Gravina; à Rome, enfin le palais Medici, aujourd'hui académie de France, celui de Latran qui vient d'être converti en musée, la Farnesina, célèbre par les fresques de Raphaël, le palais Farnèse que décora le pinceau des Carrache, les palais Doria, de Venise, Giraud, Pandolfini, Braschi, Madama, Torlonia, Massimi, Mattei, tous dignes d'être étudiés, et recommandables par les noms de leurs auteurs, les Raphaël, les Peruzzi, les Fontana, les San Gallo, etc.

Hors des villes, les villas les plus célèbres sont celles de Caprarola, entre Rome et Florence, chef-d'œuvre de Vignole; près Rome, les villas Panfili et Borghèse; à Frascati, la villa Aldobrandini et la villa d'Este; près Florence, celles de la Petraja, de Castello, de Doccia; près Lucques, la villa de Collodi, appartenant à la famille Garzoni, et si remarquable par ses jeux hydrauliques; sur le lac de Côme la villa Sommariva et la Pliniana; enfin, sur le lac Majeur, les îles Borromées, et surtout l'Isola-Bella, avec ses terrasses, ses jardins suspendus et ses grottes de mosaïque. (Voyez *la vignette.*)

Il ne me reste, plus pour achever cette longue liste de palais, qu'à dire quelques mots de ceux du nord de l'Europe. Le plus intéressant par son style bizarre et par

PALAIS DES DOGES, A VENISE.

MAISON DU BOULANGER A POMPÉI

LE KREMLIN, A MOSCOU

(Russie.)

les souvenirs qui s'y rattachent est sans contredit le Kremlin de Moscou. (Voyez *la planche.*) Cette antique demeure des czars, restaurée depuis l'incendie de 1812, avec ses monastères, ses églises, ses innombrables coupoles dorées ou peintes de couleurs éclatantes, avec toutes ces constructions différentes de style et d'époque, offre le mélange le plus singulier des architectures asiatique et européenne.

A Saint-Pétersbourg, nous trouvons le palais de l'Ermitage, bâti par Catherine II; enfin, dans les autres parties de l'empire, les palais impériaux de Tver, de Petrowski et de Peterhoff.

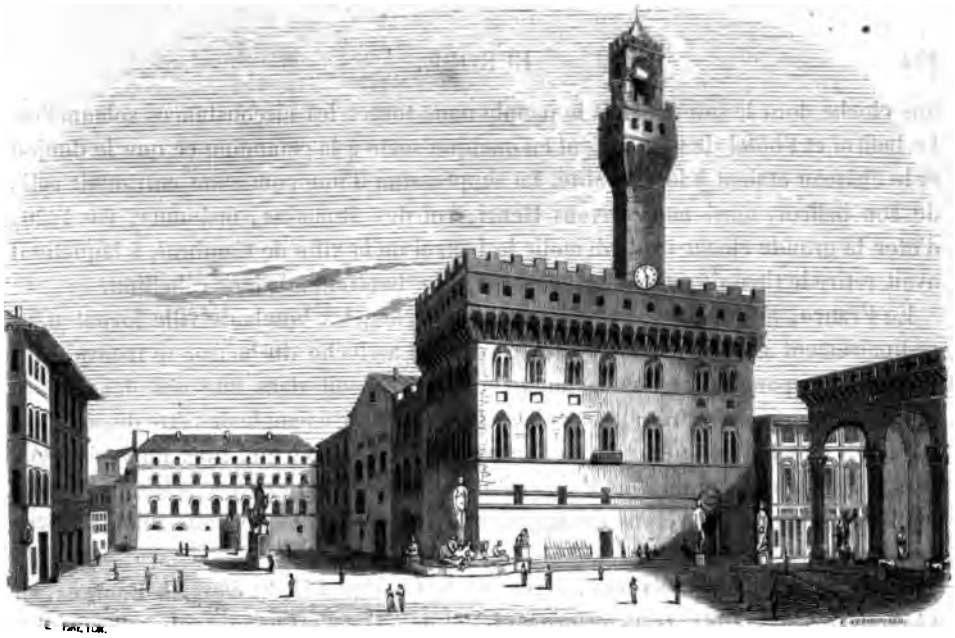
Le palais du roi de Suède est placé sur une hauteur qui domine la ville entière de Stockholm. L'ensemble et les détails ont de la noblesse. Cet édifice a été construit sur les dessins du comte Nicodème Tessin, qui avait fait une étude approfondie de l'art, et dont le goût s'était formé en Italie.

Avant de quitter les édifices destinés à la demeure des hommes, je voudrais pouvoir décrire les différentes formes que, suivant les divers climats, affectent les maisons des particuliers; mais cet examen m'entraînerait hors des bornes dans lesquelles je dois me renfermer. Je ne puis cependant résister au désir de faire connaître rapidement les habitations des anciens romains, telles que nous les avons retrouvées à Pompéi. Je choisirai pour type la maison de Pansa, une des plus belles et des plus complètes. Cette maison, dont nous donnons le plan (voyez *la lettre*), occupe un espace rectangulaire, complétement isolé entre quatre rues. Au centre est l'habitation du maître, et autour se trouvent des boutiques qui en étaient indépendantes et données à loyer.

Dans notre plan, les numéros 1, 2 et 3 sont des boutiques où l'on a trouvé les couleurs nécessaires à la peinture murale. De 4 à 14, sont autant de boutiques, parmi lesquelles le numéro 5 avait un arrière-magasin, 20, et le numéro 6 seul communiquait avec l'intérieur. Les numéros 15 à 19 formaient la boutique d'un boulanger. Le numéro 15 était la salle où se vendait le pain; le numéro 16 était le *pistrinum*, le pétrin (voyez *la planche*), où se trouvaient encore plusieurs moulins à bras, en pierre, l'entrée du four, 18, et d'un bûcher, 17. Les numéros 21 et 51 semblent avoir formé des appartements à part, n'ayant aucune communication avec l'intérieur, et qui sans doute étaient loués à quelques familles.

Au numéro 22 est l'entrée principale de la maison, que suit un vestibule, 23, et l'*atrium* ou *cavædium*, petite cour rectangulaire entourée de portiques. Au centre de l'atrium est l'*impluvium*, 30, bassin destiné à recevoir les eaux pluviales qui allaient ensuite se rendre dans une citerne. En avant un petit piédestal, 31, dut porter une statue. Autour de la cour sont plusieurs chambres, 26 à 29, qui n'étaient éclairées que par la porte, et étaient destinées aux esclaves. Vient ensuite le *tablinum*, 32, qui sépare l'atrium des appartements intérieurs; en été il servait de salle à manger. C'était là que l'on conservait les images des ancêtres. A gauche était la bibliothèque, 33, à droite une chambre à coucher, 39, et un passage, *fauces*, 36, permettant d'arriver aux appartements intimes sans traverser le tablinum. En avant de celui-ci, étaient les *alæ*, 34, 35, galerie avec des siéges, où le patron donnait

audience aux clients. Entrons maintenant dans la partie privée : d'abord se présente une cour avec un péristyle soutenu par des colonnes; au centre est un bassin, 37, aux côtés sont deux petites citernes, 38. Dans beaucoup de maisons, l'entre-colonnement du péristyle était rempli par un petit mur à hauteur d'appui, appelé *pluteum*, sur lequel on posait des vases de fleurs. Aux numéros 42 et 44 étaient des chambres à coucher dont une avait une sorte d'antichambre, 43. Au fond de la cour est la principale pièce, 40, qui répond à notre salon, et qui en même temps servait parfois de salle à manger, *triclinium*. A gauche est la cuisine, 49, avec une petite cour, 48, ayant une sortie sur la rue. A droite est le Laraire, 44, où l'on conservait les images des dieux Pénates. Un corridor, *fauces*, 46, conduisait au jardin *A*, sur lequel donnait un petit cabinet, 47, où le maître pouvait se retirer pour jouir de la fraîcheur et de la vue des fleurs qui garnissaient ses parterres. Enfin, dans toute la largeur de la maison régnait une large portique, 52, sous lequel on trouvait un abri contre le soleil et la pluie. Telles étaient les maisons romaines dont la disposition était presque invariablement la même, et qui ne différaient entre elles que par l'étendue et la magnificence. Plusieurs de leurs parties ont été empruntées par les maisons italiennes modernes, notamment l'*atrium*, devenu le *cortile*. Rarement les maisons antiques avaient un étage au-dessus du rez-de-chaussée; on en a cependant trouvé quelques exemples.



HOTELS DE VILLE, BEFFROIS,

PALAIS DE JUSTICE, PRISONS, BOURSES.

§ 1. — HOTELS DE VILLE, BEFFROIS.

Les hôtels de ville, maisons communes, mairies, palais publics, se retrouvent dans toutes les villes, siéges d'une administration municipale ou d'un gouvernement républicain. C'étaient donc, après les églises, les monuments les plus considérables de chaque ville, surtout au moyen âge où les franchises et chartes de communes avaient une bien autre importance que de nos jours. Les hôtels de ville ne sont plus guère aujourd'hui que des bureaux; au moyen âge, ils étaient le siége en même temps que le symbole des libertés publiques. Il en était de même des beffrois, tours, qui souvent faisaient partie de l'hôtel de ville même, et qui contenaient

une cloche dont le son appelait le peuple dans toutes les circonstances solennelles. Le beffroi et l'hôtel de ville étaient en quelque sorte à la commune ce que le donjon et le château étaient à la féodalité. La suppression d'une commune entrainait celle de son beffroi; ainsi nous voyons Henri, roi des Romains, ordonner, en 1226, d'ôter la grande cloche et de démolir le beffroi de la ville de Cambrai, à laquelle il avait retiré le titre de commune, pour punir les habitants de leur rébellion.

En France, aux treizième et quatorzième siècles, les hôtels de ville furent assez ordinairement établis sur les portes de ville. La cloche du beffroi se trouvait soit dans un campanile placé au sommet de l'édifice, soit dans une des deux tours qui en flanquaient l'entrée; nous pouvons citer comme exemple de cette disposition, les hôtels de ville de Guérande, de Loches, de Bordeaux, etc. Plus tard, ces édifices prirent un plus grand développement, et dans les quinzième, seizième et dix-septième siècles, s'élevèrent de magnifiques monuments que nous allons passer rapidement en revue.

La maison que Jacques Cœur, argentier de Charles VII, fit élever à Bourges, en 1443, a été depuis 1682, transformée en hôtel de ville; c'est une des plus charmantes productions de l'art ogival au quinzième siècle.

Au commencement du siècle suivant, fut construit l'hôtel de ville de Saint-Quentin, dont le style est moins élégant, mais le plan plus régulier. Celui de Douai n'offre l'architecture ogivale que dans l'une de ses parties, et dans son beffroi qui est d'une assez grande élévation. J'indiquerai encore l'hôtel de ville de Compiègne, singulier édifice ogival, celui de Montauban, ancien château des comtes de Toulouse, ceux de Lyon, de Beauvais, et je me hâterai d'arriver à celui de Paris, que des additions récentes viennent de placer au premier rang parmi les monuments de la capitale.

Cet édifice est un de ceux qui retracent le plus de souvenirs, et dans son histoire se résume toute celle du pouvoir civil de la cité parisienne La municipalité de Paris, devenue si illustre et si puissante, n'était dans le principe qu'une petite association de marchands, sous le nom de *hanse* de Paris. La première maison où se tenaient les séances de la *hanse* de Paris, était située à la *Vallée de la Misère*, près la place du Grand-Châtelet; on la nommait la *Maison de la marchandise*. Plus tard, le lieu des séances fut transféré dans une maison voisine, qui fut appelée le *Parlouer aux bourgeois*. Ce fut seulement en 1357, que les bourgeois de Paris achetèrent une maison située sur la place de Grève, et qui fut désignée sous le nom de *Maison aux piliers*. Cette maison fort simple n'était distinguée des demeures des particuliers que par deux tourelles. Jusqu'en 1532, ce fut là que les échevins tinrent leurs assemblées, et qu'habita le prévôt des marchands. Au commencement du seizième siècle, la Maison aux piliers étant devenue insuffisante, on décida la construction d'un bâtiment plus vaste. Le 15 juillet 1533, Pierre de Viole, prévôt des marchands, en posa la première pierre. L'édifice avait été commencé dans le style ogival, mais en 1549, un architecte italien, Dominique Boccardo, dit Cortone, présenta à Henri II, un nouveau plan qui fut adopté, mais dont l'exécution ne fut terminée qu'en 1605, sous Henri IV. Depuis cette époque, l'hôtel de ville était resté ce que nous le voyions

HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

encore il y a quelques années. Une pensée d'agrandissement fut conçue par Napoléon en 1811, et un habile architecte, M. Godde, fut chargé de présenter des projets que la chute de l'empire ne permit pas de réaliser. Cette pensée fut reprise en 1832, et le même artiste, auquel fut adjoint M. Lesueur, donna les nouveaux plans qui sont aujourd'hui presque entièrement exécutés, et ont plus que quintuplé l'étendue de l'édifice primitif sans en détruire le caractère.

La Belgique est la contrée de l'Europe qui présente les plus admirables hôtels de ville. Celui de Bruxelles (voyez *la planche*), commencé en 1401, fut achevé en 1442. Il est de style ogival, et renferme une cour rectangulaire, comme le plan de l'édifice lui-même. La tour qui le domine ne se trouve pas au milieu de la façade, parce que l'un des côtés du monument a été conduit moins loin que ne le comportait le projet de l'architecte. Cette belle tour, de forme pyramidale, a cent vingt-deux mètres de hauteur; à son sommet est la statue, en cuivre doré, de saint Michel, foulant aux pieds le dragon.

Plus petit, l'hôtel de ville de Louvain est peut-être encore plus étonnant que celui de Bruxelles. On peut affirmer hardiment qu'aucun édifice au monde ne surpasse celui-ci en élégance, en délicatesse, en richesse d'ornementation. Commencé en 1448, il fut achevé en 1493, et la ville de Louvain n'épargna rien pour laisser aux âges futurs un témoignage éclatant de son goût et de son opulence.

L'hôtel de ville de Bruges, monument bien conservé, de style ogival, fut construit en 1377, par le comte de Flandre Louis de Maele, qui en posa la première pierre. La grande salle est la partie la plus remarquable de l'édifice. Le plafond, morceau très-curieux, forme une voûte en bois à arcs pendants, dont les extrémités étaient destinées à supporter des candélabres.

L'hôtel de ville de Gand forme l'angle de deux rues, et, sur chacune de ces rues, présente un style entièrement différent. La façade principale, qui doit appartenir aux dernières années du seizième siècle, est une suite monotone de colonnes rangées sur trois étages, d'ordres dorique, ionique et corinthien. L'autre côté de l'édifice est de style ogival et d'une très-grande richesse; il date de 1481.

L'hôtel de ville d'Ypres, auquel est réunie la halle, est un immense monument du quatorzième siècle, entièrement bâti en pierres de taille, surmonté d'une belle tour, et bien conservé.

L'hôtel de ville d'Audenaerde, de petite dimension, est un charmant édifice ogival; il est malheureusement en mauvais état, et son élégante façade aurait grand besoin d'être réparée.

Enfin, l'hôtel de ville d'Anvers est le plus grand de la Belgique, après celui de Bruxelles, mais il est loin de pouvoir lui être comparé. Bâti en 1560, sur les dessins de Corneille Floris, brûlé en 1576, il fut reconstruit en 1581, tel qu'on le voit aujourd'hui. Sa façade, de plus de quatre-vingts mètres de longueur, est composée de cinq ordres d'architecture élevés au-dessus d'un ordre rustique, et décorée de statues.

En Hollande, nous trouvons l'hôtel de ville de Delft, bel édifice de la fin du

seizième siècle, celui de Leyde, plus remarquable par son étendue que par son style, et enfin celui d'Amsterdam, qui a été depuis longtemps converti en palais.

Dans les États de la confédération germanique, Brême nous présente un hôtel de ville, *Rathhaus*, digne de rivaliser avec ceux de la Belgique; cet édifice a été construit en 1465, et peut être regardé comme un des plus précieux produits de l'architecture ogivale. Les hôtels de ville d'Augsbourg et de Nuremberg, sont aussi dignes de remarque.

Les États prussiens nous offrent deux hôtels de ville très-intéressants, ceux d'Aix-la-Chapelle et de Cologne. L'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle est un vaste et majestueux édifice, construit au quatorzième siècle, sur l'emplacement de l'ancien palais de Charlemagne. Son architecture de style ogival est remarquable par sa régularité et sa hardiesse. La façade sur la place est encore d'un bel effet quoique dépouillée des statues des empereurs couronnés à Aix, et malgré les détériorations que cet édifice a éprouvées lors du funeste incendie de 1556. Cette façade présente trois étages seulement dans sa partie verticale, et trois autres dans les combles qui sont d'une hauteur extraordinaire. En avant est un bel escalier double avec une rampe de pierre et une balustrade de fer. Aux extrémités s'élèvent deux tours; celle située à l'est, est appelée tour de *Granus*, et sa fondation est bien antérieure à celle de l'hôtel de ville. A l'ouest est la tour de la cloche, contenant l'horloge de la ville, et la cloche dite *des portes*.

L'hôtel de ville ou *Rathhaus* de Cologne date du treizième siècle; mais primitivement il n'avait pas la même étendue qu'aujourd'hui. La partie la plus ancienne est le rez-de-chaussée, et au premier étage une grande salle où jadis s'assemblèrent les députés de la *hanse*. Le beau portail de marbre fut bâti de 1569 à 1571; il a été récemment restauré. Il est composé de deux ordres superposés, et décoré de bas-reliefs et d'inscriptions relatifs à Jules-César, Auguste, Agrippa, Constantin le Grand, Justinien, et l'empereur d'Allemagne Maximilien; le bas-relief au-dessus de la grande porte, représentant le combat d'un homme et d'un lion, rappelle le courage du bourgmestre Gryn, qui, soutenant les droits de la ville contre Angebert II, fut exposé par deux chanoines à la fureur d'un lion qu'il tua. La tour qui s'élève à l'extrémité de l'hôtel de ville date de 1407 à 1414; elle est entièrement construite en pierres de taille, et était autrefois décorée de statues qui n'existent plus.

L'hôtel de ville d'Inspruck, en Tyrol, était fameux par son toit d'or, qui ne mérite guère sa réputation; loin de recouvrir l'hôtel de ville, ce toit ne revêt qu'un petit balcon, jeté au-dessus de la porte principale. Voici ce que la tradition rapporte à ce sujet. Pendant une sédition, l'archiduc Frédéric avait été obligé de se cacher, mais ne voulant pas quitter le pays, il s'était engagé au service d'un meunier du voisinage. Après les troubles, le prince reparut, et ses ennemis croyant que la misère l'avait réduit à servir le meunier, lui donnèrent le nom de Frédéric *à la bourse vide*. « Bourse vide! s'écria le prince. Les manants! Je saurai bien leur prouver que je l'ai pleine. » Et il fit revêtir d'écailles d'or l'avant-toit de l'hôtel de ville, folie qui lui coûta, dit-on, 200,000 écus. On ne sait si réellement ce toit a jamais été

d'or, mais aujourd'hui il est simplement doré, comme il est facile de s'en convaincre par la simple inspection des lames, qui sont en fonte, couvertes d'une couche d'or fort mince et fort terne.

En Angleterre, aucun hôtel de ville n'est véritablement remarquable. Celui de Londres, appelé *the Guild Hall*, fut fondé en 1411; l'incendie de 1666 l'endommagea considérablement, mais l'édifice fut promptement réparé en conservant son caractère ogival.

En Italie, la plupart des hôtels de ville, ou plutôt, comme on les appelle généralement, la plupart des *palazzi del pubblico*, ont changé de destination par l'abolition des gouvernements qui les avaient fait élever; mais ils sont restés aussi intéressants par les souvenirs qu'ils rappellent, qu'imposants par leur architecture.

D'abord se présente le Capitole de Rome, résidence de l'unique magistrat qui représente le sénat romain. Bien différent de l'ancien, le Capitole moderne, au lieu de présenter une majesté imposante, n'offre plus que des objets d'art qui le rendent un des ornements de la Rome de nos jours. On doit son embellissement à Paul III, qui, en 1540, le fit décorer par Michel-Ange. Le grand artiste y érigea les deux édifices latéraux et uniformes qui contiennent les musées de tableaux et d'antiques, et renouvela la façade du palais sénatorial; Boniface IX, vers l'année 1390, avait fondé ce dernier palais sur les restes du *Tabularium*. La tour ou beffroi qui le surmonte contient une cloche dont le son indique aux Romains l'heure de l'*Ave Maria*, sur laquelle se règlent les 24 heures de la journée et donne le signal de toutes les cérémonies publiques, fêtes, promenades, exécutions, etc.

Les palais publics de la Toscane ont bien mieux conservé leur caractère d'austérité républicaine. Nous placerons au premier rang le *palazzo dei Priori*, ou *palazzo Vecchio* de Florence, dont nous donnons le dessin en tête de ce chapitre. Ce palais, qui aujourd'hui renferme les ministères, après avoir été témoin de tous les actes de la puissance de la république et des Médicis, fut construit en 1298, sur les dessins d'Arnolfo di Lapo; il a subi à plusieurs époques divers agrandissements sous la direction de Michelozzo Michelozzi, Giorgio Vasari, Bernardo Fallani, Giuseppe del Rosso, etc. La façade principale est ornée de deux colosses de marbre, placés devant la porte d'entrée; le groupe d'Hercule tuant Cacus est dû au ciseau de Baccio Bandinelli; le *David* est le premier ouvrage de Michel-Ange. Derrière ces colosses sont deux ternes, par Bandinelli et son élève Vincenzo dei Rossi. A l'extrémité des degrés, sur un piédestal, est un lion, emblème de la ville de Florence, sculpté par Donatello. Au-dessous des créneaux qui couronnent l'édifice sont peintes à fresque les diverses armoiries des villes de la république; enfin, le monument est surmonté du beffroi, tour carrée que termine un campanile plus large que le corps même de la tour; le tout est élevé de quatre-vingt-quinze mètres. Les parties les plus remarquables de l'intérieur du palais sont la cour, entourée de portiques décorés de délicieuses arabesques et d'une charmante fontaine, et la salle du conseil, restaurée, agrandie et ornée par Vasari.

Le *palazzo del pubblico* de Sienne s'élève au centre d'une singulière place, en

forme de coquille; par son aspect, il offre beaucoup d'analogie avec le *palazzo Vecchio* de Florence. Il est construit en pierres jusqu'au premier étage, et au-dessus en briques, et il est couronné de créneaux. Il fut élevé au commencement du quatorzième siècle par les deux frères Angelo et Agostino. La tour qui le surmonte et qu'on appelle *la Mangia*, est de même forme que celle de Florence, mais bien plus élancée; sa hauteur est de quatre-vingt-dix mètres; à son sommet est une cloche, soutenue à découvert par une armature de fer. L'intérieur du palais est du plus haut intérêt pour l'artiste; les fresques dont le décorèrent Bulgherini, Beccafumi Sano di Pietro, etc., présentent les plus précieux éléments de l'histoire des premiers temps de l'école de Sienne.

Nous retrouvons le même aspect, bien que sur une plus petite échelle, dans le *palazzo Pretorio*, et celui *dei Priori* de Volterre, et le *palazzo del pubblico* de San-Geminiano, autre petite ville de la Toscane.

Quelquefois, ainsi que je l'ai dit, les beffrois étaient indépendants des hôtels de ville, soit qu'ils fussent isolés comme ceux de Gand, d'Amiens, de Béthune, etc., soit qu'ils fussent placés sur un édifice d'un autre genre, bien qu'également affecté à une destination publique. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient le beffroi de Bruges (voyez la *planche*), qui domine le bâtiment des halles. Cette magnifique tour, reconstruite au quinzième siècle, était surmontée d'une flèche qui malheureusement a été détruite par la foudre en 1741; elle conserve cependant encore une hauteur totale de cent sept mètres quarante-huit centimètres.

§ 2. — PALAIS DE JUSTICE, PRISONS.

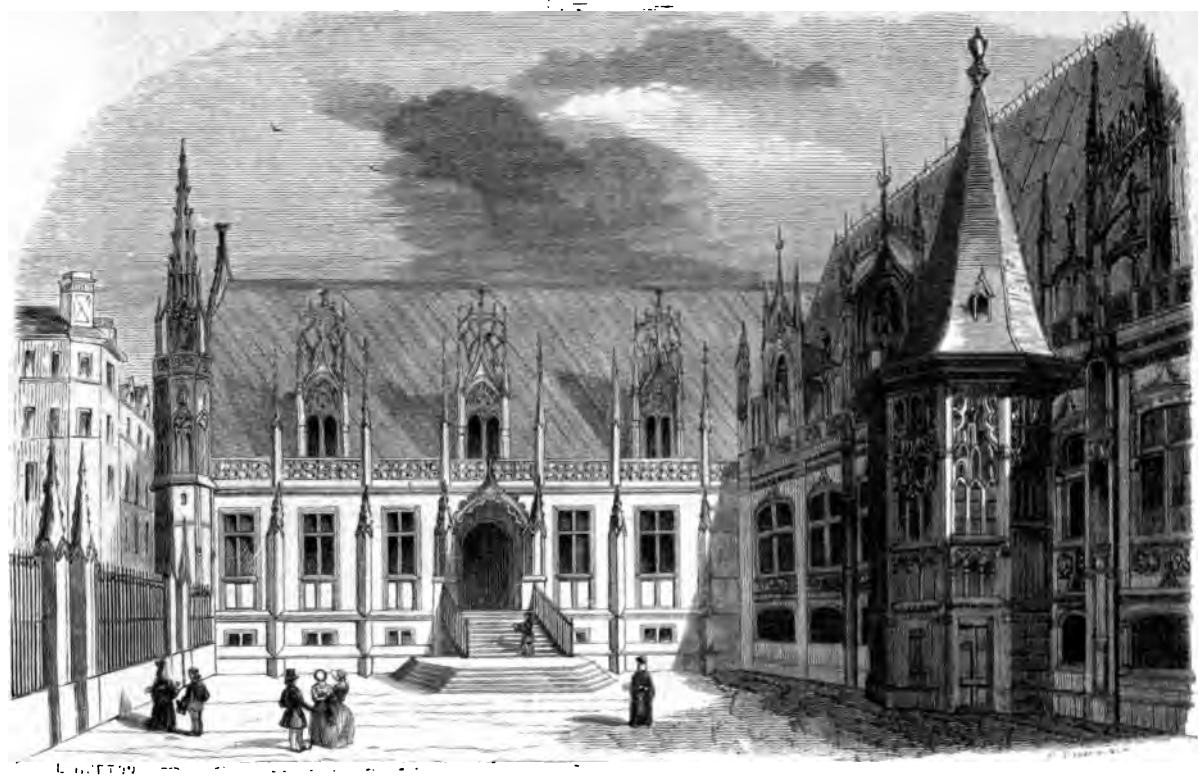
Dans le cours de cet ouvrage, lorsque nous avons parlé des premiers édifices appropriés aux besoins du culte par le christianisme naissant, nous avons cité les basiliques et nous avons promis quelques détails sur ces édifices qui remplissaient chez les Grecs et les Romains le triple rôle de tribunal, de bourse et de bazar. Ils consistaient en une salle rectangulaire, partagée par deux ou quatre rangs de colonnes en trois ou cinq nefs. La plus complète des basiliques qui sont parvenues jusqu'à nous est celle de Pompéi; au fond est une tribune élevée, décorée de six petites colonnes cannelées en stuc, et sur laquelle siégeaient les magistrats; sous cette tribune est un cachot où l'on trouva deux squelettes les fers aux pieds.

Aux basiliques antiques ont succédé chez les modernes les palais de justice, dont la France offre les plus remarquables. Celui de Paris, ancienne habitation des rois de France, est une réunion de constructions élevées du treizième au dix-septième siècle. La salle *des Pas-Perdus* est une des plus vastes du monde, et un des meilleurs ouvrages de l'architecte de Brosses. Dijon, Lyon, Bordeaux, etc., renferment également de beaux édifices consacrés à l'administration de la justice, mais aucun ne peut être comparé à celui de Rouen, qui, lorsqu'il sera terminé, sera un des plus

BEFFROI DE BRUGES.

(Belgique.)

PRISON DE L'INQUISITION, A CORDOUE.



PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN

merveilleux monuments, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe entière. Cet édifice fut élevé en 1499, par Louis XII, à l'exception de la grande salle des procureurs qui avait été construite six ans plus tôt pour servir de lieu de réunion aux marchands. Ce palais occupera les trois côtés d'une cour, fermée par une grille. La partie que reproduit notre dessin (voyez la *planche*) est la seule ancienne; on termine en ce moment l'édifice dans le même style et sur le même plan.

Je mentionnerai encore le palais de justice de Padoue, construit de 1172 à 1306, et remarquable surtout par sa grande salle de cent mètres de long sur trente-trois de large et autant de hauteur.

Des palais de justice aux prisons, la transition est d'autant plus naturelle que chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, ces deux édifices étaient souvent réunis, ainsi que nous venons de le voir à la basilique de Pompéi.

Rome renferme une prison aussi intéressante pour l'historien que pour l'antiquaire. Au pied du Capitole, non loin de l'arc de Septime-Sévère, et sous la petite église de Saint-Joseph, sont les prisons Mamertine et Tullienne. La première fut construite par des architectes étrusques, sous Ancus Martius, quatrième roi de Rome; sa voûte est bâtie en encorbellement, comme toutes celles de ces temps reculés. Sous la prison Mamertine se trouve un autre cachot, construit par Servius Tullius, sixième roi de Rome. C'était dans la prison Tullienne qu'étaient exécutés les criminels. L'histoire nous apprend les noms de plusieurs personnages célèbres qui y reçurent la mort. Jugurtha y mourut de faim; Catilina, Lentulus, Cethegus, Statilius Gabinius et Cæparius, ses complices, y périrent par ordre de Cicéron; Tibère y fit tuer Séjan; et Simon, fils de Joras, chef des Juifs, y fut mis à mort par Titus. Enfin, on prétend que sous Néron, saint Pierre y fut enfermé pendant neuf mois, et on montre la colonne à laquelle il fut attaché et la source qu'il fit jaillir pour baptiser ses gardiens.

Les prisons modernes ne sont en général que des constructions sans intérêt sous le point de vue qui nous occupe; cependant nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux une vue des prisons de l'inquisition à Cordoue, établies dans l'ancien alcazar des rois mores, et aussi pittoresques par leur aspect, qu'imposantes par les terribles souvenirs qui s'y rattachent.

§ 3. — BOURSES.

Il ne me reste plus, pour terminer ce chapitre, qu'à dire quelques mots de ces lieux consacrés dans les grandes villes commerçantes à la réunion des négociants et au trafic des effets publics.

La bourse de Paris (voyez la *vignette*, page 180) est un vaste édifice imité du grec, mais dénué de tout caractère propre; il n'en est pas moins imposant par sa masse, et grandiose d'ensemble, et on ne peut refuser un juste tribut d'éloges à son architecte, M. Brongniart. Cette bourse a été ouverte en 1826.

Celle d'Anvers est d'une structure singulière; elle se compose d'une cour rectangulaire, entourée d'un portique, formé par des arcs en fer, reposant sur quatre rangées de colonnes en pierre bleue. Au-dessus sont les salles occupées par le tribunal et la chambre de commerce. Ce bâtiment fut construit en 1531, sur le modèle de la bourse d'Amsterdam qui a été détruite récemment.

La bourse de Londres, qui a remplacé celle qui fut incendiée en 1666, fut construite immédiatement après cette terrible catastrophe. La façade présente un superbe portique, soutenu par huit colonnes corinthiennes, avec un fronton d'une belle proportion. A l'intérieur on trouve, comme à Anvers, une large cour entourée de portiques.

On cite encore parmi les beaux monuments de l'Angleterre les bourses de Manchester et de Liverpool.

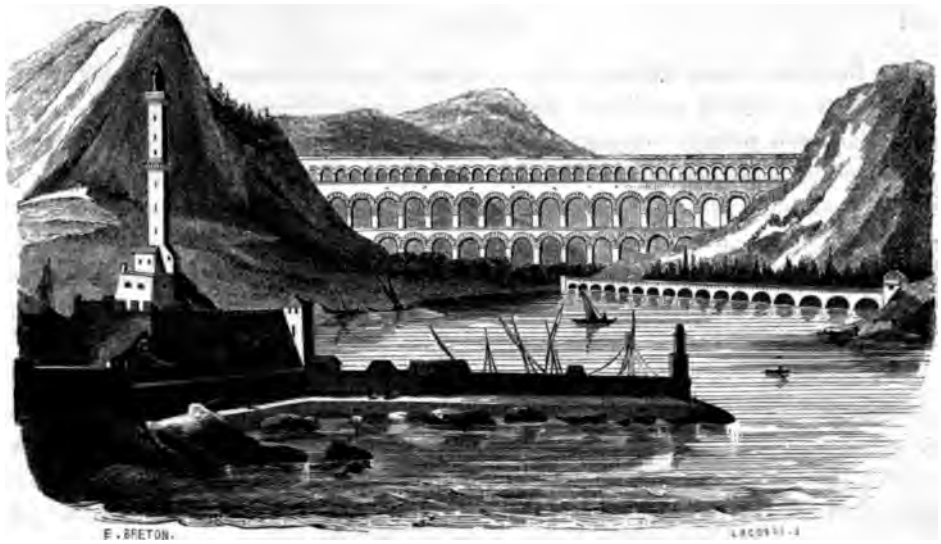
La bourse de Saint-Pétersbourg (voyez la *planche*), située sur le bord de la Neva, est un bel édifice, élevé sur les plans d'un architecte français, M. Tomon; elle ne fut ouverte qu'en 1816, mais elle était terminée depuis 1811.

La bourse ou *Lonja* de Valence, en Espagne, est un monument du temps de Ferdinand le Catholique, construit dans le style moresque. L'intérieur contient une grande salle de quarante mètres de long et vingt-sept mètres de large, partagée en trois nefs par des colonnes supportant des voûtes à nervures de la plus grande élégance.

La bourse de Barcelone est un beau monument de style moderne, construit sous le règne de Charles III, par l'architecte Juan Solers.

Enfin, bien plus riche encore que celle de Valence est la bourse de Palma, dans l'île de Mayorque (voyez la *lettre*). Ce monument, dont la construction remonte au quatorzième siècle, époque où l'île de Mayorque était déjà rentrée depuis cent ans au moins sous la domination chrétienne, n'offre que peu de réminiscences de l'art moresque, et à part ses créneaux qui sont arabes, il offre un des modèles les plus purs du style ogival appliqué à l'architecture civile. Sa disposition intérieure est remarquable par un de ces tours de force qui sont une des prédilections de l'art au moyen âge; elle consiste en une salle unique d'une immense étendue, dont la voûte surbaissée est supportée par six colonnes seulement.

BOURSE DE SAINT-PÉTERSBOURG.



AQUEDUCS, CONSERVES,

PONTS, PHARES.

§ 1. — AQUEDUCS, CONSERVES.

Dans les divers pays que nous avons déjà parcourus, nous avons eu souvent occasion de signaler des aqueducs antiques ou modernes; l'Europe nous en présente un plus grand nombre encore, surtout de construction romaine.

Nous ne connaissons en Grèce qu'un seul aqueduc paraissant être d'origine grecque; c'est celui qui se voit dans l'île de Lesbos, à près de huit kilomètres de Mytilène. Cet aqueduc est construit en marbre gris; il a plus de seize mètres d'élévation, quoique le premier de ses trois étages soit presque enterré dans le sol. Le dernier étage est construit en briques.

Les Romains avaient sillonné d'aqueducs tous les pays soumis à leur domination. L'Italie, ne possédant pour ainsi dire que des torrents, tantôt à sec, tantôt prêts à déborder, mais presque toujours bourbeux, avait plus qu'aucun autre pays besoin de ces utiles constructions qui devaient lui amener des eaux saines et abondantes, si indispensables sous son ciel ardent; aussi dut-elle être la première à en être dotée. Pline mettait les aqueducs de Rome au nombre des merveilles de l'univers; on en comptait neuf, et trois d'entre eux suffisent encore aujourd'hui pour alimenter ses fontaines, les plus belles peut-être et les plus nombreuses qu'une seule ville ait jamais possédées.

Les Romains ont su imprimer à ces constructions un caractère grandiose et monumental. Ce n'est pas toutefois dans leur patrie que nous trouverons ce qu'en ce genre ils ont produit de plus digne de leur puissance et de leur grandeur. La France possède un aqueduc auquel aucun de ceux d'Italie ne peut être comparé. Le pont du Gard (voyez le *frontispice*), qui franchit la profonde vallée du Gardon, est certainement un des plus étonnants travaux qu'ait conçus le génie humain. Il a trois étages; sa longueur au sommet est de deux cent soixante-huit mètres, sa hauteur totale de soixante mètres soixante-cinq centimètres. Il est bâti en pierre de taille du plus grand appareil, et sa conservation est complète. Millin attribue la construction du pont du Gard à Agrippa, mais nous serions plus disposé à adopter l'opinion de Mézeray qui pense qu'il fut élevé par Adrien, qui séjourna quelque temps dans la Narbonnaise et y bâtit plusieurs édifices magnifiques.

Dans le département de la Moselle, au petit village de Jouy, sont encore dix-sept arches, hautes de vingt-deux à vingt-trois mètres, ayant fait partie d'un aqueduc qui traversait la Moselle.

L'aqueduc de Coutances (Manche) a conservé sa construction primitive, à l'exception de onze arches qui, réparées au moyen âge, ont pris la forme ogivale. Il avait un seul rang d'arches, mais six cent vingt-deux mètres de longueur; on pense qu'il ne date que du troisième siècle.

Des restes d'aqueducs existent encore soit à Lyon même, soit aux environs, ainsi qu'à Fréjus, à Antibes, à Arles, à Saintes, à Vienne, à Orange, à Saint-Remy, à Aix et dans mainte autre localité de la France.

En Espagne, les aqueducs romains de Ségovie et de Séville peuvent presque rivaliser de magnificence et de grandeur avec le pont du Gard.

L'aqueduc de Ségovie (voyez la *planche*) a été construit sous Trajan. Ses deux rangs d'arcades s'élèvent à une hauteur de trente-cinq mètres; sa solidité, qui a bravé les injures de seize siècles, paraît incompréhensible quand on regarde la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres carrées de médiocre grosseur, assemblées sans ciment; celles du haut seulement sont liées par des barres de fer. Les arches sont au nombre de cent cinquante-neuf; malheureusement on ne peut d'aucun point en embrasser l'ensemble, et notre planche n'a pu en reproduire qu'une partie.

L'aqueduc de Séville, dit *los Baños de Carmona*, a été construit par les Ro-

AQUEDUC DE SÉGOVIE.

(Espagne.)

mains, mais restauré par les Mores. On n'y compte pas moins de quatre cent dix arcades.

L'aqueduc romain de Tarragone consiste en un double rang d'arcades, qui unit deux collines à quatre kilomètres environ de la ville; il est connu sous le nom de pont de *Ferreras;* il est composé de onze arches au premier rang et de vingt-cinq au second. Quoique sa construction soit loin d'être parfaite, on le croit cependant élevé sous les premiers empereurs. Enfin j'indiquerai encore en Espagne les aqueducs antiques de Placencia, de Chelves et de Merida. Ce dernier avait trois étages.

En Portugal, nous trouvons plusieurs aqueducs antiques, tels que celui de Beja, dans l'Alem-Tejo, celui de Braga, dans le Minho; mais il en est un auprès duquel les autres méritent à peine d'être nommés.

L'aqueduc d'Evora, construit par Sertorius, est formé de pierres unies par un mortier aussi dur, aussi compacte que le marbre; il se termine par un petit *castellum*, ou château d'eau, joli édifice circulaire, entouré de niches et décoré de huit colonnes ioniques. Ces petits édifices, élevés par les Romains de distance en distance sur le cours des aqueducs, n'étaient pas uniquement consacrés à recevoir et distribuer l'eau, souvent ils servaient aussi de corps de garde, ou étaient habités par les ouvriers chargés de l'entretien des conduits.

En Sardaigne, l'aqueduc souterrain de Cagliari avait quarante-cinq mille mètres de longueur, ainsi qu'on peut encore le reconnaître, et dans toute cette immense étendue un homme de grande taille pouvait y marcher debout. Dans le même pays on trouve aussi des restes d'aqueducs à Porto Torres, l'ancienne *Turris Lybisonis*.

Je ne ferai plus qu'indiquer en passant les aqueducs antiques de Trèves et de Mayence, en Allemagne; celui de Belgrade, en Romélie, construction à deux étages, restaurée par Soliman le Grand; enfin ceux de Constantinople, qui datent pour la plupart du Bas-Empire.

Les temps modernes nous présenteront des aqueducs dignes de rivaliser avec les plus magnifiques qu'ait élevés l'antiquité; mais avant de passer à leur description, arrêtons-nous un moment aux siècles du moyen âge, pour admirer en Portugal un des édifices qui témoignent le plus splendidement du génie industriel que déployèrent les Mores pendant leur domination dans la Péninsule. Les eaux qui alimentent la ville d'Elvas y sont apportées de plus de deux myriamètres de distance par un aqueduc formé de quatre étages d'arches solidement construites. C'est surtout à son passage dans la vallée dite *Campo de Feira* que cet immense monument déploie toute son imposante majesté. Là sa hauteur est de plus de quatre-vingts mètres; au lieu de suivre une ligne droite, il s'avance en zigzag, comme les feuilles pliées d'un paravent : disposition singulière au premier coup d'œil, mais qui a le double avantage de présenter des lignes brisées qui rompent la rapidité du courant de l'eau, et d'augmenter la stabilité de la construction.

C'est en Italie qu'il faut chercher le plus magnifique des aqueducs modernes, celui de Maddaloni, aux environs de Naples. Cet aqueduc a été construit vers 1755, par ordre de Charles III, sous la direction du célèbre architecte Vanvitelli, pour

amener à Caserte les eaux de sources éloignées de plus de trente-six kilomètres. Dans toute sa longueur un homme peut y marcher debout. Il est partout souterrain, excepté à la traversée de la profonde vallée de Maddaloni. Là, il est composé de trois rangs d'arcades superposées; sa longueur dans la partie supérieure est de quatre cent cinquante mètres; la plus grande hauteur est de soixante et dix mètres. Sur le sommet de l'aqueduc, au-dessus du conduit, est une chaussée garnie de parapets, où une voiture peut passer.

L'immense aqueduc de Spolète, qui sert en même temps de pont, a été attribué à tort aux Romains; il ne doit dater que de l'époque de la domination des ducs lombards. Sa hauteur vraiment prodigieuse est au moins de cent cinquante mètres.

En France, les plus remarquables aqueducs sont ceux de Marly et de Buc, et surtout celui d'Arcueil, tous trois près Paris. Le dernier fut construit par Jacques de Brosses, par ordre de Marie de Médicis, et alimente presque toute la portion de Paris qui s'élève sur la rive gauche de la Seine. L'aqueduc de Roquefavour, que l'on construit en ce moment non loin de Marseille, sera le plus admirable peut-être de tous ceux qui existent au monde; les travaux sont déjà fort avancés.

Il me reste encore à indiquer le bel aqueduc de Benefica, en Portugal, et ceux de Kelvin et de Kirkentulloch sur lequel passe le canal de Clyde et Forth.

Beaucoup d'aqueducs, tant antiques que modernes, aboutissent à un réservoir appelé conserve ou piscine. En Italie, on en voit plusieurs dont le plus remarquable est celui de Baïes, connu sous le nom bien mérité de *Piscina Mirabile;* sa construction remonte à l'époque où Agrippa acheva le port de *Mare Morto*, commencé par Jules César. La forme de l'édifice est celle d'un rectangle de soixante et douze mètres de longueur sur vingt-neuf mètres de largeur. La voûte est portée par quarante-huit piliers. Son mastic inaltérable, recouvert d'une couche de stalactite très-dure, formée par le dépôt des eaux, a contribué beaucoup à sa belle conservation. Deux autres piscines du même genre se voient non loin de là à Pouzzol; elles sont également intactes, et servent encore de citernes. Une conserve semblable existait à Tusculum, mais sa voûte est détruite et les piliers qui la soutenaient sont seuls debout.

A Sorrente est une superbe conserve d'eau qu'on appelle aussi *la Piscina mirabile.* Elle diffère complétement par sa disposition de celles que nous venons de décrire; elle se compose de onze grands corridors parallèles, voûtés, communiquant entre eux par une arcade transversale à chaque extrémité.

En France on trouve plusieurs piscines antiques; les deux plus belles existent à Lyon, sur les collines de Fourvière et de Saint-Just. L'une et l'autre sont parfaitement intactes.

En Espagne, à Merida dans l'Estramadure, il en est une qui, bien que construite en grand appareil, ne doit cependant dater que du Bas-Empire, à en juger par le style des pilastres qui la décorent.

§ 2. — PONTS.

L'usage des ponts de bois était très-répandu chez les Romains; celui des ponts de bateaux ne l'était pas moins; on trouve des exemples de l'un et de l'autre sur les bas-reliefs des colonnes Antonine et Trajane. Les ponts de pierre étaient également en grand nombre, et naturellement ils ont pu seuls parvenir jusqu'à nous.

Le plus respectable sans doute par les souvenirs est celui dont on voit encore quelques restes à Rome, quand les eaux du Tibre sont basses, le pont Sublicius, qu'Horatius Coclès défendit seul contre l'armée de Porsenna.

Les ponts de Rome moderne datent encore tous de l'antiquité. Un seul est hors de service; c'est le pont Palatin dont une moitié est détruite, ce qui lui a valu le surnom de *Ponte Rotto*. Les autres sont les ponts Gratien et Fabricius, aujourd'hui *Ferrato* et *Quattro Capi*, qui relient l'île du Tibre à la terre ferme, et le pont Ælien ou Saint-Ange, le plus magnifique de tous, conduisant au mausolée d'Adrien. Dans la campagne de Rome, nous voyons les ponts *Mammolo*, *Lugano*, *Lamentano* et *Salario*, réparés tous quatre par Narsès, et le pont *Molle*, autrefois *Milvius*, célèbre par la victoire de Constantin sur son compétiteur Maxence.

Dans le reste de l'Italie nous pourrions en indiquer un grand nombre, tels que ceux de Narni, de Terni, de Vicovaro, etc. A Pouzzol, sont encore treize piles de celui que Caligula, dans un de ses accès de folie, avait fait construire pour traverser le golfe à cheval.

On rencontre également des ponts romains dans presque toutes les parties de l'Europe. En France, le plus remarquable est celui de Saint-Chamas, qui présente à chacune de ses extrémités une espèce d'arc de triomphe. En Espagne, ceux de Martorel et d'Alcantara portent également des arcs de triomphe. A Merida, sur la Guadiana, sont jetés deux ponts magnifiques, dont l'un a soixante arches et une longueur de neuf cent trente mètres. A Salamanque, sur la rivière de Tormes, est un pont de vingt-cinq arches et de cent soixante et dix mètres de long, parfaitement intact; enfin, dans la Nouvelle-Castille, il en est un à Guadalajara qui est attribué à César.

Mentionnons encore en Portugal le pont romain de Chaves, dans le Tras-os-Montes; en Allemagne, ceux de Mayence et de Trèves; en Belgique, enfin, celui de Tournay.

La description des ponts modernes ne devra pas nous arrêter longtemps; nous aurons seulement à en signaler quelques-uns des plus célèbres. En Italie, le pont de Carignan à Gênes, ceux de Chiaja et de Capo di Monte à Naples, sont surtout remarquables parce qu'ils sont jetés sur les rues et les maisons de la ville et non sur un fleuve. Celui de Civita-Castellana est d'une hauteur étonnante; ceux de Santa-Trinità et de la Carraja, à Florence, sont d'une hardiesse extrême; mais aucun n'est aussi fameux que deux des innombrables ponts de Venise, le pont de Rialto et celui des Soupirs.

Le pont de Rialto (voyez la *lettre*), le seul qui traverse le grand canal, fut construit en 1591, sous le doge Pascal Cicogna. Sur son arche unique, de vingt-huit mètres de corde, il porte deux rangées de boutiques et trois passages pour les piétons.

Le pont des Soupirs, si tristement fameux, est jeté sur le canal qui sépare le palais des doges des prisons. Il est totalement couvert, et ne présente aucune fenêtre. C'était ce pont que traversaient les malheureux qui, condamnés par le terrible tribunal des Dix, allaient trouver la mort dans les cachots ou dans les eaux du canal Orfano.

En France, l'ancien pont Saint-Benezet, à Avignon, aujourd'hui rompu, et le pont Saint-Esprit, sont célèbres par leur longueur et la hardiesse de leur construction si extraordinaire pour le douzième siècle; mais les deux plus beaux, sans contredit, sont celui de Neuilly, près Paris, chef-d'œuvre de l'architecte Péronnet, et celui de Bordeaux (voyez le *frontispice*, 2e plan à droite), fondé en 1812 et terminé en 1821, sous la direction de M. Deschamps.

En Espagne, on remarque le pont d'Alcantara, sur le Tage, à Tolède, arche très-hardie, construite en 987 par Almanzor, roi de Cordoue; le pont moderne à deux étages de Lladomer, près Villa-Franca; les ponts de Cuença et de Cordoue; enfin, celui de Badajoz, dans l'Estramadure. Ce pont sur la Guadiana est cité, à juste titre, comme un des plus remarquables de l'Europe; il a vingt-huit arches, dont la plus grande a vingt-six mètres et la plus petite sept mètres d'ouverture; sa longueur totale est de six cent vingt-cinq mètres, sa largeur de sept mètres soixante centimètres; il fut construit en 1596, sous Philippe II.

Les plus beaux ponts de Londres sont celui de Waterloo, terminé en 1817, et le nouveau pont de Londres, ouvert en 1831. Citons encore le pont de Dresde, sur l'Elbe; le beau pont de granit sur la Néwa, à Saint-Pétersbourg; enfin, un des ponts les plus singuliers du monde, le *Ponte Grande*, jeté sur un bras de la mer de Marmara, à environ trente-deux kilomètres de Constantinople. Celui-ci fut construit par Soliman le Magnifique, et consiste en vingt-six grandes arches, portant une chaussée qui suit toutes les inégalités de l'extrados des arches, et par conséquent ne cesse de monter et de descendre dans toute sa longueur.

Les temps modernes ont vu naître une autre sorte de pont qui n'a rien de bien monumental et qui ne paraît pas destinée à traverser un grand nombre de siècles: je veux parler des ponts suspendus. Quelques-uns d'entre eux méritent cependant de trouver place ici, ne fût-ce que pour leur inconcevable hardiesse.

Le plus étonnant de tous est celui de Fribourg (voyez la *planche*), jeté sur la vallée de la Sarine, à soixante-six mètres de hauteur; son tablier, d'une seule travée, a deux cent vingt-six mètres de long. Plus extraordinaire encore par sa hauteur est le pont de la Caille, qui se trouve en Savoie, sur la route de Genève à Annecy. Il traverse un ravin à pic, au fond duquel bondit le torrent des Usses. La longueur du tablier est de cent quatre-vingt-dix mètres, et son élévation au-dessus des eaux de cent cinquante-huit mètres. Ce pont, ouvrage d'un ingénieur français, M. Lehaître, a été livré à la circulation le 11 juillet 1839.

PONT DE FRIBOURG.

PHARE DE BRÉHAT.

En France, deux ponts suspendus se partagent l'admiration des voyageurs; ce sont ceux de Cubzac (Gironde), et de la Roche-Bernard (Morbihan). Le premier est sur la Dordogne; la longueur totale du tablier, divisé en cinq travées, est de cinq cent quarante-cinq mètres; il a été ouvert en 1841. Le pont de la Roche-Bernard (voyez la *vignette*), sur la Vilaine, fut achevé en 1839, sur les dessins de M. Leblanc; il a une seule travée de cent quatre-vingt-dix-huit mètres de longueur. Ces deux ponts sont assez élevés au-dessus des eaux pour permettre le passage aux navires de commerce.

§ 3. — PHARES.

Les phares, destinés à indiquer aux navigateurs les écueils à éviter à l'entrée des ports, sont loin d'être une invention moderne; mais leur système d'éclairage, sinon l'élégance de leur architecture, a été bien perfectionné dans les derniers temps. On a reconnu des phares de construction romaine en Irlande, en Italie, en France, en Espagne.

Parmi les modernes, les plus remarquables sont, en France, celui de Cordouan, élevé en 1584 à l'entrée de la Gironde, ceux de Cherbourg, de Barfleur, de Sainte-Marguerite, etc. Nous avons choisi pour exemple celui de Bréhat, près de Tréguier (Côtes-du-Nord), comme étant un des plus beaux et des plus hardis (voyez la *planche*).

En Italie, la lanterne de Gênes est le plus élégant des phares qui éclairent ses ports (voyez le *frontispice*, 1^er^ plan à gauche). Enfin on en cite plusieurs fort beaux en Angleterre; et en Espagne, celui de Malaga est une tour de construction moresque.

CHATEAUX FORTS,

PORTES DE VILLE, ARCS DE TRIOMPHE, COLONNES MONUMENTALES.

§ 1. — CHATEAUX FORTS.

Au moyen âge, les premières habitations des princes et des grands furent en général fortifiées; en outre à cette époque, comme de nos jours, il exista des forteresses destinées à arrêter la marche des ennemis, et souvent aussi à servir de prisons. De là cette innombrable quantité de ruines, la plupart si pittoresques, qui couvrent la surface de l'Europe. La partie la plus remarquable de ces forts était le donjon, grosse tour centrale, dernière ressource des assiégés et en même temps symbole de la puissance des châtelains. Nous ne pouvons donner ici une description détaillée de ces édifices; on trouvera une notice succincte sur les principaux à la fin de ce

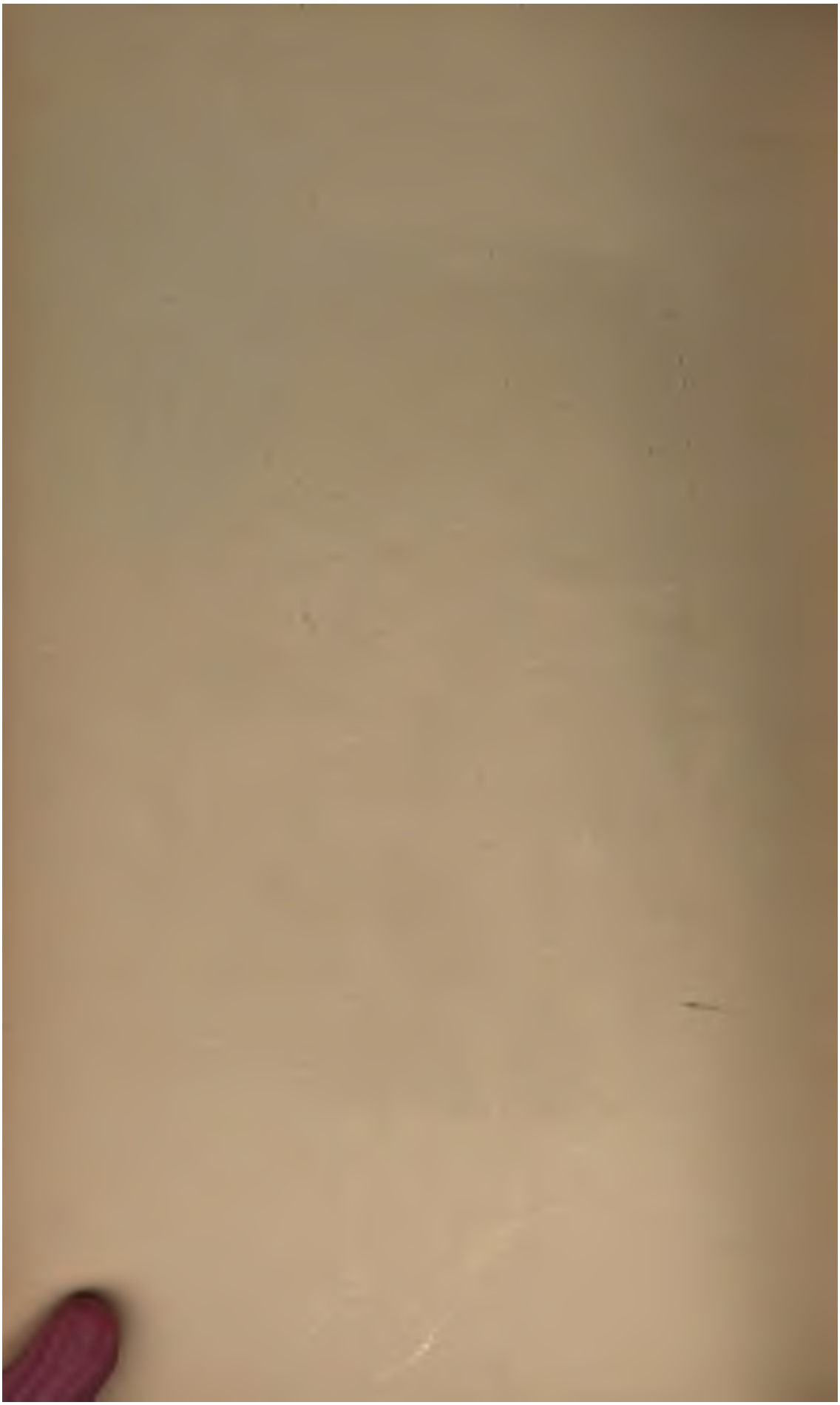
chapitre; mais il en est plusieurs en Espagne, qui, par leur origine comme par leur forme, n'ont aucun rapport avec ceux du reste de l'Europe, et qui, au point de vue de l'art, sont infiniment plus intéressants : je veux parler des palais fortifiés élevés par les Mores.

Tout le monde a entendu dès son enfance vanter les merveilles de l'Alhambra de Grenade. Longtemps théâtre des arts, de la galanterie, de l'héroïsme et enfin de l'agonie d'une grande nation, nul édifice oriental, après la Kaaba de la Mecque, n'a droit à plus de vénération aux yeux des enfants du prophète, et le voyageur le plus insensible ne peut se défendre d'une émotion profonde au premier aspect de ces remparts auxquels se rattachent tant de gloires et d'infortunes, tant de splendeurs et de misères. Demeure des anciens rois mores et leur dernier domaine dans leur dernier royaume d'Occident, l'Alhambra (la maison rouge) déploie son enceinte irrégulière sur le large flanc d'une montagne qui commande Grenade. Cette construction colossale fut commencée vers le milieu du treizième siècle par Mohammed-ben-Alamar, et terminée par son successeur Youssouf-Abul. Après l'expulsion des Mores, l'Alhambra continua d'être une résidence royale et fut habitée quelquefois par les princes castillans. Charles-Quint fit même élever dans son enceinte un palais qui existe encore.

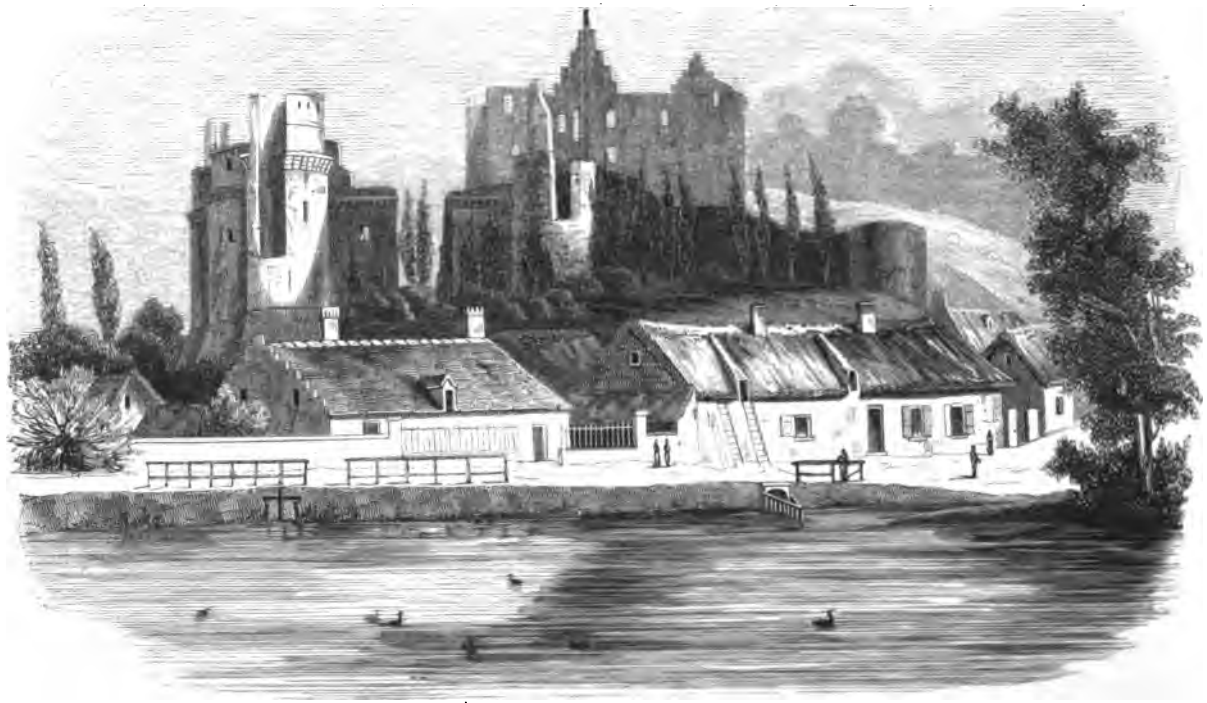
La vue que nous donnons ici (voyez la *planche*) présente le développement presque complet de l'Alhambra du côté de la ville. A droite du *frontispice* de ce chapitre, nous avons placé l'entrée principale de l'Alhambra, connue sous le nom de ***porte de Justice***, qu'elle doit à l'usage observé au moyen âge, en Orient comme dans l'Occident, de juger les différends à l'entrée des palais. En avant est une fontaine qui fut élevée en l'honneur de Charles-Quint. Après avoir franchi cette porte, on arrive par un chemin tournant à une cour appelée la *plaza de los Algibes* (place des Citernes); on y voit un magnifique réservoir creusé dans le roc à une grande profondeur. Laissant à droite le palais de Charles-Quint, on entre dans la cour nommée indifféremment de l'*Alberca* (du Vivier), de *los Arrayanes* (des Myrthes) ou du ***Mezouar*** (Bain des Femmes). Cette cour, pavée en marbre blanc, entourée d'admirables péristyles, offre au centre un bassin de quarante mètres de long, sur dix mètres de large. Un passage couvert conduit de là à la fameuse *cour des Lions* (voyez la ***planche***), au milieu de laquelle s'élève la fontaine dont le bassin reçut les têtes des braves et infortunés Abencerrages, qui furent massacrés dans une salle voisine dont l'élégance et la richesse forment un singulier contraste avec ces funèbres souvenirs. Les principales salles de l'Alhambra sont, après celle ci, la salle d'audience où fut célébré pour la première fois le sacrifice de la messe en présence de Ferdinand et d'Isabelle après la reddition de l'Alhambra, la salle des Ambassadeurs, celle des Deux-Sœurs, le *Tocador* (toilette des sultanes), et l'ancienne mosquée convertie en église.

Sur une autre colline, à l'est de l'Alhambra, s'élève le Généralife (lieu de délices), charmante résidence d'été des rois de Grenade pendant les mois les plus chauds de l'année. (Voyez *Vue de l'Alhambra*, dernier plan à gauche.) Ce qui subsiste de ce palais prouve qu'il était digne par ses arabesques et ses mosaïques du voisinage

VUE EXTÉRIEURE DE L'ALHAMBRA



COUR DE L'ALHAMBRA



CHATEAU DE PIERREFONDS.

France.

FORTERESSE DE GIBRALTAR.

ALCAZAR DE SÉGOVIE

de l'Alhambra. Un de ses plafonds passe même pour le chef-d'œuvre du génie arabe en ce genre.

L'Alcazar (le palais) de Ségovie (voyez la *planche*) fut aussi une ancienne demeure des princes mores, puis de quelques monarques espagnols, avant d'être converti en prison d'État. Plusieurs salles sont encore décorées de mosaïques et de dorures bien conservées.

Le château de Coca, non loin de Ségovie, offre dans son style beaucoup d'analogie avec l'Alcazar. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa construction, mais on pense qu'il doit remonter aux premières années du quatorzième siècle.

L'ancienne habitation des rois mores à Séville, quoique inférieure à l'Alhambra de Grenade, est cependant une construction magnifique, digne du goût et de l'habileté des artistes arabes. Bâti au douzième siècle, sous Abd-el-Aziz, agrandi successivement par Pierre le Cruel, Charles-Quint et Philippe V, ce vaste Alcazar présente un singulier mélange des styles oriental, ogival et moderne.

L'Alcazaba de Malaga paraît avoir été construit en partie avec des débris de monuments romains. Enfin, l'Alcazar de Tolède n'a plus rien de l'ancien palais des rois mores auquel il avait succédé; chef-d'œuvre de l'architecture de la renaissance, il n'est plus guère malheureusement qu'une ruine.

La même contrée nous présente une forteresse moderne bien singulière et par sa nature, et par sa position; je veux parler du rocher de Gibraltar (voyez la *planche*), dont les flancs recèlent d'immenses batteries prêtes à vomir un déluge de fer sur le navire imprudent qui tenterait de franchir le détroit malgré les maîtres de la terrible forteresse, qui semble dire, comme les colonnes d'Hercule, qu'elle a remplacées : *Non plus ultrà.*

CHATEAUX FORTS.

FRANCE.

Chateau d'Arques (Seine-Inférieure), construit de 1038 à 1043 par Guillaume, oncle de Guillaume le Conquérant. Ce château est célèbre par la grande victoire que Henri IV remporta au pied de ses murailles, le 21 septembre 1589.

Chateau de Coucy (Aisne), remarquable surtout par son énorme donjon, un des plus beaux débris du moyen âge, XIe siècle.

Chateau Gaillard (Eure), sur les bords de la Seine, construit au XIIe siècle par Richard Cœur de Lion. (Voyez le *frontispice*, dernier plan.)

Chateau de Vincennes, près Paris. Son origine remonte jusqu'à Louis VII, et les rois de France l'habitèrent jusqu'à Louis XIII. Les nouveaux ouvrages ajoutés depuis 1830 en ont fait une place très-forte.

Chateau de Loches (Indre-et-Loire), XIIe siècle.

Chateau de Tancarville (Seine-Inférieure), XIIe siècle.

Chateau de Gisors (Eure), XIIIe siècle.

Chateau de Clisson (Loire-Inférieure), XIIIe s.

Chateau de Sucinio (Morbihan), construit en 1260 par le duc de Bretagne Jean le Roux.

Chateau de Pierrefonds (Oise), construit en 1390 par Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI. La plus belle ruine de France. (Voyez la *planche*.)

Palais des Papes à Avignon (Vaucluse), XIVe siècle. (Voyez le *frontispice*, troisième plan.)

Chateau de Cagnes (Var), ancienne demeure des Grimaldi, princes de Monaco, XVIe siècle.

ANGLETERRE, ÉCOSSE.

Tour de Londres. Le donjon, partie la plus ancienne, date du règne de Guillaume le Conquérant. (Voyez la *vignette*.) Depuis cette époque ses constructions ont sans cesse été augmentées. La tour de Londres a été incendiée en partie le 30 octobre 1841.

Chateau de Windsor, habitation des rois d'Angleterre. Fondé par Guillaume le Conquérant au XI^e^ siècle, mais embelli et agrandi par ses successeurs, et surtout par Édouard II, Édouard IV, Henri VII et Henri VIII

Chateau de Warwick, dans le comté du même nom, construit également par Guillaume le Conquérant. Magnifique ruine.

Chateau d'Holyrood à Édimbourg, XIV^e^ siècle. Célèbre par le séjour de Marie Stuart et l'assassinat de Rizzio, son favori.

Chateau de Bothwell, sur la Clyde. Il remonte à une époque très-reculée, et présente une des plus belles ruines de l'Écosse.

ALLEMAGNE.

Chateaux de Rheinstein, Bingen, Andernach, Godesburg, etc., sur les bords du Rhin, XII^e^ et XV^e^ siècle.

SUISSE.

Chateau de Chillon, à l'extrémité du lac de Genève, fameux par la captivité de Bonnivard. (Voyez le *frontispice*, deuxième plan.)

ITALIE.

Chateau de l'Œuf, à Naples, fortifié par l'empereur Frédéric II en 1221.

Castelnuovo, à Naples. Construit vers 1283 par Charles d'Anjou, sur le modèle de la Bastille de Paris, élevée peu d'années auparavant.

Chateau Saint-Erme, citadelle de Naples. En partie taillé dans le roc, XV^e^ et XVI^e^ siècle.

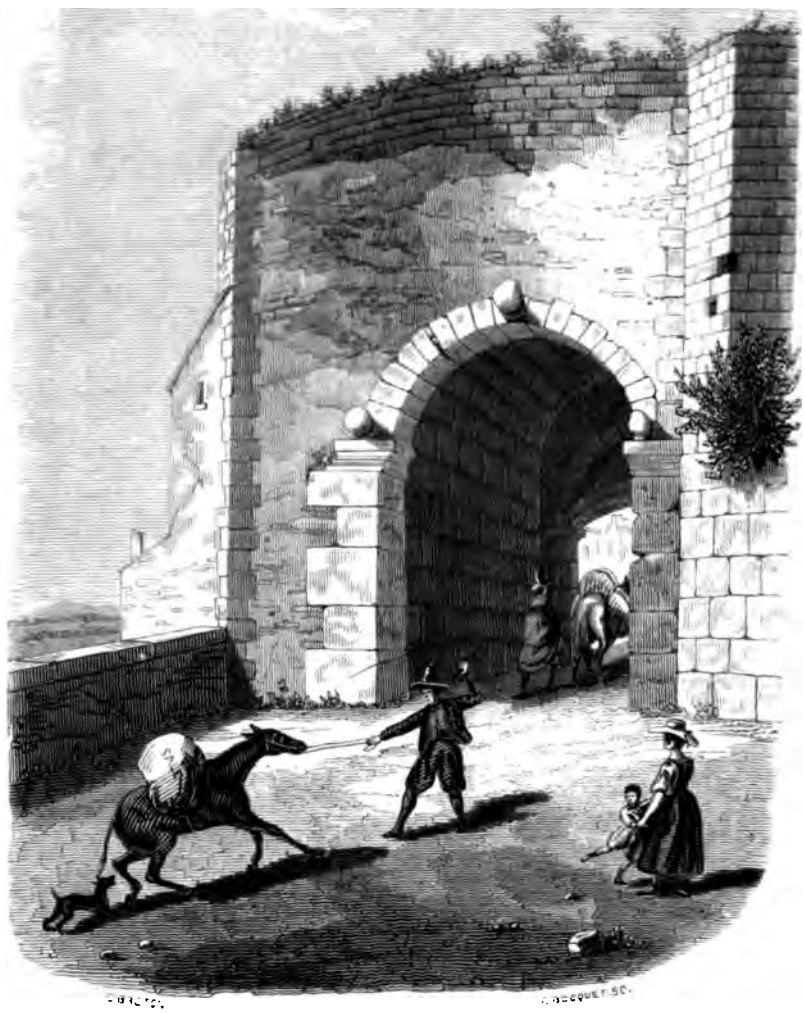
Fort Saint-André, au Lido, près Venise. Arch. San-Micheli. Ce fort est peut-être le seul au monde où l'architecture ait déployé autant de luxe et de magnificence.

§ 2. — PORTES DE VILLE.

Il nous est resté de l'antiquité un grand nombre de portes de ville, mais, à l'exception des portes pélasgiques de la Grèce ou de l'Italie, nous n'en trouvons aucune qui puisse rivaliser d'ancienneté avec celle qui est connue à Volterre (Toscane) sous le nom de *porta all' Arco* (voyez la *planche*). Cette porte faisait partie de l'enceinte étrusque qui est encore conservée en partie; elle est, par rapport aux murailles, dans une situation oblique; elle est composée de gros blocs équarris, qui ont environ soixante et dix centimètres de hauteur, et jusqu'à deux mètres de longueur. Du côté extérieur on voit, à la clef de l'arc et aux extrémités de l'archivolte, trois têtes en saillie, entièrement défigurées par le temps. Cette porte est haute de sept mètres cinquante-quatre centimètres, et large de trois mètres soixante et dix-sept centimètres; elle présente à l'intérieur une aire carrée de même profondeur. La porte est aujourd'hui enclavée dans une muraille du moyen âge, et je pense que c'est à la même époque que l'on doit reporter l'archivolte ogivale qui se trouve à l'intérieur du côté de la ville.

A une très-ancienne époque romaine doit appartenir la grande porte en briques de Cumes, appelée l'*Arco Felice*.

La porte d'Herculanum à Pompéi, et la porte Majeure à Rome (voyez la *planche* du *Tombeau du Boulanger*), sont celles d'Italie qui peuvent donner l'idée la plus juste



PORTE ÉTRUSQUE A VOLTERRA, EN TOSCANE.

PORTE D'ARROUX A AUTUN.

(France.)

de la disposition des portes de villes romaines, mais il en existe deux en France bien plus complètes et plus monumentales; toutes deux se trouvent à Autun (Saône-et-Loire).

La porte d'Arroux (voyez la *planche*), par sa noble simplicité, la beauté de sa construction, la pureté de son style, appartient évidemment à la meilleure époque de l'architecture romaine, et partout on y sent l'influence du goût encore sévère du siècle d'Auguste et des leçons de Vitruve. L'autre porte, celle de Saint-André, ressemble beaucoup à celle d'Arroux, mais elle a été évidemment bâtie à deux époques différentes et bien éloignées l'une de l'autre. Toute la partie inférieure, jusqu'à la frise, sans être aussi parfaite comme construction que la porte d'Arroux, est cependant également belle de conception et de simplicité; mais au-dessus des grands arcs, du bandeau et de la frise, commence la partie que je crois pouvoir avec certitude attribuer à une époque de décadence, sans doute au commencement du quatrième siècle et au règne de Constantin.

Des dix portes de Nîmes (Gard) il n'en reste plus que deux, la porte de France et celle d'Auguste. La première, très simple, n'a qu'une seule ouverture, et est surmontée d'un attique orné de quatre pilastres. La porte d'Auguste était percée de quatre ouvertures, deux grandes au centre et deux petites sur les côtés. Ces arcades sont séparées par des pilastres corinthiens.

En Espagne on trouve un assez grand nombre de portes romaines; sans parler de celle de Cordoue et de plusieurs autres, on en compte trois dans la seule ville de Lérida; la principale, flanquée de deux tours, est appelée la porte de *los Botes*. On rencontre aussi dans la même contrée plusieurs belles portes d'origine moresque, telles que celle condamnée qui se voit à Tolède, près de la porte moderne de *Visagra*.

§ 3. — ARCS DE TRIOMPHE, COLONNES MONUMENTALES.

Les arcs de triomphe que nous avons déjà rencontrés en grand nombre dans nos excursions sont, comme on le sait, des portiques isolés élevés à l'entrée des villes, sur les places, sur les voies, sur les ponts, ordinairement pour consacrer le souvenir d'une victoire, quelquefois aussi pour éterniser la mémoire des vertus vraies ou supposées d'un prince, ou rappeler des services rendus à l'État. Dans ces derniers cas, ils devraient plutôt porter le nom d'arcs honorifiques.

Les Grecs ne paraissent pas avoir jamais érigé d'arcs de triomphe; ceux que l'on rencontre en Grèce, en Asie Mineure, en Barbarie, etc., appartiennent tous à l'époque romaine. C'est donc aux Romains que nous devons attribuer l'invention de ces monuments, qui ne furent dans le principe que des constructions en bois élevées dans les rues où devaient passer les triomphateurs. Les premiers arcs de triomphe établis à demeure, au temps de la république, n'eurent rien de magnifique. L'arc de Romulus fut assez grossièrement bâti en briques; celui de Camille était composé

de pierres presque brutes; celui de Dolabella, que l'on voit encore au pied de l'Aventin, n'est également qu'un assemblage de briques sans aucun ornement.

Pendant longtemps les arcs ne consistèrent qu'en une arcade à plein cintre, au-dessus de laquelle on plaçait des trophées et la statue du triomphateur; tel était celui que Cicéron appelle *Arcus Fabianus*. Ce ne fut que sous l'empire que les arcs de triomphe prirent une place réelle parmi les monuments de l'art, et qu'ils arrivèrent à la richesse que présente le plus beau de tous, l'arc d'Orange (Vaucluse), auquel même ceux de Rome ne peuvent être comparés. (Voyez la *planche*.)

Les arcs de triomphe ne furent pas les seuls monuments destinés à perpétuer le souvenir des victoires ou des grands événements; souvent des colonnes furent employées au même usage et il suffirait de citer pour exemple la colonne Trajane (voyez la *planche*) et la colonne Antonine à Rome.

Les colonnes monumentales, aussi bien que les arcs de triomphe, ont été adoptées par les modernes ainsi qu'on pourra s'en convaincre par la liste que nous donnons ici des principaux monuments de ces deux genres qui existent en Europe.

ARCS DE TRIOMPHE.

ITALIE.

Arc de Pérouse. On croit qu'au moins la partie inférieure de cet arc, qui du reste n'est peut-être qu'une porte de ville, est de construction étrusque.

Arc de Spolète. Il fut élevé en commémoration de la vigoureuse défense des Spolétiens contre Annibal. Il n'a qu'une seule ouverture et est dépourvu de tout ornement.

Arc d'Auguste, à Suze (Piémont). Une seule arcade; à chacun des angles de l'édifice deux colonnes corinthiennes engagées.

Arc d'Auguste, à Aoste (Piémont). Une seule arcade; sur chaque face principale quatre colonnes corinthiennes engagées.

Arc d'Auguste, à Rimini. Une seule arcade.

Arc de Drusus, à Rome. Une seule arcade, ornée de colonnes composites.

Arc de Titus, à Rome. Une seule arcade; sur chaque face quatre colonnes composites engagées. Cet arc, le plus pur de tous ceux de Rome, consacre le souvenir de la prise de Jérusalem.

Arc d'Ancône. Elevé à Trajan en mémoire de la restauration du port d'Ancône; une seule arcade accompagnée de quatre colonnes corinthiennes.

Arc de Bénévent. Érigé en l'honneur du même empereur, en mémoire de la prolongation de la voie Appienne.

Arc de Vérone. Élevé sous les Antonins en l'honneur des *Gavius*, par un architecte du nom de Vitruve; une seule arcade; sur chaque face quatre colonnes composites engagées.

Arc de Septime Sévère au Forum, à Rome. Une arcade principale et deux plus petites. Sur chaque pied-droit une colonne composite. Les sculptures de cet arc sont le premier monument de la décadence des arts.

Arc de Septime Sévère, au Velabre, à Rome. Ce petit arc est le seul que l'on connaisse percé d'une ouverture rectangulaire

Arc de Gallien, à Rome. Une seule arcade accompagnée de pilastres composites

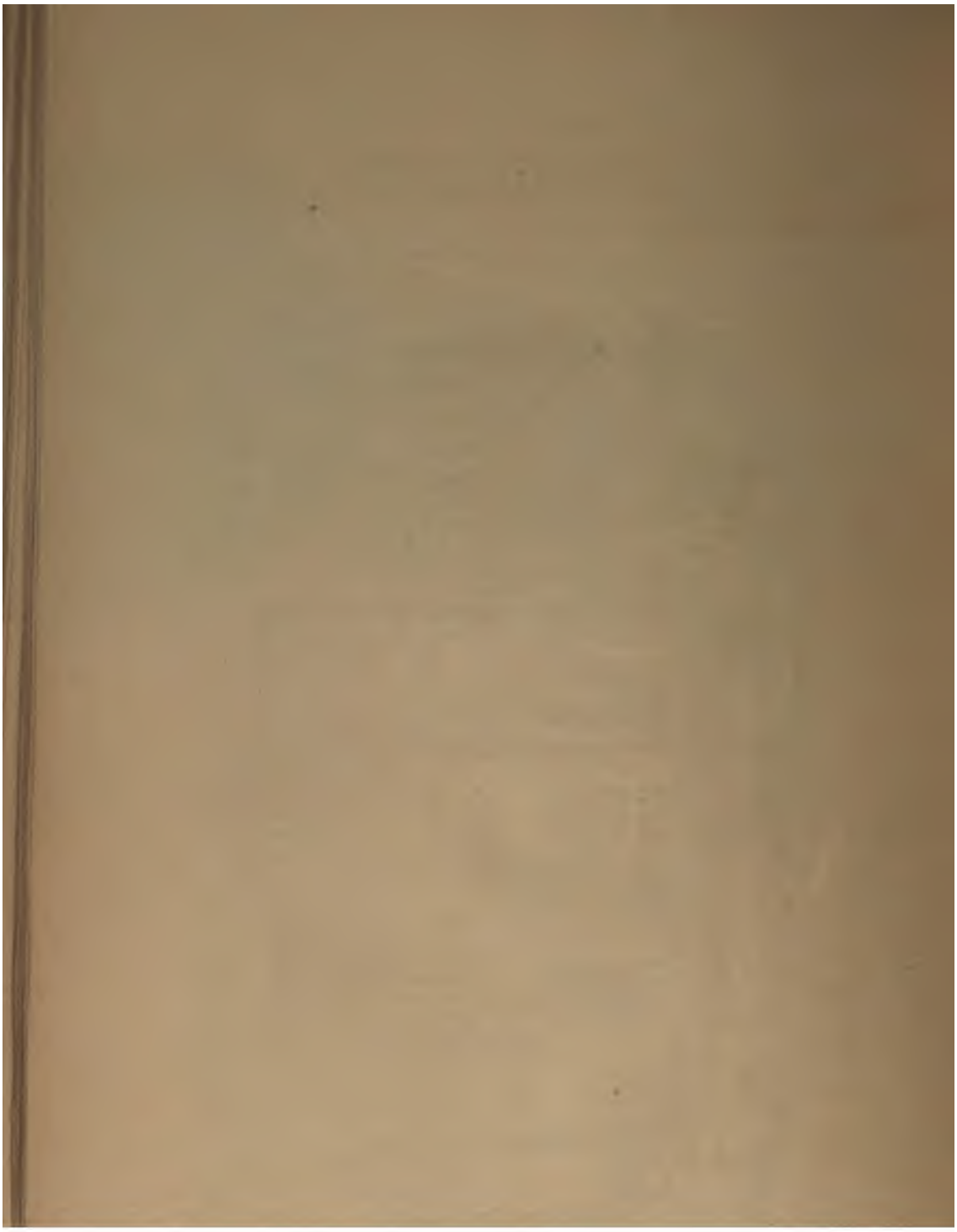
Arc de Constantin, à Rome. Une arcade principale et deux plus petites; sur chaque pied-droit une colonne composite.

Arc de Chateau-Neuf, à Naples. Érigé au xv^e^ siècle, en l'honneur d'Alphonse I^er^.

Arc de San Gallo, à Florence. Élevé à l'oc-

ARC D'ORANGE

(France.)



COLONNE TRAJANE, A ROME.

casion de l'entrée solennelle de François II à Florence en 1739. Il est surchargé de statues, et de bas-reliefs, mais le tout est de mauvais goût.

Arc du Simplon, à Milan. Commencé par Bonaparte en 1804, pour perpétuer le souvenir des victoires de l'armée d'Italie et terminer dignement la belle route du Simplon. C'est un beau monument de marbre blanc à trois ouvertures.

SAVOIE.

Arc de Campanus, à Aix. Très-simple, construit à une époque inconnue en l'honneur de la famille Pompeia.

FRANCE.

Arc de Cavaillon (Vaucluse). Une seule ouverture; construit sous Adrien. Il est en grande partie enterré et détruit.

Arc de Saint-Remy (Bouches-du Rhône). Bâti sous les Antonins. Une seule arcade accompagnée de quatre colonnes cannelées

Arc de Langres (Haute-Marne). Il est presque le seul exemple d'un arc percé de deux ouvertures égales; cette particularité vient de ce qu'il fut érigé pour le triomphe simultané des deux Gordiens.

Porte Noire, à Besançon (Doubs). Bâtie sous Aurélien. Une seule arcade; deux ordres composites superposés.

Arc de Julien, à Reims. Trois arcades égales.

Arc de Carpentras. Une seule arcade. On ignore la date de sa construction, mais elle appartient évidemment à un siècle de décadence.

Porte Saint-Denis, à Paris. En l'honneur de Louis XIV. Architecte, Blondel. Une ouverture très-grande et deux très-petites.

Porte Saint-Martin, à Paris. A Louis XIV. Architecte, Bullet. Une grande ouverture et deux petites.

Arc a Nancy (Meurthe). Érigé par Stanislas à Louis XV. Une grande arcade, et deux petites, décorées de colonnes corinthiennes isolées.

Arc du Carrousel, à Paris. A Napoléon. Trois arcades. Colonnes corinthiennes de marbre avec chapiteaux de bronze. Architectes, Percier et Fontaine.

Arc de l'Étoile, à Paris. En l'honneur des victoires de la France. Commencé par Napoléon, achevé sous Louis-Philippe. Une seule ouverture. C'est le plus grand de tous les arcs de triomphe connus. Il a 49 mètres 50 centimètres de hauteur sur 45 mètres de largeur. (Voy. la *lettre*.)

Arc de Marseille. Il était destiné, dans le principe, à conserver le souvenir de l'expédition du duc d'Angoulême en Espagne. On l'a consacré à la mémoire de la dernière révolution. Architecte, Penchaud. Une seule arcade ornée de colonnes corinthiennes.

ESPAGNE.

Arc de Cabanès (royaume de Valence). On le croit érigé en l'honneur de Pompée. Il est construit en grand appareil, sans ornements, et consiste en deux pieds-droits portant une archivolte.

Arc d'Alcantara. En l'honneur de Trajan. Une seule arcade sans colonnes.

Arc de Bara, près Villafranca (Catalogne). Au même empereur. Une arcade, quatre pilastres corinthiens.

Arc de Martorel (Catalogne). Au même, et presque semblable.

Arc de Caparra (Estramadure). Au même. Une seule arcade décorée de pilastres et de colonnes engagées aux angles.

Arc de Santiago, à Merida (Estramadure). Une seule arche.

Porte Sainte-Marie, à Burgos. Érigée au XVI^e^ siècle en l'honneur de Charles-Quint.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

Arc de Petronell (antique *Carnatum*, capitale de la Pannonie), Autriche. Il n'avait qu'une seule ouverture.

Arc des Sergius, à Pola (Istrie). Construit sous Aurélien. Une seule arcade et quatre colonnes corinthiennes engagées.

Arc de Marie-Thérèse, à Inspruck (Tyrol).

GRÈCE.

Arc d'Adrien, à Athènes. Une seule ouverture.

COLONNES MONUMENTALES.

ITALIE.

Colonne Trajane, à Rome. Érigée par le sénat et le peuple romain, en mémoire des victoires remportées par Trajan sur les Daces. Elle est d'ordre dorique, et composée de trente-quatre blocs de marbre blanc; elle est entièrement couverte de bas-reliefs; sa hauteur, jusqu'au sommet de la statue de saint Pierre qui a remplacé celle de Trajan, est de 44 mètres.

Colonne Antonine, à Rome. Élevée en l'honneur de Marc-Aurèle Antonin, pour ses victoires remportées en Allemagne sur les Marcomans. Elle est presque semblable à la colonne Trajane. Sa hauteur, jusqu'au sommet de la statue de saint Paul qui la surmonte aujourd'hui, est de 49 mètres 30 centimètres.

Colonne de Phocas, à Rome. Cette colonne pleine fut élevée dans le Forum en 608, en l'honneur de Phocas, par Smaragde, exarque d'Italie. Elle est de marbre blanc, d'ordre corinthien et cannelée.

FRANCE.

Colonne de Cussy (Côte-d'Or) On croit qu'elle fut érigée en mémoire d'une victoire remportée sous le règne de Dioclétien ou de Maximien. Le piédestal octogone est décoré de huit figures en bas-relief. Le fût est orné, à sa naissance, de caissons en losange et de rosaces, et au-dessus, de feuilles de laurier disposées en écailles de poisson. La hauteur totale de la colonne est de 8 mètres 67 centimètres

Colonne de la Grande Armée, à Paris. Imitation de la colonne Antonine. Elle est revêtue de bronze provenant des canons enlevés aux ennemis. Commencée en 1806, terminée en 1810. Architectes, MM. Gondouin et Lepère.

Colonne du Chatelet, à Paris. Cette colonne, singulier mélange de style égyptien et grec, a été élevée sous l'empire au milieu de la place de l'ancien Châtelet. Elle décore une fontaine, et porte en lettres d'or le nom de plusieurs victoires.

Colonne Napoléon, à Boulogne (Pas-de-Calais). Fondée en 1804, terminée en 1841. Elle est d'ordre dorique composite; sa hauteur est de 50 mètres; elle est construite en marbres provenant des carrières voisines de Marquises, et appelé depuis lors *marbre Napoléon*. Au sommet est la statue en bronze de l'empereur, par Bosio. Architecte, Labarre.

Colonne de juillet, à Paris. Destinée à éterniser le souvenir de la révolution de 1830. Elle est de bronze et, à proprement parler, n'appartient à aucun ordre; son chapiteau, très-élégant, est entièrement d'invention. Sur son fût sont gravés les noms des victimes des trois journées. Au sommet est un génie de la liberté en bronze doré; hauteur totale, 50 mètres. Architectes, Alavoine et Duc.

ILES BRITANNIQUES.

Le Monument, à Londres. Cette colonne, d'ordre dorique, cannelée et creuse, est haute de 67 mètres. Elle fut élevée par le célèbre architecte Christophe Wren, en mémoire du terrible incendie de 1666.

Colonne de Nelson, à Dublin. Elle est cannelée, et haute de 40 mètres environ; elle porte la statue de l'amiral.

Colonne Wellington, à Dublin. Hauteur, 70 mètres.

TYROL.

Colonne d'Inspruck. Erigée en mémoire de la guerre de 1703. Le fût est décoré de statuettes d'anges, et au sommet est une Vierge couronnée d'étoiles.

RUSSIE.

Colonne Alexandrine, à Saint-Pétersbourg. En mémoire de l'empereur Alexandre. Le fût est d'un seul morceau de granit de 28 mètres. La hauteur totale du monument est de 56 mètres. Au sommet est un ange tenant une croix. Architecte, de Montferrand, français.

Me voici arrivé à la fin de ma longue carrière; j'avais à franchir deux écueils également dangereux : en donnant trop de développement à mes descriptions, je me

trouvais entraîné hors des limites qui m'étaient tracées ; en m'y renfermant, au contraire, j'avais à craindre la sécheresse. Ai-je échappé à l'un et l'autre, ou même à l'un de ces périls? C'est ce que je prie mes lecteurs de décider sans trop de sévérité. J'ai fait tous mes efforts pour remplir mon programme et donner une idée sinon complète, au moins exacte, de tous les monuments importants qui couvrent la surface du globe ; si je n'ai pas réussi, c'est que mes forces ont trahi ma bonne volonté, et je demanderai la permission de prendre pour devise celle que traça Christophe Allori sur une de ses belles peintures de Florence : *Dum pingebat, melius delineare non potuit*, et je dirai : Pardonnez-moi, *dum scribebam, meliùs scribere non potui.*

BIBLIOGRAPHIE.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

A. F. Prévost. Histoire générale des Voyages, continuée par de Querlon et de Surgy. Paris, 1746, 20 vol. in-4°.

Maltebrun. Géographie universelle.

Clarke (Edw. Dan). *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa. Cambridge,* 1810-1819, 5 vol. in-4°, pl.

Eyriès. Abrégé des voyages modernes depuis 1780 jusqu'à nos jours Paris, 1824. 14 vol. in-8°.

Dumont d'Urville. Voyage pittoresque autour du monde. 2 vol. in-4°, 1834.

Eyriès. Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, résumé général des voyages anciens et modernes. Paris, 1839, 1 vol. gr. in-8°.

Balbi. Géographie universelle. Paris, 1842, in-8°.

Heeren. De la Politique et du Commerce des peuples de l'antiquité, traduit de l'allemand. 7 vol. in-8°, 1830.

P. Leroux et J. Reynaud. Encyclopédie nouvelle. Paris, 1836, in-4°.

Vignole. Études d'architecture.

Vegetius. *De re militari libri quinque.*

Vasari. *Vite dei più eccellenti pittori, scultori e architetti. Sienna,* 1791, 11 vol. in-8°.

Winckelmann. Histoire de l'art chez les anciens.

Mongez. Dictionnaire d'antiquités. Paris, 1786-1794.

Millin. Introduction à l'étude des monuments antiques. Paris, 1796, in-12.

Bianchini. *La Storia universale provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi. Roma,* 1797, in-4°.

Sybenkæs. *Handbuch der Archæologie. Nürb.* 1799, in-8°.

Millin. Dictionnaire des beaux-arts. 1806, 3 vol in-8°.

Boettiger. *Andeutungen zu 24 Vorlesungen ueber die Archæologie. Dresd.,* 1806. in-8°.

Wiebeking. Architecture civile, etc. Munich, 1821-1825, 3 vol. in-4°, atl.

Vermiglioni. *Lezioni elementari di archeologia.* 1824, in-8°.

Champollion-Figeac. Résumé complet d'archéologie Paris, 1826, 2 vol. in 24.

Nibby. *Elementi di archeologia. Roma,* in-8°.

Woods. *Letters of an architect. London,* 1828, 2 vol. in-4°.

Canina. *Architettura antica descritta e dimostrata coi monumenti. Roma,* 9 vol. in-fol. pl.

Steinbuchel. *Abriss der Alterthumskunde. Wien,* 1829, in-8°.

Quatremère de Quincy. Histoire des plus célèbres architectes. Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

Le même. Dictionnaire d'architecture. Paris 1832, 2 vol. in 4°.

Seroux d'Agincourt. Histoire de l'art par les monuments. 1833, 6 vol. in-fol.

Hope (Th.). Histoire de l'architecture, traduite de l'anglais par A. Baron. 1839, 2 vol. gr. in-8°.

O. Muller. Manuel d'archéologie, traduit par Nicard.

Bourrassée. Archéologie chrétienne 1842, in-8°.

Ad. Berty. Dictionnaire de l'architecture du moyen âge. 1845, 1 vol. in-8°.

Gailhabaud. Monuments anciens et modernes. Paris, in-4°, pl.

Bianconi. *Descrizione dei Archi. Roma,* 1789, in-f°.

Ferrara *Storia e descrizione dei principali teatri antichi e moderni. Mil.,* 1830, in-8°.

Rosini. *Gli archi trionfali.* 1832, in-fol.

Lipsus (Justus). *De amphitheatro. Antwerpiæ,* 1585, in-8°.

ASIE.

TAVERNIER. Voyages dans la Perse et l'Inde. 1668.

SONNERAT. Voyage aux Indes orientales et à la Chine.

W. HODGES. Choix de vues de l'Inde, dessinées sur les lieux en 1780, 1781, 1782 et 1783, gravées à l'*aqua-tinta*, in-folio, Londres, texte anglais et français.

R. GOUGH. *A comparative view of the ancient monuments of India, London*, 1785.

J. BERNOULLI. Description historique et géographique de l'Inde. Berlin, 1786, in-4°.

DANIELL et BLAGDON. *A brief history of ancient and modern India from the earliest periods of antiquity.*

CRAWFURD *Sketches of Hindostan.*

S. CH. MALET. Mémoire sur les monuments d'Ellora. Recherches asiatiques, t. VII.

G. VALENTIA. Voyage dans l'Indostan en 1802, traduit de l'anglais, par Henri. Paris, 1813, atlas dessiné par Salt, 4 vol. in-8°.

DANIELL. *Hindoo excavations in the mountain of Ellora, near Aurungabad in the Decan. London*, 1803, in-folio, pl. col.

LANGLÈS. Monuments anciens et modernes de l'Inde, 1817, 2 vol. in-folio, 114 pl.

FORREST. *A picturesque tour along the rivers Ganges and Jumma in India. London*, 1824, in-4°, pl. col.

J. B. SEELY. *The Wonders of Ellora, or the narrative of a journey to the temples and dwellings excavated out of a mountain of granite, and extinding upwards of a mile and a quarter of Ellora in the East Indies*, etc. *London*, 1825, in-8°, pl.

E. BURNOUF et JACQUET. Inde française; collection de dessins représentant les divinités, temples, costumes, armes, meubles, etc. 1827-1835, 2 vol. in-folio, pl.

J. PRINSEP. *Benarès illustrated in a series of drawings*, in-folio, Calcutta, 1830. *London*, 1831.

HAAFNER. *Reise längst der küste von Coromandel.*

BUCKINGHAM. Tableaux pittoresque de l'Inde, in-8°, traduit de l'anglais. Paris, 1831.

ELLIOT *Views in the East, comprising India, Canton and the shores of the Red sea; with historical and descriptive illustrations London*, 1833, 2 vol. in-4°, pl. — Le même traduit en français.

ERSKINE. *Observations of the remains of the Bouddhists in India. Transactions of the Bombay Society.*

SIKES. *On the caves of Ellora*, ibid.

BLACKADER. *On the great Pagoda of Madura*, etc. *Archæol. Brit.*, t. XV.

GRINDLAY. *Remarks on certain sculptures in the cave temples of Ellora. Transactions of the Royal Asiatic Society*, t. II.

J. TODD. *Upon Ellora*, ibid.

RAM-RAZ. *Essay on the architecture of the Hindus. London*, 1840, in-4°, pl

LANGLOIS. Monuments anciens et modernes, publiés sous la direction de M. J. Gailhabaud. Paris, 1841, 2e et 17e liv.

G. FORSTER. Voyage à Cachemir et dans l'Afghanistan. Londres, 1782-1783.

ALEX. BURNES. *Travels into Bokhara, being the account of a journey from India to Cabool, Tartary and Persia. London*, 1834, 3 vol. in-8°.

MASSON. *Letter to Dr. J. G. Gerard on the excavation of Topes, dated Tattung 22 March 1834. Asiatic Journal*, t. XVII, new ser.

JAMES TOD. *Indo-Grecian antiquities. Asiatic Journal of London*, 1835, t. XVII, new ser.

MOUNTSTUART ELPHINSTONE. *An account of the Kingdom of Caubul, and its dependencies in Persia, Tartary and India. London*, 2 vol. in 4°.

LE MÊME. 2e édition, 2 vol. in-8°, 1839.

Encyclopédie nouvelle, art. *Afghanistan.* Paris, in-8°.

Mémoires de la Société ethnologique de Paris, 1842-1844, 2 vol. in-8°.

MASSON. *Travels into Belouchistan, Afghaunistan*, etc. *London*. 1842, 2 vol. in-8°.

Histoire de l'île de Ceylan, écrite par le capitaine Jean Ribeyro, et présentée au roi de Portugal en 1685; traduite du portugais en français. Paris, 1701, in-18.

W. HUNTER, CH. WOLF et ESCHELSKROON. Description de Pégu et de l'île de Ceylan; traduit de l'anglais et de l'allemand par Langlès. Paris, 1793, in-8°.

DANIELL *Oriental Scenery. London*, 1795, 3 vol. in-folio.

DANIELL et CAUNTER. Tableaux pittoresques de l'Inde, traduction de l'*Oriental Annual*, par Aug. Urbain. Paris, 1834, 1835 et 1836, 3 vol. in-8°.

J. CORDINER. *Description of Ceylon. London*, 1807, 2 vol. in-4°.

PERCIVAL. *An account of Ceylon. London*, 1803, in-4°.

PERCIVAL. Voyage à l'île de Ceylan, fait dans les

années 1797 à 1800, traduit de l'anglais par P. F. Henry. Paris, 1803, 2 vol. in-8°.

J. Haafner Voyage dans la péninsule occidentale de l'Inde et dans l'île de Ceylan, traduit du hollandais par M. J***. Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

Forbes. Onze années à Ceylan. In-8°

John Davy. *An account of the interior of Ceylon. London*, 1821, in-4°.

Boyd *An account of Ceylon.*

Labillardière. Relation d'un voyage à la recherche de la Peyrouse, pendant les années 1791-1792. Paris, 1799, 2 vol. in-4°.

Col. Colin Mackenzie. *Transactions of the Batavia's Society.*

Laplace. Voyage autour du monde sur la corvette *la Favorite*. Paris, 1835, 4 vol. in 8°.

W. Hunter's *Concise account of the kingdom of Pegu*. Calcutta, 1785, in-4°.

Mich. Symes. *An account of an embassy to the kingdom of Ava, sent by the governor general of India in* 1795. *London*, 1800, in-4°.

Mich. Symes. Relation de l'ambassade anglaise envoyée en 1795 dans le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans, traduite de l'anglais par J. Castera. Paris, 1800, 3 vol. in-8°, atlas in-4°.

W. Franklin. *Tracts political, geographical and commercial on the dominions of Ava. London*, 1811, in-8°.

Cap. Hiram Cox. *Journal of a residence in the Burmhan empire and more particularly at the court of Amorapoorah. London*, 1821, in-8°.

Jodocus Schoutenius. *Descriptio regni Siam belyico sermone scripta. translata in latinum per Bernhardum Varenium. Cantabrigiæ*, 1673, in-12.

Timol de Choisy. Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686. Paris, 1687, in-4°.

Tachard. Voyage de Siam par des PP. jésuites envoyés par le roi aux Indes et à la Chine. Paris, 1689, in-4°.

— Second voyage du P. Tachard et des jésuites envoyés par le roi au royaume de Siam. Paris, 1689, in-4°.

De la Loubère. Du royaume de Siam, par M. de la Loubère, envoyé extraordinaire du roy auprès du roy de Siam en 1687 et 1688. Paris, 1691. 2 vol. in-12.

Turpin. Histoire civile et naturelle du royaume de Siam. Paris, 1771, 2 vol. in-12.

Crawfurd. *A journey of Siam London*, 1821.

P. Marini. *Istoria del Tunchino e del Giappone. Venezia*, 1663, in-12.

Turpin. Histoire civile et naturelle du royaume de Siam. Paris, 1771, 2 vol. in-12 (un chapitre est consacré au Tunkin).

John Barrow. *A voyage to Cochinchina in* 1792 *and* 1793, *containing a view of the valuable productions and the political importance of this kingdom, etc. London*, 1806, in-4°.

De la Bissachère. État actuel du Tonkin, de la Cochinchine, etc. Paris, 1812, 2 vol. in-8°.

A Maury. Encyclopédie du XIX^e^ siècle, art. *Annam*. Paris, 1838, in 8°.

Fern. de Navarette. *Tratados historicos de la monarchia de China*. Madrid, 1676, in-fol.

Mendoza. *History of the Tartars; their wars with and over throne of the Chinese; from the Spanish of Mendoza*. 1679, in-8°.

G. de Magaillans. Nouvelle relation de la Chine. 1688, in 4°.

T. B. Duhalde. Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise. Paris, 1735, 4 vol. in-fol.; La Haye, 1736.

Chambers. Dessin des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois. Londres 1757, in-fol.

Peter Osbeck. *Voyage to China and the East Indies, translated from the German by John Reinhold Forster. London*, 1771, 2 vol. in-8°.

Sonnerat. Voyage aux Indes orientales et à la Chine, depuis 1774 jusqu'en 1781. Paris, 1782, 2 vol. in-4°.

Holmes. Voyage en Chine et en Tartarie à la suite de l'ambassade de L. Macartney. Traduit de l'anglais par Langlès. Paris, 1805, 2 vol. in-8°.

Grosier. Description générale de la Chine. 1785, in-4°.

Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Péking. 1797, 15 vol. in-4°.

Moreau de Saint-Méry. Voyage de l'ambassade de la compagnie des Indes hollandaises vers l'empereur de la Chine en 1794 et 1798. Paris, 1798, 2 vol. in-8°.

De la Tour. Essai sur l'architecture des Chinois, leurs mœurs et usages. Paris, 1803, in-8°, fig.

Alexandre et Simon. Vues, coutumes, mœurs et usages de la Chine. 24 planches dessinées par Alexandre, gravées par Simon. Paris, 1803, in-8°, et 1818, 2 vol. in-18.

John Barrow. *Travels in China*. 1804, in-4°.

J. Johnson. *The Oriental Voyager or descriptive sketches and cursory remarks of a voyage to India and China in* 1803, 1804, 1805, 1806. *London*, 1807, in-8°.

De Guignes. Voyages à Péking, etc. Paris, 1808, 3 vol. in-8°, un in-f°.

Henri Ellis. *Journal of an embassy to China*. 1817, in-4°, fig.; traduit par Macarthy, 2 vol. in 8°, fig.

Clarke Abel. *Narrative of a journey in the interior of China.* 1818, in-4°.

Malpière. La Chine. Paris, 1825, 2 vol. grand in-4°, lith. col.

J. F. Davis. La Chine. Traduit de l'anglais par A. Pichard, revu et augmenté par Bazin. Paris, 1837, t. V, 2 vol. in-8°.

G. Pauthier. Chine, ou description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, 1 vol. in-8°, faisant partie de l'*Univers pittoresque*. Paris, 1838.

S. Turner. *Account of an embassy to the court of the Teshoo-Lama in Thibet. London*, 1800, in-4°, fig.

Turner. Ambassade au Thibet et au Boutan. Traduit de l'anglais par J Castera. Paris, 1800, 2 vol. in-8°, atlas in-4°.

Clément Pellé. L'Empire chinois illustré. Paris et Londres, 1843. En publication in-4°, pl.

Colaço. *Relacion anual de las cosas que han hecho los Padres de la compañia de Jesus en la India oriental y Japon en los años de* 600 *y* 601, *etc. Traducida del Portuguez Valodit*, 1604.

Hatus. *De Rebus japonicis, indicis, peruanis, epistolæ recentiores in librum unum coacervatæ*, etc. *Antuerpiæ*, 1605, in-8°.

Louis Pigneyra. Nouvelle histoire du Japon, divisée en 5 livres, etc. Trad. de l'espagnol. Paris, 1618.

Carron. Relation de l'empire du Japon.

Bernhardus Varenius. *Descriptio regni Japoniæ et Siam, etc. Cantabrigiæ*, 1673, in-8°.

Amiot. Introduction à l'histoire des peuples qui ont été ou qui sont tributaires de la Chine, ouvrage composé par ordre de l'empereur Kang-hi, traduit du chinois. Mss. de la Bibl. roy. de Paris.

Ambassade de la compagnie des Indes (hollandaise) vers l'empereur du Japon. Amsterdam, 1680, in-folio.

Koempfer. Histoire et description du Japon. Traduit en français. La Haye, 1729, in-folio.

Charlevoix. Histoire et description générale du Japon. Paris, 1736, 9 vol. in-12.

Thunberg. Voyages au Japon par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc., de 1773 à 1776, traduits, rédigés et augmentés de notes par MM. L. Langlès et J. B. Lamark. Paris, 1796, in-4°, 2 vol., ou 4 vol. in-8°.

Titsingh. *Illustrations of Japon, etc. London*, 1822, in-4°.

Tavernier. Voyages en Perse, en Arménie. 6 vol. in-18.

Chardin. Voyage en Perse, 1670. 3 vol. in-4°.

Sainte-Croix. Sur la ruine de Babylone, Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XLVIII.

Maurice Rich. *Memoirs on the ruins of Babylon*, recueil de Stammer, t. III.

— *Observations on the ruins of Babylon. London.* 1816.

— *On the topography of ancient Babylon, Archæol. Britann.*, t. XVIII.

Robert-Ker-Porter. *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylon, etc. London*, 1817, 2 vol. in-4°.

R. Rochette. Cours de 1835. Annales de philosophie chrétienne, t. XI.

Niebuhr Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins. Traduit de l'allemand. Amsterdam, 1776, 2 vol. in 4°, fig.

W. Franklin. *Observations made on a tour from Bengal to Persia in the years* 1786-1787. *London*, 1790, in-8°.

James Morier. *A journey through Persia, Armenia, and Asia Minor, to Constantinople in the years* 1808 *and* 1809. *London*, 1812, in-4°, fig., cartes.

Mir-Davoud-Zadour de Melik Schahnazar, envoyé en France en 1816. État actuel de la Perse, traduit du persan en français et en arménien par Chahan de Cirbied. Paris, 1818, in-18.

Hoeck. *Veteris Persiæ monumenta. Gottingæ*, 1818, in 4°, fig.

A. Jaubert. Voyage en Arménie et en Perse en 1805 et 1806. Paris, 1821, in-8°.

Bruë et Balbi. Essai statistique sur le royaume de Perse. 1826.

James Edw. Alexander. *Travels from India to England, comprehending a visit to the Burman empire, and a journey through Persia, Asia Minor, European Turquey, etc. London*, 1827, in-4° fig. et cartes.

A. de Longpérier. Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie sassanide, ouvrage couronné par l'Institut. 1840, in-4°.

L. Dubeux. La Perse. *Univers pittoresque.* Paris, 1841, 1 vol. in-8°, pl.

Saint Martin. Mémoires sur l'Arménie. Paris, 1818, 2 vol. in-8°.

G. M. Kinneir. *Journey through Asia Minor, Armenia, and Koordistan in the years* 1813 *and* 1814. *London*, 1818, in-8°.

Dr. Schutz. Notice sur son voyage en Arménie, par par M Saint-Martin. *Journal des Savants*, août 1826.

Dubois de Montpéreux. Voyage autour du Caucase chez les Tcherkesses, et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée. Lausanne, 1839-1842, 6 vol. in-8°, atlas in-fol.

Choiseul Gouffier. Voyage pittoresque dans la Grèce et l'Asie Mineure. Paris, 3 vol. in-folio.

Rich. Chandler. *Travels in Greece and in Asia Minor, or an account of a tour made at the expense of the Society of dilettanti. London,* 1776, 2 vol. in 4°, pl.

Chevalier. Voyage de la Troade. Paris, 1803, 3 vol. in-8°, atlas.

Luigi Mayer. *Views in the Ottoman Empire, chiefly in Caramania, a part of Asia Minor, hitherto unexplored. London,* 1803, texte anglais-français, in-fol.

— *Views in the Ottoman dominions in Europe, in Asia, and some of the Mediterranean islands. London,* 1810, 1 vol. in-fol., texte anglais-français.

Ch. Texier. Description de l'Asie Mineure, faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837. Paris, 1839, in-fol.

L. de Laborde. Voyage dans l'Asie Mineure. In-fol.

Laroque. Voyage de Syrie et du mont Liban. Paris, 1722, 2 vol. in-12.

Plaisted et Elliot. Itinéraire de l'Arabie déserte ou Lettres sur un voyage de Bassora à Alep, traduit de l'anglais. Paris, 1759, in-12.

Wood. Voyage à Palmyre. 1757, in-fol.

Giov. Mariti. *Viaggj per l'isola di Cipro e per la Siria e la Palestina. Lucca,* 1769, 9 volumes in-8°.

Volney. Voyage en Syrie et en Égypte. Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Chateaubriand. Itinéraire de Paris à Jérusalem.

L. Damoiseau. Voyage en Syrie. Paris, 1833.

Lamartine. Voyage en Orient. 4 vol. in-8°.

G. Robinson. Voyage en Palestine et en Syrie. Traduit de l'anglais. 1838, 2 vol. in-8°.

Taylor et Raybaud. La Syrie, la Terre Sainte, etc. 2 vol. in-4°.

L. de Laborde. Voyage en Syrie. 184 ., in-fol.

De Forbin. Voyage en Orient. In-fol.

Laroque. Voyage de l'Arabie heureuse par l'océan Oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français. 1716.

S. Pitts. *A faithful account of the religion and manners of the mahometans. London,* 1738, in-12, fig.

Niebuhr. Description de l'Arabie. Copenhague, 1773, in-4°.

Rooke. *Travels to the coast of Arabia. London,* 1778, in-8°.

— Le même. Traduit de l'anglais. 1783.

Silas James. Voyage en Arabie. 1797.

Burckhardt. Voyage en Arabie. 1809.

Sadlier. Voyage en Arabie. 1819.

L. de Laborde et Linant. Voyage de l'Arabie pétrée. Paris, 1830, in-fol.

Alex. Dumas et A. Dauzats. Quinze jours au Sinaï. 1841, in-12.

AFRIQUE.

Hérodote.

Denis d'Halycarnasse.

Strabon.

Pline.

Norden. Voyage d'Égypte. Copenh., 1755, in-fol.

Abulfeda. *Descriptio Ægypti* (arab -lat). *Gœtt.,* 1770, in-fol.

J. Bruce. *Travels to discover the source of the Nile. Edinb.,* 1788, in-4°.

Savary. Lettres sur l'Égypte. Paris, 1798, in-8°.

Volney. Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785. Paris, 1799, in-8°.

Browne. *Travels in Africa, Egypt,* etc. *London,* 1799, in-4°.

Cassas. Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Égypte. Paris, 1799, in-fol.

Sonnini. Voyage dans la haute et la basse Égypte. Paris, 1800, 3 vol. in-8°, atlas in-4°.

Denon. Voyage en Égypte. Paris, 1802, 2 vol. in-fol.

Mayer. *Wiew in Egypt. London,* 1802, in-fol.

Description de l'Égypte, publiée par ordre du gouvernement. Paris, 1809-1810, texte in-4°, atlas in-fol.

Coste. Architecture arabe ou monuments du Kaire.

Hirt. *Von den Pyramiden.* Berlin, 1815, in-4°.

H. Light. *Travels in Egypt, Nubia, Holy-Land, mount Libanon and Cyprus. London,* 1818, in-4°.

Belzoni. *Narrative of the operations and recent discoveries, within the pyramids, temples, tombs and excavations in Egypt and Nubia. London,* 1820, in-4°.

Eberhard. *Denkmäler der Baukunst in Verbindung mit den Werken der Bildauerkunst und malerei des Orients der Ægypten,* etc. *Darmst.,* 1820, in-18.

Jomard. Voyage à l'oasis de Syouah, d'après les matériaux recueillis par MM. Drovetti et Caillaud. Paris, 1823, in-fol.

Irby. *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor*, etc. *London*, 1823, in-8°.

Minutoli. *Reize zum Tempel des Jupiter Ammon in der Libyschen Wueste und Nach ober Egypten*. Berlin, 1824, in-4°.

J. J. Ripaud. Voyage en Égypte, en Nubie et lieux circonvoisins, depuis 1805 jusqu'en 1827. Paris, in-fol.

Fr. Caillaud. Voyage à Meroé, au fleuve Blanc, etc. Paris, 1828, in-4°.

Ipp. Rosellini. *I monumenti dell' Egitto e della Nubia illustrati. Fir.*, in-8°, atlas in-fol.

Canina. *L'Architettura antica descritta e dimostrata coi monumenti. Prima sez., Architettura degli Egizj. Roma*, in-f°.

Champollion Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829. Paris, 1833, in-8°, fig.

Wilkinson. *Topography of Thebes. London*. 1835, in-8°.

Forelhammer. *De Pyramidibus commentatio*. Paris, 1838, in-4°.

Andrews. *The pyramids of Gizeh. London*, 1839, in-fol.

Wyle. *The pyramid of Gizeh*, etc. *London*, 1839, in-8°.

Champollion-Figeac. L'Égypte, *Univers pittoresque* Paris, 1839, in-8°.

Legh. *Narrative of a journey in Egypt and the countries beyond the caturacts. London*, 1816.

Burkhardt. Nubie. *Travels in Nubia. London*, 1819.

Gau. Antiquités de la Nubie ou monuments inédits des bords du Nil, entre la 1re et la 2e cataracte, dessinés en 1819. Paris, 1823, 1 vol. in-fol., pl.

Jomard. Monuments anciens et modernes publiés par J. Gailhabaud, 1re liv.

Cherubini. La Nubie. Paris, 1840, 1 vol. in-8°, pl.

Le Normant. Esquisse de la basse Nubie. *Revue française*, novembre, 1829.

N. Laoye. Lettres écrites d'Égypte en 1838 et 1839. Paris, 1840, in-8°, pl.

Shaw. Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant. Traduit de l'anglais. La Haye, 1763, 2 vol. in-4°.

— Voyage dans la régence d'Alger. Traduit par Mac-Carthy. Paris, 1831, in-8°.

Chomley. *An account of Tanger. London*, 1787. in-4°.

Lemprière. Voyage dans l'empire de Maroc. Traduit de l'anglais par Sainte-Suzanne. Paris, 1801. in-8°.

Ragguaglio di alcuni monumenti raccolti negli ultimi viaggj da un dilettante. Milano, 1806. 2 vol. in-8°, fig.

Buffa. *Travels through the empire of Morocco, London*, 1810, gr. in-8°.

Jackson. *An account of the empire of Morocco*, etc. 1814, in-4°, fig.

Rozet. Voyage dans la régence d'Alger 1833. 3 vol. in-8° et atl.

Falbe. Recherches sur l'emplacement de Carthage.

Dureau de Lamalle. Recherches sur la topographie de Carthage 1835, in-8°.

Lessore et Wyld. Voyage pittoresque dans la régence d'Alger. In-folio, pl.

Fontaine de Resbecq. Alger et les côtes d'Afrique, 1837, in-18.

Jemming's *Landscape. London*. 1838, in 8°, pl.

Peysonnel et Desfontaines. Voyage dans les régences d'Alger et de Tunis. Paris, 1838.

Taylor. Voyage en Espagne et sur les côtes d'Afrique, 2 vol. in-4°.

Pellé. La Méditerranée, ses îles et ses bords. Londres et Paris, in-4°, pl.

Galibert. Histoire de l'Algérie ancienne et moderne.

Berbrugger. Algérie historique, pittoresque et monumentale, etc. Paris, 1834, 3 vol. in-fol.

Ch. Didier. Promenade au Maroc, 1844, 1 vol. in-8°.

AMÉRIQUE.

Pedro de Cieca. *Chronica del Perú. Sevilla*, 1553, et Anvers, 1554, in-folio.

De Humboldt. Vues des Cordilières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique.

Sobreviela et N. Gerbal y Barcelio. Voyage au Pérou. Traduit de l'anglais par Henri. Paris, 1809, 2 vol. in-8°, atl. in-4°.

Temple. *Travels in various parts of Peru. London*, 1830, 2 vol. in-8°.

John Ranking. *Conquest of Peru and Mexico by the Mongols in the XIIIth century. London*, 1829.

Alcide d'Orbigny. Voyage dans l'Amérique méridionale de 1826 à 1833. Paris, 1834, 2 vol. in-folio, pl.

Pietro Marquez. *Due antichi monumenti di architettura messicana illustrati. Roma*. 1804, 1 vol. in-8°.

CABRERA. *Description of the ruins of Palenke. London*, 1822, in-4°.

— *Antiquities of Mexico. London*, 1830, 7 vol. in-folio.

C. NEBEL. Voyage pittoresque et archéologique dans la partie la plus intéressante du Mexique. Paris, 1836, in-folio, fig.

P. CHARPENNE. Mon voyage au Mexique, ou le Colon de Guazacoalco. Paris, 1836, 2 vol. in-8°.

FARCY. Antiquités mexicaines. Traduit de l'espagnol de Dupaix. 2 vol. in-folio.

BRADFORT. *American antiquities. London*, 1842, in-8°.

— *Archæologia americana. Worcester*, 1822.

EUROPE (1).

PAUSANIAS. Voyage en Grèce.

STUARD. *The antiquities of Athens*, etc. *London*, 1761, in-folio, pl.

LEROY. Ruines des plus célèbres monuments de la Grèce. Paris, 1770, in folio.

RICHARD CHANDLER. *Travels in Greece and in Asia Minor, or an account of a tour made at the expence of the Society of the dilettanti. London and Oxford*, 1776, 2 vol. in-4°, pl.

SAVARY. Lettres sur la Grèce. Paris, 1788, in-8°.

CHOISEUL-GOUFFIER. Voyage pittoresque en Grèce, etc. Paris, 1780-1824, in-folio.

D'HANCARVILLE. Recherches sur l'origine des arts en Grèce. Londres, 1785, in-4°.

POUQUEVILLE. Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman, de 1798 à 1801. Paris, 1805, 3 vol. in-8°, pl.

LEGRAND. Monuments de la Grèce. Paris, 1808, in-8°.

W. GELL. *Argolis, the itinerary of Greece with a commentary on Pausanias and Strabo, etc. London*, 1810, in-4°., pl.

STORHOUSE. *A journey in Greece. London*, 1813, in-4°.

The Society of dilettanti united, Antiquities of Attica. London, 1817, in-folio.

EDW. DODWELL. *A classical and topographical tour through Greece during the years* 1804. 1805 *and* 1806. *London*, 1819, 2 vol. in-4°, pl.

EDW. DODWELL. *Views in Greece, a series of* 69 *engravings published to illustrate his travels in Greece. London*, 1819, in-folio pl.

ROBINSON. Antiquités grecques. Traduit de l'anglais, 1822, 2 vol. in-8°.

R. ROCHETTE. Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien. Paris, 1822, in-8°.

DUPRÉ. Voyage à Athènes et à Constantinople. Paris, 1825-1838, in-folio.

MILLINGEN. *Ancient unedited monuments principal of Grecian illustrated. London*, 1826, in-4°.

BRONSTED. Voyages dans la Grèce. Paris, 1826-1830, in-4°.

COCKERELL. *Antiquities of Athens. London*, 1830, in-folio.

W. GELL *Probestucke von stadte Mauern des alten Griechenlands. Munich*, 1831, in-4°, pl.

BLOUET, RAVOISIER, etc. Expédition scientifique de Morée. Architecture et sculpture. Paris, 1831, 3 vol. in-folio, pl

COL. LEAKE. *Travels in the Morea. London*, 1831, 3 vol. in-8°, pl.

HITTORF. Antiquités inédites de l'Attique. Paris, 1832.

STACKELBERG (baron O. M. DE). La Grèce. Vues pittoresques et topographiques. Paris, 1830-1834, in-folio, pl.

EDW. DODWELL. *Views and descriptions of cyclopian or pelasgic remains in Greece and Italy, etc. London*, 1834, in-folio, lith.

DE LA MARMORA. Nouvelles annales de l'institut archéologique. Paris, 1836, t. I.

PETIT-RADEL. Recherches sur les monuments cyclopéens, ou description de la collection des modèles en relief de la galerie pélasgique de la Bibliothèque Mazarine. Paris, 1841, in-8°.

RICHA. *Notizie storiche delle chiese fiorentine. Firenze*, 1754-176?, 10 vol. in 4°.

ADAM. *Ruins of the palace of Diocletian to Spalatro. London*, 1764, in-folio.

DESGODETS. Les édifices antiques de Rome. Paris, 1779, in-folio.

SAINT-NON. Voyage pittoresque des royaumes de Naples et de Sicile. 1781, 3 vol. in-folio.

HOUEL. Voyage pittoresque dans les îles de Sicile, Lipari, Malte, etc. Paris, 1782-1787, 4 vol. in fol.

CUCCINIELLO E BIANCHI. *Viaggio pittorico nel regno delle Due Sicilie. Napoli*, 3 vol. in-folio.

HITTORF. Architecture antique de la Sicile. Paris, 1827, in-folio.

(1) Pour l'Europe surtout, cette liste est loin d'indiquer tous les ouvrages que l'auteur a eu à consulter ; ils sont tellement nombreux qu'il a dû se borner à signaler les principaux.

H. Gally-Knight. *Saracen and Norman remains who illustrated the Norman in Sicily. London*, 1838, in-folio.

Maffei. *Verona illustrata*. 1793, 2 vol. in 8°.

— *Degli anfiteatri e singolarmente del Veronese. Verona*, 1798.

Viaggio pittorico della Toscana, 1801 1803, 3 vol. in-folio.

Wilkins. *Antiquities of magna Grecia. Cambr.*, 1807, in-folio.

Marianna Candidi Dionigi. *Viaggi in alcune città del Lazio che diconsi fondate dal re Saturno. Roma*, 1809, in-folio, atl.

Micali. *Antichi monumenti per servire all' opera intitolata : L'Italia avanti il dominio dei Romani. Firenze*, 1810, in-folio.

Inghirami. *Monumenti Etruschi*, etc. in-8°, pl. in-folio, 1821-1826.

Rosini. *Monumenti sepolcrali della Toscana. Fir.*, 1819, in-fol.

Cicognara. *Le fabbriche più cospicue di Venezia, etc.* Venise, 1815, 2 vol. in folio.

Panvini. *Il forestiere alle antichità e curiosità naturali di Pozzuoli, Cuma, Baia e Miseno Napoli*, 1818, in-8°.

C. Fea. *Descrizione di Roma antica e moderna. Roma*, 1821, in-8°.

Morrona. *Pisa antica e moderna. Pisa*, 1821, in-8°.

Stancovich. *Anfiteatro di Pola. Venezia*, 1822, in-8°.

Alph. Dupré. Relation d'un voyage en Italie. Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

Blouet. Restauration des thermes d'Antonin Caracalla. Paris, 1828, in-8°.

Le antichità di Ercolano. Nap., 1757-1792, in-fol.

Mazois. Antiquités de Pompéï, 2 vol. in-fol. 1827. Continué par Gau et Labrouste.

Cockburns and Donaldson. *Pompei illustrated. Lond.*, 1827, 9 vol. in-fol.

W. Gell et Gandy. Vues des ruines de Pompeï. Traduit de l'anglais. Paris, 1827, in-4°.

Quadri. Huit jours à Venise. 1828, in-18.

Nibby. Itinéraire de Rome. Rome, 1829, 2 vol. in-12.

Isabelle. Parallèle des édifices ronds de l'Italie. Paris, 1831, in-fol., pl.

W. Clarke. *Pompei. London*, 1833, in-8°.

Luynes et Debacq (de). Métaponte. Paris, 1833, in-fol.

Valery. Voyages historiques et littéraires en Italie. Paris, 1833, 5 vol. in-8°.

Serra di Falco. *Antichità della Sicilia*. Palerme, 1833-1836, in-fol.

Canina. *Descrizione storica del Foro romano e sue adiacenze. Roma*, 1834, in-8°.

Willis. *Remarks on the architecture of the middle ages, especially of Italy*. 1835, in-8°.

L. Gualanti. *Napoli e contorni. Napoli*, 1839, 1 vol. in-8°.

Canina *Descrizione di Cere antica. Roma*, 1838, in-4°.

— *Indicazione topografica di Roma antica. Roma*, 1841.

Fantozzi. *Nuova guida di Firenze e contorni. Firenze*, 1842, 1 vol. in-12.

Gally Knight. *The ecclesiastical architecture of Italy from the time of Constantine, etc. Lond.* 1843, in-fol.

Moise. *Palazzo Vecchio di Firenze. Firenze*, 1843, in-18.

Pistolesi. *Descrizione di Roma e suoi contorni Roma*, 1844, in-12.

Bosio. *Roma sotterranea. Roma*, 1632, in-folio.

Boldetti. *Osservazioni sopra i cimeterj de' santi martiri ed antichi cristiani di Roma*. 1720, in-folio.

Artaud. Voyage dans les catacombes de Rome. Paris, 1810, in-8°.

R. Rochette. Tableau des catacombes de Rome. 1837, in-12.

Le Roy. Dissertation sur l'histoire de la disposition et des formes différentes des temples chrétiens. Paris, 1764, in-8°.

L. Taylor and D. Cresy. *Architecture of the middle ages in Italy. Lond.*, 1829, in-4°.

E. Pistolesi. *Il Vaticano descritto ed illustrato. Rom.*, 1829, in-folio.

Gioach. d'Adda. *La Metropolitana di Milano. Mil.* 1824, in-folio.

Fantazzi. *Monumenti Ravennati de' secoli di mezzo. Ven.* 1801, in-4°.

Mazzara Temple des Géants, découvert dans l'île de Calypso. Paris, 1828, in-fol., pl.

Legrand d'Aussy. Mémoire sur les sépultures nationales.

Cambry. Monuments celtiques ou recherches sur le culte des pierres. 1805, 1 vol. in-8°.

Académie celtique. Mémoires, 5 vol. in-8°.

Antiquaires de France. Mémoires, 17 vol. in-8°.

Millin. Voyage dans le midi de la France. Paris, 1811, 4 vol. in-8°, atl. 4°.

Mahé. Antiquités du Morbihan. 1 vol. in-8°.

Ducarel. Antiquités anglo-normandes. Traduit de l'anglais par Léchaudé d'Anisy. Caen, 1823. 1 vol. gr. in-8°.

A. de Caumont. Cours d'antiquités monumentales. 1830-1845, 6 vol. in-8°.

Bottin. Mélanges archéologiques 1831, 1 vol. in-8°.

De Fréminville. Antiquités de la Bretagne, 3 vol. in 8°.

De Jouffroy et Ernest Breton. Introduction à l'histoire de France, etc. Paris, 1838, 1 vol. in-fol.

Instructions du comité historique des arts et monuments de France.

Antiquaires de Picardie. Mémoires, 8 vol. in-8°.

Higgins. *The Celtic Druids, etc. London*, 1839, 1 vol. in-4°, pl.

Beaulieu. Archéologie de la Lorraine. Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

Albert Lenoir et Ernest Breton. Monuments anciens et modernes. Liv 4. 21, 43 et 66. Paris, 1843-45, in-4°.

Ernest Breton. Monuments celtiques dans les monuments anciens et modernes, publiés par Jules Gailhabaud.

R. Rochette. Lettres sur la Suisse. Paris, 1820-1826, 3 vol. in-8°.

W. Camden. *Britannia*, etc. *Londini*, 1607, 1 vol. in-fol.

Inigo Jones. *The most notable antiquity of Great Britain, vulgarly called Stonehenge, etc. London*, 1725, in-fol. pl.

Stukely. *A description of Abury. London*, in-fol.

Archæologia britannica.

Mémoires de la Société des antiquaires d'Édimbourg.

King. *Munimenta antiqua.* 1er vol.

Martin. *Description of the Western isle.*

Wollam. *Account of the Orkney islands.*

Staveley. *History of churches in England.* 1773, in-8°.

Smith. *Antiquities of London and its environs. London*, 1791, in-4°.

J. Carter. *The ancient architecture of England. London*, 1795-1806, in-folio.

— *Specimens of Gothic architecture. Lond.*, 1824.

J. de Noel. Cathédrale de Cologne. 1835, in-12.

Kieper. Description de Cologne Cologne, 1842, in-18.

Mercey. Trente et Inspruck. Paris, 1842, in-4°.

Boisserée. Monuments d'architecture du VIIe au XIIIe siècle sur les bords du Rhin. 1830, in-fol.

— Histoire et description de la cathédrale de Cologne. Stuttgard et Paris, 1833, 1 vol. in-folio, pl.

— Le même, nouvelle édition augmentée, in-4°, Munich et Londres. 1843.

A de Binzer. Cathédrale de Cologne ou description de ce monument d'architecture germanique du moyen âge. Cologne sans date, in-4°, 4 pl.

E. Gerhardt et Levy-Elkan. *Erinnerung an den Dom zu Köln.* Cologne sans date, in-4°, pl.

Whewell. *Architectural notes on German churches.* 1835.

Keysler. *Antiquitates septentrionales.*

John Carr. Voyage en Hollande. Traduit de l'anglais. Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

Moralès. *Las antiquedades de las ciudades de España, etc.* 1575, in-fol.

Bermudez. *Noticias de los arquitectos de España.* in-8°.

Bourgoing. Voyage du duc du Châtelet en Portugal. Paris, 1801, 2 vol. in-8°.

Academia de San Fernando. *Antiquedades arabes de España.* Madrid, 1804, 2 vol. in-fol., pl.

Alex. de la Borde. Voyage pittoresque et historique de l'Espagne. Paris, 1806, 3 vol. in-fol.

Bory de Saint-Vincent. Guide du voyageur en Espagne. Paris, 1833, in-8°.

Villa Amil et Escosura. Espagne artistique et monumentale. Paris, 1842 et années suivantes, 2 vol. in-fol., pl.

Girault de Prangey. Monuments arabes et moresques de Cordoue, Séville et Grenade. In-fol, lith.

— Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores. Paris, 1842, in-8°, pl.

Th. Gautier. Voyage en Espagne. Paris, 1845, in-12.

Murphy. *Arabian antiq. of Spain. London*, in-fol.

Antiquidades arabes de España. Mad. imp. roy., 1840, 2 vol. in-folio.

Fraehn. *Antiquitatis muhamedani monumenta varia.* 1820, in-4°.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE.

CLASSEMENT DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME (1).

	Pages		Pages
Temple de Balbeck.	4	Aqueduc de l'Aga.	66
Temple de Djerash.	5	Arc de Djimilah.	68
Temple de Palmyre.	*ib.*	Casbah.	69
Église chrétienne à Tortosa	6	Méchouar de Tlemcen.	*ib.*
Tombeaux près de Tortosa.	8	Murs de Tanger.	*ib.*
Murs d'Antioche.	11	Môle d'Alger.	70
Mosquée d'Omar.	16	Grand temple de Palenké.	77
Église de Bethléem.	18	Pont antique au Mexique.	82
Entrée du saint sépulcre.	19	Pont à Lima.	88
Intérieur du saint sépulcre.	*ib*	Porte de Thoricos.	100
Tombeau d'Absalon.	21	Porte des Lions	101
Piscine de Siloé.	23	Stone-Henge.	112
Ruines d'un temple à Pétra.	28	Carnac.	113
Couvent de Sainte-Catherine au Sinaï.	*ib.*	Parthénon.	121
Kasr-Pharaon à Pétra.	29	Maison carrée.	124
Tombeau à Pétra.	30	Panthéon.	125
Théâtre et tombeau à Pétra.	*ib.*	Octogone de Charlemagne.	130
Arc de triomphe à Pétra.	31	Sainte-Sophie.	*ib.*
Forteresse de l'Accabah.	*ib.*	Saint-Marc.	131
Temple de Médinet-Abou.	37	Cathédrale de Pise.	*ib.*
Temple de Philæ.	*ib.*	Cathédrale de Trèves.	*ib.*
Temple d'Ombos.	38	Mosquée de Cordoue.	*ib.*
Mosquée de Mahmoudieh.	40	Cathédrale de Burgos.	133
Pyramides.	41	Sainte-Marie de l'Épine.	*ib.*
Sépultures arabes à Zaoye.	44	Saint-Pierre de Rome.	134
Théâtre d'Antinoé	45	Wassili-Blagennoï.	135
Colonne de Pompée.	46	Tombeau étrusque à Corneto.	148
Porte des Victoires.	47	Rue des Tombeaux.	149
Temple de Débout.	53	Château Saint-Ange.	150
Habitation du Kâchef de Derry	55	Tombeau du Boulanger	*ib.*
Grande mosquée à Alger.	61	Campo-Santo de Pise.	152
Grande mosquée de Maroc.	62	Théâtre de Taormina.	161
Marabout de Bouzariah.	64	Amphithéâtre d'Italica.	164
Amphithéâtre de Thysdrus	*ib.*	Palais de Barberousse.	167
Pont d'Alcantara.	65	Château de Chambord	169
Nymphée du Zawan.	*ib.*	Palais des doges.	170

(1) Plusieurs erreurs s'étant glissées dans le numérotage des planches, on devra, pour leur classement, consulter cette table.

	Pages
Kremlin.	171
Maison du Boulanger.	id.
Hôtel de ville de Bruxelles.	175
Beffroi de Bruges.	178
Palais de justice de Rouen.	179
Prison de Cordoue.	id.
Bourse de Saint-Pétersbourg.	180
Aqueduc de Ségovie.	182
Pont de Fribourg.	186
Phare de Bréhat	187

	Pag
Vue générale de l'Alhambra.	19
Cour des Lions.	id
Alcazar de Ségovie.	19
Gibraltar.	id
Pierrefonds.	id
Porte de Volterre.	19
Porte d'Arroux.	19
Arc d'Orange.	19
Colonne Trajane.	id

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

	Pages.
Syrie. — Introduction.	1
Amphithéâtres.	8
Aqueducs.	*ib.*
Arcs de triomphe.	11
Bains.	10
Bas-relief de Beyrouth.	12
Bazars.	10
Cafés.	*ib*
Canal de Séleucie.	9
Châteaux forts.	11
Citernes.	9
Colonne de Saint-Siméon Stylite.	6
Couvent idem.	*ib.*
Églises chrétiennes.	*ib.*
Khans.	10
Maisons.	9
Mosquées.	7
Murailles.	10
Palais.	9
Piscines.	*ib.*
Temples.	3
Temples de Balbeck.	*ib.*
Id. de Djerash.	4
Id. de Palmyre.	5
Théâtres.	8
Tombeaux.	7
Palestine. Introduction.	13
Couvents.	20
Églises.	17
Église de Bethléem.	18
Étangs de Salomon.	23
Grotte de Gethsemani.	18
Grotte de Saint-Jean.	21
Mosquées.	17-20
Mosquée d'Omar.	16
Murailles.	23
Piscine de Bethesda.	*ib.*
Piscine de Siloé.	*ib.*
Saint sépulcre.	18
Sépulcre des rois.	22
Temples.	17
Temple de Salomon.	16
Théâtres.	22
Tombeaux.	*ib.*
Tombeau de la Vierge.	*ib.*
Tombeaux des Juges.	*ib.*
Tombeaux des patriarches.	21
Vallée de Josaphat.	*ib.*
Arabie. — Introduction.	25
Arcs de triomphe.	30
Couvent de Sainte-Catherine.	28
Fort de l'Accabah.	31
Kaabah.	28
Temple de Pétra.	*ib.*
Théâtre de Pétra.	30
Tombeaux.	29
Tombeau d'Ève.	*ib.*
Tombeaux de Pétra.	30
Égypte. Introduction.	33
Château de César.	46
Colonne de Pompée.	*ib.*
Hippodromes.	45
Hypogées.	43
Mosquées.	40
Murailles.	46
Nilomètres.	45
Palais.	*ib.*
Portes.	47
Pyramides.	40
Statue de Memnon.	44
Temples.	36
Théâtres.	45
Tombeaux.	43
Tombeaux arabes.	44
Vallée des tombeaux.	*ib.*
Nubie. — Introduction.	49
Habitations modernes.	55
Palais.	*ib*

	Pages.
Pyramides.	55
Santons.	54
Temples.	50
Temples d'Ebsamboul.	51
BARBARIE. — Introduction.	57
Amphithéâtre de Thysdrus.	64
Aqueducs.	63
Arcs de triomphe.	68
Casbah.	69
Citernes.	66
Citernes de Carthage.	*ib.*
Fontaines.	67
Forts.	69
Grottes sépulcrales.	63
Maisons.	67
Marabouts.	63
Minarets.	61
Mosquées.	*ib.*
Murailles.	69
Nymphée de Zawan.	65
Palais.	67
Ponts.	63
Port d'Alger.	69
Port de Carthage.	66
Quais.	63
Stade.	64
Temples.	60
Tombeaux carthaginois.	62
Tombeaux romains.	63
Tour des Crânes.	68
MEXIQUE. — Introduction.	71
Aqueducs	82
Chinampas	83
Digue de San-Christobal.	82
Églises.	79
Forteresse.	85
Jardins flottants.	*ib.*
Muraille de Tlascala.	84
Palais.	82
Pierres branlantes.	79
Ponts.	82
Pyramides.	74
Pyramide de Xochicalco.	83
Temples.	74
Temples de Palenque.	76
Temples du Yucatan.	78
Teocallis.	74
Tombeaux.	80
Tumulus.	*ib.*
PÉROU. — Introduction.	84
Chaussées.	90
Forteresse du Cânar.	*ib*
Maison des Incas.	89
Palais.	*ib.*

	Pages.
Tambos.	89
Temples.	88
Ville péruvienne.	89
Ynca-Chungana.	*ib.*
EUROPE. — Avant-propos.	91
MONUMENTS PÉLASGIQUES OU CYCLOPÉENS.	93
Acropoles.	99
Autels.	104
Enceintes de villes.	102
Portes.	103
Temples.	98
Théâtre.	99
Trésorerie d'Atrée.	96
Trésorerie d'Orchomène.	97
MONUMENTS CELTIQUES.	108
Alignements.	113
Allées couvertes.	110
Carnac.	113
Cromlechs.	112
Demi-dolmen	109
Dolmen.	*ib.*
Double-dolmen.	*ib.*
Enceintes.	113
Grottes des fées.	110
Lichaven.	*ib.*
Men-hir.	109
Monument d'Abury.	112
Pierres branlantes.	111
Pierres levades.	109
Pierres levées.	*ib.*
Roche aux-Fées.	110
Stone-Henge.	112
Trilithe.	110
Tumulus.	111
TEMPLES, ÉGLISES.	115
§ 1er. Temples.	*ib*
Temples grecs.	126
Temples romains.	*ib.*
§ 2. Eglises.	129-136
Baptistères.	135-140
Clochers.	135
Tours penchées.	*ib.*
TOMBEAUX.	141
Campo-Santo de Pise.	153
Catacombes.	151
Hypogées.	150
Tamuli.	149
Tombeaux du moyen âge.	151
Tombeaux étrusques.	141
Tombeaux grecs.	142
Tombeaux romains.	149
Tumulus.	141
CIRQUES, THÉATRES, AMPHITHÉATRES.	155
Amphithéâtres.	165

	Pages.
Cirques.	155
Hippodromes.	*ib.*
Stades.	*ib.*
Théâtres antiques.	156
Théâtres modernes.	162
PALAIS, MAISONS.	164
Maisons antiques	171
Palais grecs.	164
Palais modernes.	167
Palais du moyen âge.	*ib.*
Palais romains.	164
Villas.	170
HOTELS DE VILLE, BEFFROIS, PALAIS DE JUSTICE, PRISONS, BOURSES.	175
§ 1er. Hôtels de ville, Beffrois.	193
§ 2. Palais de justice, Prisons.	178
§ 3. Bourses.	
AQUEDUCS, CONSERVES, PONTS, PHARES.	181
§ 1er. Aqueducs, Conserves.	*ib.*
§ 2 Ponts.	185
§ 3. Phares	187
CHATEAUX FORTS, PORTES DE VILLE, ARCS DE TRIOMPHE, COLONNES MONUMENTALES.	190
§ 1er. Châteaux forts.	*ib.*
§ 2. Portes de ville	192
§ 3. Arcs de triomphe, Colonnes monumentales	193
BIBLIOGRAPHIE.	199

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Stanford University Libraries
3 6105 019 940 290